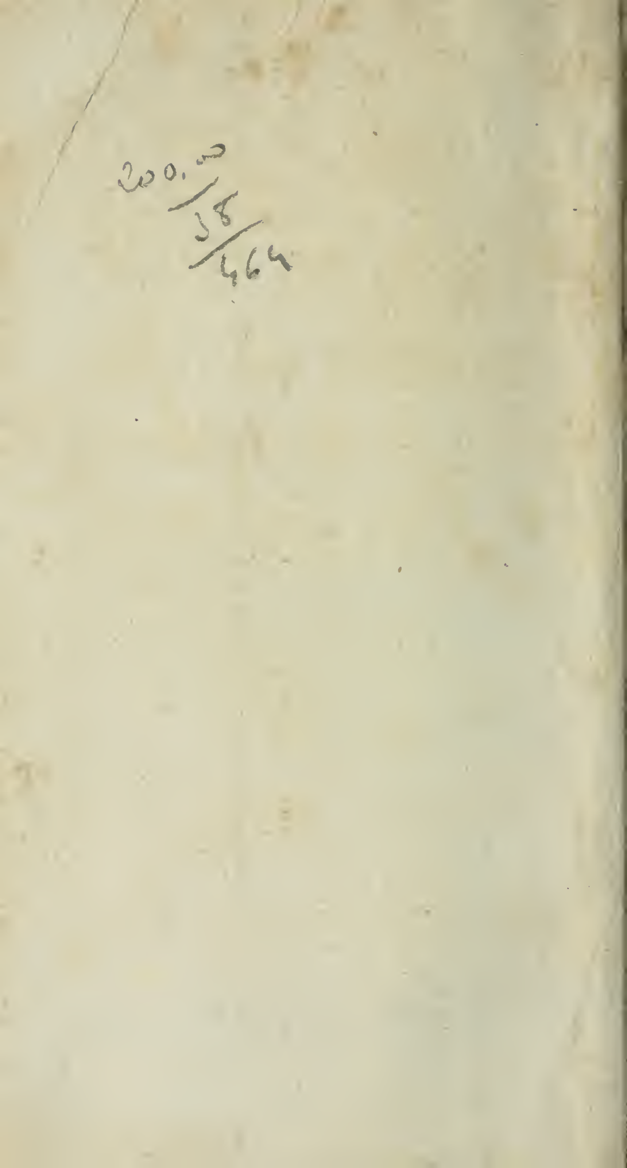






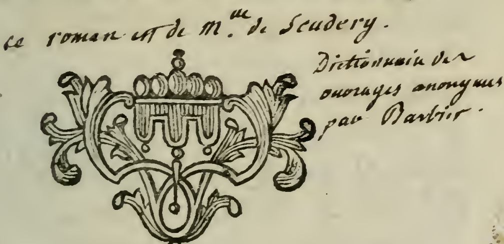


ANECDOTES
DE LA COUR
D'ALPHONSE
ONZIEME DU NOM,
ROI DE CASTILLE,

Par Madame DE V***

PREMIERE PARTIE.

ce roman est de Mlle. de Scudery.



Dictionnaire des ouvrages anonymes par Barbier.

A AMSTERDAM;

Et se trouve à Paris,

Chez HOCHEREAU, Libraire, Quai de Conti, au Phénix.

M. D. CC. LVI.

AVERTISSEMENT.

QUoique je n'ose me flatter que ma façon d'écrire ait le brillant & la légéreté des Ouvrages qui sont aujourd'hui à la mode, mon amour propre & mon Libraire ont assez de sujet d'être satifaits de l'accueil que le Public a la bonté de faire aux miens. Et je crois que ce seroit en abuser que de lui donner celui-ci pour être entiérement de moi, j'avoue donc en détestant le plagiat que je n'y ai de part que celle qu'un Fripier qui a retourné ou dégraissé un habit, a de part à sa façon. Je puis me servir de cette comparaison, puisque je n'ai fait que le remettre en meilleur françois que celui qui étoit d'usage il y a quatre-vingt ans; je confesse que l'Anecdote du regne d'Alphonse onziéme, Roi de Castille,

n'eſt pas de ma compoſition, qu'il n'y a de moi rien d'inventé, en ayant trouvé l'hiſtoire dans un vieux roman, qui par ſon ancienneté eſt inconnu à tous ceux qui ne font pas amas de bouquins, & que je pourrois me l'attribuer ſans craindre le démenti; il eſt pourtant vrai que j'y ai travaillé en rédigeant ou éclairciſſant beaucoup de fautes de Chronologie, touchant les Papes ou les Rois qui s'y trouvent mêlés, de même qu'en ſupprimant des verbiages à l'ancienne mode, & que j'ai feuilleté auſſi exactement, qu'il m'a été poſſible, les livres qui pouvoient m'inſtruire des affaires de ce tems-là; j'y ai éclairci l'origine de Pétrarque & de la belle Laure, dont tout le monde parle, & que peu de perſonnes connoiſſent; j'ai élagué beaucoup d'endroits, & j'en ai amplifié d'autres; cependant je ne penſe pas être en droit de dire

que c'eſt moi qui ait fait cet ouvrage ; loin de le dédier par un épître, je ne crois pas même qu'il me ſoit permis d'y mettre mon nom ; j'en ai retranché pluſieurs piéces de vers qui auroient fort brillés du tems de Romſard, mais qui ne ſeroient pas ſupportables en celui-ci, & en me rendant juſtice je n'y en ai point ſubſtitué d'autres, parce que mon talent pour la poëſie étant extrêmement au-deſſous du médiocre, & à peine ſupportable dans les chanſons des rues, j'ai crû qu'il valoit mieux les ſupprimer entiérement, & j'y en ai laiſſé trop peu pour ennuyer longtems ; ce roman dont tout l'hiſtorique eſt vrai, ma ſemblé aſſez agréable pour qu'il pût être lû avec plaiſir, c'eſt pourquoi j'aurois crû faire un crime de léze littérature amuſante, que de me l'attribuer, ou d'en priver les lecteurs ; je ſouhaite que mon zéle

ſoit ſuivi d'un heureux ſuccès ; je puis l'eſpérer, parce que malgré la prévention naturelle qui perſuade toûjours que ce que l'on fait eſt meilleur que ce que font les autres, je trouve cet enfant adoptif fort au-deſſus des miens propres, qui cependant ont eu le bonheur de plaire aſſez pour m'encourager à n'en pas reſter au dernier que j'ai donné, & je compte en mettre encore ſous preſſe pluſieurs autres qui ſont tous prêts.





ANECDOTES DE LA COUR D'ALPHONSE, ONZIEME DU NOM, ROI DE CASTILLE.

PREMIERE PARTIE.

E Roi Ferdinand quatriéme laissa en mourant la Couronne à son fils Alphonse, qui fut le onziéme Roi de ce nom qui regna sur les Castillans. Ce Prince n'avoit alors que quatre ans ; sa tendre jeunesse eut le sort ordinaire des minorités, & les premieres années de

ſon regne furent agitées par les differentes factions des Grands, qui ne cherchoient qu'à ſe ſuplanter réciproquement ; les principaux chefs de ſes mouvemens furent Dom Juan de Caſtro, Prince d'Eboli ; Dom Manuel de Haro, Prince du Sang d'Arragon, & Dom Ferdinand de la Cerda, proche parent du Roi ; ce dernier étoit Grand-Maître de Caſtille.

Ces Princes auſſi puiſſans qu'ambitieux, aſpiroient également à gouverner l'Etat. Ce deſſein qui étoit commun entr'eux, leur permettoit rarement d'être unis, & ils étoient preſque toujours diviſés, quelquefois ſoumis à la Reine mere, encore plus ſouvent oppoſés à ſes volontés, n'agiſſant jamais que ſuivant les divers intérêts qui les animoient.

La mort de cette Princeſſe ayant ſuivi de près celle du Roi ſon époux, n'appaiſa point les trou-

bles, au contraire elle ne servit qu'à les augmenter, ils durerent tout le tems qu'Alphonse ne fut pas en état de regner par lui-même. Mais quand ce Monarque fut devenu majeur, ayant fait paroître autant de courage que d'habileté, toutes les cabales cesserent, & les Castillans eurent sujet de se flatter que la tranquillité alloit renaître chez eux. Mais cette espérance fut bientôt déçue.

Ce jeune Souverain auroit eu toutes les qualités d'un Prince accompli, si trop prévenu de sa grandeur & du desir de la maintenir, cette passion ne lui eût fait oublier que les Rois (de même que les particuliers) ne doivent pas mépriser les occasions de se faire aimer.

Loin de suivre ces principes, & de travailler à acquerir l'affection de ses peuples, Alphonse n'aimant, ne haïssant & ne gardant sa foi qu'au-

tant qu'elle pouvoit être utile à ses desseins ou à ses intérêts, rendit son regne moins glorieux, & sa vie moins heureuse qu'il n'auroit fait s'il eût suivi d'autres principes.

Sur le plan de cette politique, il témoigna d'abord à Dom Juan de Castro, & à Dom Manuel de Haro (qu'il redoutoit) beaucoup de confiance & d'amitié, rejettant sur ceux qui avoient tenu le timon de l'Etat du tems de la feue Reine, les mécontentemens qu'ils avoient reçus, & par qui ils s'étoient déterminés à quitter la Cour; il les invita à y revenir, pour prendre auprès de lui le rang que méritoient leur capacité & leur naissance.

Dom Juan de Castro s'étant trop légerement fié aux apparences de la bonté qu'il lui témoignoit, le vint trouver avec franchise; & ce Monarque pour la reconnoître, le fit assassiner peu de jours après, dans un festin où il l'avoit invité.

Cette action barbare ayant inſpiré l'indignation & la défiance à tous les Grands, il ne manqua plus d'ennemis, ni la Caſtille de troubles.

Dom Manuel de Haro, inſtruit par le funeſte exemple de Dom Juan de Caſtro, ſe tint dans une de ſes places fortes, ſans vouloir écouter les diverſes propoſitions du Roi, quelqu'avantageuſes qu'elles lui paruſſent, réſiſtant même aux aſſurances qu'il lui donnoit de le combler de biens & d'honneurs, & aux piéges qu'il lui voulut tendre en lui faiſant une promeſſe ſolemnelle d'épouſer Conſtance de Haro ſa fille unique, de qui la beauté ſembloit être un gage aſſuré de la ſincérité de ce Prince. Mais ce fut vainement qu'il eſſaya à le ſurprendre par cet appas, & Dom Manuel ne s'en laiſſa point éblouir, ne pouvant ignorer que dans ce même-tems où il employoit pour

le tromper des promesses si magnifiques, il étoit amoureux de Leonore de Gusman, & que malgré cet amour, il traitoit secrettement son mariage avec Marie de Portugal, fille d'Alphonse quatriéme, (surnommé le Fier) qu'il épousa peu après, quoiqu'il eut publiquement déclaré le prétendu dessein d'épouser la fille de Dom Manuel.

Cette alliance étant faite, & le Roi de Castille n'ayant pû réussir à le tromper, pour éviter les effets de la mauvaise volonté de son Souverain, Dom Manuel ne songea qu'à se rendre assez puissant pour se maintenir contre lui, qui de son côté cessant de feindre, cessa de lui cacher ses desseins; Dom Manuel n'eut point de moyens plus assurés pour s'en garantir que de chercher un asyle auprès de Pierre le Benin Roi d'Arragon, de qui il étoit proche parent: ce qui le dé-

termina encore plus promptement à choiſir cet aſyle, fut que les deux Rois étoient ennemis.

En cette occurrence il donna à Dom Rodolphe d'Aguillar cette même Conſtance, que ſon Roi avoit feint de vouloir épouſer. Aguilard deſcendoit des Rois de Leon, il avoit de grands biens & de la valeur ; outre ces avantages, il avoit auſſi les mêmes intérêts que ſon beau-pere.

Malgré l'égalité de rang qui ſe trouvoit entre lui & Conſtance, cette Princeſſe ne put conſentir ſans regret à devenir ſon épouſe; il étoit de ſang royal, mais il ne portoit pas la Couronne, & elle avoit été flattée de l'eſpoir de regner : elle eût encore eu plus d'affliction de cette néceſſité, ſi elle n'eût pas été inſtruite de la réſolution où ſon pere étoit de la venger.

Tous ces Princes ligués déclarerent la guerre à leur Roi, qui

d'un autre côté menacé par les Maures, se voyoit à la veille de son entiere ruine. Dans cette fatale extrêmité il ne crut pas qu'il y eût de moyen plus prompt pour s'en préserver, que d'accorder à Dom Manuel de Haro tout ce qu'il pouvoit demander. Il s'y détermina avec d'autant moins de regret, que dès ce tems-là il avoit commencé à exécuter la résolution de céder aux conjonctures, en promettant tout sans réserve quand il étoit pressé, sauf à oublier ses engagemens, à s'en dédire, ou leur donner une explication contraire à la vérité, lorsque ses affaires prenoient une face plus avantageuse; & au lieu que d'ordinaire les Souverains ne font la guerre que pour en faire le fondement d'une paix solide, il ne songeoit en faisant la paix, qu'à se mettre en état de recommencer la guerre.

Satisfaire les mécontens à quel-

que prix que ce pût être, quand il ne pouvoit les perdre, en faire de nouveaux pour peu que ſon utilité l'exigeât, ce n'étoit qu'un jeu pour lui. Ce Prince ſe fiant à ſon induſtrie pour ſe tirer des dangers à venir, ne penſoit qu'au préſent. Dom Nugnés de Lara, Dom Fernand de Caſtro, (frere de ce même Dom Juan que le Roi avoit fait aſſaſſiner) & Dom Juan d'Albuquerque, furent de ce nombre, & ſortirent mal ſatisfaits de la Cour. Ils ſe joignirent à Dom Manuel de Haro, qui après pluſieurs paix ſimulées, pluſieurs raccommodemens & pluſieurs treves; étoit enfin en rupture ouverte avec ſon Souverain.

Ce Prince ne voulant pas avoir tant d'ennemis à combattre tout à la fois, eut recours à Dom Albert de Benavidès, pour l'employer à une nouvelle négociation. Dom Albert regagna aiſément Al-

buquerque & Caſtro, qui avoient en lui une confiance totale. Mais le Monarque voyant que les autres refuſoient de ſe fier à une parole auſſi peu ſolide que la ſienne, réſolut de les pourſuivre vigoureuſement. Il aſſiégea Nugnés de Lara dans Lerma, où il avoit été chercher un aſyle, dont le Gouvernement héréditaire, de même que la Principauté, appartenoient à Dom Manuel; il le força de ſe rendre & de s'accommoder, n'oſant alors lui ôter la vie, parce qu'il ne pouvoit ignorer que les eſprits étoient encore trop aigris, & qu'il ſe rappelloit la mort de Dom Juan de Caſtro, qui avoit penſé lui faire perdre la Couronne & le jour.

Cet accord étant fait, il envoya contre Dom Manuel de Haro une armée nombreuſe, ſous la conduite de Dom Juan de Zuniga Grand Maître d'Alcantara & de Calatrava. Ce fut alors que Dom Manuel

trop éloigné de ſes Alliés pour en être ſecouru, aima mieux ſortir du Royaume que de ſe fier à la parole d'un Roi qui ſe faiſoit gloire de ne la point tenir; & ſans daigner écouter les nouvelles propoſitions captieuſes qu'il lui faiſoit faire, qui, plus elles étoient avantageuſes, plus elles lui paroiſſoient ſuſpectes, il ſe condamna ſans balancer à quitter ſa Patrie, préférant un exil éternel à l'imprudence de courir les riſques de l'événement.

L'état préſent de la Cour de Caſtille n'étoit pas le ſeul objet de ſes appréhenſions, il prévoyoit ſur les apparences, que le jeune Prince qui devoit un jour ſuccéder au trône, auroit les inclinations plus violentes & encore moins équitables que ſon pere; qu'il hériteroit de ſes vices, ſur leſquels il enchériroit, ſans hériter de ſes vertus.

Des préjugés qui n'étoient que

trop bien fondés le déciderent entierement, & il crut que rien ne feroit plus prudent que de ne point courir les rifques des événemens fâcheux (qui ne manquerent pas d'arriver) en fe retirant tandis qu'il le pouvoit, fans attendre l'effet du pronoftic.

Il ne fe vérifia que trop, puifque cet Enfant fut celui à qui l'Hiftoire d'Efpagne donna le nom odieux de Pierre le Cruel. Dès fa plus tendre jeuneffe, & dans les jeux de fon enfance, il fit affez connoître que ce feroit avec juftice qu'il porteroit ce nom, bien différent de celui que les Arragonois attribuoient à leur Souverain (*a*).

Dom Albert de Benavidès, par qui Alphonfe onzieme avoit négocié des accommodemens qui lui étoient devenus fi avantageux, loin d'en être récompenfé, comme

(*a*) Pierre le Benin.

un ſi grand ſervice le méritoit, lui devint ſuſpect, par la ſeule raiſon qu'il lui avoit trop d'obligation ; ce qui fit qu'auſſi-tôt qu'il en eut le plus léger ſoupçon, voulant prévenir ſa diſgrace, il prit des meſures pour en éviter les ſuites funeſtes, en ſe retirant en diligence à Palencia dont il étoit Gouverneur, ne penſant plus qu'à élever un fils unique qu'il aimoit chérement.

Dom Rodolphe d'Aguilar, de qui le courage étoit ſans tache, & qui s'étoit brouillé quelques années auparavant avec Dom Manuel de Haro ſon beau-pere, (pour lui avoir laiſſé connoître qu'il avoit des ſentimens plus modérés que les ſiens) voyant que les diviſions qui affligeoient ſa patrie ne ceſſeroient de long-tems, & qu'il ne lui ſeroit pas poſſible d'y prendre de parti ſans être oppoſé à celui de

ſes parens, de ſes amis, ou de ſon Prince, & trouvant qu'il y auroit auſſi peu de probité à faire de ſes intérêts particuliers la cauſe publique, que d'imprudence à s'oppoſer aux volontés de ſon Souverain, quelqu'injuſtes qu'elles fuſſent, il réſolut de faire volontairement ce que Dom Manuel avoit fait par force, abandonnant la Caſtille, ſuivi de Dona Conſtance ſon épouſe, & de Dona Mathilde, ſeul fruit de leur hymen.

La Cour de Rome étoit alors à Avignon, où elle avoit ſuivi le Pape Clement VI. Ce fut ce lieu que Dom Rodolphe choiſit pour fixer ſon ſéjour. C'étoit dans cette Cour auſſi tranquille que magnifique, qu'il ſembloit que la politeſſe eut établi ſon empire, particulierement chez les Dames, de qui la vertu, le nombre & la beauté rendoit la ſociété charmante.

Parmi tant de belles perſonnes d'une éminente qualité, on y diſtinguoit avantageuſement une fille illuſtre, célebre juſqu'en ce ſiecle-ci. Son mérite & ſon eſprit, joint à l'amour que le fameux Petrarque eut pour elle, a rendu ſa mémoire éternelle ; c'étoit la belle & ſçavante Laure.

Laure étoit d'une très-bonne maiſon d'Italie, & faiſoit ſon séjour à Avignon près d'une ſœur de ſa mere, qui étoit de la noble maiſon des Gantelme. Ces deux perſonnes vivoient dans une union plus reſſemblante à celle de deux ſœurs fort unies, qu'à la ſubordination d'une niece pour ſa tante. La conformité d'âge contribuoit à cette douce familiarité, Antoinette de Gantelme n'ayant que trois ans plus que Laure. Elles s'aimoient d'une tendreſſe réciproque, qui ſervoit à rendre leur commerce plus doux, & qui attiroit

chez elles toute la bonne compagnie d'Avignon (*a*).

Entre les Dames qui vivoient dans cet aimable séjour, on y en distinguoit de la maison de Forcalquier, de Glandeveze, de Baux, d'Ancezune, de Caderousse, de Vence, de Trance, de Salon, & plusieurs autres fort considérables.

Les Comtes de Tende & de Vin-

(*a*) Laurette, connue simplement sous le nom de la belle Laure, s'appelloit Sado; quelques Auteurs ont prétendu qu'il y avoit de l'erreur, & ont avancé que son nom étoit Cabriere; mais ces deux noms ne sont pas incompatibles, puisque ce dernier est celui d'une terre près d'Avignon qui subsiste encore, & qu'elle possedoit au voisinage de Vaucluse, où elle faisoit son séjour le plus ordinaire; & cé n'étoit que pour mettre une différence entre les branches d'une même maison, que cette Sado étoit souvent nommée Cabriere. Cet usage fort commun aujourd'hui, étoit déja connu dans ce tems-là.

timille venoient fréquemment à Avignon pour jouir des douceurs de cette ſociété. Entre un nombre infini de Seigneurs reſpectables, Petrarque avoit deux amis qui le diſtinguoient plus particulierement que les autres, c'étoit le Comte d'Anguillara & Senucio, qui par rapport à lui étoient encore plus aſſidus à cette Cour qu'aucuns autres.

Comme l'eſprit de ce tems triomphoit aux queſtions galantes & ingénieuſes, on donna à cette ſociété le nom de la Cour d'Amour; mais quoique les converſations y roulaſſent d'ordinaire ſur des matieres plus brillantes que ſcientifiques, ceux qui compoſoient ces cercles n'en étoient pas moins capables de tenir leur rang dans de plus ſolides occaſions. Il y avoit entr'autres un perſonnage d'un très-grand mérite; il s'appelloit Anſelme, & il étoit fort ſçavant

dans l'Aſtrologie judiciaire. Ce fût lui qui prédit au Roi Robert tous les malheurs de la Reine Jeanne ſa fille : il prédit auſſi que l'amour de Laure & de Petrarque dureroit juſqu'après leur trépas.

Tels étoient les habitans d'Avignon, quand Dom Rodolphe d'Aguilar & ſa famille y arriverent. Ils y furent reçus comme il convenoit de recevoir des perſonnes de leur condition & de leur mérite, chacun s'empreſſant de répondre aux honnêtetés que faiſoient Dona Conſtance & ſon époux.

Quoique la jeune Mathilde n'eut encore que dix ans, ſa mere ayant fait une connoiſſance intime avec la tante de Laure, cette aimable enfant s'attacha tendrement à la niece, malgré la diſproportion de l'âge qui étoit entr'elles. Ce qui occaſionna le commencement de cette affection fut

la reſſemblance parfaite qui ſe trouva dans leurs traits, n'y ayant de différence conſidérable que la couleur des cheveux, Mathilde les ayant auſſi blonds que Laure les avoit noirs : ce qui fit qu'on la nommoit ſouvent la petite Laure; & inſenſiblement elles s'aimerent ſi tendrement, que rien n'étoit plus rare que de les voir l'une ſans l'autre.

Petrarque, toujours attentif à profiter des occaſions de faire ſa cour à ſa maîtreſſe, ayant remarqué leur union, employa tous ſes ſoins à cultiver l'eſprit de la jeune perſonne, en diſant agréablement que ne pouvant inſpirer pour lui à Laure les ſentimens qu'il avoit pour elle, il bornoit ſes attentions à rendre parfait l'objet qu'elle avoit choiſi pour fixer ſa tendreſſe, en eſpérant, diſoit-il, que cet attendriſſement diſpoſeroit ſon cœur à l'amour.

Il eut plus de gloire que de peine à rendre l'efprit de fa jeune éleve auffi parfait que fa beauté ; elle avoit en elle-même de trop heureufes difpofitions pour ne point profiter de tous les avantages qu'elle trouvoit dans fes leçons.

Des qualités fi rares & fi bien cultivées faifoient toute la confolation de fa trifte mere, qui, malgré fa vertu, ne pouvoit fe confoler de refter fujette, après avoir eu l'efpoir de regner. Elle avoit époufé Dom Rodolphe d'Aguilar par foumiffion aux volontés de fon pere ; & quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui, ce n'étoit uniquement que pour remplir fon devoir, fans avoir jamais eu la moindre inclination pour fon époux.

A cette infortune qu'elle tenoit fecrette, il s'en joignoit une autre qu'elle n'étoit pas obligée de déguifer ; au contraire, elle lui fer-

voit de prétexte à cacher la premiere, en ſuppoſant que l'air de triſteſſe qui paroiſſoit dans ſes actions, n'avoit point d'autre cauſe que la peine de ſçavoir ſon pere exilé & malheureux, outre cela irrité contre ſon époux.

La mélancolie où la plongeoient ſes chagrins extérieurs, & celui qu'elle reſſentoit intérieurement de voir ſon ambition trahie, lui faiſoit deſirer la ſolitude & négliger ſa beauté (quoiqu'elle fut encore dans tout ſon éclat), n'étant ſenſible qu'au plaiſir de donner de l'éducation à ſa chere fille. Elle vit avec une extrême ſatisfaction l'amitié qui ſe lioit entre Laure & elle, l'eſtime qu'elle avoit pour cette merveilleuſe perſonne, lui étant un garant de la vertu & du mérite de ſa fille : elle ſçavoit avec toute l'Europe l'amour que Petrarque avoit pour elle ; mais l'envie reſpectoit ſi parfaite-

ment leurs affections , que l'on convenoit unanimement que ces amans uniſſoient l'amour à la vertu ; qu'enfin ils étoient les ſeuls de qui la tendreſſe n'eut pas beſoin du ſecours du miſtere : ainſi leur ardeur ne lui étoit point ſuſpecte , n'appréhendant nullement le mauvais exemple que ſa fille eût pû recevoir de tout autre. Au contraire, Dona Mathilde inſtruite par ces deux vertueux amis, reçut toutes les leçons qui pouvoient la rendre parfaite, elle s'appliqua particulierement à la délicateſſe de la Langue Provençale , qui étoit alors en grande réputation dans l'Europe , & qui avoit eu des Poëtes ſi ingénieux que les plus fameux d'Italie ſe faiſoient gloire de les imiter. Ces imitations , de même que les originaux, ſe trouvent encore en grand nombre & manuſcrits dans les plus fameuſes bibliotheques.

Cette jeune personne à qui rien n'étoit difficile , apprit l'Italien avec la même facilité qu'elle avoit appris le Provençal. Ce fut Petrarque qui lui enseigna sans presque s'en appercevoir , puisqu'elle ne si rendit si sçavante , que , par la lecture des vers qu'elle faisoit pour Laure, elle les gravoit si profondement dans son esprit , qu'il auroit été unutile de les lui faire relire plusieurs fois , & elle disoit avec tant de grace que Petrarque avoit coutume de dire , qu'il ne trouvoit de beauté dans ses ouvrages que quand Donna Malthide d'aignoit les réciter.

Elle étoit de toutes les parties de plaisir que faisoit la bonne compagnie d'Avignon ; & son assiduité à suivre sa chere Laure , de même que la complaisance qu'elle & son amant témoignoient par leur jeune amie , faisoit dire à tous ceux qui les connoissoient , que l'esprit

de cette aimable compagne seroit leur unique enfant, parce que l'on présumoit dès-lors qu'ils ne se marieroient jamais.

Dans la belle saison, Laure avoit coutume de suivre sa tante à la terre qu'elle avoit près de Vaucluse, (lieu fameux par la merveilleuse fontaine que Petrarque a tant célebrée, & qui forme une des plus belles rivieres de l'Univers, d'où partent mille bouillons d'eau, qui sortant impétueusement d'auprès d'elle sans troubler la tranquillité de sa source, y forment des cascades naturelles, ce qui rend cette vallée la plus délicieuse du monde.

C'étoit dans ce lieu agréable où étoit placée la maison que Laure & sa tante habitoient. Celle de Petrarque en étoit tout proche, & si la modestie qui guidoit toutes les actions de cette belle, lui eût permis de chercher des entretiens secrets

avec

avec ſon amant, ils auroient eu toutes les commodités imaginables pour les dérober aux regards des curieux. Mais quoiqu'elle l'aimât de la plus vive tendreſſe, elle vivoit dans une ſi grande retenue avec lui, que ſans lui cacher les ſentimens favorables où elle étoit pour lui, il n'avoit jamais ſujet de ſe trouver entierement ſatisfait, ce qu'il témoignoit ſouvent par les tendres plaintes dont, ſans ſortir du reſpect qu'il avoit pour elle, il rempliſſoit ſes ouvrages; & quoique la jeune Mathilde paſſât preſque tous les jours avec eux, elle n'en recevoit que des exemples propres à la porter aux actions vertueuſes, la ſageſſe ſe montrant à ſes yeux ſous une figure d'autant plus aimable, qu'elle n'avoit rien de farouche ni d'affecté.

Cette beauté naiſſante avoit douze ans, & dans un âge ſi tendre elle étoit ſans ceſſe occupée à cher-

cher ce qui pouvoit plaire à son amie. S'étant apperçue que Laure chérissoit les fleurs avec un goût si décidé, qu'elle en portoit même pendant l'hyver, elle se fit une loi de lui en fournir tous les jours, l'entretenant exactement de bouquets & de guirlandes, sur-tout quand elles étoient à Vaucluse. Ces galantes parures étant plus convenables à l'innocente simplicité de la campagne, qu'au fastueux cérémonial de la ville, qui exige plutôt des pierreries que des fleurs champêtres.

Petrarque étant venu voir Laure un jour qu'elle étoit encore plus galamment ornée de fleurs qu'à son ordinaire, il se plaignit tendrement de la voir si belle, & tout ensemble si rigoureuse. Ce fut à ce sujet qu'il fit un sonnet (*a*) qu'il présenta à l'ai-

(*a*) *Sonneto 38 l'ovo, le perle i fior vermigli e' i bianchi.*

mable Mathilde, en la ſuppliant de le réciter a ſon amie de ce ton charmant qui lui étoit famillier : mais cette jeune fille lui répondit en riant qu'elle n'en feroit rien, puiſque ce Sonnet étoit précisément une ſatyre contre la perſonne qui avoit arrangé les fleurs dont il étoit jaloux : il eſt vrai, ajouta-t-elle, que ſi celles qui ſont ſur le teint de Laure ne les ſurpaſſoient pas, vous ne vous appercevriez point de la beauté des miennes, puiſque ce ſont elles qui les font briller.

Il y en a déja de ſi belles ſur le vôtre, reprit Laure obligeamment, que je m'étonne de ce que Petrarque ne leur veut pas plus de mal qu'à celles que vous m'avez données. Ah ! repartit Mathilde d'un air agréable, un amant qui ſe plaint de la belle Laure, ne peut ſonger à ſe plaindre d'aucune autre, & c'eſt, pourſuivit-elle, par cette

raiſon que je vis plus ſans façon avec Petrarque qu'avec perſonne.

C'eſt une remarque que j'ai déja faite, reprit Laure, & je m'apperçois que vous prenez pour tous les hommes que nous voyons, un air ſévere que vous n'avez point pour lui, & qui ſemble exiger du reſpect : quoique vous ſoyez à peine dans l'âge à prétendre vous faire aimer, je ne puis que vous louer de l'air modeſte qui accompagne vos actions, en refuſant d'écouter les diſcours trop ſéducteurs que l'on ne tardera pas à vous tenir, ſi vous témoignez le moindre penchant à les entendre. C'eſt aſſurément, ajouta-t-elle, un grand malheur de plaire avant d'avoir acquis aſſez de raiſon pour ſe faire craindre.

Mais, ma chere amie, repliqua Mathilde, il me ſemble vous avoir entendu dire que quand Petrarque commença à vous aimer,

vous n'aviez que douze ans, & je voudrois bien, dit-elle avec une ingénuité charmante, sçavoir ce que vous fîtes pour vous en faire craindre.

Elle se fit aimer, repartit Petrarque, & aimer éperdument. Ah! ma chere Mathilde, s'écria Laure, ne vous imaginez pas que ceux qui vous aimeront vous craignent également : je vous proteste que la plûpart des amants d'aujourd'hui ne craignent point celles qu'ils aiment, parce qu'ils ne les aiment pas assez pour les craindre. C'est-à-dire, reprit Dona Mathilde en souriant, que si jamais il se présente quelqu'un qui me témoigne de l'amour, je ne dois pas chercher des preuves de sa sincérité, mais qu'il faudra que je mette toute mon attention à me convaincre qu'il me craint.

Laure rit de ce discours, & en embrassant sa jeune amie; croyez

moi, ma chere petite, lui dit-elle, le parti le plus sur sera de songer plutôt à défendre votre cœur par un sentiment de gloire, que de vous amuser à pénetrer le motif qui fera que l'on vous parle d'amour : mais, dit Mathilde, si ce cœur est rebelle, que faudra-t-il que je fasse ? Que vous cachiez votre défaite à votre vainqueur, reprit Laure : par bonheur il n'en est pas dans cette guerre de même que dans les autres, où le vaincu ne peut éviter sa honte. Ah! Madame, interrompit Petrarque, ce discours prouve trop combien vous êtes éloignée d'aimer : si j'étois assez heureux pour l'être, je défierois votre esprit de me cacher la défaite de votre cœur.

Voulez-vous, Seigneur Petrarque, dit Dona Mathilde d'un air fin, que je sois votre espion, & que j'essaye à pénetrer comment vous êtes dans le cœur de ma chere

Laure : non, belle Mathilde, repliqua-t-il, je vous rends grace, vous êtes encore trop jeune pour un tel emploi, il ne vous conviendroit pas; il faut avoir plus d'expérience que vous n'en avez ſur les ſymptômes de l'amour.

J'avois crû juſqu'à ce moment, interrompit-elle, que l'expérience étoit plus néceſſaire à un Miniſtre d'Etat ou à un Général d'armée, qu'à un eſpion, & je croyois que pour cet emploi il n'étoit queſtion que d'avoir de l'adreſſe & de la bonne volonté, & d'être hardi avec prudence : mais puiſque vous ne me jugez pas capable de cette charge, faites-la donc vous même.

Ces trois amis paſſoient ainſi le tems, & Dona Mathilde vécut de la ſorte juſqu'à quinze ans, faiſant les délices de toutes les Dames d'Avignon qui l'avoient regardée d'abord comme une aimable enfant. Mais l'âge l'ayant rendue une

personne parfaire, on joignit pour elle l'estime à l'admiration, en disant que s'il ne lui étoit pas possible de surpasser Laure en mérite, elle l'égaloit, & ce qui mettoit le comble à sa gloire, cette justice lui étoit rendue par Petrarque lui-même.

Ce fut alors qu'elle devint effectivement la premiere amie de Laure & de son illustre amant. L'aveu qu'il faisoit publiquement que s'il n'eût pas aimé cette vertueuse fille, il auroit eu pour Dona Mathilde une passion qui n'eût pas été moins violente, lui fit autant d'honneur qu'eût pû faire l'amour du plus grand Roi, tant les sentimens de cet aimable sçavant décidoient le goût général.

Ce fut dans ce tems-là que René Duc d'Anjou, & Souverain de Provence, vint à Avignon; il entendit parler si avantageusement des deux amies, qu'il eut une forte

envie de les voir emſemble. Dans ce deſſein il ordonna une fête à Cavaillon, où il fit inviter toutes les Dames. Laure y fut avec Dona Conſtance & ſa fille, elle trouverent à la deſcente de leurs chars le Duc qui leur donna la main.

Il fut ſi enchanté de la beauté de Laure, qu'il ne pût ſe refuſer le plaiſir de la ſaluer ſelon l'uſage de France, & de lui donner un baiſer. Il ſalua de même les autres Dames; mais quoique ce fut à elle qu'il eut adreſſé ſes premieres honnêtetés, & que la plus grande partie de celles avec qui elle étoit venue, fuſſent de plus haute condition qu'elle, cette merveilleuſe fille étoit ſi généralement aimée qu'il n'y en eût aucune qui fût jalouſe de la préference, ſa vertu détruiſant cette émulation de beauté & de grandeur ſi commune parmi le beau ſexe.

Le Duc voyant tant de belles per-

ſonnes enſemble, en fut ſi ébloui qu'il ne s'appercevoit pas que la jeune Mathilde n'étoit point avec elles l'orſqu'il la vit paroître ; elle avoit été obligée de reſter quelque pas derriere les autres, par la néceſſité de raccommoder quelque choſe à ſon voile qui s'étoit dérangé en mettant pied à terre.

Le Duc, la voyant, s'avança vers elle, prit un air d'admiration ; eſt-il poſſible s'écria-t-il, qu'il y ait une ſeconde Laure au monde! Ah! Seigneur, reprit-elle modeſtement, que j'aurois de vanité ſi je pouvois me flatter de lui reſſembler un peu: mais je me rends juſtice, & je connois trop que c'eſt à votre ſeule bonté que je dois cette louange, & l'amour propre n'eſt point aſſez fort pour m'abuſer ſur la différence qui eſt entre nous.

Il y en a une ſans doute, repliqua le Duc, & qui ne ſeroit pas facile à détruire ; c'eſt celle que

Petrarque y met, j'avoue qu'il n'est gueres possible que pour vous donner cette parfaite égalité, vous trouviez à faire une conquête pareille à celle de la belle Laure; ainsi, poursuivit-il, charmante Dona Mathilde, vous devez vous contenter d'être aussi aimable qu'elle, sans prétendre au bonheur d'être aussi parfaitement aimée.

Le Duc conduisit les Dames dans un grand salon de myrtes & de jasmin, qui étoit environné de fontaines, dont le doux murmure se mêlant à l'harmonie de plusieurs instrumens, faisoit un effet admirable: toutes ces belles étoient à peine placées, que Dom Fernand d'Alburquerque arriva.

Il étoit frere de ce même Dom Juan qui avoit été mécontent du Roi de Castille, & qui avoit quitté la Cour avec les autres Grands. Mais Alphonse ayant besoin de lui, l'avoit rappellé; & suivant sa

coutume de ne rien épargner pour regagner ceux qui lui étoient nécessaires, il lui avoit donné toutes sortes de satisfactions. De façon que Dom Juan étoit des plus avant dans la faveur de son Maître ; & par le nouveau crédit de son frere, Dom Fernand venoit de la part du Roi concerter quelqu'arrangemens avec le Duc touchant la guerre des Maures.

Après avoir fait ses premiers complimens, ce Prince lui dit qu'il ne pouvoit pas mieux prendre son tems pour voir toutes les beautés d'Avignon rassemblées, lui parlant d'elles en général sans lui en designer aucunes en particulier.

Dom Fernand fut frappé des charmes de Dona Mathilde, & il lui donna toutes les préférences sans qu'aucunes des Dames en parussent offensées, au contraire elles lui firent mille politesses sur la joie qu'il devoit ressentir de se voir une

ſi belle compatriote, & de connoître qu'elle l'emportoit ſur toutes les beautés de Provence, quoique ce fut alors le pays de l'Europe qui en eût davantage.

Dom Fernand fut d'autant plus ſatisfait d'apprendre que cette charmante perſonne étoit Eſpagnole, qu'il ne parloit pas aſſez bien la langue Provençale ni l'Italienne, pour oſer s'en ſervir devant des Dames qui s'exprimoient dans l'une & l'autre avec tant d'élégance, & il aima mieux s'entretenir en Caſtillan avec Dona Mathilde.

Vous avez ſi peu l'air d'une exilée, lui dit-il galamment, qu'encore que je ne puiſſe ignorer que vous êtes belle, & que vous êtes en Provence, je ne vous aurois jamais priſe pour une Eſpagnole.

Le lieu que j'habite, reprit Dona Mathilde, eſt ſi charmant qu'il peut être regardé comme la patrie

générale de tous les honnêtes gens; & il n'eſt point extraordinaire que je n'y paroiſſe pas étrangere, ſurtout n'ayant paſſé en Eſpagne que les premiers tems de ma plus tendre jeuneſſe, où même je ne voyois que des gens de guerre, & où je n'entendois parler que de ſiéges & de batailles. Dans une crainte perpétuelle de voir notre ville priſe ou aſſiégée, nous menions une vie ſi tumultueuſe qu'elle ne laiſſoit pas le tems à ceux de qui je dépends de me donner l'éducation convenable. Il n'eſt donc point ſurprenant qu'étant venue en Provence pour y en acquerir le peu que j'en ai, & que l'ayant reçue parmi tant de perſonnes accomplies (qui ont mille bontés pour moi,) je n'aye conſervé aucuns des uſages de la Cour de Caſtille, qui ſeuls pourroient faire connoître que j'en ſuis ſortie.

Dona Mathilde ne fit pas un

plus long entretien avec Dom Fernand, sçachant que son pere avoit été fort courroucé contre Dom Juan d'Alburquerque en apprenant qu'il s'étoit reconcilié avec le Roi. Pour ne point déplaire à Dom Rodolphe, elle évita le reste du jour l'entretien du frere de celui qu'il regardoit comme son ennemi, & malgré les soins que Dom Fernand prenoit pour renouer la conversation avec elle, il lui fut impossible de lui parler.

Après un dîner somptueux, il y eut une course de bague où cet Espagnol parut fort avantageusement; il courut contre le Comte d'Anguillara avec beaucoup de grace, & il remporta le premier prix. Le Duc en avoit donné deux, & le Comte obtint le second qu'il présenta à Laure, dans le dessein d'obliger son ami Petrarque, tandis que Dom Fernand offrit à Mathilde celui qu'il avoit gagné.

Elle n'oſa ne le pas accepter, parce que Dona Conſtance ne crut pas devoir refuſer un compatriote de ſa qualité, & elle ordonna à ſa fille de le recevoir.

Le reſte du jour ſe paſſa en promenades & en converſation. Comme Petrarque avoit l'eſprit le plus naturel, le plus ſociable & le plus galant du monde, il ſuffiſoit qu'il fût dans la compagnie, pour qu'elle n'eût pas beſoin de chercher d'autres amuſemens, étant en état de fournir ſeul au divertiſſement général.

Cette journée s'écoula avec la ſatisfaction qui ſe pouvoit deſirer; & les Dames enchantées des procédés du Duc, prirent congé de lui, en lui rendant mille graces des honnêtetés dont il les avoit comblées: les mêmes Cavaliers par qui elles avoient été accompagnées à Cavaillon, les reconduiſirent chez elles.

Dom Fernand ne put les ſuivre;

il fut obligé de rester avec le Duc ; mais ayant affaire à sa Cour pour plus d'un jour, où il n'étoit pas toujours nécessaire, il fut passer quelque tems auprès de Dona Mathilde (des appas de qui il étoit si charmé, qu'elle surpassoit à ses yeux toutes les beautés qu'il avoit vûes en Espagne) elle fit une telle impression sur son cœur, que sa fierté ordinaire, cédant au desir de la voir souvent, il se détermina à rendre visite à Dom Rodolphe, pour se faciliter l'entrée de sa Maison.

Aguilar qui commençoit à desirer son retour dans sa Patrie, se lassant d'être exilé, le reçut mieux qu'il n'eût fait dans un autre tems : mais il n'en fut pas de même de Dona Constance qui ne se pouvoit résoudre à rentrer en Castille, tandis qu'Alphonse onziéme y regneroit, & elle le reçut avec une froide cérémonie, qui servit

de modele à sa fille, pour lui faire connoître par la civilité la plus indifférente, qu'elle se conformoit sans peine aux sentimens de sa mere.

Loin que de tels procédés étouffassent cette flame naissante, il ne servirent qu'à la rendre plus vive; Dom Fernand étoit trop impérieux pour céder aux difficultés, au contraire elles ne firent que l'animer; la fierté de son caractere le portant à vouloir vaincre tous les obstacles. Dans ce dessein, plutôt que de hâter sa négociation, il entreprit de la faire durer le plus qu'il lui seroit possible: & comme il est plus aisé de retarder une affaire que de la finir, celle qui l'attiroit en Provence, qui auroit pû être terminée en moins de six semaines, eut de la peine à l'être dans le cours de six mois.

Profitant de ce tems, il n'épargna rien pour plaire à Dona Ma-

thilde, ſa qualité & ſa hardieſſe l'ayant introduit dans toutes les compagnies, où ſon eſprit le faiſoit recevoir agréablement.

Dom Fernand ſecondé par les mouvemens ſecrets qui animoient Dom Rodolphe, ne trouva aucune difficulté à s'aſſurer de ſon affection : le pere de Mathilde comprenant aiſément ce que l'Eſpagnol ne lui diſoit pas, & trouvant ſes ſentimens convenables aux ſiens, il ordonna à ſa fille d'avoir pour ce Seigneur toutes les honnêtetés que la bienſéance peut permettre ; mais Dona Conſtance qui n'avoit pas les mêmes idées, la conjura par les plus vives inſtances de traiter cet amant avec toute la rigueur poſſible, quand elle le pourroit faire ſans que Dom Rodolphe s'en apperçut.

Je ne puis ſouffrir, lui diſoit-elle, la penſée de retourner en Eſpagne pour y vivre dans une condition

privée ; je n'oublierai jamais que ſi l'injuſte Monarque qui y commande avoit gardé ſa foi, je ſerois aujourd'hui ſur le trône , & nous ne devons point douter que ſi nous y retournons après en être ſortis en fugitifs, nous n'y ſerons pas regardés ſur un autre pied, comme des malheureux à qui on fait trop de grace en leur permettant de rentrer dans leur Patrie : de plus, vous ne pouvez ignorer.... Dom Fernand vous l'a aſſez confirmé, que l'Infant Dom Pedre qui doit un jour ſuccéder au Roi de Caſtille, loin de faire eſpérer un avenir plus heureux à ceux qui auront l'imprudence de s'expoſer à ſa domination, fait connoître dès à préſent ſon caractere, & ne laiſſe point à douter qu'il n'ait les plus pernicieuſes inclinations, quoiqu'il ne jouiſſe pas encore de la puiſſance abſolue, on le voit ſans amour être aujourd'hui l'amant de toutes les belles.

Ah ! ma fille, ajouta-t-elle, auriez-vous le courage assez bas pour oser vous exposer aux fantaisies du fils d'un homme de l'humeur de ce Roi sans parole, de qui la conduite présente annonce assez qu'il sera encore moins vertueux que son pere, & qui peut vous faire appréhender que joignant la tyrannie à tous ses vices, vous couriez risque de vous trouver exposée au malheur de lui plaire, qui seroit suivi indubitablement par des outrages plus à craindre pour vous que ne peut être la mort ?

Hélas ! ma chere Mathilde, poursuivit-elle, en versant un torrent de larmes (qui exciterent celles de sa fille,) rappellez-vous l'état déplorable où vous avez vû vos parens ; votre enfance n'a pas dû vous en faire perdre la mémoire ; leurs malheurs ont été trop longs & trop éclatans : exilés, poursuivis, assiégés, à tous

momens en risque de périr. Rappellez-vous, dis-je, Dom Manuel de Haro (à qui votre mere doit la vie,) il est encore fugitif en Arragon. Enfin, n'oubliez jamais que ce même Roi à qui votre pere est prêt à se livrer, n'a point eu d'horreur de faire assassiner Dom Juan de Castro, après l'avoir trompé par ses feintes caresses, & l'avoir engagé à se livrer à sa perfidie; que c'est lui qui regne dans le pays où Dom Rodolphe a la foiblesse de desirer son retour, & où le même traitement l'attend, supposé que par le soin des Alburquerque il soit assez infortuné pour obtenir son rappel. C'est donc à nous à détourner ce malheur : il y va de la vie de mon époux, il faut la lui conserver malgré lui-même, en assurant mon repos. Je conviens que je ne suis pas ici sur le thrône, mais du moins j'ai la douceur de n'y pas être sujette d'un Roi si peu

digne de l'être ; j'y ſuis libre, notre honneur & les jours de votre pere y ſont en ſûreté, tandis qu'en Caſtille nous ſerions ſans ceſſe expoſés à de nouveaux malheurs.

Je vous proteſte, Madame, reprit Dona Mathilde, que vos prieres ſeront pour moi en toutes occaſions des loix irrévocables ; mais je ne puis vous diſſimuler que dans celle-ci, c'eſt une grace que vous m'accordez ; vos ordres flattent trop mes propres ſentimens pour ne m'y pas ſoumettre avec joie. Dom Fernand a un air ſi hautain & ſi impérieux, qu'il n'eſt pas difficile de connoître qu'un tel eſclave ne tarderoit point à devenir tyran s'il en trouvoit l'occaſion, & je ferai avec joie tous les efforts dont je ſerai capable pour éviter de tomber ſous ſa puiſſance ; mais comme j'ai lieu d'appréhender de n'avoir pas aſſez de pouvoir pour m'en garantir, je vous conjure de

travailler de votre côté pour détourner Dom Rodolphe de me commander abſolument de recevoir les ſoins de cet Eſpagnol, afin de m'épargner la douleur de ne pouvoir obéir à l'un de vous, ſans manquer à la ſoumiſſion que je dois à ſ'autre.

Pendant les allarmes que Dom Fernand d'Alburquerque cauſoit à la mere & à la fille, Laure qui s'étoit apperçue, auſſi-tôt que Dona Mathilde, de la paſſion qu'il avoit pour elle, penſant que cet amour pourroit occaſionner le rappel de Dom Rodolphe & de ſa famille, en parla à cette tendre amie; mais Mathilde, qui n'avoit rien de caché pour elle, lui confia ſes dégoûts, de même que ceux de ſa mere.

Vous pouvez croire, lui diſoit Laure, que je ſerai toujours ravie de votre bonheur, & que je conſentirai à vous perdre, pourvû que

cette séparation vous rende heureuse. Mais, ma chere Mathilde, je crains de faire cette perte sans que vous y gagniez, si votre retour en Castille ne peut être occasionné que par votre mariage avec Dom Fernand. Je crois avoir assez pénétré son caractere, pour être convaincue que celle qui sera soumise à ses loix n'y trouvera guere de douceur.

De grace, reprit Dona Mathilde, ne faites point d'exceptions sur l'aversion que les personnes sensées doivent avoir pour toute sorte d'engagement. Je les envisage également comme des chaînes cruelles; & je trouve que vous êtes la plus heureuse personne du monde d'être aimée d'un homme à qui l'état de sa fortune ne laisse pas l'espoir d'être votre époux (*a*),

(*a*) Petrarque étoit fils de Petroccio, Secrétaire des Réformations à Florence,

mais qui, malgré l'obſtacle preſque invincible qui s'oppoſe à votre union, laiſſe connoître publiquement l'amour qu'il a pour vous. La juſtice que l'on rend à votre vertu, & la bonne conduite qui regle vos actions, font qu'il lui eſt permis de vous aimer ſans bleſſer votre gloire, & que vous pouvez l'eſtimer & le dire, ſans que perſonne le trouve mauvais.

Il eſt aimable, & chéri dans toutes les Cours de l'Europe. Sa vertu, tout enſemble ſolide & ſociable, le fait généralement rechercher. Sans être du nombre de ces pédans qui ne connoiſſent que

dont il fut banni avec la faction des Blancs, dits Gibelins, quand celle des Noirs ou Guelfes triompha par le ſecours de Charles Comte de Valois, frere de Philippe de Valois : ſon fils Petrarque fut fait Chanoine de Lombez par la protection des Colonnes ; c'étoit ſon unique revenu.

leurs livres, ou de ces beaux esprits qui ne ſongent qu'à ſe divertir en divertiſſant les autres, il réunit ſes divers talens à celui d'être propre à tout. Les plus grands emplois & les négociations les plus importantes n'ont rien au deſſus de ſa capacité, ſans nuire aux agrémens de la plus fine galanterie. Ce qui met le comble à ſon mérite, ajouta-t-elle, c'eſt que tout le monde s'accorde à lui rendre juſtice, & qu'il n'y a point deux voix à ſon ſujet. Il fait connoître votre nom par tout l'univers, ſans que rien puiſſe troubler votre repos & ſon bonheur.

J'avoue, répondit Laure, que je me trouve fort heureuſe dans le genre de vie que j'ai choiſi : non pas que je veuille abſolument dire qu'il ſoit impoſſible de trouver deux perſonnes qui le puiſſent être ſous les chaînes de l'hymen ; mais comme ce ſont des exemples fort rares,

vous en éviterez les risques, si vous daignez m'en croire; ou, si vous ne pouvez conserver votre liberté, songez du moins, avant de la sacrifier, à connoître celui que vous en rendrez maître. Sur-tout gardez-vous de vous livrer à l'esclavage pour des intérêts de famille qui souvent empoisonnent toute la douceur de la vie... Ah, ma chere Laure, s'écria Dona Mathilde! que je vous suis obligée de me confirmer dans des sentimens que mon goût & vos conseils rendront immuables.

Laure avoit encore donné à Dona Mathilde une amie qui avoit, comme elles, une aversion décidée pour le mariage : cette personne s'appelloit Berangere d'Ancezune. Alix d'Aramont, sa mere, desiroit ardemment de la voir établie. Ses qualités personnelles, jointes à ses grands biens & à sa haute naissance, la mettoient en droit de choisir l'é-

poux qu'elle auroit voulu. Mais Berangere la sollicita si instamment de ne la point forcer à prendre un état pour lequel elle avoit une si forte répugnance qu'elle seroit fort malheureuse en s'y soumettant, qu'Alix cessa de la presser davantage.

La conformité des sentimens qui se trouvoit entre ces trois belles filles, les lia plus fortement, & affermit le goût qu'elles avoient pour la conservation de leur liberté. Cette résolution ne les rendoit pas moins sociables : elles faisoient également les délices de la bonne compagnie ; & il n'étoit point de parties agréables où elles ne fussent desirées.

Il s'en fit une pour se promener sur la Sorgue, assez proche du lieu où, après s'être séparée en trois bras, elle se réunit & se jette dans le Rhône. Elles étoient douze des plus aimables Dames d'Avignon, dont

étoient Laure, sa tante, Dona Mathilde & Berangere. Dona Constance s'étoit dispensée d'en être, ne se plaisant que dans la solitude, & n'ayant nulle inquiétude de ce que sa fille y fût sans elle, étant avec son amie, & la vertueuse Antoinette de Gantelme, tante de Laure. Cette illustre compagnie se rendit au lieu marqué au bord de la riviere, où elles trouverent des bateaux que Petrarque s'étoit chargé de faire préparer. Ils étoient couverts de branches de myrtes & de grenadiers, entrelacés par des festons de fleurs, & garnis de carreaux pour les Dames.

Ces bateaux se suivoient d'assez près, pour que ceux qui étoient dessus fussent en état de s'entretenir, comme s'ils eussent été tous dans le même.

Entre les Cavaliers qui avoient été invités à cette fête, le Comte

d'Anguillara & celui de Tendes le furent des premiers. Le rang que tenoit Dom Fernand, & sa qualité d'étranger, ne permit pas qu'il fût oublié, & il fut invité comme les autres. Le Sçavant Anselme en étoit aussi.

Dona Mathilde s'appercevant qu'il rêvoit profondément, lui demanda en souriant s'il travailloit à tirer l'horoscope de leur promenade. L'expression fit rire la compagnie, & apprit à Anselme qu'elle n'étoit que médiocrement convaincue de la certitude de son art.

Vous êtes persuadée, lui dit-il, que ceux qui ont le bonheur de vous voir doivent plutôt consulter vos yeux que les étoiles, & vous avez raison en quelque sorte: mais quoiqu'ils ayent plus de brillant que ces astres, peut-être que moi, qui n'ai pas d'autres emplois que de les étudier, je devinerois plutôt ce que votre cœur deviendra

que ne pourroit faire le plus attentif de vos admirateurs.

J'ai peine à croire, dit-elle, que mon cœur ſoit à la diſpoſition des corps céleſtes, & je vous ſupplie très-humblement, Seigneur Anſelme, de permettre que je vous aſſure qu'il ſera toujours le même; par conſéquent qu'il ne recevra de loix que celles qu'il me plaira de lui dicter.

C'eſt répondre un peu trop affirmativement, dit fierement Dom Fernand d'un air preſqu'irrité, & fort offenſé de ce que Dona Mathilde ſembloit réſolue à la témérité de refuſer la juſtice qu'il croyoit dûe à ſon mérite, & aux préférences qu'il lui faiſoit la grace de lui donner.

C'eſt à tort que la belle Mathilde parle de la ſorte, repliqua le Philoſophe en ſouriant à ſon tour. Et moi, je lui prédis & lui ſoutiens qu'avant la fin de la ſe-

·onde année, ce cœur dont elle
: vante d'être si sûre, ne sera pas
ı soumis à ses volontés qu'il l'est
ujourd'hui.

Dona Mathilde écouta cette
·rédiction comme un galant ba-
inage qu'Anselme faisoit pour
ayer la conversation. Mais Dom
ernand la prit plus sérieusement,
:e voulant pas mettre en doute
·jue ce Sçavant n'eût lû ce qu'il
lisoit, (encore plus précisément
dans ses rares qualités que dans les
astres) son amour propre lui persua-
dant qu'il n'y avoit personne aussi
digne que lui de mériter l'honneur
de rendre Mathilde sensible ; & il
trouvoit fort étrange que loin de
le prévenir par des avances d'hon-
nêtetés, elle parût si décidée à ne
rien aimer. Il fut fort satisfait,
lorsqu'il entendit Anselme lui sou-
tenir que cette fierté ne devoit
avoir qu'un tems, se préparant
d'avance à la faire repentir de l'au-

dace de ses desseins ; car il ne mit pas en doute que ce ne fût à lui qu'étoit destinée la gloire de détruire ce préjugé de liberté dans lequel elle étoit.

Le service qu'il comptoit qu'Anselme lui avoit rendu en commençant à humilier la fierté de cette audacieuse, l'intentionna pour lui; & voulant lui faire la grace de l'en récompenser, en l'admettant à l'avantage de sa protection, il daigna l'étendre en sa faveur, jusqu'à se rendre l'appui de toute la sphere céleste. Prévenu d'une façon si favorable sur la science qu'Anselme professoit, il ne voulut pas rester un moment en doute de sa certitude ; & il osa la reprendre aigrement d'une telle incrédulité. Mais Mathilde, sans lui répondre, adressant la parole à l'Astrologue : en vérité, Seigneur Anselme, lui dit-elle, vous me causeriez une vanité qui me rendroit insupportable, si vous pouviez me persua-

der que je ſuis un objet aſſez important pour que ma fortune puiſſe être écrite dans le Ciel, & pour m'attribuer une étoile à moi ſeule. Mais, pourſuivit-elle, pour me garantir de cet orgueil, je n'ai qu'à faire réflexion que ſi tout ce qui ſe paſſe ſur la terre s'y traçoit, il n'y auroit point dans le monde de livre qui fût auſſi bizarre & auſſi ridicule. Enfin ſi ce fait étoit prouvé, loin d'admettre l'Aſtrologie comme une ſcience avantageuſe, je crois que les Puiſſances devroient la défendre comme la plus pernicieuſe des ſciences, puiſqu'il n'eſt que trop prouvé que la connoiſſance que l'on en croit avoir, cauſe ſouvent des malheurs, qui n'arriveroient pas, ſi ceux à qui on les a prédits ne ſe les attiroient point en eſſayant à les éviter : & quand cet art n'offriroit d'autres difficultés, & ne pourroit cauſer d'autres peines à ceux à qui

il promet des événemens favorables que celles de l'impatience de voir arriver ce moment prédit, je le profcrirois encore, puifque l'attente d'un bonheur promis donne en l'attendant plus de tourment que le plaifir attendu ne caufe de fatisfaction quand, par hazard, il arrive; & au contraire que c'eft anticiper le malheur que d'en être prévenu d'avance.

Dom Fernand fort fatisfait de l'Aftrologue & de l'Aftrologie, fe crut obligé en généreux protecteur, d'expliquer plus pofitivement fes intentions, ne doutant pas que le refpect qui étoit dû à fes fentimens ne fermât la bouche à tous ceux qui pouvoient n'avoir pas une foi bien décidée pour cette fcience. Quoiqu'il n'en eût aucune teinture, il en foutint l'excellence & l'infaillibilité avec tant d'audace, dans des termes fi impérieux, qu'il faifoit aifément comprendre

qu'il vouloit moins persuader les autres, parce que lui-même en étoit convaincu, que par la raison qu'il croyoit que tout le monde, sans examen, devoit être obligé à croire aveuglément ses décisions. Bien éloigné que ce ton décidé produisît l'effet qu'il en prétendoit, il en fit un différent, & servit à augmenter la haine que Dona Mathilde avoit déja pour son caractere peu liant, mais elle se contenta de n'en rien témoigner, n'osant lui faire connoître les sentimens peu favorables qu'elle avoit pour lui; la crainte de déplaire à Dom Rodolphe étant le seul motif de cette contrainte. Elle ne put cependant se refuser le plaisir de le mortifier par le peu d'attention qu'elle témoigna à ses propos, en agissant comme on fait avec les personnes pour qui on n'a qu'une légere considération; & au lieu de paroître attentive à ses dis-

cours, elle les interrompoit pour continuer la guerre badine qu'elle faisoit à l'Astrologue, & elle lui proposa de gager avec elle, que bien loin de sçavoir la destinée des autres, il seroit dans peu forcé de convenir qu'il ignoroit dans ce moment ce qui étoit sur le point d'arriver à lui-même, quoique ce fût un événement où il auroit un intérêt suffisant, pour que ses amis les astres eussent dû l'en avertir, ajoutant que c'étoit en ce moment où elle prétendoit le convaincre des bornes de son art.

Petrarque, qui se plaisoit à faire durer cette agréable guerre, semblant se ranger du parti d'Anselme, assura fort sérieusement Dona Mathilde qu'il y avoit des principes fondamentaux dans l'Astrologie, sur quoi il n'étoit pas possible de se méprendre quand on en étoit instruit. Par exemple, continua-t-il, je commence par avouer

que je n'en ai qu'une connoiſſance imparfaite : cependant je me vante de ſçavoir prédire des faits que l'événement juſtifie. Quand je vois une jeune & belle perſonne ornée, comme vous, de toutes les graces, je dis hardiment qu'étant parfaitement aimable, elle ſera aimée de même. Anſelme plus ſçavant que moi, en diroit davantage : mais ne voulant point paſſer pour impoſteur, je borne mes prédictions à ce que je viens de dire. Car ſi j'oſois ajouter que celui qui l'aimera en ſera aimé, j'en dirois plus que ma ſcience ne m'en découvre.

Comme je ſuis jeune ſans être belle, reprit-elle, je ne prends point de parti dans ce diſcours, & ne me charge pas d'examiner ſi vous avez tort ou raiſon : mais pour ne point perdre de vûe mon premier projet, je me déclare antagoniſte d'Anſelme, & lui fe-

rai la guerre, malgré toutes les intelligences qu'il a avec les corps ſublunaires, & ſes étroites correſpondances dans les étoiles.

Cette guerre durera peu, répondit Anſelme; elle eſt même déja finie; il ne vous reſte rien à faire qu'à triompher d'un ennemi vaincu. Mais, belle Mathilde, continua-t-il en ſouriant, avouez que la nouvelle d'une victoire auſſi peu intéreſſante, pour laquelle vous vous êtes donnée ſi peu de ſoin, ne vous paroîtroit pas mériter une récompenſe fort conſidérable à celui qui vous l'annonceroit.

A ces mots qu'Anſelme ne prononça que par politeſſe, le fier Dom Fernand le regarda comme ſon rival, ou du moins comme l'émiſſaire d'un de ſes rivaux; ce qui le fit tout d'un coup changer de ſentimens, tant ſur ſon mérite perſonnel, que ſur le compte de l'Aſtrologie: & au lieu de perſiſ-

ter dans sa premiere intention d'admettre cet homme à l'honneur de son amitié & de sa confidence, il le prit en une telle aversion, que, ne pouvant la lui faire éprouver avant d'en avoir rencontré l'occasion, il s'en vengea sur sa science, la traitant de charlatanerie aussi infame que digne de punition ; & il en dit autant de mal, avec aussi peu de fondement, qu'il en avoit dit de bien quelques minutes auparavant.

Cette conversation qui venoit si subitement d'aigrir la bile au violent Castillan, fut interrompue par une symphonie charmante qui se faisoit entendre dans le lointain, sans que l'on vît de quel endroit elle partoit. Ce ne fut que bien du tems après que l'on apperçut le magnifique & brillant spectacle de deux grands bateaux ornés de fleurs, qui venoient droit à leur rencontre, & qui avoient

été plus d'une heure invisibles ; parce qu'ils étoient postés derriere un islot couvert d'orangers, qui en déroboit la vûe. C'étoit où ces bateaux avoient été cachés jusqu'au moment que ceux que montoit la compagnie en furent tout près.

Quand on les eut joints, on vit que dans l'un de ces bateaux inconnus, il y avoit une table & des siéges, qui en remplissoient toute la longueur : elle étoit couverte d'une collation aussi galante que somptueuse ; tandis que l'autre étoit rempli de Musiciens vêtus en Dieux fleuves. Ils étoient étroitement liés l'un à l'autre ; & ayant joint ceux où étoit la compagnie, ils se placerent au milieu, où ils furent à l'instant accrochés avec des outils préparés à ce dessein, qui les unirent tous quatre si fortement qu'ils ne composerent qu'une même salle, où les Dames se

trouverent de plain-pied ; cette ſalle étant auſſi vaſte & auſſi ſolide qu'elle eût pû être à terre, & où on danſa fort à l'aiſe. Dona Mathilde regardant Anſelme, qui paroiſſoit ſurpris : Eh bien! lui dit-elle, avois-je raiſon de dire qu'avant qu'il fût peu, vous feriez témoin d'un événement qui n'a pas encore été inſcrit dans vos céleſtes archives? Ce n'eſt pas tout, pourſuivit-elle : pour achever de vous confondre, je vous demande par qui, & pour qui cette fête eſt préparée? Prenez garde à ce que vous allez dire; car ſi vous me répondez que vous l'ignorez, je vous déclare que j'en prendrai date, pour fonder le droit que j'ai de juger du peu de ſolidité de votre art, & de le traiter de frivole.

Cet événement eſt ſi nouveau, interrompit Petrarque, qu'Anſelme n'eſt pas obligé de le ſçavoir

en ce moment, ne pouvant employer ſon teleſcope pour s'en inſtruire, n'ayant pas pris la précaution de l'apporter ici. Sur quoi Anſelme profitant de la penſée de Petrarque, ſoutint que ſon ignorance préſente ne décidoit rien ſur l'eſſentiel de ſa ſcience; & en continuant de railler, il lui offrit de lui faire lire à elle-même dans ces aſtres (en qui elle avoit ſi peu de foi) qu'elle aimeroit un jour.

Cette agréable fête ayant duré long-tems, les Dames ſortirent des bateaux au ſon des inſtrumens, & rentrerent chez elles fort ſatisfaites des plaiſirs de cette journée; mais ſans ſçavoir à qui elles en étoient redevables, étant cependant perſuadées que c'étoit au galant Petrarque; & il étoit vrai.

Il n'en avoit confié le ſecret qu'à la ſeule Dona Mathilde. Mais quoique le reſte de cette belle troupe l'ignorât, l'idée s'en répan-

dit généralement. Tout le monde en fut persuadé, à l'exception du jaloux Dom Fernand, qui ne douta pas un moment que cette galanterie ne fût adressée à Dona Mathilde; & il fut affermi dans cette erreur, parce qu'elle n'en parut point surprise; au contraire, ce qu'elle avoit dit à Anselme prouvant trop qu'elle seule étoit dans le secret. Donc il devoit la regarder personnellement, & la chose ne lui parut pas équivoque. Mais il ne sçavoit sur qui fixer ses soupçons : il les partagea entre l'Astrologue, les Comtes de Tendes, d'Anguillara, ou celui de Glandeveze; & ne connoissant point le rival qu'il vouloit haïr, il haït tous les hommes de l'assemblée, les uns à cause des autres.

Cette journée charmante ne finit pas pour Dona Mathilde aussi favorablement qu'elle avoit commencé; car en rentrant chez elle,

on lui apprit que ſa mere étoit incommodée. Elle courut à ſon appartement, où elle la trouva plus triſte que malade, qui lui apprit que Dom Fernand partoit inceſſamment, & qu'il étoit chargé par Dom Rodolphe de ſolliciter Dom Albert de Benavidès d'agir fortement pour négocier ſon retour en Caſtille; que l'Eſpagnol lui avoit promis d'y joindre le crédit de ſes amis & celui de ſon frere, qui étoit devenu favori de l'Infant, & dans cette qualité pouvoit beaucoup auprès du Roi, à qui la politique donnoit de grands égards pour tous ceux que Dom Pedre affectionnoit.

Dona Conſtance pria inſtamment ſa fille d'engager Dom Fernand à ne point travailler à cette affaire; mais, au contraire, d'en faire (s'il lui étoit poſſible) échouer le deſſein, qui la deſeſpéroit.

Cette commiſſion ne parut point

facile à Dona Mathilde : mais le desir d'obéir à sa mere, & la crainte que ce retour ne fût fatal à Dom Rodolphe (joint à la haine que lui inspiroit l'orgueil d'Alburquerque) la déterminerent à faire des efforts pour ne point quitter Avignon, quoiqu'elle jugeât d'avance qu'ils seroient inutiles. Ce motif n'étoit pas le seul qui lui fît regarder avec douleur la nécessité d'aller en Espagne. Elle aimoit Laure autant qu'elle haïssoit Dom Fernand, ne souhaitant rien tant que de ne jamais le voir, & de ne point cesser de vivre avec son amie, détestant la Castille sans la connoître autrement que par les récits de sa mere. Toutes ces raisons la déterminerent à ne rien épargner de ce qui pourroit lui faire éviter ce voyage qu'elle redoutoit.

Après avoir cherché dans son esprit quel moyen elle employe-

roit pour réuſſir dans ſon projet ; il ne s'en préſenta point d'autre que celui que Dona Conſtance lui avoit propoſé ; & malgré le peu d'eſpoir qu'elle en avoit, elle ne tarda à en faire l'expérience que juſqu'au lendemain, que Dom Fernand étant venu leur rendre viſite, il y trouva la tante de Laure, qui ſembloit entretenir Dona Conſtance avec beaucoup d'attention. Dona Mathilde profita de cette occaſion, pour connoître ce qu'elle avoit à craindre ou à eſpérer.

On dit, Seigneur, que vous êtes prêt à nous quitter, lui dit-elle, & que vous partez inceſſamment. Il eſt vrai, reprit Dom Fernand, & je compte que ce ſera dans peu de jours ; les affaires qui m'ont attiré auprès du Prince ſont prêtes à finir, & je ne tarderai pas à retourner en Caſtille: Mais quelque agréable que ſoit ce ſéjour, je me flatte de l'eſpérance de lui dérober

ſon

ſon principal agrément. Vous pouvez d'avance jouir du plaiſir de venir briller dans une Cour plus ſomptueuſe. Quand je vous aurai rendu, ajouta-t-il d'un air ſuffiſant, le ſervice de vous faire rentrer dans votre patrie, je vous inſtruirai d'un ſecret que j'imagine qui ne vous déplaira pas, & que ſans doute mes actions vous ont déja fait entrevoir : ce ſera alors qu'il faudra décider ſi j'ai quelque part à la prédiction d'Anſelme.

Je me trouve ſi heureuſe d'être dans ce pays, reprit-elle, que mes vœux les plus doux ſont de n'en jamais ſortir ; & je vous avoue que j'aurois bien plus de reconnoiſſance pour quelqu'un qui me garantiroit de cette tranſplantation, que pour ceux qui eſſayeroient à me priver de la douceur que je trouve à y reſter. A l'égard de la prédiction d'Anſelme, elle ne doit

être envifagée que comme une raillerie amufante qu'il n'a faite que par galanterie, & pour réjouir ceux qui nous écoutoient : il feroit fort trompé, s'il penfoit avoir parlé vrai ; & je vous fupplie de n'y pas faire plus d'attention que j'y en fais moi-même ; fur-tout je vous demande en grace de ne point vous rendre fufpect au Roi, en paroiffant prendre quelque intérêt en nous, & en lui parlant en faveur de malheureufes exilées, qui ne defirent rien de plus que de voir éternifer leur exil.

N'appréhendez point que le Roi me fçache mauvais gré de lui parler en faveur d'une exilée auffi charmante ; repartit Dom Fernand ; je fuis certain qu'il m'entendra avec plaifir : & afin que mes follicitations ayent plus de force, je lui ferai voir le portrait de celle pour qui j'implore fa clémence,

En disant ces mots, Dom Fernand tira effectivement de sa poche le portrait de Dona Mathilde, & le lui fit voir ; ce qui la surprit d'autant plus, qu'elle ne pouvoit concevoir comment cette peinture se trouvoit entre ses mains, ni en quel tems elle avoit été faite; ce mystere lui semblant impénétrable. Elle voulut en vain l'obliger à le lui remettre, mais elle n'en put même obtenir qu'il lui apprît d'où il l'avoit eu.

Dona Mathilde ne se souvenoit point d'un Peintre fameux qui revenoit de Sienne, & qui ayant passé quelque tems à Avignon, avoit peint Laure; & comme les traits & la phisionomie de cette amie lui étoient communs, le Peintre copia aisément son portrait sur celui de Laure, sans que qui que ce fût s'en apperçût. Il lui fut facile de rectifier le peu de différence que l'âge ou la couleur des che-

veux y mettoit, parce que Dona Mathilde, qui étoit continuellement présente quand il travailloit, lui fournissoit sans le sçavoir toute la commodité dont il avoit besoin.

Il y avoit quelque tems que cet ouvrage étoit fini, quand Dom Fernand arriva : mais le Peintre étoit encore à Avignon ; & Dona Mathilde n'ayant eu aucun soupçon de cette supercherie, il ne lui vint pas dans l'esprit que cet homme eût part à ce qu'elle voyoit.

Dom Fernand qui pensoit être trop au dessus des bienséances pour se croire obligé d'en observer aucunes, trouvant que Mathilde lui plaisoit, crut sans conséquence de se satisfaire : mais quelque fort que fût son amour propre, il n'alla pas jusqu'à se flatter que cette belle consentiroit à lui accorder son portrait. C'est pourquoi le voulant

avoir, & ayant appris que le Peintre qui avoit peint Laure étoit encore dans ces lieux, il s'adressa à lui en secret, pour lui offrir une somme considérable, supposé qu'il pût lui faire un portrait ressemblant. Cet homme séduit par l'appas du gain, lui présenta celui qui étoit fait : Dom Fernand ravi de cette aventure, le lui paya cent fois plus qu'il n'eût osé lui demander ; & ils furent tous deux également satisfaits.

Mathilde fort irritée de voir son portrait entre les mains de Dom Fernand, ne lui en cacha pas son mécontentement, & le lui témoigna d'une maniere qui n'avoit rien de flateur. De sorte que voulant éviter une conversation qui ne l'obligeoit point, il aima mieux se priver du plaisir de la voir, étant parti trois jours après, parfaitement bien auprès de Dom Rodolphe, mais sans avoir osé tenter avec sa

fille une seconde conversation.

Dona Mathilde instruisit sa mere du mauvais succès de sa négociation, & de l'envie qu'elle avoit de se plaindre à Dom Rodolphe, dans l'espérance que s'il étoit instruit que Dom Fernand eût le portrait de sa fille, il le lui feroit rendre. Mais sa mere l'en détourna, en lui disant qu'il étoit trop visible que son époux favorisant l'Espagnol, loin de l'obliger à se défaire d'un portrait qu'il avoit vraisemblablement consenti qu'il possédât, elle ne voyoit que trop qu'il la forceroit à lui donner la main aussi-tôt qu'ils seroient en Espagne.

Cette conjecture que Dona Constance envisageoit comme certaine, lui causa un chagrin si vif qu'elle en tomba malade, & ne languit que peu de jours; après quoi elle mourut, en recommandant fortement à sa fille d'exécuter la promesse qu'elle lui avoit faite,

& de ne rien épargner pour éviter de retourner en Castille tant qu'Alphonse ou son fils régneroient.

L'affligée Mathilde lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour ne point faire ce voyage, qu'elle ne regardoit pas d'un œil plus content que sa mere; mais qu'elle n'osoit se flatter de rompre, ne croyant point qu'il lui fût possible d'avoir des prétextes pour desobéir à son pere quand il lui ordonneroit de partir.

Dom Rodolphe fut sensiblement touché de la perte de son épouse, & Mathilde en eut une douleur inconcevable : Laure & Petrarque lui furent d'un grand secours dans cette funeste occasion.

Il y avoit à peine deux mois que cette perte étoit arrivée, & que par le soin de ses amis, elle commençoit à se consoler, quand Dom Albert de Benavidès & Dom Fernand d'Albuquerque donnerent

avis à Dom Rodolphe, qu'il pouvoit venir en Castille, & qu'il y vivroit en toute sureté.

Pour qu'il ne pût douter que le Roi lui donnoit cette permission sans avoir aucun dessein secret, & que ce Prince agissoit de bonne foi dans la grace qu'il lui accordoit, il lui restituoit le Gouvernement de Lerma qui avoit appartenu à Dom Manuel de Haro, n'exigeant de sa part d'autre sureté de sa sincérité, sinon que Dona Mathilde vînt à la Cour, où elle seroit auprès de la Reine, ou du moins chez quelque Dame de ses parentes, pourvû qu'elle en répondît, Sa Majesté lui en laissant le choix.

Dom Rodolphe fut ravi d'apprendre cette nouvelle qu'il desiroit depuis long-tems : mais loin de partager sa joie, Dona Mathilde en ressentit une douleur mortelle, qui fut commune entre

Petrarque & ſa chere Laure ; elle en pleura amérement en préſence de ſon amant, ce qui occaſionna ces quatre Sonnets que toute la terre a ſçu. (*a*)

Ce ne fut pas la ſeule occaſion que Laure eut de répandre des larmes ; car au même tems qu'elle regrettoit ſa ſéparation d'avec Dona Mathilde, Petrarque reçut de Paris & de Rome des complimens qui le flattoient infiniment, en lui apprenant qu'on lui avoit décerné dans cette premiere ville le plus grand honneur que pût recevoir un homme comme lui. Il

(*a*) Sonneto 122. Non sù mai givoſi à civare ſimoſſi.

123. I vidi in terra angelici coſtumi.

124. Quel ſimpre acurbo & honnorato giorno.

125. O vechis poſi gli ou hi laſſi ! ò geri !

s'agissoit d'une couronne de laurier que les Sçavans lui envoyoient, comme une preuve de l'estime générale que tous avoient pour lui, ainsi que de la haute réputation où il étoit dans l'empire des Lettres; tandis que ceux de Rome l'invitoient à venir recevoir en personne un semblable prix, dans Rome même.

Quelque glorieux que fût ce triomphe pour l'amant de Laure, elle n'apprit point cette nouvelle sans en soupirer, concevant qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller rendre grace à des personnes qui lui faisoient tant d'honneur; & elle sentoit à regret qu'elle étoit au moment de perdre dans le même tems les personnes qui lui étoient les plus cheres.

Quoique Petrarque fût enchanté de la gloire qui l'attendoit à Rome, où il sçavoit qu'on l'y appelloit pour le couronner avec

une cérémonie d'autant plus agréable pour lui qu'elle feroit finguliere, & qu'elle affureroit fa réputation dans les fiécles à venir ; il partageoit la douleur de fa maîtreffe, prévoyant que ces honneurs alloient occafionner une longue abfence, qui devenoit cependant indifpenfable, puifque fa gloire étoit attachée à cet événement ; & il connoiffoit trop la génerofité de Laure, pour imaginer qu'elle voulût lui permettre de la lui facrifier.

Quoiqu'ils n'envifageaffent point cette féparation comme devant être éternelle, celle de Mathilde, qui vraifemblablement la devoit être, & qui arrivoit à même tems, faifoit paroître à Laure celle de Petrarque plus douloureufe, par cette double circonftance.

Leur fituation préfente rendoit leurs converfations auffi triftes qu'elles avoient été enjouées ci-devant.

Le fatal moment de ce double départ arriva enfin, & Dona Mathilde se vit forcée d'obéir aux ordres suprêmes d'un pere qui croyoit faire beaucoup pour elle en l'obligeant à le suivre. Elle fit ses adieux à toutes ses amies, & leur causa un regret général, particulierement à Berangere d'Ancezune; c'étoit cette belle fille, à qui elle ne préféroit que la seule Laure, & qu'elle distinguoit intimément.

Les Dames ne furent pas seules à la regretter; les Comtes d'Anguillara & de Tendes en furent extrêmement touchés, de même que le sçavant Anselme.

Pour rendre la douleur de Laure plus complette, il se rencontra que Petrarque ne put contribuer les premiers jours à sa consolation, puisqu'il étoit parti deux jours avant Dona Mathilde : & comme si tout se fût concerté pour affliger

la triste Laure, Berangere persistant dans le dessein de ne se point marier, lassée des persécutions de sa famille & de ses amans, pour faire cesser les empressemens des uns & des autres, se retira dans un Monastere, où elle prit le parti de renoncer au monde pour toujours.

Laure se voyant ainsi séparée de tant de personnes qui lui étoient cheres, eut besoin de toute sa constance pour supporter tous ces déplaisirs à la fois, ayant compté sur l'amitié & les entretiens de Berangere pour la dédommager en quelque sorte de la perte des deux autres.

Quoique Dona Mathilde retournât dans sa patrie, elle en étoit sortie si jeune, qu'elle n'envisagea ce rappel que comme un véritable exil qui l'arrachoit à son pays; ne considérant Avignon que de cette façon, puisqu'elle ne

connoissoit point les lieux où elle alloit vivre, tandis qu'elle étoit chérie par tous ceux qui habitoient le séjour que l'on lui faisoit quitter.

La passion que Dom Fernand lui avoit témoignée, & dans cette occurrence son retour en Castille (qu'elle ne pouvoit douter qui ne fût un effet de ses soins), redoubloit sa haine pour lui, & lui faisoit prévoir mille suites fâcheuses d'un voyage dont, malgré ses répugnances, il lui étoit impossible de se dispenser.

Dona Constance l'avoit élevée avec une telle aversion pour la Cour d'Alphonse, qu'en apprenant qu'il étoit au choix de Dom Rodolphe de l'y conduire, ou de la mettre auprès de quelqu'une de ses parentes, elle le supplia si instamment de préférer ce dernier parti, qu'il ne put le lui refuser; ensorte qu'en arrivant à Burgos,

capitale de Caſtille la vieille, où le Roi tenoit ſa Cour, il la conduiſit tout de ſuite chez Dom Gonzalès d'Aguilar, ſon proche parent, & la mit entre les mains de Dona Théodora, épouſe de Dom Gonzalès, qui étoit en grande eſtime à la Cour.

Cette Dame qui avoit autant d'eſprit que d'ambition, voyant Dona Mathilde ſi belle, préſuma que cette jeune parente ne manqueroit pas d'adorateurs, que cette foule de prétendans s'empreſſeroit à lui faire leur cour pour obtenir ſon ſuffrage, ce qui redoubleroit ſon crédit & les conſidérations que l'on avoit déja pour elle.

Auſſi-tôt que Rodolphe & ſa fille furent à Burgos, Dom Gonzalès ne manqua pas d'avertir de ſon arrivée Dom Albert de Benavides, qui étoit à ſon gouvernement de Palencia, tandis que Do-

na Théodora s'empreſſoit à faire connoître à Mathilde la joie que lui donnoit ſon arrivée, l'accablant des témoignages de la plus vive amitié.

Ne croyez pas, lui diſoit-elle, être inconnue en cette Cour, Dom Fernand d'Alburquerque vous y a déja annoncée, & même préſentée en y montrant un de vos portraits, ce qui vous a donné autant d'admirateurs qu'il y a eu de Cavaliers qui ont eu le plaiſir de le voir; & vous devez croire que ſi Dom Fernand n'eût pas été obligé de partir pour l'Aragon, où le Roi l'a envoyé, il étoit trop impatient de votre retour pour manquer d'être ici à votre arrivée.

Puiſqu'il a montré ſi témérairement mon portrait, reprit Dona Mathilde, en rougiſſant de dépit, a-t-il eu la probité de ne m'en pas accuſer? & ſçait-on que non

ſeulement je n'ai aucune part au moyen qui l'en a rendu maître, mais encore que j'ignore quelle ruſe il a employé pour l'obtenir.

On ne peut diſconvenir, répondit Dona Théodora, qu'il ne ſoit hautain & impérieux; mais ſi la violence de ſon humeur eſt connue, on ne peut auſſi ignorer qu'il eſt incapable d'une vanité ſans fondement : il eſt convenu de bonne foi qu'il l'avoit acheté à votre inſçu du Peintre qui ayant peint la belle Laure, s'étoit ſervi de cette occaſion pour vous peindre furtivement.

Ce portrait, ajouta la Dame, a déja cauſé beaucoup d'inquiétude aux filles de la Reine; mais il les auroit bien plus allarmées, ſi elles ne ſe fuſſent pas flatées qu'il étoit plus beau que l'original : il ne faut pas douter, ajouta-t-elle agréablement, qu'elles ne ſoient au deſeſpoir quand elles connoîtront leur erreur.

Dona Mathilde répondit à ce discours obligeant, conformément aux régles de la bienséance ; mais voulant terminer un entretien qui l'embarrassoit, elle la supplia de l'instruire du caractere & des divers intérêts des personnes avec qui elle alloit vivre. J'approuve votre prudence, dit Dona Théodora, car en effet le terrein de la Cour est si raboteux & si inégal, qu'on ne peut prendre trop de précaution pour sçavoir comment on y marche, si on y veut marcher sûrement. Pour satisfaire ce juste desir, en commençant par la Reine, je dois vous dire que c'est une Princesse bonne & vertueuse, qui a toutes les qualités qui conviennent à son rang, que le Roi a une parfaite considération pour elle ; mais qu'il s'en faut bien qu'elle n'ait autant de sujet de se louer de l'Infant Dom Pedre leur fils.

Le Roi, qui dans les commen-

cemens de ſon regne, a paru tout ſacrifier à ſon ambition, ſemble depuis pluſieurs années avoir changé de politique, & il témoigne plus de bonté : on peut préſumer que ſatisfait d'une conduite qui lui rend peu à peu le cœur de ſes ſujets, il perſéverera dans le deſſein de les gagner entierement par la douceur. Quant à Dom Pedre, il a de tous tems fait voir des inclinations ſi violentes & ſi vicieuſes, que l'on ne peut en attendre qu'un regne fort dur & fort injuſte; & les fils naturels du Roi, ſont encore aſſez jeunes pour n'en pouvoir préſumer rien de fort marqué : cependant Dom Henri de Tranſtamare ſe fait déja diſtinguer favorablement par des vertus qui ſurpaſſent ſi fort ſon âge, que la Caſtille ſeroit fort heureuſe ſi l'Infant en avoit de ſemblables.

Voilà, pourſuivit-elle, ce que je puis vous dire touchant la Mai-

ſon royale. Et pour ce qui concerne les Courtiſans, il y en a de vertueux, & d'autres qui cherchent à le paroître : on compte parmi les premiers un neveu de Dom Henri de Benavidès, Amirande de Caſtille, qui, dit-on, les effacent tous; je ne le connois point, & n'en parle que ſur le rapport public : je ſçais ſeulement qu'il eſt fils de Dom Albert de Benavidès, Gouverneur de Palencia, & qu'il eſt prêt à revenir d'un long voyage..... Il eſt fort agréable, interrompit Dona Mathilde, de ſçavoir de quelle humeur & dans quelle réputation ſont les Courtiſans; mais comme vraiſemblablement j'aurai plus de liaiſons avec celles de mon ſexe, je ſouhaiterois être plus particulierement informée du génie des Dames, & de ſçavoir qui ſont celles dont le commerce me ſera le plus avantageux, parce que c'eſt ce qui me doit

déterminer à chercher leur société.

Dona Lucinde de Nagera, qui loge assez près de nous, reprit Dona Théodora, est veuve de Dom Diegue de Gusman, & a beaucoup de mérite; elle a auprès d'elle une parente d'une beauté achevée, elle s'appelle Dona Maria de Padilla; elle est achevée ment bien faite, & elle a beaucoup d'esprit; mais, si on en croit tout ce que le monde dit, elle l'a fort dangereux, au point que ses meilleurs amis ne doivent pas se flatter d'être à l'abri de ses coups de langue & de sa jalousie. Entre les filles de la Reine (qui sont charmantes) on en distingue plusieurs par leur mérite, de même que par leur beauté & leur bon esprit; il y en a une qui s'appelle Dorotée de l'Infantade, & une autre Dona Jacinte de Medina Céli; ce sont celles qui emportent le prix.

Dona Théodora instruisoit ainsi

ſa parente, tandis que Dom Gonzalès rendoit le même office à Dom Rodolphe, en lui marquant le plan qu'il devoit ſuivre pour ſe conduire dans une Cour qui avoit bien changé de face depuis qu'il en étoit parti. Il ne manqua pas d'aller ſaluer le Roi & l'Infant, il fut auſſi rendre ſes devoirs à la Reine, & fut parfaitement bien reçu de tous trois; mais ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre, d'entendre vanter par-tout la beauté de ſa fille, & de remarquer l'impatience que l'on avoit de la voir, comme une perſonne qui étoit connue de toute la Cour.

Cette impatience étoit l'effet du portrait que Dom Fernand avoit montré : cependant elle ne put paroître de quelques jours, étant obligée de ſe faire habiller à l'eſpagnole, avant de ſe faire préſenter chez la Reine.

Tandis qu'elle gardoit la cham-

bre, en attendant ses nouveaux habillemens, elle reçut les visites de tous les Courtisans qui avoient accoutumé d'aller chez Dona Théodora, & de plusieurs que le desir de la voir quelque jours plutôt, porta à s'y introduire; Dom Pedre, lui-même, ne dédaigna pas d'y aller; & malgré sa fierté, il fit mille politesses à cette nouvelle arrivée. Tout le monde s'accorda pour convenir que le bruit de sa beauté qui l'avoit devancé, n'avoit point exagéré la vérité; sa modestie donnant un nouveau lustre à ses appas, les plus belles furent contraintes d'avouer qu'il étoit impossible de lui trouver le plus petit défaut.

Le Roi de Castille la vit avec plaisir, en disant qu'elle avoit beaucoup d'air de feue Dona Constance sa mere; il la loua extrêmement, en la trouvant encore plus belle, il ne pouvoit se

laſſer d'admirer ſes yeux, l'éclat de ſon teint, ſa bouche & ſes dents, donnant mille louanges à la beauté de ſa gorge, de ſa taille & de ſes mains, étant enchanté ſur-tout de ſon air majeſtueux.

Toutes ſes perfections ne trouverent pas de difficulté à inſpirer de l'amour aux plus galans de la Cour; mais ſa douceur & les charmes de ſon eſprit lui acquirent en même tems l'amitié de toutes les belles aſſez raiſonnables pour lui rendre juſtice ſans jalouſie.

Quelque flatteuſe que fut pour elle une ſi génerale & ſi agréable réception, elle ne trouvoit point qu'elle la dédommageât de l'éloignement de ſa chere Laure. Dona Lucinde de Nagera fut celle dont le caractere lui plût davantage; & après quelque tems de connoiſſance, elle ſentit que cette aimable compatriote pourroit la conſoler, en quelque ſorte, de l'abſence de l'amie

mie qu'elle avoit laiſſée à Avignon ; ravie d'avoir une confidente de ſes regrets, car elle ne préſumoit pas avoir jamais d'autres ſecrets à lui confier.

L'avis que Dom Gonzalès donna à Dom Albert de Benavidès de l'arrivée de Dom Rodolphe à Burgos, lui auroit fait un plaiſir plus ſenſible s'il eût été en état d'en profiter ; mais une incommodité qui ne lui permettoit pas de voyager facilement, & qui ne lui laiſſoit point eſpérer d'être en état de quitter Palencia de long-tems, ſuſpendoit la joie qu'il ſe propoſoit à embraſſer cet ami ; Dom Rodolphe, de qui l'impatience n'étoit pas moindre, le prévint & le fut trouver.

Charmés de ſe revoir après une ſi longue ſéparation, ils renouvellerent leur ancienne amitié ; & s'entretenant de leur intérêt, de même que de l'état de la Cour de

Caſtille, ils convinrent que malgré le changement avantageux qui paroiſſoit dans les procédés du Roi, ne pouvant abſolument croire qu'il n'eût pas conſervé intérieurement ſon humeur défiante, & voyant l'Infant ſi violent & ſi peu équitable, il n'y avoit de ſûreté pour eux que celle de ne ſe mêler d'aucune intrigue, d'aller rarement à la Cour, & de reſter tranquille dans leur Gouvernement, ſe promettant un ſecours réciproque, ſi l'un ou l'autre étoit inquiété par leurs Souverains. Pour ſe lier encore plus intimement, ils réſolurent de s'allier par le mariage de Dom Alphonſe de Benavidès, fils de Dom Albert, avec la fille de Dom Rodolphe.

Dom Alphonſe étoit en voyage, comme Dona Théodora l'avoit dit à Dona Mathilde; mais Dom Rodolphe qui appréhendoit que la beauté de ſa fille ne devint nuiſi-

ble à elle ou à lui, voyant d'ailleurs toute ſorte d'avantage dans cette alliance, ne balança point à s'engager avec Dom Albert, & conſentit qu'il rappellât ſon fils; ces amis ne ſe ſéparerent qu'après s'être donné leur parole, & s'être promis un ſecret réciproque.

Dom Albert étant convenu de tout avec ſon ami, reſta à Palencia, tandis que Dom Rodolphe fut à Lerma prendre poſſeſſion du Gouvernement que le Roi lui rendoit, laiſſant ſa fille auprès de Dona Théodora, pour ſuivre les conventions de ſon rappel. Quoique Dona Mathilde regrettât toujours le ſéjour d'Avignon, & ſon amie, la triſteſſe qu'elle en avoit apportée lui devint peu à peu plus ſupportable; elle s'accoutuma facilement au commerce de Dona Lucinde, qui l'aima tendrement, & chez qui elle trouva une conſolation infinie; cette aimable veuve ayant la com-

plaisance de lui entendre cent fois réciter les agrémens dont elle avoit joui dans son séjour d'Avignon.

Laure, en la quittant, lui avoit donné son portrait, qu'elle avoit placé dans le lieu de sa chambre le plus éminent; mais la bienséance ne lui permettant pas d'y joindre celui de Pétrarque, elle s'en dédommageoit en tenant très-précieusement ses œuvres dans son cabinet; & se dérobant le plus qu'elle pouvoit au tumulte de la Cour, elle se procuroit, sans sortir de chez elle, l'unique divertissement où elle étoit sensible, ne se plaisant absolument qu'au souvenir de deux personnes à qui elle étoit si tendrement attachée.

Quoique Dom Rodolphe n'eût fait connoître à sa fille aucuns de ses engagemens avec Dom Albert, ils étoient toujours dans les mêmes intentions, qu'ils entretenoient par un commerce de lettres

aſſez fréquent. Il apprit avec joie que le fils de ſon ami ſe rapprochant de Palencia, n'en étoit plus éloigné que de quelques lieues, & qu'il y ſeroit déja, s'il ne ſe fût arrêté auprès de l'Amirande de Caſtille, Dom Henri de Benavidès, ſon oncle, qu'il trouva dans un port de mer, où le devoir de ſa charge l'avoit appellé.

Dom Alphonſe lui avoit tant d'obligation, qu'il ne croyoit pas qu'il lui fût poſſible de trop reconnoître ſes bontés; c'étoit lui qui avoit pris ſoin de ſon éducation, & qui avoit veillé exactement à ce que ceux qui en étoient chargés s'acquittaſſent dignement d'une commiſſion ſi importante. Ce motif de reconnoiſſance, joint à la tendreſſe naturelle, & le profond reſpect qu'avoit pour lui Dom Alphonſe, lui auroit fait deſirer de paſſer quelque tems auprès de cet illuſtre parent; mais l'ordre précis

de se rendre incessamment à Palencia, qu'il reçut de Dom Albert, ne souffrant point de retardement, l'obligea à obéir sans tarder : quoiqu'il ne lui expliquât point la raison de cette précipitation, il le pressoit trop pour qu'il lui fût permis de suspendre son voyage.

Il partit en diligence, en cherchant à deviner quel pouvoit être le but de cet empressement, qui lui sembloit fort déplacé, puisqu'il le détournoit de remplir un devoir qui exigeoit de lui qu'il fît une plus longue visite à l'Amirande (que son pere lui eût ordonné dans un autre tems); mais son cœur n'étant occupé que par des pensées ambitieuses, elles se porterent toutes sur ce qu'apparemment Dom Albert avoit obtenu pour lui quelqu'emploi propre à faire paroître son courage & sa prudence.

Etant persuadé que cette dili-

gence ne pouvoit avoir d'autre cause que celle qu'il présumoit, il se hâta de répondre aux empressemens d'un pere si attentif à sa fortune. Dom Albert fut ravi de le revoir, & il eut toutes sortes de raisons d'en être satisfait : car Dom Alphonse n'imitant point les voyageurs ordinaires, qui croyent avoir bien réussi en mettant exactement sur leurs tablettes les noms des lieux où ils ont passé, celui des mers, des fleuves & des rivieres qui en sont proche, avec la structure des villes; d'autres qui y joignent les mœurs en général, le langage ou les habillemens, & s'imaginent qu'ils n'ont rien laissé à faire ; il ne se contenta pas de ces remarques communes, & son soin principal fut de se faire distinguer de la maniere la plus avantageuse dans les Cours où il faisoit un séjour proportionné à leur grandeur, observant avec attention

tout ce qu'il jugeoit propre à lui donner des inſtructions, & à lui faire honneur ; cherchant particulierement à ſe diſtinguer à la guerre, ou dans les combats ſinguliers.

Il s'étoit rencontré à la Cour de France peu de tems après l'Edit que Philippe de Valois avoit fait pour permettre à la Nobleſſe de ſon royaume de ſe venger par les armes, ou de ſoutenir par cette voie la querelle des autres, ſous les conditions contenues dans l'Edit. Il eut la gloire de défendre une Dame d'une haute qualité, qui avoit été mortellement offenſée par des diſcours remplis de la plus noire calomnie.

Dom Alphonſe prévenant tous ceux qui ſongeoient à lui offrir leur bras, lui demanda la permiſſion de la venger ; l'ayant obtenue, il ſe battit en champ clos contre un des plus vaillans hommes de ce

tems, le vainquit, le desarma, & lui donna la vie, après lui avoir fait avouer sa perfidie, & l'avoir obligé de convenir qu'il n'auroit pas calomnié la vertu de cette Dame s'il l'eût trouvée moins vertueuse.

Une action aussi éclatante ne fut pas la seule que fit Dom Alphonse, s'étant tiré très-avantageusement de plusieurs autres. Il revenoit dans son pays couvert de gloire, sa réputation l'y ayant devancé : il fut reçu de son pere avec tous les témoignages d'affection qu'il pouvoit desirer; mais sa douleur égala le plaisir que lui avoit fait la supposition du motif de son rappel, en apprenant que cet empressement n'étoit que pour le marier.

Ah! Seigneur, s'écria-t-il, sans donner à son pere le tems de s'expliquer plus précisément : quoi! faut-il qu'à mon premier abord à

la Cour, j'y paroiſſe ſur le pied d'un homme dont l'hymen va borner la fortune & les eſpérances? Dom Albert croyant calmer ſes inquiétudes, lui répondit qu'il s'alarmoit mal-à-propos, & qu'en l'uniſſant à la fille de Dom Rodolphe d'Aguilar, loin de mettre des bornes à ſa fortune, c'étoit un moyen de l'augmenter auſſi certain qu'il étoit honorable, puiſque ce Prince qui avoit beaucoup de biens & d'amis, employeroit ſes richeſſes & ſon crédit à l'avancement de l'époux de ſa fille unique, qui perſonnellement étoit digne d'être chérie, ayant autant de vertu que de beauté; Dom Albert ajoutant que cette ſeule raiſon devoit l'obliger à bénir les ſoins d'un pere qui, en lui ménageant cette alliance, lui avoit ſuffiſamment prouvé à quel point il lui étoit cher. Mais ces diſcours ne furent pas capables de convaincre Dom

Alphonſe des avantages dont il lui faiſoit un éloge ſi pompeux.

Je connois trop votre prudence, & je ſuis trop convaincu de vos bontés, Seigneur, lui dit-il, pour ne pas être perſuadé de tout ce que vous daignez me dire; mais malgré de ſi brillans avantages, ſi mon cœur vous étoit connu, vous y verriez que ce qui feroit le bonheur de tout autre, ne pourra que me rendre fort malheureux ſi vous n'avez pas la bonté de vous déſiſter de ce deſſein. Je ſuis né pour la guerre, pourſuivit-il, & uniquement occupé du deſir de m'élever, en me rendant digne du nom que j'ai l'honneur de porter; je vous avoue que je ſuis ſi ennemi du joug que vous voulez m'impoſer, que je n'y puis penſer ſans effroi; en un mot, Seigneur, je vous ſupplie inſtamment de ne pas exercer votre autorité dans une occaſion qui me rendroit coupable de déſo-

béiſſance : car je prends la liberté de vous déclarer qu'il m'eſt impoſſible de me ſoumettre à ce que vous voulez exiger de moi.

Dom Albert qui étoit fort violent, ſe mit dans une colere extrême, & lui dit fierement qu'il n'étoit pas queſtion de délibérer ſur une affaire décidée ; qu'enfin puiſqu'il avoit donné ſa parole, il ne ſouffriroit pas qu'un fils audacieux y mît d'obſtacle, ajoutant que ſes ordres étoient déja donnés, & preſqu'exécutés, pour lui préparer des équipages, afin de le faire paroître à la Cour d'une façon convenable à un homme de ſon rang ; & qu'il vouloit abſolument qu'il partît inceſſamment pour aller faire connoiſſance avec Dona Mathilde, par qui il ſeroit trop heureux d'être accepté.

Cet arrêt, que le caractere fier de Dom Albert rendoit irrévocable, embarraſſa extrêmement

Dom Alphonſe ; il envisageoit d'un coup d'œil tous les inconvéniens qui alloient accompagner ſa rébellion ; mais malgré les événemens fâcheux qu'il prévoyoit, ſon averſion pour le mariage ne lui permettoit pas de ſonger à ſacrifier ſes répugnances à la ſoumiſſion qu'il devoit avoir pour les ordres d'un pere irrité.

Il fit parler à Dom Albert par toutes les perſonnes qu'il crut qui avoient quelque crédit auprès de lui, mais ce fut inutilement ; & loin de ſe laiſſer fléchir, il ſe preſſa de faire ſçavoir l'arrivée de ſon fils à Dom Rodolphe ; il lui mandoit qu'il étoit arrivé à Palencia, d'où il partiroit inceſſamment pour aller lui rendre ſes devoirs, & ſe préſenter à Dona Mathilde.

Une telle nouvelle fut fort agréable au pere de cette belle, ignorant l'éloignement qu'elle avoit pour un engagement, non plus

que les ſentimens de ſon gendre futur; il apprit à Dona Théodora l'arrivée de Dom Alphonſe, afin qu'elle préparât ſa fille à le recevoir comme il convenoit à leur intention.

Dona Mathilde reçut cet avis avec une extrême douleur, & ce fut précisément le moment d'après la réception d'une lettre dont elle faiſoit part à ſa chere Dona Lucinde. Cette ſeconde nouvelle ſuſpendit bien douloureuſement la joie que lui avoit cauſée la premiere; elle connoiſſoit l'humeur impérieuſe de ſon pere (qui n'étoit pas moins abſolu que Dom Albert), & jugeant que ſes ſollicitations ni ſes larmes ne ſeroient pas capables d'ébranler la réſolution de Dom Rodolphe, elle en fut deſeſpérée, ſentant qu'elle s'exposeroit à ce qu'elle en pourroit appréhender de plus fâcheux, plutôt que de renoncer au plan de vie

qu'elle s'étoit proposée à l'imitation de Laure.

Une circonstance qui augmentoit sa peine, étoit le peu de goût qu'elle avoit pour la vie religieuse, à quoi elle ne pouvoit douter que son pere ne la forçât, en punition de la résistance qu'elle feroit à ses volontés. Ne pouvant cacher ses alarmes à Dona Théodora, elle obtint de cette Dame qu'elle écriroit à Dom Rodolphe, & qu'elle le supplieroit d'avoir égard au dégoût que sa fille avoit pour l'engagement où il la destinoit. Mais cette démarche fut inutile, & servit au contraire à lui faire renouveller ses ordres de se préparer à obéir de bonne grace, puisque sa résistance seroit sans fruit.

Ce coup fut si douloureux pour la triste Mathilde, qu'elle tomba dangereusement malade. Tandis qu'elle s'affligeoit de la sorte, & que Dona Lucinde partageoit sa

douleur, Dom Alphonſe n'étoit pas en une moindre peine, ne trouvant de conſolation que dans l'entretien de Dom Felix de la Cerda, ſon ami particulier & neveu du Grand Maître de Caſtille.

Cet ami, à qui l'humeur inflexible de Dom Albert étoit connue, employoit toute ſon éloquence pour lui perſuader d'obéir à ſon pere plutôt que de l'irriter. On parle de Dona Mathilde comme d'une perſonne accomplie, lui diſoit-il; voyez la, peut-être que ſa préſence vaincra vos répugnances pour une perſonne inconnue; elles vous paroiſſent inſurmontables, parce que vous ne la connoiſſez pas. Mes affaires m'ayant occupé à Palencia depuis qu'elle eſt à Burgos, je ne puis vous en parler avec certitude; mais ce que l'on en dit unanimement me perſuade qu'elle mérite les louanges que tout le monde lui donne; ſur ce prin-

cipe, je ſuis convaincu que ſi vous la connoiſſiez, vous n'héſiteriez pas à lui donner la main, & que ce ſeroit même avec plaiſir.

Non, mon cher Dom Felix, reprenoit Dom Alphonſe, ſortez d'erreur, je ſuis entierement déterminé à conſerver ma liberté, & je ne puis penſer, ſans effroi, à l'eſclavage qui eſt une ſuite inévitable du mariage : ſi la vue de celle avec qui on me veut forcer à me lier m'avoit cauſé aſſez de foibleſſe pour m'arracher le conſentement que mon pere veut exiger, comme il ne ſeroit que momentané, le repentir le ſuivroit de près, & à quelque prix que ce ſoit je le veux éviter.

Dom Alphonſe étoit dans cette perplexité, quand Dom Rodolphe fit ſçavoir à Dom Albert l'état de Dona Mathilde, en le priant de ſuſpendre le voyage de ſon fils juſqu'au retour de la ſanté de cette

belle. Dom Albert reçut cette lettre en préſence de Dom Felix, qui courut porter à ſon ami la nouvelle qu'il venoit d'apprendre, ce qui lui cauſa une joie ſi extraordinaire, que peu s'en fallut qu'il ne déſirât d'être délivré par la mort de la peine que cette maladie ne faiſoit que ſuſpendre; mais ſans perſiſter dans cet injuſte deſir, il ſe crut trop heureux de ce que cet accident lui donnoit le tems de penſer à ce qu'il pourroit faire pour prévenir entierement l'infortune que lui préparoit l'opiniâtreté de Dom Albert.

Après y avoir bien rêvé, il s'arrêta au bizarre deſſein d'écrire à Dona Mathilde l'occurrence où il ſe trouvoit; il pria Dom Felix d'aller à Burgos, lui porter cette lettre ſinguliere, & de lui expliquer ſes ſentimens.

Dom Felix refuſa d'abord de ſe charger d'une commiſſion qui lui

ſembloit fort ridicule; mais Alphonſe l'en preſſa ſi vivement qu'il ſe laiſſa vaincre aux inſtances de cet ami affligé, & il partit pour Burgos, où étant allé chez Dona Théodora pour avoir la permiſſion de voir Dona Mathilde, il fut obligé de ſe ſervir du nom de Dona Maria de Nocera, ſa parente, qui demeuroit à Tolede, en diſant qu'il étoit porteur d'une lettre qui étoit d'une extrême conſéquence, & qu'elle exigeoit une prompte réponſe.

Ce moyen lui réuſſit; il fut introduit chez cette belle malade, que, malgré ſa pâleur, il trouva charmante, ce qui le fit balancer à rendre le paquet dont il étoit porteur, ne ſe pouvant perſuader que ſi Dom Alphonſe la voyoit, cette vue ne fît pas diſparoître ſes répugnances, & qu'il conſervât plus long-tems un amour ſi prodigieux pour ſa liberté. Mais à l'inſ-

tant un sentiment opposé au premier lui fit appréhender le repentir de son ami ; & pour ne plus demeurer dans cette incertitude, il se hâta de donner la lettre qui devoit mettre entr'eux l'obstacle éternel que son amour naissant lui faisoit desirer.

Dona Mathilde ne connoissant ni le porteur, ni l'écriture de cette lettre, pensa la refuser ; mais Dom Felix lui assura si positivement que cet écrit contenoit une affaire qui étoit pour elle de la derniere importance, où il n'entroit nulle galanterie, qu'enfin elle se détermina à la lire, & fut fort étonnée d'y trouver ces mots :

Ne pensez pas, Madame, que ce soit pour m'acquitter de mon devoir, & pour commencer à mériter vos bonnes graces que je prends la liberté de vous écrire ; au contraire ce n'est que pour vous faire l'aveu de mon infortune, qui me rend indi-

gne du bonheur que vos parens & les miens me destinoient. La bizarrerie de mon étoile me porte malgré moi à refuser un bien que je sçais qui ne peut être trop acheté ; en un mot, pour ne vous point exposer à prendre un époux indigne de vos charmes, je suis forcé de vous instruire d'un caprice que je ne puis justifier en m'y livrant, & qui me feroit préférer la mort aux chaînes de l'hymen, si je n'espérois pas que, prenant pitié de ma folie, vous ferez quelques efforts pour éviter d'épouser un homme assez peu raisonnable pour ne pas être ravi de vous donner la main. Ne croyez pas, je vous en supplie, qu'aucune autre inclination m'oblige à en agir de la sorte : non, Madame, si j'étois capable d'aimer autre chose que la gloire, & si l'ambition laissoit la liberté à mon cœur de se livrer à l'amour, je vous proteste que ce ne seroit jamais pour d'autre que pour l'incomparable Dona Ma-

thilde, de qui la réputation m'est connue, & dont les charmes méritent un époux plus digne d'elle. Mon état doit vous faire compassion; vous êtes trop généreuse pour ne pas plaindre sans courroux un homme qui, par une ridicule manie, se trouve contraint de désirer que vous le méprisiez, quoiqu'il ait pour vous la plus parfaite estime, & que ce ne soit que le seul respect qu'il vous doit qui l'engage d'en agir ainsi, pour vous préserver d'être la victime d'un caprice qui vous empêcheroit d'être heureuse, n'étant pas possible que de tels sentimens ne causassent l'infortune commune, si vous unissiez votre sort au sien avec une si grande répugnance.

Dona Mathilde fut extrêmement surprise du contenu d'une lettre aussi originale; mais le plaisir qu'elle en ressentit, ne laissa dans son cœur nulle place au dépit; & quoiqu'elle ne pût s'empê-

cher de rougir en lisant les premieres lignes, elle la relût une seconde fois, avec une plus grande joie que la premiere, & prenant la parole :

Je m'étonne, dit-elle à Dom Felix, de ce que Dom Alphonse ne veuille pas être mon époux. Si la conformité des sentimens étoit capable de faire naître l'affection, nous devrions nous chérir tendrement ; car assurément je redoute encore plus l'esclavage qu'il ne le peut appréhender ; & pour ne vous rien cacher, je vous avouerai, Seigneur, poursuivit-elle, que c'est l'effroi que m'a causé la volonté de Dom Rodolphe qui a occasionné ma maladie. La peur d'être forcée à épouser Dom Alphonse (que j'estime sans le connoître que sur une réputation qui prévient en sa faveur) a pensé me mettre au tombeau ; & je ne sçais si j'aurois pû réchapper à ce péril sans le pré-

ſervatif que vous avez eu la bonté de m'apporter. J'ai pour la liberté un amour auſſi violent qu'eſt le ſien pour la gloire, le goût de la tranquillité faiſant ſur mon cœur le même effet que l'ambition produit ſur le ſien ; ainſi daignez prendre la peine de lui dire qu'il me rend la vie par ce projet. Mais comme il n'eſt pas juſte que je reſte expoſée à l'indignation de mon pere, & que peut-être ma ſeule oppoſition ne ſeroit pas ſuffiſante pour nous préſerver du malheur que nous craignons, il eſt à propos que Dom Alphonſe agiſſe de ſon côté en réſiſtant au ſien, tandis que je n'épargnerai rien pour éviter d'obéir ; & il faut auſſi que nous nous avertiſſions mutuellement de ce que nos démarches envers nos parens pourront produire, pour prendre à l'occaſion de nouvelles meſures.

Dom Felix déja enchanté de la beauté

beauté de Dona Mathilde, le fut encore plus de ſon bon eſprit & de la maniere dont elle s'exprimoit ; il en étoit ſi préoccupé que n'ayant qu'à peine entendu ce qu'elle venoit de lui dire, il ne lui auroit pas été poſſible d'en rendre compte à Dom Alphonſe. Il la ſupplia de faire un mot de réponſe ; & ſur ſon refus, il ſe reſtreignit à lui demander la permiſſion d'écrire ce qu'elle voudroit bien lui dicter ; ayant cette aſſurance de ſes ſentimens, il fut porter cet écrit à ſon ami qui attendoit ſon retour avec la plus vive impatience.

Dona Mathilde vit partir Dom Felix avec autant de joie que Dom Alphonſe en reſſentit de le revoir à Palencia. La ſatisfaction qu'elle eut de cet événement inattendu, lui rendit la ſanté ; mais elle en fit un ſecret à ſon pere, ne mettant point en doute que s'il la ſçavoit

rétablie, il ne renouvellât ses persécutions.

Cependant l'envoyé du fils de Dom Albert sentoit des mouvemens fort opposés les uns aux autres ; il étoit extrêmement satisfait d'avoir une si bonne nouvelle à porter à son ami, & toujours enchanté de la beauté de Dona Mathilde, de sa douceur & de sa modestie ; il sentoit, sans en sçavoir la raison, un dépit extrême de la passion qu'elle témoignoit pour sa liberté ; & il en étoit courroucé, comme si elle lui eût fait une grande offense.

Il étoit à peine parti de Palencia pour aller à Burgos porter la lettre de Dom Alphonse, que Dom Alphonse s'étant repenti de la lui avoir donnée, fit courir après ; mais il avoit fait une telle diligence que le courier qu'il envoyoit sur ses pas ne put le joindre : & regardant comme une démarche inutile

d'aller plus loin, il revint à Palencia. Mais au retour de Dom Felix, Dom Alphonse voyant que le succès passoit ses espérances, il fut fort content de ce que son Ecuyer n'avoit pas pû l'attraper; & le compte que cet ami lui rendit de son voyage, mit le comble à sa joie. Il lui avoua que la réflexion qu'il avoit faite sur la singularité de son procédé, l'avoit obligé à faire courir après lui; mais que cet événement ayant tourné de la façon qu'il desiroit, il n'avoit plus aucun regret à sa démarche..... Je vous demande en grace, ajouta-t-il, en jugeant dans les yeux de Dom Felix qu'il alloit lui faire quelque remontrance à ce sujet, de m'épargner des représentations qui seroient inutiles, & qui ne serviroient qu'à affoiblir les obligations que je vous ai du bon office que vous m'avez rendu; c'est une affaire finie, &

ſur-tout je vous demande en grace de ne point entreprendre de m'en inſpirer de repentir, en me rapportant ce que vous avez trouvé digne d'eſtime dans cette fille : contentez-vous, s'il vous plaît, de m'inſtruire des meſures que je dois prendre pour éviter de l'épouſer ſans nous commettre tous deux avec Dom Rodolphe & mon pere.

La précaution que prit Dom Alphonſe pour prévenir des conſeils qui lui auroient ſemblé ennuyeux, tira Dom Felix de l'embarras où il craignoit de ſe trouver, & lui donna une joie ſecrtete d'être délivré de la peine de manquer à la vérité & à ſa propre inclination, en refuſant de rendre public les charmes de Dona Mathilde, ou de ſe voir contraint d'en faire un portrait propre à faire ceſſer l'éloignement que ſon ami avoit pour elle. Voyant qu'il

refusoit de l'écouter sur cet article, il se contenta de lui rendre la réponse dont il étoit chargé, en lui remettant ce qu'il avoit écrit pour remplir le projet qu'elle lui traçoit. Il en fut fort satisfait, bien résolu de profiter de toutes les occasions qui naîtroient, & de l'avertir exactement (comme elle le desiroit) de tous les incidens favorables qui surviendroient, ou que leur industri feroit naître. Dom Felix lui promit de le servir avec zele, à quoi il trouvoit malgré lui une douceur extrême.

Quoique Dom Alphonse ne voulût pas s'engager avec Dona Mathilde, comme il n'avoit aucune raison qui l'empêchât de lui rendre la justice qui lui étoit dûe, il se crut obligé de lui rendre grace de la façon dont elle avoit reçu un compliment si singulier, & il exigea de Dom Felix qu'il retournât à Burgos pour l'en remercier; ce

que Dom Felix exécuta de bon cœur.

Cette ſeconde viſite fut ſuivie de pluſieurs autres. Comme il étoit abſolument néceſſaire d'avoir des conférences fréquentes pour faire naître ou pour entretenir les obſtacles propres à éloigner leur union, ce fut lui qui le propoſa, & qui en fut chargé ſuivant ſon intention; Dona Mathilde & Dom Alphonſe n'oſant multiplier le nombre de leurs confidens.

Les incidens que leur induſtrie multiplioient, en causerent un qu'ils n'auroient pas deſiré, & qu'ils n'avoient pû prévoir. Dom Albert & Dom Rodolphe s'appercevant qu'il ſurvenoit toujours quelques contre-tems qui éloignoient ſans ceſſe l'exécution de leur projet, commencerent à entrer en déſiance l'un de l'autre; Dom Rodolphe s'imaginant que Dom Albert cherchoit à rompre leur traité

pour donner à son fils une épouse dont les parens fussent dans une plus haute faveur que lui, tandis que Dom Albert le soupçonnoit d'avoir le même dessein : tous deux abusés par cette commune erreur, ils introduisirent réciproquement, & avec beaucoup de secret, des espions l'un chez l'autre.

Ceux qui furent commis à ce soin étoient adroits & vigilans ; ils ne tarderent pas à découvrir par leur moyen qu'il y avoit une liaison secrette entre leurs enfans, dont ils furent fort étonnés, ce qui entretint l'illusion ; chacun croyant voir dans ce procédé une preuve de la duplicité de son ami, ne pouvant douter qu'il n'eût défendu à celui qui lui appartenoit de penser à l'autre, puisque sans cela le mistere seroit inutile.

Voulant également se convaincre qu'ils n'étoient point dupes, ils prirent dans le même tems le

parti de s'apprendre réciproquement ce qu'ils croyoient avoir découvert, & ce que ce procédé leur donnoit sujet de penser au desavantage de leur probité.

Ils furent également surpris de cet éclaircissement; & sans rien comprendre dans une telle aventure (leur générosité ne leur permettant pas les longs soupçons sur une chose dont ils se justifioient avec une égale cordialité), ils apprirent que Dom Felix étoit confident d'une intrigue qui ne sembloit pas en avoir besoin; mais que pour ne point la laisser éclater, cet ami de Dom Alphonse n'osant aller si souvent chez Dona Mathilde, il y envoyoit son Ecuyer, qui faisoit le voyage alternativement avec lui pour être moins remarqué.

Dom Albert étant le premier informé de cette circonstance, résolut de ne rien épargner pour pé-

nétrer le fond de l'intrigue ; il apposta des inconnus sur le chemin par où devoit passer ce courier, qui le volerent, & entr'autres choses lui prirent le paquet de Dom Alphonse, seul objet de leur recherche.

A peine Dom Albert en fut possesseur, que l'ouvrant précipitamment, il connut par la lettre de son fils que ses relations avec Dona Mathilde étoient entierement opposées aux intentions de Dom Rodolphe & aux siennes : se repentant dans ce moment des soupçons injurieux qu'il avoit conçus contre lui, il l'instruisit de sa découverte ; mais elle ne fut pas suffisante pour rétablir entr'eux une parfaite confiance. Dom Rodolphe se persuadant que le fils de Dom Albert aimoit ailleurs, & le pere de Dom Alphonse portant le même jugement sur Dona Mathilde, ne douta point qu'elle ne

fût aimée de quelque Courtiſan qu'elle préféroit à ſon fils, qui, en étant inſtruit, prenoit ſon parti en galant homme; & pouſſant le préjugé plus loin, il fut juſqu'à penſer qu'encore que Dom Rodolphe n'eût pas contribué à faire naître cet amour, il ne tarderoit point à ſe rendre à l'inclination de ſa fille, & aux ſollicitations qu'il préſumoit qui lui ſeroient faites en faveur de cet amant imaginaire. Il le dit franchement à Dom Rodolphe qui s'en offença, & ils ſe féparerent peu contens l'un de l'autre. Dom Rodolphe qui étoit venu exprès pour cette explication à Palencia, s'en retourna à Lerma tout courroucé.

Il ne demeura pas long-tems dans ſon Gouvernement; la colere où il étoit ne pouvant lui permettre de ſe contenter de ce qu'il croyoit ſçavoir, ſans y apporter de remede. Il ſe rendit en diligen-

ce à Burgos, où il ſe plaignit amerement à Dona Théodora de la deſobéiſſance de ſa fille, & de l'indulgence dont il ſuppoſoit qu'elle avoit laiſſé naître cet amour prétendu; mais il connut par les réponſes de cette Dame, & par les diſcours de Dona Mathilde, que ce que lui avoit dit Dom Albert n'avoit aucun fondement.

Tandis qu'elle deſabuſoit ainſi ſon pere de l'erreur où l'avoit pouſſé Dom Albert, ce Prince réprimandoit ſon fils, & lui diſoit que pour le punir de n'avoir pas voulu le ſatisfaire en épouſant une ſi belle perſonne, il le forceroit à donner la main à une autre qui auroit autant de laideur & d'imperfection que celle qu'il lui avoit deſtinée avoit de grace & de mérite; qu'enfin dans ce ſecond choix, il ne le laiſſeroit pas en liberté de lui manquer encore de reſpect & d'obéiſſance.

Sur cette menace Dom Alphonſe qui connoiſſoit l'humeur violente de ſon pere, ne voulut point s'y expoſer. Cherchant à s'en mettre à couvert, il ne trouva pas de moyen plus ſûr ni plus prompt que celui de la fuite; & ſans héſiter ni lui laiſſer connoître ſon deſſein, il partit dès le lendemain pour l'armée d'Arragon. Le ſeul Dom Felix fut inſtruit de la réſolution qu'il prenoit d'aller chercher la guerre dans des lieux aſſez éloignés de de Dom Albert pour ne plus appréhender qu'il uſât de violence.

Dom Felix de qui l'amour étoit abſolument décidé pour Dona Mathilde, & de qui les fréquens entretiens avoient enflammé le cœur, balança encore en le voyant partir, s'il lui vanteroit les appas de cette belle fille. La probité combattant contre ſa paſſion, il ne doutoit point que ſi Dom Alphonſe la connoiſſoit, toutes ſes répu-

gnances ne diſparuſſent, & qu'en lui rendant juſtice plutôt que d'irriter Dom Albert par ſa fuite, comme il alloit le faire, il ne calmât ſon courroux par une obéiſſance qui lui deviendroit douce & facile, en lui épargnant les deſagrémens que lui préparoit ce voyage furtif.

Mais la généroſité qui lui en faiſoit concevoir la penſée ne fut pas aſſez puiſſante pour aller juſqu'à l'exécution; il n'eût qu'à ſe dire, pour la diſſiper, que s'ils prenoient le parti d'obéir à leurs parens, tous les obſtacles ceſſeroient à l'inſtant, & que Dona Mathilde ſeroit l'épouſe de Dom Alphonſe. L'idée de voir celle qu'il adoroit entre les bras d'un autre, lui ſemblant inſupportable, le força à continer de garder le ſilence, & à laiſſer partir ſon rival.

Pour ſe juſtifier à lui-même une foibleſſe qui offenſoit également

ſon honneur & l'amitié qu'il devoit à Dom Alphonſe, il ſe dit que quand cet ami céderoit aux volontés de Dom Albert, Dona Mathilde ſeroit forcée de faire une action contraire à ſa propre inclination, ce qui la rendroit infortunée, ſans que Dom Alphonſe en fût plus heureux : d'où il concluoit qu'il n'étoit point obligé de ſe faire lui-même un rival pour tyranniſer ſa maîtreſſe ; & ſur ce principe, il ſe détermina à le laiſſer partir, quoiqu'il crût encore être dans le deſſein de combattre un amour inutile.

Dom Alphonſe n'ayant rien qui s'oppoſât à ſon entrepriſe, s'échappa adroitement de chez ſon pere, en laiſſant une lettre qui fut rendue à Dom Albert après ſon départ, par laquelle il lui rendoit compte du motif de ſa fuite, en lui demandant pardon de n'avoir pas vaincu la répugnance qu'il avoit eue à lui obéir.

Dom Albert fut fort irrité à cette nouvelle preuve de la révolte de ſon fils ; tandis que Dom Felix à qui ce fils avoit confié une lettre pour Dona Mathilde, étant arrivé à Burgos, avant qu'il fût parti de Palencia, s'acquitta de la commiſſion dont il étoit chargé ; la lettre étant en ces termes :

Je pars, Madame, pour vous tenir la parole que je vous ai donnée ; jouiſſez en repos de la liberté que je vous laiſſe, & puiſque nous ne ſommes pas deſtinés à nous aimer, aimons toute notre vie cette liberté que nous nous préférons ; & ſoyez, je vous ſupplie, perſuadée qu'en quelque lieu de la terre que la fortune me conduiſe, vous me trouverez prêt à vous rendre tous les ſervices que mérite votre généroſité.

Dona Mathilde reçut cet adieu fort agréablement, remerciant Dom Felix comme un homme qu'elle étoit perſuadée qui avoit

beaucoup contribué à ſon bonheur; mais plus elle lui rendoit grace, & plus il ſe confirmoit dans le deſſein de vaincre un amour qu'il ne pouvoit approuver, & dont il étoit ſi obſédé qu'il l'avoit forcé à faire une inſigne trahiſon à ſon ami, en obéiſſant trop exactement à la loi qu'il lui avoit impoſée, ne pouvant s'empêcher d'avouer en lui-même qu'il ne s'y étoit conformé que parce que cet ordre flattoit ſon goût.

Ayant honte de ſe trouver dans des ſentimens qu'il ne pouvoit s'empêcher de ſe reprocher, il réſolut d'aller paſſer quelque tems à Séville pour eſſayer ſi l'abſence n'auroit point le pouvoir de le guérir; & par un ſort bizarre, tandis que Dom Alphonſe fuyoit Dona Mathilde de peur de l'aimer, Dom Felix s'en éloignoit parce qu'il l'aimoit trop.

Après le départ de ces amans

(s'il eſt permis de donner ce nom à Dom Alphonſe) Dona Mathilde reſta tranquille, & même ſe trouva délivrée des perſécutions qu'elle avoit appréhendées de la part de Dom Fernand d'Alburquerque: quoiqu'il fut de retour d'Arragon, bien loin de lui parler du ton qu'il avoit pris à Avignon, il ſembloit éviter ſa converſation, ſans toutefois laiſſer échapper la moindre occaſion de lui faire connoître qu'il l'aimoit toujours; mais il agiſſoit avec tant de ménagement que perſonne ne pouvoit s'en appercevoir. Le hazard lui ayant fourni, ſans affectation, un moment d'entretien, qu'elle n'évita pas à cauſe qu'elle ne s'étoit pas apperçue qu'il l'eût cherché, il lui dit en peu de mots, que pour ceſſer de lui donner des témoignages publics de ſa paſſion, elle n'en étoit pas moins vive; mais qu'elle étoit aimée d'un homme qui ôtoit à tout autre la

hardieſſe de ſe déclarer ſon rival ; ajoutant qu'elle ſçauroit un jour qu'il ne lui diſoit que trop vrai.

Dona Mathilde qui ne comprit rien à ce diſcours, s'en mit peu en peine, le croyant imaginé par Dom Fernand exprès pour lui cauſer de l'inquiétude. L'Infant Dom Pedre la voyoit ſouvent, & elle auroit pû croire que c'étoit de ce Prince que Dom Fernand vouloit parler ; mais il ne lui diſoit rien qui pût lui donner le moindre ſoupçon qu'il fût amoureux d'elle ; ce qui ne lui permettoit pas de penſer que ce fût lui qui eût ordonné à Dom Juan d'Alburquerque de défendre à ſon frere de la voir.

Elle ne fit point un myſtere à Dona Lucinde de l'aventure de Dom Alphonſe, & malgré la ſingularité de ſon procédé, elles conclurent qu'un homme ſi amoureux de ſa liberté devoit avoir de la grandeur d'ame.

Entre les beautés qui faisoient l'ornement de la Cour de Burgos, Marie de Padille a déja été nommée par Dona Théodora, lorsqu'elle instruisoit Dona Mathilde du caractere de celles qu'elle devoit voir; mais en vantant ses attraits elle ne lui avoit pas déguisé qu'elle étoit d'un esprit extrêmement dangereux.

Cette fille se mit en tête de donner de l'amour à l'Infant de Castille : on peut dire que le projet d'apprivoiser un tigre eût été plus facile, & elle ne s'en déguisa pas la difficulté, jugeant que si elle agissoit comme une personne qui eût dessein de lui plaire, elle n'y réussiroit pas, mais tout au contraire qu'elle lui donneroit de l'éloignement pour elle, & qu'elle lui plairoit certainement pourvu qu'elle pût acquerir quelque familiarité auprès de lui, en lui faisant connoître sans affectation que ses

inclinations étoient ſemblables aux ſiennes.

Dom Juan d'Alburquerque étoit amoureux de celle des filles de la Reine qui ſe nommoit Jacinte de Médina Céli, de qui Padille étoit amie ; en ſuppoſant qu'elle fût capable de s'attacher à quelqu'autres objets que ſes intérêts, elle prit le parti de ſervir Dom Juan auprès de ſon amie ; & ſçachant que la maiſon de Dona Théodora étoit le rendez-vous général de toutes les perſonnes de diſtinction, où Dom Pedre même ſe plaiſoit préférablement à tout autre lieu, elle redoubla ſes ſoins pour s'inſinuer auprès de cette Dame, affectant une grande attention à y accompagner Dona Lucinde, de même qu'à entretenir Dona Théodora par préférence ; donnant de la ſorte, ſans en avoir l'intention, à Dona Mathilde & à Dona Lucinde tout le tems qu'elles pouvoient deſirer pour s'entretenir auſſi.

L'empreſſement que Padille témoignoit à Dona Théodora, ne l'empêcha pas d'avoir toutes ſortes d'attentions pour le Prince, ni de s'appliquer à faire ou à dire ce qu'elle jugeoit qui pouvoit lui être agréable, ſans s'embarraſſer ſi les applaudiſſemens qu'elle lui donnoit étoient à propos ou non.

Comme elle l'obſervoit ſans ceſſe, & qu'elle ne cherchoit qu'à le flatter, elle s'apperçut plutôt que toute la Cour, qu'il regardoit Dona Mathilde d'une façon qui ne lui laiſſa pas douter qu'elle ne lui plût; l'eſprit flateur qui la guidoit la détermina à lui en parler ſouvent, employant toute ſon induſtrie pour lui perſuader que cette belle fille l'eſtimoit fort, non que Padille eût intention de déterminer ce Prince à être amoureux de Dona Mathilde; mais en penſant ſeulement que s'il devoit prendre de l'inclination pour elle, ſon in-

térêt vouloit qu'elle en devint la confidente, ſe flatant par cette voie de voir bientôt ceſſer cet amour, & de lui en inſpirer pour elle-même. Elle ſe fioit avec raiſon à ſes charmes, qui étant accompagnés d'une ingénuité apparente, étoient fort propres à tromper ceux qui ne s'en défioient pas; comptant encore ſur le ſecours de Dona Mathilde, dont l'humeur étoit trop oppoſée à celle de l'Infant pour ne point douter que loin de répondre à ſon amour quand il lui ſeroit connu, elle le rebuteroit ſûrement; c'étoit dans ces inſtans qu'elle ſentoit tout l'avantage que le perſonnage de confidente lui devoit procurer.

Telle étoit la ſituation de la Cour de Caſtille, tandis que Dom Alphonſe ſe ſignaloit ſi avantageuſement en Arragon, que tous les Caſtillans qui arrivoient de cette armée ne parloient que de ſon

courage & de sa bonne conduite.

Ce fut alors que Dom Rodolphe mourut. Sa fille en fut extrêmement touchée; mais quand le tems eut calmé sa douleur, & qu'elle se trouva libre de vivre de la façon qu'elle jugeroit à propos, sans être, comme par le passé, dans une crainte continuelle que les ordres d'un pere ne la forçassent à se soumettre à un esclavage qu'elle redoutoit plus que la mort, renouvellant la résolution qu'elle avoit prise ci-devant de vivre exempte de tout engagement, elle ne songea plus qu'à s'arranger pour laisser encore une fois la Castille, & pour retourner passer agréablement sa vie auprès de sa chere amie Laure; mais au premier témoignage qu'elle en donna à Dona Théodora, cette Dame, de qui son départ rompoit les projets, lui fit entendre que quand le Roi avoit permis à son pere de rentrer dans ses biens, il

n'avoit exigé d'autre preuve de sa fidélité, sinon qu'elle revint avec lui ; cette précaution prouvant clairement qu'il entendoit qu'elle se fixât en Espagne, & que sans doute il ne souffriroit pas qu'elle s'en retirât avec sa fortune ; qu'enfin si elle entreprenoit furtivement cette retraite, elle sçavoit, à n'en pouvoir douter, que ses richesses seroient perdues, & qu'elles seroient confisquées.

Dona Mathilde fut fort mortifiée de ce contre-tems qu'elle envisagea comme une suite des violences qui avoient autrefois été exercées contre sa famille ; mais trouvant que cet événement étoit un mal sans remede, n'osant même en témoigner son mécontentement dans la crainte de s'attirer quelque traitement encore plus fâcheux, elle renonça au dessein de retourner à Avignon ; & insensiblement cet obstacle cessant de lui faire de

la peine, elle reprit sa tranquillité, se trouvant assez heureuse de la liberté dont elle jouissoit.

Pendant qu'elle goûtoit la douceur de sa situation, Dom Felix à qui il n'avoit pas été possible de guérir de son amour, revint à Burgos où il la trouva plus belle que jamais ; elle fut fort aise de le revoir, le recevant le plus agréablement du monde.

Je vous assure, lui dit-elle, la premiere fois qu'elle pût lui parler en particulier, que votre ami avoit raison de me préférer la gloire ; car il en acquiert tant que l'Etat & sa réputation auroient beaucoup perdu s'il n'eût pas été à la guerre.

Je pense comme vous, belle Mathilde, reprit Dom Felix en la regardant tendrement malgré lui ; & j'en suis d'autant plus satisfait que je joins au plaisir de voir un homme (que j'aime aussi sincerement) se faire admirer, la douceur de songer que sa concurrence ne peut nuire à vos amans, & que,

grace à ſon goût pour les armes, il ne fera point de tort à ceux qui vous adorent, & ne forcera pas plus long-tems un homme de ma connoiſſance à garder le ſecret de ſon cœur, qu'il n'eût oſé vous révéler ſi Dom Alphonſe avoit eu plus de diſpoſition à profiter du bonheur que votre pere & le ſien lui deſtinoient.

J'ignore, reprit Dona Mathilde ſérieuſement, quel peut être celui dont vous voulez parler; mais ce que je ſçai bien préciſément, c'eſt qu'à moins de vouloir me déplaire horriblement il ne doit point ſe faire connoître, ni me tenir aucun diſcours que je puiſſe mal expliquer. Vous, Seigneur, qui ſçavez mes ſentimens, rendez-nous à tous deux un fort grand ſervice en le détournant de cette fantaiſie.

A une réplique ſi peu flateuſe, & encore plus au mouvement de ſes yeux qui s'armerent tout d'un coup d'une ſévérité qu'il ne leur avoit jamais vû, Dom Felix con-

noiſſant que s'il en diſoit davantage il ne ſeroit pas écouté favorablement, changea de diſcours; mais ce ne fut pas aſſez-tôt pour que Dona Mathilde ne l'entendît pas, & qu'elle ne comprît point que lui-même étoit l'amant de la part de qui il avoit voulu parler.

Cette découverte lui fit un chagrin ſenſible; elle eſtimoit Dom Felix & deſiroit qu'il fût de ſes amis, quoiqu'elle n'en voulût pas pour ſon amant, étant déterminée à lui défendre de la voir s'il étoit vrai qu'il fût amoureux d'elle & qu'il le lui dît.

Cette appréhenſion n'étoit pas l'unique ſujet de ſes alarmes. Les ſentimens myſtérieux de Dom Fernand l'inquiétoient malgré elle : il la fuyoit avec autant d'affectation qu'il en avoit témoigné en la cherchant; & il lui faiſoit entendre qu'il ne ceſſoit pas de l'aimer quoiqu'il ceſſât de l'entretenir de ſon amour. L'air myſtérieux dont il l'avoit entretenu la derniere fois,

& les termes obſcurs qu'il avoit employés, lui revenoient ſans ceſſe à l'eſprit, & la tourmentoient d'autant plus qu'elle y comprenoit moins, & qu'il continuoit d'agir en conſéquence de ſes diſcours.

Cependant elle continuoit à ne point trouver matiere à jetter ſes ſoupçons ſur Dom Pedre. Il uſoit d'une façon ſi bruſque avec elle & ſi indifférente qu'il ne laiſſoit aucun jour aux conjectures : il donnoit ſouvent des fêtes, & la voyoit preſque tous les jours ; mais il ne laiſſoit point appercevoir qu'il eût pour elle aucun deſſein particulier. Ses aſſiduités chez Dona Théodora donnoient à penſer au public, qui ne doutoit point que ce ne fût l'amour qui l'y conduisît ſi fréquemment ; mais il n'y avoit que ceux qui ne les voyoient pas enſemble qui penſaſſent de la ſorte, tandis que les perſonnes qui étoient témoins des actions de ce Prince n'en avoient point le moindre ſoupçon.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi de Maroc crut l'occasion favorable pour rétablir la gloire des Maures en Espagne, en y portant ses armes.

Le Roi de Grenade appréhendant de son côté que celui de Castille ne l'attaquât, se ligua avec celui de Maroc; dans ce dessein il fit de grandes levées, & ordonna des amas prodigieux de toutes sortes de munitions nécessaires à la guerre qu'il vouloit entreprendre.

Le Roi Alphonse onziéme étant informé de ces préparatifs, & ne pouvant douter qu'ils ne fussent faits contre lui, se hâta de faire la paix avec le Roi d'Arragon; il prit des mesures si justes, que joignant des troupes fraîches à celles qu'il avoit déja, il eut en peu de tems une nombreuse armée en état de marcher. Les Maures n'ayant pû en rassembler une aussi considérable pendant qu'il avoit formé la sienne; sans leur permettre de l'attaquer, il les prévint, & entra

dans le pays d'Antequerra, où il fit des ravages effroyables.

L'Infant commanda ses troupes, & tous les Seigneurs le suivirent, Dom Juan & son frere Dom Fernand d'Alburquerque, Dom Felix de la Cerda, Dom Louis de Leyva, & généralement ce qu'il y avoit de gens de marque à la Cour, s'empresserent à l'envi pour témoigner leur zele & leur diligence.

Ce fut alors que l'énigme de Dom Fernand s'expliqua, & que Dona Mathilde connut plus précisément les persécutions que sa beauté alloit lui attirer. Dom Fernand fut prendre congé d'elle, & lui dit qu'il alloit chercher la mort qu'il desiroit, puisqu'il étoit assez malheureux pour faire ceder son amour au respect qu'il étoit forcé d'avoir.

Ce discours, où il ne s'expliqua pas davantage, ne donna aucun éclaircissement à Dona Mathilde; elle se flata qu'il ne témoignoit que la peur de lui déplaire en la ser-

vant ouvertement, & que ce respect qui forçoit son amour au silence, ne fût celui qu'il avoit pour elle, dont elle étoit fort aise. Ce préjugé la tranquillisoit extrêmement, quand quelques jours après Dom Pedre la tira d'erreur, en lui disant d'un air proportionné à son caractere, & en y ajoutant un fier sourire : qu'il avoit attendu d'être à la veille d'un départ, où il alloit lui sacrifier cent mille Maures pour lui apprendre ce qu'il sentoit pour elle ; mais, continua-t-il, je ne veux pas vous découvrir entierement mon secret, il doit vous suffire pour vous y préparer, qu'en revenant victorieux, je ne prétends trouver nulle part de résistance, & vous n'aurez qu'à me ceder de bonne grace, puisque je veux terminer mes conquêtes par celle de votre cœur.

Quand vous aurez vaincu les Maures, repartit-elle, en s'efforçant de sourire à son tour (pour cacher son effroi), j'espere, Sei-

gneur, que vous ne ſongerez point à d'autres victoires, & que vous dédaignerez de vous expoſer à être moins heureux dans cette ſeconde guerre que vous l'aurez été dans la premiere.

L'Infant ne voulant pas répondre à cette replique, feignit de ne la pas entendre, & ſans lui rien dire de plus il la quitta ; elle reçut auſſi les adieux de Dom Felix, mais il n'oſa tenter de s'expliquer autrement que par un profond ſoupir.

Le départ de ſes trois amans laiſſa Dona Mathilde en liberté ; elle rendit compte à ſa chere Dona Lucinde des deſagréables converſations qu'elle avoit eues avec le Prince & avec Dom Fernand, ſur quoi elles conjecturerent que ſans doute Dom Juan d'Alburquerque avoit parlé à ſon frere de la part de Dom Pedre. Son humeur cruelle & violente étoit connue, on n'ignoroit point que ne pouvant être retenu par aucune

considération, celle qu'il avoit pour son favori n'eût pas été suffisante pour mettre Dom Fernand à couvert de sa fureur, s'il eût encouru son indignation en persévérant dans un amour qui ne pouvoit que lui déplaire; & quoique cet amour fût plus ancien que celui de ce barbare, il n'auroit pas laissé de lui coûter aussi cher que s'il eût tenté d'entrer en concurrence avec lui. Ses emportemens ne se seroient peut-être pas bornés à la seule punition du prétendu coupable; & l'amitié qu'il témoignoit à Dom Juan auroit été trop foible pour le garantir d'être compris dans sa vengeance.

Le Roi de Castille ayant appris que le Prince Abomelic, neveu & favori du Roi de Maroc, attaquoit Médina Sidonia, tandis que l'armée du Roi de Grenade étoit campée devant Sillos, il rassembla ses troupes divisées en différens endroits; & les ayant placées au centre de ses états, il les mit à

portée de marcher aux lieux où elles feroient néceffaires à fon premier commandement.

Dom Alphonfe de Benavidès voyant la paix d'Arragon faite, & que c'étoit dans fa patrie où la guerre alloit commencer, fe rendit en diligence à l'armée où fon Roi commandoit en perfonne, fans paffer par Burgos : la crainte qu'il ne fe paffât quelqu'action où il n'auroit point de part, ne lui permit pas même d'aller voir fon pere, & il courut où il efpéroit de trouver une nouvelle occafion de fe fignaler.

Il fut parfaitement bien reçu du Monarque, & même de l'Infant. Comme il arriva précifément lorfque le Roi étoit occupé à partager fes troupes pour en envoyer une partie contre celui de Grenade, il nomma les Chefs à qui il les confioit, & retint Dom Alphonfe pour fervir près de lui, en lui donnant un commandement fur celles qu'il fe réfervoit.

La fortune ſecondant ſa valeur, il fut aſſez heureux pour tuer le vaillant Abomelic en combat ſingulier. Ce jeune Prince ayant fait propoſer un défi aux braves de l'armée, l'émulation fut grande pour ſçavoir quel ſeroit celui qui éprouveroit le premier ſes forces contre le vaillant Maure. Dom Pedre même demanda une préférence qu'il croyoit dûe à ſon rang ; mais ce fut ce même rang qui lui donna l'excluſion, le Roi ne jugeant pas à propos de commettre ſon héritier unique au ſort d'un combat ; & pour ne point mécontenter ſa Nobleſſe qui toute demandoit la même choſe, le Monarque fit tirer ces braves Guerriers au ſort, qui ſe déclara pour Dom Alphonſe ; le ſuccès de ſon combat ne permit pas à un ſecond d'éprouver ſa valeur.

Dom Alphonſe ne ſe bornant point à cet avantage, y ajouta la levée du ſiége de Sillos. La bataille qui ſuivit ce ſiége fut une victoire

complette, qui fût dûe en partie à la valeur de ce jeune Héros; la cavalerie ennemie fut défaite, & l'armée entierement mise en déroute.

Le Roi de Castille devant cet avantage au courage & à la bonne conduite de Dom Alphonse, le caressa extraordinairement; & malgré le courroux secret que Dom Pedre avoit contre lui, il lui fit quelqu'honnêtetés, quoique l'envie & la basse jalousie l'indisposât déja contre lui. Le Roi envoya son armée dans des quartiers de rafraîchissement, ne voyant rien à craindre de long-tems de la part de celle qu'il avoit vaincue, & si dispersée qu'elle ne pourroit se rassembler sans un nouveau secours; ainsi il retourna à Burgos. Mais Dom Alphonse étant trop incommodé de plusieurs blessures, ne put suivre la Cour, & il fut obligé de rester dans Sillos, n'étant pas en état, sans nécessité, de faire le voyage de Burgos.

Fin de la premiere Partie.

ANECDOTES
DE LA COUR
D'ALPHONSE,
ONZIEME DU NOM,
ROI DE CASTILLE,

Par Madame DE V***.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM ;

Et se trouve à Paris,

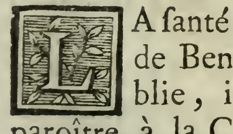
Chez HOCHEREAU, Libraire, Quai de Conti, au Phénix.

M. DCC. LVI.



ANECDOTES
DE LA COUR
D'ALPHONSE,
ONZIEME DU NOM,
ROI DE CASTILLE.

SECONDE PARTIE.



A ſanté de Dom Alphonſe de Benavidès étant rétablie, il ne voulut point paroître à la Cour avant d'avoir été voir Dom Albert, de qui la colére étoit calmée, en appre-

nant les exploits de ſon fils. Après avoir paſſé quelques jours auprès de lui, où il ne fut plus parlé du mariage de Dona Mathilde ni d'aucun autre, il partit pour Burgos, où il arriva au moment où tous les braves étoient occupés à un combat de taureaux que l'Infant donnoit.

Il ſe mit en diligence en état de paroître à cette aſſemblée, ſans toutesfois oſer entreprendre d'y combattre, ſes forces n'étant pas encore aſſez revenuës pour s'y expoſer; mais comme il étoit trop connu du Roi, du Prince & de toute la Cour, pour ſe mêler parmi les Courtiſans, avant de s'être préſenté au Souverain & à ſon fils, il ſe vit contraint de ne ſe montrer qu'après la Fête, & il fut prendre ſa place parmi les Spectateurs du ſecond ordre; le tumulte qui regnoit alors empêchant qu'on ne le remarquât.

Il entra dans une grande gallerie, ſoutenuë par des colomnes de marbre, qui regnoient autour du lieu où les taureaux combattoient. Il y fut à peine placé, que jettant les yeux ſur l'échaffaud oppoſé, & plus élevé d'un étage, il apperçut Dona Mathilde, que le hazard avoit fait rencontrer vis-à-vis de lui. Il ne la connoiſſoit point, & elle lui parut ſi charmante, que ceſſant de regarder le combat, il ne s'occupa plus que du plaiſir de la voir, s'informant avec empreſſement à un Cavalier auprès de qui il étoit, qui pouvoit être cette belle; mais cet homme l'interrogeant à ſon tour, lui demanda d'où il venoit pour être obligé de faire une telle queſtion? Si vous êtes de Burgos, lui dit-il en ſoûriant, il faut qu'il y ait longtems que vous en êtes abſent, pour ne pas connoître Dona Mathilde d'Aguilar.

Quoi, s'ecria Dom Alphonſe,

cette belle perſonne eſt Dona Mathilde, fille de Dom Rodolphe d'Aguilar, la même qui a paſſé ſon enfance en exil ? C'eſt elle, lui répondit le Caſtillan, & c'eſt à elle que l'on ſoupçonne que l'Infant donne cette Fête, quoique cela ne ſe diſe point publiquement, Dom Pedre étant d'humeur à s'offenſer que l'on pénétre ſon ſecret ; mais tout le monde en eſt perſuadé : & voilà, pourſuivit-il, en lui montrant Dom Felix, un Seigneur de qui la phyſionomie ne témoigne pas qu'il en ſoit fort ſatisfait : je ne le connois point, mais j'oſerois gager, à ſes regards inquiets, qu'il y prend un intérêt particulier ; je ne ſçai même, ajouta-t-il, s'il eſt le ſeul à qui cette Fête déplaît, & je trouve que Dom Fernand d'Alburquerque n'en paroît pas plus joyeux.

La remarque de cet Inconnu en fit faire une autre à Dom Alphon-

ſe qui le fit frémir. L'air de Dom Felix étoit effectivement ſi contraint, qu'il n'étoit pas mal-aiſé de juger qu'il ne participoit point au plaiſir public ; & Dom Alphonſe cachant l'émotion que lui cauſoit la découverte de cet amour, ſans qu'il pût ſe rendre compte à lui-même du ſujet de ſa ſenſibilité, en fut irrité, quoiqu'il n'en ſçût point la raiſon.

Il y auroit donc bien de la témérité à quelqu'un qui oſeroit ſe déclarer Amant de cette Belle, reprit-il, puiſqu'elle eſt non-ſeulement l'objet des vœux de tant de Cavaliers diſtingués, mais encore celui des préférences de l'Infant.

Celui à qui il parloit n'étant pas venu en ce lieu pour s'entretenir du mérite & des conquêtes de Dona Mathilde, loin de répondre à ſa queſtion, voyant qu'il ne ceſſeroit point de lui en faire, & qu'il le détourneroit de l'attention

qu'il vouloit donner au ſpectacle ; il changea de place adroitement, & le laiſſa en liberté de la contempler, ſans ſe ſouvenir du combat ni de l'aſſemblée. Uniquement occupé de ſes charmes & des actions de Dom Fernand & de Dom Felix (qui partageoient ſes regards) il ne ſongeoit qu'à les obſerver lorſqu'il s'apperçut que Dona Mathilde le regardoit attentivement, & qu'après avoir demandé ſon nom, elle rougiſſoit en détournant les yeux.

Il avoit préſumé juſte, quoique ne voulant pas être remarqué par les perſonnes de la Cour, il eût pris la précaution de s'habiller ſimplement. Elle l'avoit diſtingué dans cette foule ; & c'étoit Dona Lucinde qui le lui avoit nommé. Pour cacher la rougeur qu'il lui cauſoit, elle fut obligée de parler bas à ſon amie, en affectant de regarder ailleurs ; mais par un mouvement involontaire, ſes regards retom-

boient toujours ſur lui.

Le combat étant fini, la compagnie ſe ſépara ; & Dom Alphonſe retournant en diligence ſe parer pour paroître à la Cour, il fut ſaluer le Roi, & la Reine, où il n'entendit parler que de la beauté de Dona Mathilde.

Il y eut bal chez la Reine le même ſoir ; mais cette Beauté qui faiſoit tant de bruit, ne s'y trouva point. Il y avoit peu de tems qu'elle avoit été incommodée, & elle ſe ſentit une douleur de tête en ſortant du ſpectacle qui l'empêcha de ſe joindre aux Dames qui reconduiſirent la Reine chez elle, où elle donna un grand ſouper.

Ce contretems fit beaucoup de peine à Dom Alphonſe ; il eût deſiré de la voir de plus près, quoique le ſouvenir du procédé qu'il avoit eu avec elle ne laiſſa pas de lui cauſer quelqu'embarras ; mais cependant, ſans le faire pa-

roître, il danſa de bonne grace; & on en fut ſi ſatisfait, que le lendemain tous ceux qui furent chez Dona Mathilde, & qui lui rendirent compte de ce qui s'étoit paſſé chez la Reine, ne pouvoient ceſſer de faire des louanges de cet aimable Seigneur.

Tandis que ceux dont il étoit connu, en diſoient tout le bien poſſible, il ne ſongeoit qu'à la façon dont il s'y prendroit pour s'introduire chez elle. S'il n'eût pas découvert l'amour de Dom Felix, il n'auroit point cherché d'autre introducteur; mais, ſans trop ſçavoir pourquoi il étoit ſi aigri contre lui, qu'il avoit une forte envie de le quereller, & il le traittoit d'ami perfide, comme ſi en effet il l'eût trahi. Dans cette diſpoſition, Dom Felix devenoit le dernier des Courtiſans à qui il eût voulu s'adreſſer pour être préſenté à Dona Mathilde; mais un

mouvement plus raiſonnable ſuccedant au premier, il réſolut de ne lui en point parler; & ayant eu autrefois quelqu'accès auprès de Dona Lucinde, il aima mieux avoir recours à elle, en cherchant à renouer leur ancienne connoiſſance. Il ne fallut pour cela que lui rendre une viſite, où il fut fort bien reçu, & où il eut l'adreſſe de l'engager à lui propoſer elle-même de l'accompagner chez ſon amie.

Dom Alphonſe n'étoit pas le ſeul qui crut Dom Felix coupable envers lui : Dom Felix lui-même en étoit perſuadé ; & quoiqu'il ne ſe reprochât point abſolument ſon amour, ne pouvant entierement convenir du tort qu'il avoit eu d'obſerver trop ſcrupuleuſement les ordres de ſon ami, il ne ſe croyoit point tout-à-fait innocent, & n'oſoit lui confier ſes ſentimens. Quoiqu'en ſuivant le premier projet de Dom Alphonſe, il ne dût

rien y avoir dans ſes procédés dont il pût raiſonnablement ſe plaindre; mais il s'imagina qu'il pénétreroit que cet amour ayant précédé ſes réſolutions, avoit été le ſeul mobile qui l'eût excité à le ſervir ſi exactement, & à obéir avec tant de docilité à la défenſe qu'il lui avoit faite de lui vanter la beauté & le mérite de Dona Mathilde, ne doutant pas qu'après qu'il l'auroit vuë, il ne lui en ſçût mauvais gré: car pendant le combat il avoit été ſi occupé d'elle, de Dom Fernand & de l'Infant, qu'il n'avoit point apperçu Dom Alphonſe dans la place ſubalterne où il s'étoit mis; & il croyoit qu'elle lui étoit encore inconnuë, ne doutant pas qu'auſſi-tôt qu'il la verroit, il ne lui ſçût mauvais gré de cette avanture.

Ces réflexions le jettoient dans un chagrin terrible & dans une incertitude ſur la conduite qu'il de-

voit tenir à ſon égard. A cette inquiétude il s'en joignoit une autre qui n'étoit pas moindre ; c'étoit l'aſſurance de ne pas être aimé alors, ſans oſer ſe flatter de l'être à l'avenir ; ce qui le déterminoit à ne ſe point donner de confidens. Les agitations ſecrettes de Dom Felix ſecondoient le ſilence que Dom Alphonſe vouloit garder, & ſuivant également leurs idées, ils ne ſe dirent rien qui eut relation à Dona Mathilde : mais cette réſerve de la part de Dom Felix, convainquit Dom Alphonſe de l'amour qu'il reſſentoit, ſurtout, la froideur avec laquelle il l'avoit vû paroître à la Cour, qui avoit été pouſſée juſqu'à manquer à la bienſéance, en négligeant de lui faire une viſite, & de lui parler autrement qu'en public & chez le Roi.

Dom Alphonſe ayant été invité par Dona Lucinde à ſe faire préſenter chez Dona Mathilde, ne man-

qua pas à l'heure marquée de ſe rendre auprès de cette derniere; mais ce ne fut point ſans qu'elle eût pris la précaution de s'inſtruire ſi ſon amie le verroit avec plaiſir; & elle ne le lui préſenta qu'après être aſſurée qu'elle le recevroit ſans peine.

Dona Maria de Padilla, apprenant que ces deux perſonnes ne ſe connoiſſoient point, ſe fit ſelon ſa coûtume, une fête curieuſe de les obſerver à leur premier abord, non pas qu'elle eut aucuns ſoupçons du traité que leurs peres avoient fait, & que leur caprice avoit rompu; mais ſeulement dans l'eſpérance qu'elle en tireroit l'occaſion d'en faire de mauvaiſes railleries. Mais quelque réſolution qu'elle eût priſe, il ne lui fut pas poſſible de s'y trouver; & ſa curioſité ne put être ſatisfaite en aſſiſtant à cette premiere entrevuë, comme elle l'avoit projetté, parce que Dona

Lucinde qui connoiſſoit ſon mauvais eſprit, ne l'avertit point du moment qu'elle prenoit pour faire cette viſite ; au contraire ayant choiſi celui où elle étoit occupée, elle ſe déroba ſi adroitement, qu'elle ne s'en apperçut que longtems après, & Dona Lucinde fit la choſe de maniere qu'elle ne put y ſoupçonner le moindre myſtère.

Dona Mathilde ſemblant avoir le deſſein de faire repentir Dom Alphonſe de l'indifférence qu'il avoit euë pour elle, étoit ce jour-là plus belle qu'à l'ordinaire. Le négligé qu'autoriſoit la légere incommodité qui l'avoit empêchée de paroître au bal, ne lui ſiéyoit pas moins que la plus brillante parure.

Il en fut reçu fort agréablement & d'un air aiſé, Dona Mathilde affectant d'en uſer ainſi, pour qu'il ne pût concevoir aucune idée

qu'elle eût eu le moindre chagrin de ce qui s'étoit passé, & lui, qui jusqu'à ce jour avoit borné ses vœux à être favorisé de la fortune, sentit alors qu'il est des plaisirs plus touchans que ceux que fournit l'ambition.

Vous voyez, Madame, lui dit-il, un homme qui n'auroit jamais été assez hardi pour se montrer à vos yeux, si le hazard ne lui en eût procuré l'honneur. Un premier coup d'œil en a décidé; & il m'est impossible de ne pas chercher la continuation de cet avantage.

Je dois être d'autant plus glorieuse de l'honneur que vous me faites, reprit elle, que vous avez daigné m'appercevoir dans une compagnie de Dames, qui méritoient mieux que moi votre attention; & ajouta-t-elle en soûriant, j'aurois pensé que quelqu'un qui n'aime que la guerre, auroit été plus agréablement occupé du combat

que de moi. Dom Alphonſe lui répondit galamment, qu'en s'expoſant à ſes regards, le péril n'étoit pas moins grand que dans les plus dangereuſes occaſions où il s'étoit trouvé ; & que ſi ſa vie n'y étoit point expoſée, ſa liberté n'avoit jamais connu un plus grand danger.

J'en ſuis perſuadée, s'écria Dona Lucinde, & ma chere Mathilde eſt plus dangereuſe à ſa façon que n'a été le Prince Abomelic : vous l'avez vaincu ; mais je ſuis preſque certaine que vous le ſerez à votre tour par cette Belle. Rien ne peut lui réſiſter, ajouta-t-elle, j'en ai fait l'expérience. Je la trouvai charmante quand elle arriva d'Avignon ; mais ayant été prévenue par Dom Fernand d'Alburquerque, qu'elle ne vouloit aimer perſonne que l'incomparable Laure, je crus que la démarche de rechercher ſon amitié ſeroit inutile : ce-

pendant malgré cette aſſurance, je lui fis des avances malgré moi, & je l'aimai ſans le vouloir, n'eſpérant pas qu'elle me rendroit le réciproque.

Je ne doute point de ce que vous me dites, charmante Lucinde, reprit Dom Alphonſe (ſans donner le tems à Dona Mathilde ds répondre à cet obligeant diſcours) & je penſe comme vous qu'il eſt impoſſible de ne pas aimer l'admirable Dona Mathilde, même ſans eſpoir de lui plaire. J'ai encore ſi peu eu le tems d'être connue de vous, Seigneur Dom Alphonſe, répartit-elle, que tout ce qu'il vous plaît de me dire d'obligeant ne tire point à conſéquence; mais, ajouta-t-elle, comme Dona Lucinde ne m'eſt pas ſuſpecte, au contraire qu'elle ſçait tout ce que je penſe, tandis que nous ſommes ſeuls, je ne dois pas tarder à vous rendre grace de l'obli-

gation que je vous ai ; c'eſt de vous que je tiens une liberté qu'il m'eût été impoſſible de conſerver, ſi vous euſſiez été moins généreux. Dom Alphonſe alloit lui répondre qu'il craignoit fort de ſe répentir bientôt de ce qu'elle appelloit générosité, quand le Prince de Caſtille parut, ſuivi de toute la Jeuneſſe de ſa Cour, parmi laquelle étoit Dom Felix.

Dom Pedre, ne ſuivant que la férocité de ſon naturel, ne parla que du courage des taureaux qui avoient combattu, & il demanda à Dom Alphonſe ce qu'il en penſoit; mais comme il n'avoit eu d'autre attention que celle de conſiderer Dona Mathilde, il étoit peu en état de répondre juſte à cette queſtion ; & pour ſe tirer d'affaire, il loua les combats en général, employant ſes termes ſi adroitement, que l'Infant ne s'apperçut point du peu de juſteſſe de ſes réponſes.

Les objets funeſtes & le ſang verſé, étant les plaiſirs les plus touchans de ce Prince cruel, il ne pouvoit ſonger à donner à des Dames les divertiſſemens d'un bal ou d'un tournois, il croyoit les occuper fort agréablement en leur faiſant voir des tigres en fureur combattans contre des lyons, ou des taureaux indomptés ; il croyoit auſſi les obliger beaucoup d'en parler longtems.

Son amour pour Dona Mathilde, n'étoit que trop véritable, mais comme il ne le reſſentoit que par accès, il y avoit des momens où elle ſe flattoit qu'il étoit ceſſé ; il n'en étoit pas de même de celui de Dom Felix, qui cherchoit à plaire par des voyes plus douces ; mais, appréhendant de ſe faire bannir en s'expliquant trop clairement, il obſervoit le plus de circonſpection qu'il lui étoit poſſible.

Les entretiens de Dom Pedre étoient toûjours dans le même goût que ses plaisirs. Et pour faire connoître ses sentimens, étant un jour chez Dona Mathilde, la conversation roulant sur l'état le plus propre à rendre un homme heureux. Il posa en fait qu'il ne le pouvoit être que par une puissance sans borne, & par l'usage qu'il faisoit de son pouvoir pour se satisfaire en tout généralement. Selon lui, la justice n'étant qu'une chimere inventée par les plus foibles, pour se garantir de la force en qui seule elle devoit consister. Le droit véritable & unique qu'il admettoit n'étant que celui des Conquerans, ou des usurpateurs, ne mettant point de différence entr'eux, & prétendant que toute violence étoit juste dès qu'elle étoit couronnée par le succès. Qu'enfin le seul moyen d'être heureux, consistoit à ne rien refuser à ses de-

ſirs, & à ſe contenter à quelque prix que ce fût.

Dona Mathilde, de qui l'ame étoit auſſi douce & auſſi équitable que celle du Prince étoit cruelle & injuſte, ſans s'éloigner du reſpect qu'elle devoit au fils de ſon Roi, lui fit ſentir que la juſtice & la douceur ſont les qualités les plus à deſirer pour les Souverains lui ſoutenant qu'il n'eſt point de gloire plus flateuſe pour eux, que celle d'être aimé de leurs ſujets. Ce n'eſt, diſoit-elle, que de cet amour que peut naître la crainte qu'un Roi doit avoir l'ambition d'inſpirer à ceux qui vivent ſous ſes loix. On n'appréhende pas la rigueur d'un bon Roi, mais on craint de lui déplaire comme à un bon pere, & on eſt plus attentif à exécuter ſes volontés, que lorſqu'on agit par une crainte ſervile qui révolte ſouvent les eſprits les plus ſoumis.

Des raiſons auſſi ſenſibles faiſoient peu d'impreſſion ſur l'Infant, qui les traitoit de foibleſſes puériles, & il ſortit ſans pouvoir être convaincu d'une vérité ſi contraire à ſon génie : Dom Felix & Dom Alphonſe le ſuivirent & ſe retirerent chacun de leur côté, ils ſe revirent le même ſoir chez le Roi, où Dom Felix continuant à garder le ſilence au ſujet de Dona Mathilde, ne lui parla point de la ſurpriſe déſagréable qu'il avoit eue en la rencontrant auprès d'elle, affectant de ne rien dire qui y eût aucun rapport. Et Dom Alphonſe voyant qu'il continuoit à ſe taire imita ſon exemple & ne lui en parla pas, non plus, que de la froideur, ſans fondement, qu'il lui faiſoit paroître à un retour où toute la Cour lui avoit témoigné des empreſſemens.

Plusieurs jours se passerent de la sorte, où Dom Alphonse voyant régulierement Dona Mathilde, la trouvoit chaque fois plus aimable. Et il sentit naître dans son cœur une douleur extrême de ses nouveaux sentimens, persistant dans l'intention de conserver sa liberté, aux dépens de ses propres desirs. La certitude où il croyoit être qu'en changeant de résolution, il ne lui en feroit pas changer, l'affermissoit dans le dessein de ne se point abandonner à un penchant trop flateur.

Cette inquiétude n'étoit pas la seule dont il fut tourmenté. L'amour de Dom Pedre ne lui échappa point entiérement. Et quoique ce Prince violent, n'en fit pas l'aveu public, ses manieres lui donnoient des soupçons, qui ne servoient point à calmer ses incertitudes; mais malgré toutes les raisons qui auroient dû s'opposer à la con-

tinuation de ſon amour, il le ſentoit fortifier, ſans pour cela ceſſer d'être ambitieux, ne ſe croyant pas capable de renoncer à la fortune, qui ſembloit courir au-devant de lui, pour s'abandonner à une paſſion naiſſante. Mais, connoiſſant cependant qu'il étoit forcé à continuer d'aimer cette Mathilde (qu'il avoit refuſé) il ne ſongea plus à s'oppoſer au progrès de cette paſſion, en attendant du tems & de ſes ſoins, le bonheur de lui plaire. C'étoit ainſi que dans le même inſtant, il penſoit de deux façons ſi oppoſées.

Le Roi l'avoit comblée de careſſes, & l'Infant le recevoit aſſez favorablement. Dom Juan d'Alburquerque, favori du Prince, lui témoignoit beaucoup d'amitié & tout ſembloit concourir à ſon avancement. Enſorte qu'il eût pû ſe croire heureux s'il eût toûjours penſé au ſujet de Dona Mathilde

de la même façon qu'il penſoit quand on avoit voulu la lui faire épouſer. Mais ſes mouvemens étoient différens, & il joignoit au regret d'avoir refuſé ſa main, l'inquiétude que lui cauſoit la concurrence de Dom Felix, qu'il craignoit qui ne parvint à plaire à ſon préjudice.

Si Dom Alphonſe étoit tourmenté par ces diverſes agitations, ſes rivaux n'étoient pas plus tranquilles. Dom Felix n'oſant ouvrir ſon cœur à un ami (à qui il ne lui étoit plus permis de donner ce nom) encore moins à ſa maîtreſſe qu'il étoit certain qu'il recevroit mal cette confidence, n'étoit pas moins inquiet que lui, tandis que Dom Fernand connoiſſoit trop ſon Prince pour ignorer le péril qui le menaçoit, s'il s'appercevoit qu'il perſiſtât dans des ſentimens dont il lui avoit défendu l'uſage.

Le ſeul Dom Pedre goûtoit

tranquillement les charmes de l'amour, se fiant à sa qualité, son orgueil ne le laissant pas douter qu'il ne fût aimé quand il daigneroit vouloir l'être. Sa délicatesse n'étant pas plus forte qu'il falloit qu'elle fût pour le satisfaire du semblant de la passion dont il vouloit bien se contenter ; moyennant quoi, il ne prenoit pas la peine de se donner le moindre soin pour plaire : & la seule marque à laquelle on auroit pû croire que Dona Matilde lui plaisoit, c'étoit la défense de penser à elle sous peine de la vie, qu'il avoit fait faire à Dom Fernand ; mais comme cette défense avoit été faite secrettement, elle ne donnoit au Public aucun éclaircissement sur son amour non plus qu'à Dom Felix ni à Dom Alphonse, qui l'ignoroient totalement, à l'exception des soupçons de Dom Alphonse qui paroissoient n'avoir point de fondemens

Cet hyver se passa en fêtes con-

tinuelles ; mais une ſociété douce étant plus du goût de Dona Mathilde que des plaiſirs turbulens, elle étoit plus ſatisfaite quand elle pouvoit ſe trouver en liberté chez Dona Théodora avec Dona Lucinde & quelqu'amis choiſis, que chez la Reine, ou dans ces parties éclatantes dont le brillant l'ébiouiſſoit ſans la charmer.

Dom Alphonſe, de qui l'amour augmentoit de jour en jour, ne contraignoit pas ſes ſoins comme ſes diſcours ; & ſous le nom d'ami il continuoit ſes aſſiduités. Dona Mathilde ne l'enviſageant que comme un ami, le préféroit à tout autre ; elle parloit ſouvent de lui avec Dona Lucinde, & ne lui cachoit point qu'elle l'eſtimoit plus particulierement que le reſte des Courtiſans.

Ce ſeroit une plaiſante bizarrerie de la fortune & de l'amour, lui diſoit cette amie en riant, s'il de-

venoit amoureux de vous, après avoir eu de ſi étranges procédés pour éviter de vous donner la main.

Je l'eſtime trop pour le deſirer, reprenoit Dona Mathilde ; mais je vous avoüe qu'encore que ce fût ſans me connoître qu'il m'a refuſée, je ſerois ravie qu'en me connoiſſant, il m'eſtimât aſſez pour croire que j'étois digne de lui. Voilà, continua-t-elle, où je borne mes vœux, n'ayant pas l'injuſtice de lui faire un crime de ſon amour pour la liberté, puiſque ſi c'en eſt un, je ſuis auſſi coupable que lui, n'étant point aſſez vindicative pour déſirer qu'il eût une paſſion que je ne veux pas approuver, étant déterminée à n'en jamais prendre pour perſonne.

Ah Mathilde, s'écria ſon amie, jamais, eſt un terme indéfini qui n'eſt pas toujours dicté par la certitude. On change quelquefois de

réſolution, quand on s'y attend le moins, & il n'eſt pas de la prudence de s'aſſurer ſi préciſément de ſon propre cœur.

L'amitié que j'ai pour vous, & celle que je conſerve pour Laure, repartit-elle, occupe aſſez agréablement le mien, pour que j'oſe me vanter qu'il ne recevra jamais d'amour. Vous êtes dans l'erreur, dit Lucinde, & vous devez ſçavoir que mille amies ne feront pas capables d'empêcher qu'un Amant auſſi aimable que Dom Alphonſe ne trouve place dans un cœur qui ſe croit entierement dévoué à l'amitié... Ne m'avez-vous pas dit, continua-t-elle, qu'un homme fameux,... que je crois vous avoir entendu nommer Anſelme, vous avoit prédit que vous aimeriez malgré vous. Le tems qu'il vous a preſcrit pour l'effet de cette prédiction, eſt-il expiré? Non, repliqua-t-elle, mais il le ſera

peu, mais je crois qu'il ne s'en faut pas de ſix mois ; & malgré ce terme prochain, je vous proteſte que je n'en ai nulle inquiétude, étant perſuadée qu'il ne m'a tenu ce diſcours que par un galant badinage, qui égayoit la converſation, ſans avoir la témérité de croire que les Aſtres ayent daigné s'entretenir de moi avec Anſelme.

Comme elle parloit de la ſorte, & que Dona Lucinde la contrarioit ſur le même ton, on lui préſenta une Lettre de Laure ; elle l'ouvrit avec empreſſement, & lut tout haut :

J'ai reçu, Ma chere Mathilde, deux nouvelles fort différentes ; la premiere, eſt celle qui m'annonce que Petrarque a été couronné publiquement à Rome au même lieu où les Céſars ont tenu à gloire de l'être ; l'autre m'eſt venue par notre ami Anſelme,

qui m'assure que dans peu de tems vous aimerez quelqu'un plus que moi. Je ne fais point de doute que cette préférence ne regarde la charmante Dona Lucinde ; mais si c'est pour elle que vous me ferez cette infidélité, j'en ai entendu parler si avantageusement, qu'il ne me sera point permis de m'en plaindre, & que j'avouerai, sur le témoignage de la renommée, qu'elle mérite toute sorte de préférence. Je me flatte cependant que malgré l'avis d'Anselme, qui semble me préparer à tout perdre, ma part sera conservée dans votre cœur, & que j'aurai sujet d'en être satisfaite. La jalousie qui n'est fondée que sur des nouvelles tombées des nuës, ne peut être bien forte ; & je crois les promesses que vous m'avez faites de m'aimer toûjours plus certaines : je le crois, parce que je le desire. En jugeant de vos sentimens par les miens, je ne crains point la perte de votre amitié. Ainsi loin de vous faire des reproches fondés en l'air,

je ne veux pas douter un moment qu'au milieu des hommages que l'on rend à vos attraits, vous ne gardiez un tendre ſouvenir de votre amie ; mais ce n'eſt pas aſſez, & j'exige encore que vous n'oubliïez jamais nos dernieres converſations, en imprimant fortement dans votre eſprit, que le plus doux des biens de la vie, c'eſt la liberté.

Dona Mathilde ne pût s'empêcher de rougir en liſant cette Lettre, & en penſant qu'Anſelme perſévéroit à ſoûtenir ſon premier ſentiment. Quoiqu'elle n'eut point de foi à ſa ſcience, elle en eut du dépit : & s'affermiſſant dans la réſolution de lui en donner le démenti, elle réſolut de renouveller ſon attention à conſerver ſon cœur, priant inſtamment Dona Lucinde de ne point parler de cette raillerie.

Dom Alphonſe, ſuivant ſa coûtume, ne manqua pas à lui venir rendre viſite ; elle le reçut avec

toutes les graces qui accompagnoient ſes manieres ; mais elle lui parut plus réſervée que les jours précédens. Il en fut d'abord un peu allarmé ; cependant après avoir fait un examen ſévére de ſes actions, où il ne trouva rien qui pût mériter le changement qu'il remarquoit en elle, voyant que cet air embarraſſé n'influoit point ſur ſa politeſſe ordinaire, il ſe raſſura, en préſumant que ce petit nuage étoit occaſionné par quelques affaires domeſtiques, dont ſa diſcrétion ne lui permettoit pas de s'informer.

Après pluſieurs diſcours, la converſation étant tombée ſur l'ambition & ſur ſes effets, elle les fit penſer aux baſſes complaiſances que Dom Juan d'Alburquerque témoignoit au Prince de Caſtille, qui leur paroiſſoit d'autant plus ſurprenantes que ce Seigneur avoit toûjours été vertueux.

Le deſir d'aſſurer ſa fortune, dit Dona Mathilde, fait ſouvent faire à d'honnêtes gens des démarches qu'ils ne pourroient s'empêcher de déſapprouver, s'ils les voyoient faire à d'autres ; mais du moins, pourſuivit-elle, ces ambitieux tirent un avantage de leur paſſion, puiſqu'elle leur ſert de préſervatif contre celle de l'amour, en les occupant entierement, & ne leur laiſſant point aſſez de liberté pour penſer à autre choſe ; n'étant pas poſſible que des mouvemens auſſi violens & auſſi différens, puiſſent réſider également dans le même cœur. Ah Madame, reprit vivement Dom Alphonſe, vous êtes dans la plus grande erreur.

Si c'en eſt une, répliqua-t-elle, elle eſt bien générale ; car j'entends dire à tout le monde qu'un ambitieux eſt incapable d'aimer violemment. Je comprends, reprit-il, & je le ſais par expérience,

qu'il eſt facile d'avoir beaucoup d'ambition, ſans être amoureux; mais je ſuis convaincu que le déſir d'élever une perſonne que l'on aime au rang qu'elle mérite, fait qu'il eſt impoſſible d'être véritablement amoureux ſans être ambitieux, ou c'eſt un amour peu généreux, qui n'eſt propre qu'à des ames baſſes & indignes d'aimer.

Ce n'eſt point un ſyſtême chimérique que j'avance, ajoûta-t-il, emporté par ſa paſſion, je le ſens mieux que je ne puis l'exprimer, puiſqu'à préſent que je brûle de l'amour le plus violent, mon ambition en eſt redoublée. J'arrivai à la Cour le jour du combat des taureaux, uniquement occupé de mon avancement. J'étois alors ambitieux pour mon ſeul intérêt; mais depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir, mon ambition (que je croyois à ſon dernier période) eſt redoublée par rapport à vous. Je

voudrois acquérir au prix de mon ſang mille couronnes, dans le deſir de vous les offrir; mais ne pouvant ſurmonter l'impoſſibilité, il n'eſt du moins aucuns efforts que je ne ſois capable de faire pour me mettre en état d'être digne de vous.

Dom Alphonſe, reprit Dona Mathilde un peu émue, vous oubliez ſans doute que je ſuis cette même Mathilde d'Aguilar, que vous avez refuſée, au riſque d'encourir l'indignation de votre pere; & que vous êtes auſſi ce même Dom Alphonſe, qui en fuyant de Caſtille de peur de m'épouſer, m'avez écrit que vous êtiez un ambitieux *qui ne vouliez aimer que la guerre*; mais ſi vous en avez perdu la mémoire, permettez que je vous rappelle ces généreux ſentimens, en vous faiſant ſouvenir que vous & moi ſommes convenus d'aimer uniquement notre

liberté ; & pour continuer à vivre amis, de grace, reſtons dans les bornes de nos conventions.

Ah Madame, repliqua-t-il, que me reprochez-vous ? J'avoue que j'ai refuſé la fille de Dom Rodolphe d'Aguilar que je ne connoiſſois point ; mais j'ai adoré l'incomparable Dona Mathilde auſſi-tôt que j'ai eu le bonheur de la voir. Hélas, ajouta-t-il, ce n'eſt qu'à l'infidélité d'un ami que je dois mon infortune ; il ne me vanta pas votre mérite, parce qu'il en étoit trop frappé : oüi, belle Mathilde, Dom Felix vous loüa ſi foiblement, que ſon rapport auroit ſuffi pour déterminer mon éloignement à m'engager, ſi j'avois été incertain, & je n'ai pas à préſent lieu de douter qu'il n'eût dès-lors formé le deſſein de s'enrichir du tréſor qui eût été à moi, s'il avoit été aſſez déſintéreſſé pour m'en faire connoître le prix. Enfin, Ma-

dame, pourſuivit-il, je ne démens point le caractere d'ambitieux ſous lequel je vous ai paru ; au contraire je fais gloire de l'être plus que jamais, puiſque j'ai la témérité de prétendre à votre cœur ; mais, loin d'être ce même audacieux qui n'aimoit rien, & qui ne vouloit rien aimer, je ſuis un infortuné qui vous adore, & qui renoncera à la vie, s'il ne peut vaincre votre rigueur.

L'amour & la douleur qui paroiſſoient dans ſes yeux, ne permit pas à Dona Mathilde de douter de la vérité de ſon diſcours ; & malgré la colere où la mit cette déclaration, un mouvement de vanité fit paſſer dans ſon cœur un petit ſentiment de vengeance qui lui ſembla fort doux : mais ce triomphe ne la flatta qu'un moment ; & le condamnant auſſi-tôt, elle n'en devint que plus ſévere.

Dom Alphonſe, lui dit-elle ſé-

rieusement, votre destinée est entre vos mains ; je ne refuse point votre amitié, & je serai ravie de continuer à vous donner la mienne, pourvu que vous vous en rendiez digne, en ne vous obstinant pas à me parler d'un amour que je ne puis ni ne veux écouter. Si vous vous conformez à ce que la raison & vos premieres intentions vous ont dictées, nous resterons amis ; mais si vous persévérez dans cette nouvelle fantaisie, je vous fuirai avec tant de soin, que je ne serai plus exposée à vous entendre parler d'une façon qui m'offense.

Si ce que vous voulez exiger de moi, en dépendoit, répliqua-t-il, vous auriez sujet de m'imputer le refus que je fais d'accepter les conditions que vous m'offrez ; mais, Madame, il ne m'est pas possible, j'ai fait vainement pour mon propre repos, les efforts que

vous exigez ; & n'ayant pû y parvenir, il ne me reste qu'à vous aimer toute ma vie sans espoir.

Préparez-vous donc aux désagrémens qui suivront votre opiniâtreté, lui dit-elle, & ne m'en accusez pas. Mais ajoûta-t-elle avec un peu d'aigreur & de fierté, la campagne prochaine vous serez occupé par des soins qui seront trop suivant vôtre goût, pour ne vous pas guérir de cette extravagance, qui ne vous est venue que par le desœuvrement où vous-vous trouvez. La premiere bataille, rendra sans peine votre cœur à la gloire, & vous consolera de n'avoir pû conquérir le mien.

Dom Alphonse alloit repliquer & lui faire de nouvelles protestations, que rien ne seroit capable de l'effacer de son cœur, & que malgré sa cruauté, il l'adoreroit toûjours, quand ils furent interrompus par l'arrivée de Dona Lucinde, suivie

de Marie de Padille & de Dom Felix.

Comme il n'eſt point de regards ſi pénétrans que ceux d'un amant, ſur-tout quand il n'eſt point aimé, l'embarras de Dona Mathilde & le chagrin de Dom Alphonſe, qui échapperent aux regards malins de Dona Maria de Padille, n'échapperent point aux yeux clairvoyans de Dom Felix, & lui firent appréhender qu'il ne fût ſon rival (ou plutôt ne lui en laiſſerent pas le doute) il ne ſe flattoit point de s'en éclaircir par l'aveu de l'un ou de l'autre, & il n'étoit pas aſſez bien avec elle pour eſpérer qu'elle lui en fît confidence. Dans les ſentimens où il croyoit voir Dom Alphonſe, ayant même renoncé à toutes liaiſons avec lui, il n'auroit oſé lui faire de queſtion. Ainſi redoutant & déſirant tout enſemble de ſçavoir où il en étoit, ſon état n'étoit pas moins fâcheux

ni moins embarraſſant que celui de ſon rival.

Trois jours après l'entretien que Dom Alphonſe avoit eu avec Dona Mathilde Dom Gonçales d'Aguilar & Dona Théodora furent obligez d'aller à Medina Sidonia, dont il étoit Gouverneur ; elle les y ſuivit, mais Dom Alphonſe trouva le moyen de lui faire remettre avant ſon départ un billet qu'elle ne put éviter de recevoir, parce que celui qui le lui rendit lui dit, qu'il étoit de la part de Dona Lucinde, qui avoit oublié la veille, en prenant congé d'elle de lui parler d'une choſe dont ce papier l'inſtruiroit, elle l'ouvrit, il étoit ſans ſuſcription, & quoiqu'elle reconnut l'écriture de Dom Alphonſe, il étoit ouvert, elle ne le pouvoit rendre, & ne crut d'aucune conſéquence de le lire ; il contenoit ces mots.

J'aimerois mieux mourir que de

vous déplaire, adorable Mathilde; je ſuis prêt a faire tout ce qui pourra vous en convaincre, à l'exception de ceſſer de vous aimer, puiſqu'il m'eſt impoſſible; mais je me tairai, & je ſouffrirai ſans murmurer. Après cet effort, me permettez-vous de me croire le plus malheureux des hommes, & me rendrez-vous aſſez de juſtice pour convenir qu'il n'eſt point d'ardeur plus mal reconnue.

Quelqu'irritée que Dona Mathilde dut être à la lecture de ce billet, elle ne le déchira point; mais pour avoir avec elle-même un prétexte à le garder, elle s'imagina qu'elle le vouloit montrer à Dona Lucinde, pour l'obliger à partager ſon courroux ſous le prétexte que Dom Alphonſe avoit abuſé de ſon nom pour le lui faire recevoir, & la faire convenir d'une témérité qu'elle trouvoit inexcuſable, bien déterminée, (à ce qu'elle croyoit) de le brûler à ſon re-

tour à Burgos, après le lui avoir fait voir, & l'avoir fait entrer dans son ressentiment.

Pendant son absence Dona Lucinde lui écrivoit souvent & lui rendoit compte de ce qui se passoit à la Cour. Comme il y eut plusieurs Fêtes & que Doña Lucinde s'intéressoit véritablement pour Dom Alphonse, quelle l'y avoit vû plongé dans une mélancolie extrême, voulant lui en faire honneur auprès de son amie, elle lui écrivit en ces termes :

Je ne sçai ce que vous pensez de vous-même. Mais pour moi, je vous trouve fort méchante, vous empêchez que l'on ne prenne aucun plaisir aux choses les plus agréables. On va au Bal, parce qu'il n'est pas décent de se singulariser, mais on y va négligé, rêveur & mélancolique ; on feint d'écouter les plus belles voix, sans les entendre, & sans les louer, on ré-

pond hors de propos, & on a des distractions perpétuelles, on ſoupire; voilà en peu de mots, un compte exact de ce qui ſe paſſe ici de plus intéreſſant; je m'expliquerai mieux à votre retour, que je ne ſuis pas ſeule à deſirer qu'il ſoit prompt.

Dona Mathilde connoiſſoit trop l'eſtime que ſon amie avoit pour Dom Alphonſe, pour avoir beſoin de l'explication qu'elle lui promettoit, mais, quoiqu'elle ne pût déſavouer que la conduite de cet amant n'avoit rien qui dût l'irriter, ſon extrême ſévérité, & le deſſein où elle étoit de ne point s'engager à répondre à ſon amour (ni même à lui en laiſſer l'eſpoir) ne lui permettoit pas de rien dire d'obligeant pour lui, étant preſque certain que Dona Lucinde le lui feroit voir, & elle ne répondit rien ſur cet article, appréhendant encore que ſes lettres ne ſe perdiſſent, elle lui écrivoit dans les

termes les plus ménagés.

Cependant le triste Alphonse, à qui les jours sembloient des années, depuis le départ de Dona Mathilde, vivoit fort solitaire, & à l'exception des heures où son devoir le forçoit de paroître à la Cour, il fuyoit toutes les compagnies qui pouvoient le distraire de penser à elle ; Dona Lucinde étant la seule personne chez qui il fut volontairement, & cherchant à adoucir les peines que cette absence lui causoit, il fit quelques vers : mais seulement pour se satisfaire, sans intention de les laisser voir à Dona Mathilde, ni même à Lucinde, il les mit dans sa poche, & fut à son ordinaire chez cette derniere.

Quoiqu'il eût autant d'estime pour elle, qu'elle en avoit pour lui, ses fréquentes visites étoient moins dans l'intention de la voir que pour avoir un prétexte à pas-

ſer devant la porte de ſa maîtreſſe. Ses inquiétudes amoureuſes ne lui permettant point de reſter long-tems dans le même lieu, il fut à peine entré, qu'il en reſſortit; mais il y avoit aſſez été pour avoir laiſſé tomber ſes vers ; il y avoit plus de deux heures qu'il étoit rentré chez lui, quand il les trouva à dire.

Son premier mouvement fut de retourner chez Dona Lucinde pour les demander, ne pouvant les chercher ailleurs, puiſqu'il n'avoit été que chez elle. Mais faiſant réflexion ſur la diſcrétion de cette Dame, il ceſſa de s'en inquiéter, bien aſſuré que s'ils étoient entre ſes mains, il ne devoit point appréhender qu'ils devinſſent publics, penſant au contraire qu'ils pourroient avoir été vûs par des gens qui ne connoiſſoient point ſon écriture, & à qui certainement elle ne le nommeroit pas ; au lieu qu'en les allant demander, il ſe

donneroit à connoître, ou que s'ils étoient tombés autre part, ils ne pouvoient être d'aucunes conſéquences, perſonne n'y étant nommé.

Après quelques momens de réflexions, loin de continuer à s'embarraſſer du ſort de ces vers, il trouva que le hazard l'avoit bien ſervi en les mettant dans les mains de Dona Lucinde, ſans qu'elle les tînt de lui. Toute la vrai-ſemblance étant qu'ils ne pouvoient être ailleurs; & convaincu de ſes bontés, il ne fit nul doute qu'elle ne les envoyât à Dona Mathilde, mais un évenement ſur lequel il ne comptoit pas, les mit en d'autres mains, à qui il ne les eût pas voulu confier.

Ce fut Dom Felix, qui étant entré chez Dona Lucinde au moment que ſon rival venoit d'en ſortir, apperçut à terre le papier que Dom Alphonſe avoit laiſſé tom-

ber il le releva ; mais Dona Lucinde le lui ayant repris, elle l'ouvrit sans sçavoir ce qu'il contenoit, quand ayant jetté les yeux dessus, Dom Felix lui dit qu'il en connoissoit l'écriture, qui étoit certainement celle de Dom Alphonse. Dona Lucinde la reconnut aussi-vîte que lui ; mais pour ne point affecter de mystere, elle consentit qu'il lût les Vers qui faisoient l'objet de sa curiosité ; ce ne fut toutefois qu'après les avoir parcourus, & avoir connu qu'ils ne contenoient rien de positif. Il lut tout haut.

Quel chagrin me dévore, & quel mortel ennui,
Me fait dire à toute heure & le jour & la nuit,
Quand reviendra le jour, sans qui rien n'est aimable ?
Quand reviendra la nuit, repos d'un misérable ?
Hélas ! mes vains souhaits à quoi prétendez-vous ?

Croyez

Croyez-vous me tromper, en trompant les
jaloux?
Inutiles desirs je vous entends sans peine;
Vous voulez dire enfin, quand reviendra
Climene?

Je ne me suis point trompé, dit DomFelix, ces Vers sont certainement de Dom Alphonse; & ajouta-t'il avec chagrin, ils sont tous nouveaux. Je ne crois pas qu'il fût difficile de nommer la Climene dont l'absence les a causés.

Pour moi, reprit Dona Lucinde, en les lui tirant des mains, je ne me pique point de tant de pénétration, ne cherchant jamais à déviner ce que l'on n'a pas envie de m'apprendre. Dom Felix, à qui cette réponse fit remarquer son imprudence, se tut, & n'en fut pas moins convaincu qu'il avoit deviné trop juste pour son repos. Il se retira quelques momens après.

Ce fut en cette occasion que l'amour & l'amitié commencerent à combattre dans son cœur ; mais ce combat trop inégal ne dura pas longtems, & l'amitié fut bientôt vaincue. Dom Felix se persuadant qu'après avoir été témoin & confident des premiers sentimens de Dom Alphonse, il n'y auroit aucune perfidie de sa part, à s'abandonner à son penchant ; & que son rival ne pourroit pas avoir sujet de se plaindre de lui, pourvu qu'il le prévînt en lui déclarant son amour le premier, sans lui donner le tems de lui apprendre le sien ; qu'en prenant cette précaution, il feroit suffisamment justifié, ou du moins que si l'amitié s'en offençoit encore, il auroit satisfait à la bienséance. Ce parti étant ainsi pris, il fut sans tarder chercher Dom Alphonse, qui se promenoit seul dans les Jardins du Palais, où il s'abandonnoit à une pofonde rêverie.

Il l'aborda d'un air ſi contraint, que leur embarras fut réciproque, ne ſçachant par où commencer un diſcours que la froideur de Dom Alphonſe ne facilitoit point. Après quelque moment de ſilence, Dom Felix voyant que ſon rival ne paroiſſoit pas diſpoſé à le rompre, il prit enfin la parole.

Il y a longtems, lui dit-il, que je cherche l'occaſion de vous découvrir un ſecret qui m'eſt ſi important, que je veux profiter de ce moment pour vous en faire confidence, & pour vous prier de m'aſſiſter de vos conſeils, même de votre protection auprès de Dona Mathilde: c'eſt elle que j'adore mais comme elle eſt auſſi fiere que belle, je n'ai oſé lui déclarer mon amour: j'y ſuis réſolu cependant, & j'attends ſon retour avec impatience pour m'aſſurer de ma deſtinée. Je n'ignore pas l'eſtime & la confiance qu'elle a en vous, con-

tinua-t-il ; je me persuade que si vous voulez bien lui parler en ma faveur, je la trouverai moins sévere.

Ce prétendu secret n'en étoit pas un pour moi, répartit Dom Alphonse, & je ne suis point à ce moment à connoître que vous l'aimez : je suis même fort trompé si cet amour n'est pas né le jour que vous vintes à Burgos pour lui porter ma premiere Lettre. Il ne me surprend point ; mais, ajoûta-t-il plus seichement qu'il n'auroit voulu, ce qui me surprend extrêmement, c'est la proposition que vous me faites de vous servir en cette occasion.

Je ne prétens point vous cacher, repliqua Dom Felix, que mon amour n'ait effectivement commencé dès cette premiere visite ; mais je ne m'en crois pas plus coupable envers vous. Il vous doit être indifférent que je l'aime,

puiſque vous n'avez pas voulu l'aimer, & que vous n'y prenez aucun intérêt particulier. Votre détachement pour ce qui la regarde ayant été juſqu'à ne me pas permettre de vous en faire le portrait, & juſqu'à aimer mieux ſortir du Royaume que de l'épouſer ; cela poſé, je ne vois pas ſur quoi porte votre étonnement quand je vous prie de me la rendre favorable.

Ah, s'écria Dom Alphonſe ; vous n'eutes pas de peine à me ſatisfaire, lorſque je vous priois de ne m'en point parler ; ce fut votre ſeul intérêt qui fut le motif de cette complaiſance : vous gardâtes un ſilence qui auroit troublé vos projets ſi vous l'euſſiez rompu, & ſi en ami fidéle vous m'euſſiez inſtruit malgré moi de la valeur du bien que je refuſois faute de le connoître. Ce fut vous ſeul que vous enviſageâtes dans la conduite que vous tintes ; c'eſt donc vous

que je dois envisager aussi comme l'unique cause de mon infortune : enfin, c'est par vous seul que je me trouve aujourd'hui le plus malheureux de tous les hommes ; car pour vous rendre confidence pour confidence, je vous déclare que j'aime Dona Mathilde, que je l'aimerai toute ma vie, que j'envisage sa possession comme un bien que vous m'avez fait perdre ; mais, poursuivit-il, d'un ton animé, j'aurai au moins la douceur d'empêcher que personne ne la possede à mon préjudice.

Nous avons l'un & l'autre si peu de part au cœur de cette Belle, reprit Dom Felix, qu'il y auroit de l'injustice à nous haïr à son occasion. Si la haine ne doit naître que des préférences, nous n'en avons pas obtenu jusqu'à ce jour, mais encore nous ne voyons aucunes apparences à en obtenir.

Vous raisonnez trop prudem-

ment pour un homme amoureux, repliqua brusquement Dom Alphonse, rien ne prouve mieux ni plus clairement que vous l'êtes moins que moi. Mais cruel ami, que ne me disiez-vous à Palencia ce que vous me dites aujourd'hui à Burgos ?

Hélas, répondit Dom Felix, je vous aurois dit ce que j'ignorois moi-même. Il est vrai que je fus frappé des attraits de Dona Mathilde; mais loin de prendre ces sentimens pour de l'amour, je les regardois comme un tribut que l'on ne peut refuser sans injustice à une personne aussi parfaite. Ayant connu dans la suite les mouvemens qui me guidoient, je ne me crus pas obligé de les combattre; me croyant certain que je n'entrerois jamais en concurrence avec vous, qui y aviez renoncé si authentiquement que je ne pou-

vois croire que vous fussiez capable de l'aimer.

Vous prononcez votre condamnation, interrompit Dom Alphonse, il n'est pas possible que vous soyez fortement amoureux, & que vous pensiez qu'il y ait quelqu'un qui puisse voir l'objet de votre amour sans l'aimer aussi : puisque cette passion est si foible, dans votre cœur, rien ne sera plus aisé que de vous en guérir ; mais pour moi qui l'aime par-dessus toute chose, je vous proteste que rien ne peut être capable de m'en détacher.

Vos sentimens sont les miens, dit Dom Felix, quoique je n'ose espérer d'être plus heureux, je jure de l'adorer jusqu'à la fin de mes jours, & je ne puis me refuser la triste satisfaction de vous reprocher que c'est vous seul qui avez causé mon infortune, en m'obligeant, par une bizarrerie inexcusable à

voir cette Belle, à l'entretenir, & à la connoître (par conſéquent) à l'aimer. Enfin, Dom Alphonſe, ſongez pour ma juſtification, que je l'ai aimée le premier, que je ne vous ai point offenſé, n'ayant pu prévoir votre amour; & que je vous ai découvert le mien, ſans avoir lieu de croire que j'allois trouver en vous un rival.

Quoique les raiſons de Dom Felix euſſent une apparence plauſible, elles ne prirent point ſur l'eſprit de Dom Alphonſe, qui lui répliqua aigrement que ce n'étoit que par une diſcrétion intéreſſée qu'il ne l'avoit pas déſabuſé malgré lui, & qu'il ne l'avoit pas forcé à lui rendre juſtice; ajoûtant qu'en laiſſant naître cet amour dans ſon cœur, il ne l'avoit pu faire ſans bleſſer la probité, puiſqu'il ignoroit ſi, malgré ſes répugnances & les obſtacles que Doña Mathilde & lui faiſoient naître, il ne

feroit point forcé à l'époufer.

Dom Felix l'affura que fi cela fût arrivé, il n'auroit rien négligé pour vaincre fa paffion; étant convaincu qu'alors il ne l'auroit pu conferver fans offenfer fon devoir. Combattez-la donc, reprit-il, & ne tardez point à la vaincre; car je fuis le même qui devoit être fon époux, & qui prétend faire tous mes efforts pour faire valoir les droits que fon pere & le mien m'avoient donnés.

Il n'en eft plus tems, reprit Dom Felix, je ne fuis plus en état de vous faire ce facrifice; l'amour a pris de trop fortes racines dans mon cœur, je vous le promettrois inutilement; j'aime Dona Mathilde, & je l'aimerai jufqu'au trépas. Aimons-la donc, repliqua Dom Alphonfe, & haïffons-nous auffi cordialement que nous nous fommes aimés, la qualité de rival étant incompatible avec celle d'a-

mi. J'y consens, reprit Dom Felix, quoique jusqu'à ce jour votre amitié m'ait été précieuse, si je ne la puis conserver sans renoncer à mon amour. Je n'y prétens plus rien; & pourvu que je sois assez heureux pour me faire aimer de Dona Mathilde, je me consolerai aisément de ne le plus être de vous.

Vous pourriez connoître à vos dépens, repliqua fierement Dom Alphonse, que ma haine est plus dangereuse que vous ne le pensez, & que je ne laisse pas assez de tems à ceux que je haïs pour faire commodément des conquêtes.

J'en veux bien courir le risque, répondit Dom Felix du même ton. En disant ces mots, il mit l'épée à la main. Dom Alphonse en fit autant. L'ardeur qui les animoit auroit peut-être été funeste à tous deux; mais elle fut ralentie par l'arrivée de Dom Pedre qui parut

à l'autre bout du Jardin ; il étoit trop éloigné pour les connoître ; & ſans ſçavoir qui ils étoient , il ordonna à ceux de ſa ſuite de venir les ſéparer, & de les lui amener.

Quoique ces deux rivaux fuſſent occupés de leur combat, ils l'apperçurent à l'inſtant ; & leur animoſité faiſant place à la ſûreté de leur Maîtreſſe , ils s'inviterent réciproquement à cacher le motif de leur querelle, étant également à craindre pour elle , & pour eux que Dom Pedre en fût informé.

Ils obéirent ſans réſiſtance à l'ordre de s'en approcher. Ce Prince s'étonna en les voyant, de ce que deux amis auſſi unis qu'ils l'avoient toûjours paru, pouvoient avoir eu une diſcuſſion aſſez conſidérable, pour qu'elle les engageât à ſe battre ; il voulut ſçavoir le ſujet de ce combat. Dom Alphonſe ſuppoſant à l'inſtant une hiſtoire

qu'il disoit s'être passée à l'Armée, & qui s'étant renouvellée dans leur conversation, les avoit porté, disoit-il, à s'échauffer au point d'en venir aux mains.

Il donna un air si naturel à son récit, que le Prince n'eut pas le moindre soupçon que la chose ne se fût passée comme il le disoit, il leur donna des gardes en attendant que le Roi en eût décidé. Cette querelle étant parvenue jusqu'à lui, il les accommoda d'autorité absolue, leur ordonnant de bien vivre ensemble, ce qui fut exactement exécuté, Dom Felix, honteux d'avoir attaqué un ami qu'il ne pouvoit se déguiser qui avoit un si grand sujet de se plaindre, le fut voir pour le prier d'excuser son emportement. Dom Alphonse, répondit à ses honnêtetés avec toute la générosité possible, & toutes les politesses que lui pût permettre leur concurrence; ils

ſe promirent que ſi Dona Mathilde ſe décidoit en faveur de l'un ou de l'autre, le malheureux ne penſeroit point à troubler le bonheur de ſon rival, & qu'il ſupporteroit ſa diſgrace ſans en murmurer ni chercher à lui nuire.

Dona Lucinde envoya à ſon amie, (comme Dom Alphonſe l'avoit prévu) les vers qu'il avoit fait ſur ſon abſence, & ſans ſavoir le motif de leur combat, elle lui manda que Dom Felix & lui s'étoient battus.

Dom Alphonſe avoit d'autant plus de ſujet de ſe croire malheureux, que l'amour & l'ambition ſembloient s'être accordés pour le tourmenter. Dom Fernand de ſon côté déploroit ſon infortune; il étoit fort bien auprès du Roi, & ſon frere poſſédoit toute la faveur de Dom Pedre; mais ce Prince fier & cruel, qui étoit ſon rival, devoit être un jour ſon maître; à

ces inquiétudes, se joignoit la plus douloureuse des circonstances ; il étoit certain de n'être point aimé, & toutes les apparences lui disoient qu'il ne le seroit jamais ; sur-tout, n'osant rendre des soins à celle qu'il aimoit.

L'importance des services qu'avoit rendu Dom Alphonse le faisoit recevoir d'une façon fort obligeante par le Roi & par l'Infant.

Pendant ces divers mouvemens Dona Mathilde revint à Burgos avec Dona Théodora ; le lendemain de leur arrivée, toute la Cour les fut voir, & on fit à cette premiere des complimens sur l'augmentation que l'on admiroit à sa beauté.

Elle eut quelque chagrin d'apprendre ce qui s'étoit passé entre ses amans, quoiqu'elle ne fût pas entiérement persuadée qu'elle y avoit part, la crainte de trouver quel avoit été le sujet de leur

querelle, lui fit garder le ſilence ; & feindre d'ignorer cette aventure, vivant d'une façon ſi réſervée avec eux, qu'ils furent fort long-tems avant de trouver le moment de lui parler en particulier, & ſans qu'il leur fût poſſible de connoître comment ils étoient dans ſon eſprit.

Elle les eſtimoit tous deux autant qu'elle haïſſoit Dom Fernand, & qu'elle mépriſoit Dom Pedre, à quoi ſe joignit une augmentation d'horreur pour lui, que tout le reſpect qu'elle devoit à ſon Prince, avoit peine à contenir depuis qu'elle lui avoit entendu vanter le trait de l'hiſtoire de Caligula, où ce monſtre après avoir loué extrêmement la beauté de ſa maîtreſſe, s'écria en lui touchant le col : *D'un ſeul mot, je puis anéantir ces attraits, & faire tomber à mes pieds cette tête charmante.* Ce cruel étoit ſi enchanté du charme

qu'il trouvoit dans cette barbare expreſſion qu'il la rappelloit ſans ceſſe, & qu'il prétendoit avoir été prononcée pour faire comprendre juſqu'où doit aller la puiſſance d'un Souverain, ajoutant que les Monarques doivent faire conſiſter leur gloire & leur plus grand plaiſir, à ſentir qu'ils ſont maîtres de la vie de tous ceux qui les environnent, & que ceux qui agiſſoient par les foibles maximes que l'on qualifioit du nom de bonté, ne méritoient pas de régner.

Quoique Dom Alphonſe n'entretînt plus Dona Mathilde de ſon amour, il s'inſinuoit inſenſiblement auprès d'elle ſous la marque de l'eſtime & de l'amitié; elle en avoit plus pour lui que pour aucun autre, n'ayant point pour Dom Felix les mêmes ſentimens; mais elle ſe gardoit de lui faire connoître cette flateuſe différence, tandis qu'il n'oublioit rien

pour la mériter, & qu'il étoit incertain de son sort ; Dom Fernand, (le croyant plus heureux qu'il ne pensoit l'être) commença à rechercher l'amitié de Dom Felix avec empressement, quoiqu'il l'eût toujours haï sans déguisemens jusqu'à ce jour où leur intérêt commun les réunit ; mais ce fut sans cesser de se haïr ; Cette haine étant de leur amour propre qui leur persuadoit l'un de l'autre, que puisqu'ils n'étoient pas aimés il falloit que leur maîtresse fût prévenue pour... Dom Felix se nommoit Dom Fernand, & ce Dom Fernand croyoit que c'étoit Dom Felix qui lui faisoit obstacle.

Ce dernier, cependant n'étoit pas si fortement persuadé de l'avantage de Dom Fernand, & depuis son combat avec Dom Alphonse, rendant malgré lui justice à la supériorité de son mérite sur

celui de Dom Fernand, il ne doutoit point qu'après l'aveu qu'il lui avoit fait de ſon amour, il ne devînt victorieux du cœur de Dona Mathilde s'il ne l'étoit pas déjà.

Dom Felix ne fut pas long-tems ſans communiquer ſes ſoupçons à Dom Fernand, qui n'y trouvant que trop de poſſibilité, le détermina à concerter avec lui tous les moyens de troubler Dom Alphonſe, peu content de lui nuire dans ſes projets amoureux, il n'épargna rien pour troubler auſſi ceux de ſon élévation, étant convaincu que l'ambition ſatisfaite ſert preſque toûjours à faire réuſſir l'amour.

Sur ce principe, & peut-être ſur la jalouſie de fortune qu'il leur inſpiroit, ils prirent le parti de s'oppoſer à tout ce qu'il avoit deſſein d'entreprendre, aveuglé par ſa paſſion, mais ſans pouvoir ſe cacher à lui-même l'indignité de

son procédé, Dom Felix se prépara à lui nuire en toutes occasions. Il n'osa cependant faire connoître à Dom Pedre le seul rival qu'il eût à redouter, ce ne fut point par les mouvemens d'une générosité qu'il ne ressentoit plus. Mais dans la seule appréhension que par une juste représaille en se servant des mêmes armes, il ne le perdît à son tour dans l'esprit de l'Infant, & qu'il ne révélât à son Prince que l'accusateur étoit aussi coupable que l'accusé; Ce même motif força Dom Fernand au silence.

Les raisons qui portoient les deux rivaux à se taire, firent ignorer à Dom Pedre, que Dom Alphonse fût son rival. Mais il n'eut pas besoin de cette connoissance pour le prendre en aversion, son mauvais caractere lui faisant envisager avec fureur la haute réputation qu'il s'étoit acquise en pro-

diguant ſon ſang pour le ſervice d'un Etat où il devoit régner ; enfin il le déteſtoit malgré l'air affable qu'il affectoit avec lui, parce qu'après s'être diſtingué à la guerre, il ſe diſtinguoit tous les jours à la Cour ; ce qui augmentoit ſon aigreur venoit encore de ce qu'il n'oſoit faire paroître publiquement une haine ſi déplacée ; mais cherchant avec ſoin toutes les occaſions de le mortifier, il ordonna ſecrettement à un de ſes confidens qui avoit beaucoup de facilité à s'énoncer, de le contredire dans tout ce qu'il diroit, & de le tourner en ridicule par tout.

Ce favori exécuta exactement ſa commiſſion, mais il n'en tira aucun avantage, quelqu'éloquent qu'il fût ; comme Dom Alphonſe ne lui cédoit point dans cette partie, & que la raiſon étoit toûjours la baſe de ſes diſcours, il lui fut facile de renverſer les raiſonne-

mens de ſon antagoniſte, qu'il aſſé de connoître que ce qu'il faiſoit pour le détruire, tournoit ſans ceſſe à ſa gloire, ne voulant rien épargner pour ſatisfaire ſon Prince, mais n'étant peut-être pas aſſez brave pour s'expoſer l'épée à la main, contre un ennemi de qui la valeur lui étoit connue, il s'adreſſa à deux autres courtiſans de ſon caractere, qu'il connoiſſoit aſſez courageux, & aſſez étourdis pour entreprendre des combats dans la vue de plaire à l'Infant quoique ce fût ſans le moindre ombre de juſtice.

Ces jeunes fous ravis de trouver une occaſion de faire leur cour, firent à Dom Alphonſe l'un après l'autre, une querelle ſans fondement, ſur des ridicules prétextes, mais ils en reçurent la confuſion complette, parce que Dom Alphonſe ſortit de ces deux affaires glorieuſement, comme il

faisoit en toutes occasions, & qu'ils eurent la honte de demander la vie à un homme qu'ils avoient insulté aussi mal à propos ; le peu de succès que Dom Pedre eut dans toutes ses diverses entreprises, l'obligea à cesser de le faire persécuter, mais redoubla la haine qu'il avoit contre lui.

Tandis que les démarches que les ennemis de Dom Alphonse faisoient, ne servoient qu'à ajoûter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avoit déja, ses démarches personnelles avoient tout un autre succès, rien ne lui étoit favorable auprès de Dona Mathilde, s'il osoit enfraindre la loi qu'elle lui avoit prescrite de ne lui point parler de son amour, elle s'en courrouçoit si fort, qu'elle le menaçoit de le bannir pour jamais d'auprès-d'elle, & par une bisarerie sans égale, si pour éviter les occasions de lui déplaire, ou de lais-

ſer connoître en public les ſentimens qu'il avoit pour elle, il la fuyoit, elle lui en ſavoit mauvais gré, & le lui témoignoit par la froideur dont elle le recevoit en le revoyant.

Si au contraire, il s'aſſujettiſſoit à lui faire ſa cour, elle trouvoit qu'il affectoit par vanité des ſentimens, qu'il ne pouvoit ignorer qui lui déplaiſoient, & s'il la faiſoit au Roi avec aſſiduité, elle diſoit d'un ton piqué à Dona Lucinde, qu'elle étoit ravie que l'ambition l'eût guéri de l'amour prétendu, qu'il diſoit avoir pour elle; mais après cette bouraſque, ſi en ſuivant le vrai penchant de ſon cœur, il s'abandonnoit de nouveau à la douceur de la ſuivre, elle s'en offenſoit encore, & lui faiſoit connoître qu'elle n'approuvoit pas ſa conduite; alors il prenoit le parti de ne paroître chez elle que rarement, ſe contentant

de la voir dans les maiſons où elle alloit le plus ſouvent, cet expédient ne lui réuſſiſſoit pas mieux que les autres, & elle lui faiſoit entendre qu'elle étoit perſuadée que ce n'étoit point elle qu'il cherchoit dans des lieux où elle prétendoit qu'il n'étoit attiré que par le plaiſir de voir la bonne compagnie, ſans qu'elle y eût aucune part.

Etant un jour chez Dona Lucinde, où Jacinte, Padille, Doriſtée & pluſieurs autres ſe trouverent de même qu'un grand nombre de courtiſans; Dom Alphonſe y vint auſſi; la converſation ſe tourna ſur une queſtion que fit Dom Fadrique de Roxas, il demanda quelle étoit la faveur la plus douce, que pût accorder une belle à ſon amant ſans ſe trop engager.

Les uns dirent qu'ils ne trouvoient rien de plus flateur, qu'un

regard favorable lancé au travers de ceux des jaloux, d'autres soutenoient que le plaisir de recevoir une lettre devoit être préférée, que la preuve des sentimens d'une maîtresse, que l'on pouvoit relire cent fois étant de plus longue durée que n'étoit un regard, devoit aussi être plus désirée; un autre répondit qu'il trouvoit qu'un soupir bien sincére, devoit être le souverain bien; mais tandis que chacun disoit tout haut son sentiment, & donnoit des raisons pour le rendre préférable à ceux des autres, Dom Alphonse s'approchant de l'oreille de Dona Mathilde, auprès de qui il étoit assis, lui dit tout bas:

Il me vient à la fantaisie
Un assez bizarre bonheur.
Je voudrois pour punir votre extrême rigueur,
Vous donner de la jalousie.

A peine eut-il fini de parler, que Dona Mathilde, en rougissant, lui répondit sur les mêmes rimes :

Cette bizarre fantaisie
Vous rendroit plus infortuné.
Si j'avois de la jalousie,
Je bannirois celui qui me l'auroit donné.

Dom Alphonse qui avoit crû faire un jeu de ces mots, fut un peu interdit à cette réplique. Il alloit encore repartir pour justifier son intention, quand ils entendirent la maligne Padille, qui levant exprès la voix : quoiqu'il semble que celles de mon sexe ne doivent pas s'expliquer quand il s'agit de matiere galante, dit-elle, je ne puis résister au plaisir de dire, que j'imagine une satisfaction, à qui tout autre doit céder, c'est lorsqu'un amant occupe assez agréablement celle qu'il aime pour l'engager à oublier

qu'ils ſont en compagnie, & à faire la converſation particuliere ſans ſonger que les perſonnes qui en ſont témoins, doivent en être également offenſées, que la bienſéance qui ne le permettroit pas ſi on la conſultoit.

Dona Mathilde ne pouvant douter que ce ne fût à elle que Padille eût voulu parler, ſans en témoigner ni dépit ni embarras, reprit froidement, que pour qu'il fût permis de regarder ce qui n'étoit ſouvent qu'un effet du hazard, comme une faveur, il falloit ſuppoſer que la Dame écoutoit, ou répondoit avec complaiſance, & ajouta t elle, ce ne feroit pas encore une preuve qu'elle favoriſât beaucoup cet amour, je crois au contraire que c'en feroit une oppoſée, parce qu'il n'eſt guere croyable que deux amans qui ſont aſſez unis pour faire des conférences ſecrettes ſoient aſſez indiſcrets pour laiſſer

éclater leur intelligence, en se faisant remarquer en public d'une façon si affectée.

Presque toute la compagnie fut de cet avis, mais sans continuer à soutenir le sien, Padille leur fit connoître par un sourire malin, que le sentiment général ne l'en avoit pas fait changer; quoique cette dangereuse personne fût persuadée que ce n'étoit que le hazard qui avoit fait que Dom Alphonse eût parlé bas à Dona Mathilde, elle ne laissa pas de dire à un cavalier qui étoit auprès-d'elle: que cette belle n'étoit pas si fiere qu'elle le paroissoit, & qu'elle recevoit les assiduités de Dom Alphonse, sans chagrin. Ceux de qui je tiens cette nouvelle, ajouta-t-elle, m'ont assûré qu'il n'avoit plus rien à désirer.

Ce courtisan qui étoit ami de Dom Alphonse, connoissant l'esprit pernicieux de Padille, & quoi

que Dom Pedre ne parût pas amoureux de Mathilde, en ayant du ſoupçon ſur le bruit public, il l'obſervoit par pure curioſité, & ſe doutant à ſes mouvemens d'une partie de la vérité, il frémit du riſque que Dom Alphonſe couroit, ſi ce diſcours alloit juſqu'aux oreilles du Prince, il ſe crut obligé de l'avertir de ſe contraindre, afin que s'il avoit quelque fondement, il pût le diſſiper par une plus grande circonſpection; mais en lui donnant cet avis, il refuſa de lui dire le nom de la perſonne de qui il le tenoit, ne voulant pas commettre Dona Maria de Padille.

Dom Alphonſe, nia fortement qu'il y eût aucune vérité à ce que ſon ami lui diſoit, mais il en conçut une violente jalouſie, en s'imaginant qu'il y avoit quelqu'uns de ſes rivaux qui étoient peut-être préférez, & qu'ils faiſoient courir ce bruit pour cacher leur intri-

gue, ou qu'ils l'avoient inventé pour le faire parvenir jufqu'à Dona Mathilde, afin qu'elle crût qu'il venoit de lui, & qu'elle lui en voulût du mal.

Effectivement, Padille qui ne trouvoit de fatisfaction qu'en ce qui chagrinoit quelqu'un, & qui aimoit encore moins Dona Mathilde que les autres beautés de la Cour, parce qu'elle en étoit la plus parfaite, n'eût pas de peine à la faire inftruire de ce prétendu bruit, & à lui perfuader qu'il étoit public.

Ce malin deffein eut tout le fuccès qu'elle en pouvoit defirer, & il lui caufa un chagrin fort confidérable, dans l'appréhenfion que cela ne fît tort à fa réputation. Voulant faire ceffer ces difcours, elle fit prier Dom Alphonfe par fon amie Lucinde de ne plus venir fi fouvent chez Dona Théodora.

Dom Alphonfe qui étoit certain

qu'un pareil traitement ne lui étoit pas dû, en fut au déſeſpoir, & il forma la réſolution de ne rien épargner pour ſe guérir d'un ſi malheureux amour. Après avoir tenté pluſieurs moyens qui lui parurent auſſi inutiles les uns que les autres, il voulut eſſayer ſi la diverſion ne lui ſeroit point favorable; & ne trouvant perſonne plus propre à l'aider dans ce deſſein que la jeune Doriſtée, il s'accoûtuma à lui parler plus ſouvent qu'à ſes Compagnes, lui donnant toutes les préférences extérieures dont il trouva l'occaſion; il danſa pluſieurs fois avec elle à un bal où étoit toute la Cour, ſans faire aucune démarche pour danſer avec Dona Mathilde, qui en eut un dépit, aſſez fort pour l'étonner. Elle s'en demanda la cauſe à elle-même; & ſe croyant au-deſſus de ces minuties de préférence qui brouillent ſouvent les meilleures amies, elle ne put deviner

pourquoi elle en étoit ſi émuë. Cela fut juſqu'à ne pouvoir s'empêcher de parler à Dona Lucinde des procédés de Dom Alphonſe ; mais avec quelqu'affectation qu'elle jouât l'indifférence, en diſant qu'elle étoit ravie de ce qu'il étoit amoureux de Doriſtée, pour qui elle avoit, diſoit-elle, beaucoup d'affection, & qu'elle ajoûta que ce nouvel amour lui faiſoit d'autant plus de plaiſir, qu'il la délivroit des importunités de Dom Alphonſe, qui ne lui tenant plus un langage qu'elle ne vouloit point entendre, lui laiſſeroit la liberté de vivre avec lui, comme avec un ami qu'elle auroit eu regret à perdre ; ce qui ſeroit arrivé indubitablement, s'il eût perſiſté dans ſes diſcours amoureux.

Quelque ſoin qu'elle prît à cacher la peine que ce changement lui cauſoit, Dona Lucinde démêla

malgré elle quels étoient ses véritables sentimens ; & la connoissant trop sincere pour croire qu'elle voulût lui en imposer, elle conclut que cette belle fille s'abusoit elle-même, sans connoître l'état de son propre cœur.

Dom Fernand & Dom Felix ne tarderent pas à s'appercevoir du changement extérieur de Dom Alphonse ; & ne croyant plus rien avoir à redouter de sa part, leur haine reprit de nouvelles forces, en conservant toutefois l'extérieur de l'honnêteté, à quoi leur union précédente les tenoit liés, pour ne pas offenser la bienséance ; & malgré leur animosité réciproque, ils ne laissoient pas de concerter ce qui pouvoit leur être utile contre Dom Alphonse. Ne pouvant se satisfaire dans d'autres occasions, pour ne point négliger celle qui se présentoit de lui faire quelque chagrin, ils n'ou-

blierent pas de publier ſon amour pour Doriſte ; & Padille qui trouvoit le ſouverain bien à débiter quelques nouvelles propres à déplaire, s'imaginant que peut-être Dona Doriſtée avoit quelque raiſon pour ſouhaiter que cet amour ne fût poin· divulgué, ſervit d'écho aux Amans ſecrets de Dona Mathilde, en ſorte que l'on en parloit en ſa préſence comme d'une choſe aſſurée. Cette méchanceté de Padille produiſit un effet contraire à ſes deſirs, en ce qu'elle l'abuſa elle-même, & qu'elle effaça de ſon eſprit, de même que de celui de l'Infant (à qui elle l'avoit dit comme aux autres) que Dom Alphonſe fût amoureux de Dona Malthide.

Quoique ceux qui débitoient cette nouvelle la cruſſent certaine, les apparences n'en étoient pas moins fauſſes. Dom Alphonſe n'avoit jamais parlé d'amour à Doriſtée, leurs entretiens n'ayant ja-

mais roulé que sur des choses indifférentes ; mais sa beauté, & leurs fréquentes conversations, étoient plus que suffisantes pour persuader qu'elle en étoit aimée. Dona Mathilde le crut comme tout le monde, & elle en eut un extrême déplaisir ; mais elle étoit trop fiere pour témoigner ce qu'elle en pensoit, pas même à Dona Lucinde.

Quoique l'humeur que la concurrence & le triomphe de Doristée lui donnoit contre cette innocente cause de ses inquiétudes, l'en fît parler peu favorablement, elle ne s'en appercevoit pas, tenant à son amie des discours dictés par le dépit, qui n'étoient nullement à la louange de la beauté, ni de l'esprit de sa rivale. L'intérêt l'aveuglant à ce sujet, suspendoit son équité naturelle, & la faisoit parler souvent différemment de la façon dont elle avoit pensé avant d'être si injustement prévenuë.

Elle trouvoit que cette jeune personne n'étoit plus belle, qu'elle changeoit effroyablement, étant devenue à ses yeux d'une pâleur désagréable ; dans une autre occasion, elle disoit qu'elle se mettoit si mal, qu'elle en étoit ridicule, trouvant de même à redire à tout ce qu'elle faisoit. Elle n'avoit jamais bien dansé, sa voix etoit fausse & affectée ; enfin elle ne pouvoit rien dire, ni rien faire, qui ne déplût à Dona Mathilde.

Elle se contenoit mieux au sujet de Dom Alphonse, qu'à celui de Dona Doristée, ne le nommant jamais, mais elle ne pouvoit s'empêcher de rougir de courroux toutes les fois qu'elle jettoit les yeux sur lui. Il étoit trop amoureux, pour que ces divers mouvemens lui échappassent, & il se flatta que si elle ne répondoit pas à son amour aussi tendrement qu'il l'eût desiré, il ne lui étoit pas du moins

ſi indifférent qu'il l'avoit cru. Des ſignes auſſi équivoques étant également propres à exprimer l'amour & la haine, il réſolut quoiqu'il lui en dût coûter, de s'aſſurer de ſon ſort, & il n'en trouva point de plus sûr moyen que de continuer ſes aſſiduités auprès de la belle Doriſtée. Les diſcours du Public, les ſoins de Padille, de DomFelix & de DomFernand, enchériſſant encore ſur les apparences, on en fut juſqu'à dire qu'ils alloient ſe marier.

C'en étoit trop pour exciter la jalouſie de Dona Mathilde, qui douta d'autant moins de cette nouvelle, qu'elle l'appréhendoit davantage, quand la fortune ſecondant l'intention de ſon Amant, lui fournit l'occaſion de s'expliquer, en rendant les apparences encore plus fortes & plus vraiſemblables, par une aventure qui ne ſembloit pas douteuſe.

Un ami de Dom Alphonſe nommé Dom Arſenio, étoit amoureux d'une perſonne qui lui avoit donné ſon portrait ; & cet Amant voulant en témoigner ſa reconnoiſſance à ſa Maîtreſſe, pria Dom Alphonſe de lui adreſſer quelques Vers ſous ſon nom, par forme de remercimens.

Dom Alphonſe ravi de lui rendre ce bon office, travailla en diligence, & lui envoya les Vers qu'il demandoit, pour qu'il les tranſcrivît, le priant de lui en renvoyer l'original, Domeſtique qui les portoit ayant ordre de les attendre.

Dom Arſenio, ne perdit pas de tems, & en ayant fait un paquet il les rendit ſur l'heure au porteur ; mais cet homme à qui Dom Alphonſe avoit donné un autre paquet à porter à Dona Lucinde, qui contenoit quelques chanſons qu'elle lui avoit deman-

dées, les ayant tous deux entre les mains, ſe trompa en lui remettant celui que Dom Arſenio lui avoit rendu, & porta à ſon maître celui qu'il auroit dû donner à Lucinde.

Comme elle croyoit ſavoir ce que cette enveloppe contenoit, elle ne ſe preſſa pas de l'ouvrir, ne s'en ſouvenant que l'après dîné, où Dona Mathilde étant entrée chez elle au moment qu'elle la décachetoit, fut préſente à l'ouverture qu'elle en fit; mais au lieu des vers qu'elle croyoit trouver, elles furent également ſurpriſes d'en voir qui contenoient de tendres rémercimens ſur le préſent d'un portrait donné par une maîtreſſe adorée.

L'étonnement de Dona Lucinde fut d'autant plus grand, qu'elle ne pouvoit penſer que Dom Alphonſe les lui eût envoyés pour les préſenter à Dona Mathilde,

qu'elle étoit certaine qui ne lui avoit pas fait un ſemblable préſent, & ne comprenoit point quel caprice ou quelle politique faiſoit agir Dom Alphonſe en faiſant paſſer par ſes mains une telle galanterie, & à quel propos il l'en vouloit faire la confidente.

Elle ne put être aſſez maîtreſſe de ſes mouvemens pour que cet embarras ne parût pas ſur ſon viſage, Dona Mathilde qui le remarqua facilement, & qui avoit reconnu l'écriture de Dom Alphonſe voulut abſolument ſavoir d'où provenoit cet air interdit ; comme il n'étoit pas poſſible à Dona Lucinde de le lui cacher elle fut obligée de lui laiſſer lire ce papier, qu'elle ne put examiner ſans entrer dans une ſi grande colere, qu'elle ne fut pas maîtreſſe de la déguiſer.

Eh bien Dona Lucinde, lui dit-elle, condamnerez-vous en-

core ma févérité, & après cet événement, avouerez vous, enfin que je n'ai pas eu fi grand tort que vous me levouliez perfuader, & que fi j'en avois ufé avec ce volage, comme Laure en ufe avec Petrarque, il n'eût pas eu pour moi les fentimens que Pétrarque à pour Laure. Voilà, continua-t-elle, une preuve convaincante de la fidélité de ce tendre amant: elle ne put achever ces mots fans que le dépit éclatât dans le fon de fa voix & dans fes yeux, d'où quelques larmes coulerent malgré elle; elle lui rendit les vers après avoir balancé fi elle les déchireroit; Lucinde les prit en feignant de les relire pour lui épargner le chagrin, de croire qu'elle eût apperçu fes larmes.

Quoiquelle fût affez furprife de connoître que Dom Alphonfe eût pris fon parti fi promptement,

voulant encore entreprendre de le justifier, pouvez-vous trouver mauvais, lui dit-elle, qu'ayant perdu l'espoir de vous plaire, il essaie à se guérir d'un amour aussi inutile que malheureux.

Non, reprit Mathilde, & je ne puis absolument le taxer d'inconstance, mais j'ai droit de dire qu'il avoit une affection bien foible, & que sa tendresse étoit fort superficielle; quand on aime véritablement, je m'imagine qu'il n'est pas si facile de changer d'objet, sur-tout lorsqu'en refusant les vœux de quelqu'un, on témoigne une parfaite estime pour la personne avec qui on refuse de s'engager, & que l'on n'en écoute point d'autre, au contraire que l'on donne à celui-là toutes les préférences, je vous avoue, continua-t-elle, que je suis indignée de ce procédé.

Eh ma chere amie, répartit Do-

na Lucinde, que vous peut importer qu'il en aime d'autre, puisque vous ne l'aimez point, il me semble que loin de vous fâcher de ce qu'il a pris son parti, vous en devez au contraire, être fort satisfaite, puisqu'en cessant de vous aimer, il vous délivre de la peine de l'empêcher de parler de son amour.

Vous dites vrai, dit Dona Mathilde, mais malgré vos bonnes raisons, je suis outrée de savoir qu'il aime cette folle de Doristée, & j'aurois desiré qu'en suivant mon exemple, & son premier plan, il n'eût aimé que la gloire, comme il me l'avoit promis; je ne serois pas offensée qu'il fût resté indifférent pour toute autre passion que l'ambition à qui il m'avoit déjà sacrifiée

Je ne le crois pas si dégagé de vos chaînes, dit Dona Lucinde, & je m'imagine qu'il ne seroit

pas difficile de le faire renoncer à cette nouvelle flamme; si vous le favorisiez du moindre regard, je suis persuadée que l'espérance ranimeroit un amour qui n'est pas éteint, malgré l'apparence qui le condamne.

Permettez-moi reprit Dona Mathilde de ne point employer un moyen trop peu décent pour croire que vous parliez sérieusement en me le conseillant; de plus trouvé bon encore, que je vous proteste que quand Dom Alphonse renonçant à sa Doristée, reviendroit à mes pieds plus tendre, & plus soumis, je ne pourrois lui pardonner une faute qui me donneroit sans cesse un juste sujet d'appréhender qu'il ne retombât dans une semblable à la premiere occasion.

Tandis qu'abusées par l'apparence, les deux amies s'entretenoient de la sorte, & que Do-

na Lucinde ne pouvant trouver dans ſon amitié, des raiſons aſſez fortes pour convaincre Dona Mathilde de l'innocence de ſon amant, l'Ecuyer qui avoit reporté le paquet à Dom Alphonſe étant de retour, lui préſenta celui qu'il croyoit tenir de Dom Arſenio, en lui diſant qu'il avoit remis l'autre à Dona Lucinde.

Il lui arriva comme à elle de ne le point d'écacheter à l'inſtant, mais quelques heures après ayant deſſein de brûler les vers dont il étoit queſtion, il s'apperçut de la mépriſe qui le chagrina extrêmement; quoiqu'il cherchât à ſe guérir, il ne vouloit point laiſſer Dona Mathilde dans l'erreur de le croire capable d'avoir fait des vers pour d'autres, qu'elle nie d'avoir deſiré d'autre portrait que le ſien, car il ne douta pas qu'étant preſque toûjours enſemble, elle ne s'y fût trouvée à la réception de ce fatal paquet.

Quand ces raiſons, (qui lui étoient perſonnelles,) n'auroient pas ſuffi pour l'obliger à deſabuſer Dona Mathilde, il n'en auroit pas été moins empreſſé pour éclaircir cette aventure; la réputation de Dona Doriſtée qui y étoit compromiſe, auroit ſuffi à ſa probité; il ne balança pas un moment à courir chez Dona Lucinde pour retirer ces malheureux vers & pour lui en expliquer la vérité.

En trouvant la porte de ſon appartement ouverte, il étoit prêt d'y entrer, quand il connu la voix de Dona Mathilde qui parloit avec feu; il s'arrêta par diſcrétion, & il alloit ſe retirer, mais lui ayant entendu prononcer ſon nom, il ne fut pas le maître de ſa curioſité.

Je conviens, diſoit elle, que j'ai tort de me plaindre de cette préférence, Dona Doriſtée eſt charmante, & de plus elle don-

ne ſon portrait ; Dom Alphonſe voulant en avoir, a fort bien fait de me quitter pour elle, puiſqu'elle accorde des faveurs qu'il n'auroit certainement pas obtenues de moi s'il eût perſévéré dans la fantaiſie de dire qu'il m'aimoit ; j'avoue que je n'ai point l'ame aſſez libérale pour faire des préſens d'une telle conſéquence, & pour récompenſer ſi généreuſement un amant ; je ſuis même d'aſſez mauvais eſprit pour me ſcandaliſer, en apprenant qu'une fille bien née, fait de ſemblables dons.

Dom Alphonſe l'entendant parler ainſi, ne ſongea qu'a la deſabuſer, & ne penſant plus à ſe retirer, il entra promptement, ſe jettant à ſes pieds avant qu'elle eût le tems de l'en empêcher.

Vous m'accuſez injuſtement, lui dit-il, mais quoique je ne ſois pas coupable de la perfidie que vous me ſuppoſée, & que vous

ſoyez auſſi injuſte envers Doriſtée, je ne puis, belle Mathilde, m'empêcher de vous dire que je ſuis agréablement flatté de votre courroux ; puiſqu'il m'apprend que je ne vous ſuis pas tout-à-fait indifférent, ſi vous ne preniez point quelqu'intérêt à moi, vous n'auriez pas été ſenſible à un crime imaginaire dont il m'eſt facile de me juſtifier.

Dona Mathilde outrée de confuſion d'avoir été entendue, en fut ſi irritée que ne trouvant rien à répondre à ce diſcours, elle ſe leva bruſquement pour s'en aller, mais Dom Alphonſe la retint, & Lucinde joignant ſes ſollicitations à celles qu'il lui faiſoit, ils l'obligerent à ſe raſſeoir & à l'écouter ; mais aux premiers mots qu'il prononça pour lui proteſter qu'il n'y avoit rien de particulier entre Doriſtée & lui, elle l'interrompit fierement.

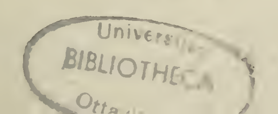
Quelque ſujet que j'aye de me plaindre de vous, lui dit-elle d'un air dédaigneux, je ne vous mépriſe point aſſez pour vous croire capable d'avouer les faveurs que cette imprudente perſonne vous fait, & malgré le peu d'attention qu'elle témoigne pour ſa réputation, elle vous doit être ſi chere qu'il n'eſt rien que vous ne deviez faire pour cacher, (même au péril devotre vie,) ce que ſa conduite a de défectueux; mais pour vous éviter la peine de nier la vérité, ou de faire un aveu qui vous deshonoreroit, je vous annonce qu'indépendamment de cette circonſtance je vous punirai du ſecret que vous croyez avoir découvert, & que je ne veux jamais vous voir.

Quelque foudroyante que fût une telle menace, Dom Alphonſe ſe fiant à ſon innocence & à l'inclination que le courroux de cette

belle lui faiſoit connoître, fut fort obligé à Dona Lucinde, des queſtions qu'elle lui fit au ſujet des vers qu'elle venoit de lui rendre.

Puiſque cet ouvrage n'eſt point pour Dona Doriſtée, comme je le crois, puiſque vous nous en aſſurez, lui dit-elle, je ne puis vous diſſimuler la curioſité qui me porte à ſavoir par quel haſard il eſt parvenu de votre part entre mes mains, & de votre écriture. Si ce n'étoit point pouſſer la queſtion juſqu'à l'indiſcrétion, je vous prierois de nous dire pour qui il eſt fait.

Je ſatisferai une partie de votre deſir, Madame, reprit-il, mais je ne puis vous dire le nom de cette Dame, car je l'ignore; c'eſt Dom Arſenio qui m'a prié de faire ces vers ſans me nommer l'objet de ſa reconnoiſſance; & je vous jure que malgré le deſir que j'ai eu d'inſpi-



rer un peu de jaloufie à la belle Dona Mathilde, je n'ai jamais parlé d'amour à Doriftée.

Vous êtes bien audacieux, Seigneur Dom Alphonfe, répliqua Dona Mathilde; quoi, vous ofez me faire entendre que vous me croyez capable d'être jaloufe de vos préférences? C'eft pouffer la témérité jufqu'à l'infolence; mais pour terminer tout enfemble vos erreurs & votre vain efpoir, je veux bien m'expliquer avec vous pour la derniere fois, & vous dire que quand vous avez changé de fentimens pour moi... Ah, Madame, s'écria-t-il, ne le croyez pas, vous ne pourriez, fans une injuftice manifefte, me parler de la forte; car je vous protefte que loin d'avoir ceffé de vous aimer, je vous ai toujours adoré. J'avoue que j'ai commis un crime d'avoir pû fonger à me guérir; mais j'en fuis affez puni par l'impoffibilité que

j'y ai trouvé ; & pour vous prouver que je ſuis ſincere, ajoûta-t-il, je commence par vous jurer de ne jamais parler à Dona Doriſtée, & que vous ayez pitié de moi, ou que vos rigueurs continuent, je vous aimerai juſqu'au tombeau.. Non, non, Seigneur, repartit-elle, ne prenez pas la peine de vous contraindre, ſuivez votre inclination ; & pourvu que vous daigniez ne vous point flatter que vous ayez pû me donner de la jalouſie (qui ſuppoſe un amour que je n'ai pas,) vous pouvez voir & aimer Doriſtée, ou quelle autre il vous plaira, ſans que je m'y oppoſe : enfin pour achever de vous mettre parfaitement au fait de mes intentions, je reprends la phraſe que vous avez interrompue, & vous dis donc, qu'avant que le changement de votre conduite à mon égard m'eût fait connoître ce que j'y dois attendre de

vous, j'envifageois votre amitié, comme un bien prefque néceffaire à mon bonheur, vous croyant digne de toute la mienne; mais à préfent je n'en fais que l'état qu'elle mérite, & rien de plus. Ah! cruelle, interrompit-il, qu'ai-je fait pour perdre cet avantage? Deux fautes irréparables, répondit-elle, vous en avez aimé une autre, & vous avez été affez hardi pour me foupçonner de la foibleffe d'être fenfible à votre infidélité, vraie ou fauffe. Quand vous ne feriez convaincu que de ces deux articles, ç'en feroit trop pour m'obliger à vous prier de ceffer de m'honorer de vos vifites, parce que ne pouvant plus vous aimer, je veux, s'il m'eft poffible, éviter l'occafion de vous haïr; & moi inhumaine, répliqua Dom Alphonfe (pénétré de la plus vive douleur) je veux ceffer de vivre, fi vous ne me per-

mettez de vous voir & de vous aimer, ſans eſpoir d'être aimé de vous.

La compagnie qui entra dans ce moment chez Dona Lucinde, mit fin à une converſation ſi funeſte pour Dom Alphonſe, qui crut avoir entierement perdu l'eſpoir de fléchir Dona Mathilde, & d'en obtenir le pardon d'un crime qu'il n'avoit pas commis.

Malgré ce cruel arrêt, ne voulant rien avoir à ſe réprocher, & deſirant de ménager la délicateſſe de ſa maîtreſſe, il trouva le ſecret d'engager un de ſes parens nommé Dom Ramire de Ribera à épouſer Doriſtée; ils étoient des partis fort convenables l'un pour l'autre. Cette Belle qui n'avoit aucun engagement, accepta avec plaiſir la main de Dom Ramire. Cette affaire fut terminée en moins de trois ſemaines, & les époux partirent peu de jours après pour Valladolid où il

voit de grands établissemens, & où il faisoit son séjour ordinaire.

Le mariage de Dom Arsenio suivit de près celui de Dona Doristée; & n'ayant plus de raisons pour cacher l'intrigue qu'il avoit eue avec celle qu'il venoit d'épouser, il cessa de faire un mystere du portrait, qu'il n'en avoit reçû que du consentement de la mere de cette jeune Dame, le secret ne leur ayant été nécessaire que pour avoir le tems de gagner un oncle qui avoit d'autres vuës pour son établissement.

Tous ces éclaircissemens se présentoient trop naturellement pour ne pas convaincre Dona Mathilde de l'injustice qu'elle avoit faite à Dom Alphonse. La joie qu'elle ressentit à cette premiere preuve de l'innocence de son amant, lui fit connoître que ses procédés injustes n'avoient été causés que par un amour naissant; & quoiqu'elle

ne lui donnât pas encore ce nom elle ne put s'empêcher de le regarder comme l'effet de la prédiction d'Anſelme. Mais continuant à ſe faire illuſion, elle voulut croire encore que cela n'iroit pas plus loin, & que ce qu'elle ſentoit pour lui étoit ſimplement de cette amitié auſſi vive & auſſi épurée que celle de Laure pour Petrarque.

Laure ne ſouffriroit pas plus patiemment que j'ai fait une pareille faute de la part de ſon ami, ſe diſoit-elle à elle-même, & cependant il eſt bien prouvé que ce n'eſt pas de l'amour qu'elle a pour lui, donc, je puis l'imiter par ma delicateſſe en amitié, ſans que ce ſoit un autre mouvement.

Ne voulant pas ſe démentir entiérement, victime de ſa propre fantaiſie, elle pouſſa la dureté contre elle-même, juſqu'à l'impoliteſſe pour un homme à qui elle ne pouvoit imputer d'autres fautes que

celles de s'en être trop fait aimer & elle refusa de remplir à son égard les regles de la plus exacte bienséance, s'étant dispensée de lui envoyer faire compliment sur la mort de Dom Albert, qui arriva dans cette circonstance, tandis que ceux de la Cour, qui étoient les moins liés avec lui, remplirent tous un devoir dont l'usage ne leur permettoit pas de se dispenser.

Il fut sensible à un procédé aussi désobligeant, au-delà de ce qui se peut exprimer; & la mort de son pere exigeant un voyage à Palencia, il y fut à peine arrivé qu'il y tomba si dangereusement malade, que tout le monde fut persuadé qu'il ne pourroit en revenir.

Le danger où il étoit, causa une affliction générale & principalement au Roi. Ce Prince qui en étoit fort touché, lui envoya ses Médecins, en leur ordonnant de ne revenir que les uns après les

autres, voulant qu'il en reſtât toûjours une partie auprès de lui, tant qu'il y auroit quelqu'eſpoir de le ſauver.

Un des premiers qui revint, étant par hazard le Médecin de Dona Lucinde, Dona Mathilde ayant ſçû ſon retour, malgré ſa dureté apparente, eut une extrême impatience de ſavoir en quel état il avoit laiſſé le malade, deſirant de voir ce Docteur pour apprendre ce qu'il y avoit à craindre ou à eſpérer.

Dona Lucinde qui n'en étoit pas moins inquiéte, envoya chercher le Medecin, & n'en tira rien de conſolant; au contraire, il l'aſſura que Dom Alphonſe étoit dans un danger dont il étoit d'autant plus difficile de le tirer, qu'il ne doutoit pas que ſon mal ne provînt d'une cauſe inconnue, qui ne pouvoit être autre choſe que des chagrins violens & ſecrets; qu'en-

fin il étoit facile à connoître que cette mélancolie le mettroit inceſſamment au tombeau.

Quelque deſir que Dona Lucinde eut d'épargner la douleur de ce récit à ſon amie, il ne lui fut pas poſſible, parce que le Médecin lui tint ce diſcours en ſa préſence, ayant parlé ſans déguiſement.

Il ſe retira après leur avoir donné cette funeſte nouvelle, & tout ſemblant conſpirer à les accabler au moment que pour être trop touchée, elles n'exprimoient leur douleur qu'en gardant un profond ſilence ; il fut interrompu par un inconnu, qui demanda à parler à Dona Lucinde, pour une affaire qu'il aſſuroit qui étoit fort preſſante, cet homme étant introduit, il lui préſenta un paquet dont la ſuſcription étoit de l'infortuné Dom Alphonſe ; elles la reconnurent à l'inſtant, quoique les caracteres en fuſſent ſi mal for-

més, que quelqu'un qui auroit pris à lui un intérêt moins tendre, ne l'eût pas pû connoître. Lucinde y trouva un billet qui contenoit ces mots:

Je vous demande pour dernier témoignage des bontés dont vous m'avez honoré, généreuse Dona Lucinde, de faire lire après ma mort la Lettre que j'écris à votre cruelle amie, & dont je prends la liberté de vous charger; elle y verra quels sont les derniers sentimens de mon cœur.

Dona Lucinde pénétrée, & sans avoir la force de parler, présenta ce billet à Dona Mathilde qui n'ayant pas le cœur moins serré, le prit & le lût en tremblant, toute la dureté qu'elle avoit affectée, l'abandonnant en cette occasion les larmes seules manifesterent sa douleur, ouvrant cette lettre avec précipitation, elle y lut: *Daignez souffrir sans vous offenser, Madame, qu'un malheu-*

reux Amant vous donne ses dernieres pensées, & qu'il vous conjure de croire que jamais il n'en fut de plus sincere & de plus respectueux, il vous aime sans espérance, & il meurt sans regret, puisqu'il n'a pû vous attendrir; trop heureux si pour récompense du plus parfait amour, il obtînt après sa mort, que vous le plaigniez un seul moment, c'est l'unique grace qu'il vous demande, n'ayant jamais osé en esperer d'autres.

Après cette lecture Dona Mathilde cessant entiérement de feindre, avoua à sa chere Lucinde, qu'à une parfaite estime pour Dom Alphonse, elle joignoit une tendresse qui ne cédoit en rien à la sienne, qu'enfin ce n'étoit qu'un sentiment de gloire qui avoit causé ses rigueurs, n'ayant pû se rappeller sans dépit qu'il avoit refusé d'être son époux & qu'il avoit mieux aimé s'exposer au courroux de son Pere, que de lui donner la main.

Vous voilà ſur le point d'être cruellement punie de cette délicateſſe, reprit triſtement Dona Lucinde, & vous vous repentirez peut-être toute votre vie, d'avoir pris parti pour un refus fait à une perſonne inconnue, tandis qu'a peine il vous a vû qu'il vous a rendu les armes ; mais ajoûta-t-elle, en pleurant, il n'eſt pas queſtion à préſent de cette injuſte querelle, le plus preſſant eſt d'eſſayer à le ſauver, ou du moins de lui donner quelque conſolation ſi on ne peut l'arracher à la mort.

Hélas, dit Dona Mathilde, j'appréhende fort qu'il n'en ſoit plus tems, & qu'au moment où nous en parlons, cet infortuné ait ceſſé d'exiſter. Quoiqu'il en ſoit, dit Dona Lucinde, je vais lui écrire & je ne penſe pas que vous refuſiez de lui écrire auſſi, je ferai proter nos lettres par un homme à

moi, & si par malheur il ne vivoit plus, on nous les rendroit sans qu'elles eussent couru risque d'être vues. Dona Mathilde fit d'abord une espéce de résistance, mais se rendant aux sollicitations de son amie & encore plus à celles de son cœur, elle convînt de mettre quelques mots dans le billet de Lucinde qui fut tel. *Je vous conjure de ne rien épargner pour vous sauver la vie & vous exhorte à croire que Lucinde ne vous trompe point, en vous assurant que votre perte seroit insuportable à elle, & à la personne qui vous est la plus chere.*

Et voici ce que Dona Mathilde y ajoûta.

Vivez Alphonse, si mon repos vous est cher, c'est tout ce que peut vous dire une personne qui a eu trop de regret de se croire obligée de vous priver de son amitié pour ne vous la pas rendre avec joye, supposé que vous l'eussiez perdue, mais elle vous

permet de croire qu'elle ne vous l'a jamais ôtée.

Tenez ma chere amie, dit-elle, à Lucinde en achevant d'écrire, voilà ce que mon cœur ma dicté, je n'ose le relire, de peur que ma raison ne s'y oppose, en me persuadant que j'en ai trop dit. Dona Lucinde appréhendant en effet qu'elle ne se rétractât, ferma vîte le paquet, & l'ayant confié à un des siens qui étoit fidelle, il partit en diligence pour Palencia. On fit chez Dom Alphonse beaucoup de difficulté avant de permettre à cet envoyé de le voir, & il n'y seroit point parvenu, s'il n'eût supposé qu'il venoit exprès de la part de l'Amirande de Castille son oncle qui lui avoit ordonné précisement de savoir par lui-même en quel état étoit le malade.

Il le trouva dans l'accablement & la tranquillité d'un homme qui

mouroit ſans regret, ni ſans vouloir être ſoulagé; mais à peine cet envoyé lui eut dit tout bas qu'il venoit de Burgos, qu'il ſembla reprendre une nouvelle vie, ſur-tout au nom de Dona Lucinde, étant trop convaincu de l'attachement de cette généreuſe amie pour douter qu'une ſi prompte réponſe ne fut pour lui donner d'heureuſes nouvelles; ſa joie augmenta encore en appercevant deux écritures différentes, ne pouvant douter qu'il n'y en eût une de Dona Mathilde, il connoiſſoit celle de Lucinde & la joye qu'il reſſentit en voyant l'autre, la lui fit connoître.

Il lût les deux billets avec un empreſſement qui ne ſe reſſentoit en aucune façon de la foibleſſe où il étoit un moment devant, & voulut leur répondre à l'inſtant, mais ayant commencé par écrire à Dona Mathilde, il lui fut impoſ-

ſible d'avoir la force de continuer, & il ne put rien tracer pour Lucinde, quoique, le billet de la premiere ne contînt que ce peu de mots.

J'appréhende que votre pitié ne ſoit trop tardive, Madame, & que je ne puiſſe obéir à l'ordre que vous avez la bonté de me donner; mais du moins ſi je n'en profite point, j'aurai en mourant la douceur de ſonger que vous me plaindrez & que je ne ſuis point haï; je ne puis remercier Dona Lucinde de ſes ſoins généreux, quoique j'y ſois fort ſenſible, & que ſon amitié me ſoit précieuſe, tout ce que l'état où je ſuis peut me permettre, c'eſt de vous aſſurer que je n'ai jamais aimé que vous & que je n'en aimerai jamais d'autres.

Après avoir écrit ce peu de mots avec beaucoup de peine, Dom Alphonſe ayant cacheté ce billet le donna au meſſager de Dona Lucinde qui fit à ſon retour la mê-

me diligence qu'il avoit faite en venant chez le malade.

Il trouva Dona Mathilde chez sa maîtresse, l'impatience de le revoir, ne leur permettoit guére de se séparer, elles en parloient incessamment & furent sensiblement touchées de l'état où il leur représenta qu'il avoit trouvé Dom Alphonse, d'autant plus que ce récit se rapportoit à ce que les Médecins qui étoient restés auprès de lui avoient marqué dans leur dernier bulletin, où ils disoient qu'il étoit impossible de le guérir.

Cependant trois jours après le retour de leur courier, elles en reçurent un de la part de Dom Alphonse qui leur présenta un autre paquet dont l'écriture plus ferme & plus lisible, leur rendit l'espérance qu'elles avoient perduë : le billet adressé à Dona Lucinde étoit tel.

Après avoir eu la bonté d'avoir

pitié de moi, ayez encore celle de faire voir à votre amie ce que je vous envoye, afin que si je renonce à mourir, ce ne soit pas sans être sûr de trouver quelque douceur à la vie.

Et voici ce qu'il écrivoit à Dona Mathilde.

Vous venez de sauver des jours que j'étois sur le point de perdre. Mais, Madame, avant de vous en rendre graces, ne trouvez pas mauvais que je vous conjure de vous préparer à souffrir que je vous aime, & que je vous le dise; sans cette permission, la vie me seroit un supplice. Je ne demande pas à être aimé, mais seulement à être écoûté; j'ose me vanter que la pureté de mes sentimens mérite cette faveur.

Quoique Dom Alphonse fût mortifié de ce que Dona Mathilde ne lui répondit point, il ne laissa pas se trouver heureux, n'ayant plus de peur d'en être haï; mais tandis qu'avec toute la Cour, ces deux

belles amies ſe réjouiſſoient du retour de ſa ſanté ; Dom Felix, & Dom Fernand étoient fort affligez de ce qu'il ne mouroit point. Ils avoient compté en être débarraſſez, & c'étoit avec un extrême regret qu'ils ſe voyoient fruſtrez de leur eſpoir.

Cette nouvelle les réunit encore une fois. Ils firent un traité fort ſingulier, & ils convinrent d'employer la violence pour ſe rendre maîtres de la perſonne de Mathilde, quand Dom Fernand à ſon retour leur eut appris l'amour de Dom Pedre, ſans lui cacher la défenſe qu'il en avoit reçue. Ils conclurent qu'il n'y avoit qu'un enlévement qui les pût délivrer de la dangéreuſe concurrence du Prince, & de celle de Dom Alphonſe, qui, pour n'avoir pas autant de puiſſance que l'Infant, n'étoit pas moins redoutable, ſe promettant, que quand elle ſeroit en

leur pouvoir, ils décideroient par un combat auquel des deux elle resteroit.

Dom Felix n'étoit pas né vicieux, mais le désespoir, où le mettoit le mauvais succès de ses amours, & les discours violens de son associé en rivalité, détruisoit tout ce que ses réflexions lui représentoient de plus raisonnable, & le firent resoudre à suivre le plan que Dom Fernand lui traçoit. Ce projet les occupant quelques jours, ils ne purent si bien cacher leurs conférences, que Dona Mathilde, ne s'en apperçût, & qu'elle n'en eût de l'inquiétude, sans savoir ce qu'elle avoit à rédouter.

Ce procedé entre deux hommes qu'elle étoit persuadée qui étoient amoureux d'elle, ne fut pas l'unique sujet de ses allarmes. Les sentimens du Prince de Castille, lui faisoient encore plus de peine, parce qu'elle ne pouvoit ignorer

quil ne l'aimât toûjours, quoi qu'il lui parlât rarement de ſon rédoutable amour, & qu'elle ne comprît point d'où provenoit ces ménagemens, ne ſe flattant pas d'être aſſez heureux pour qu'il fût inconſtant; car lorſqu'il lui arrivoit de l'en entretenir ce n'étoit que dans des termes qui lui donnoient tout à redouter, tant pour elle-même, que pour Dom Alphonſe, s'il venoit à s'appercevoir de l'intérêt qu'elle y prenoit & des ſentimens qu'il avoit pour elle.

Parmi tant de ſujets d'allarmes, il ne lui reſtoit que la douceur de s'en entretenir en liberté avec ſa chere Lucinde. Par bonheur Padille, qui étoit preſque toûjours auprès de Dona Jacinte, ne les obſervoit plus ſi attentivement. Dona Jacinte étoit prête à épouſer Dom Juan d'Alburquerque, & Padille étoit trop politique pour ne pas feindre d'être amie de la maîtreſſe

maîtreſſe d'un homme qui étoit favori du Prince.

La Cour de Caſtille étoit dans cette ſituation, quand Dom Alphonſe, ſe trouvant entiérement guéri ſongea à retourner à Burgos. Il partit avec un équipage ſomptueux, ſe préparant au plaiſir qu'il goûtoit d'avance de revoir ſa chere Mathilde, & d'en être reçu ſans courroux. Mais ne pouvant ſe diſpenſer d'aller rendre une viſite à Dom Henri de Benavidez ſon oncle, il en prit le chemin, le ſachant dans un de ſes châteaux qui ne l'éloignoit pas extrêmement de la route de Burgos.

Ne comptant reſter auprès de Dom Henri que fort peu de jours, il ordonna à ſes équipages de le devancer au petit pas, & de l'attendre à une certaine diſtance, pendant que ſuivi d'un ſeul Ecuyer, il prit un chemin de traverſe qui accourciſſoit ſa route.

En approchant d'un valon ; qui étoit borné par une petite riviere, il y apperçut deux hommes l'épée à la main, qui paroiſſoient des perſonnes de condition. Dom Alphonſe pouſſant ſon cheval vers eux, courut pour les ſéparer.

Etant à portée de les reconnoître, il fût fort ſurpris de voir que c'étoit Dom Felix & Dom Fernand, qui tous couverts de leur ſang ſe battoient avec une animoſité ſi grande, qu'il n'eut pas peu de peine à faire ceſſer leur combat, quoiqu'ils y euſſent eté forcés dans peu ; car, un moment après Dom Felix s'appuyant contre un arbre, fut obligé pour ſe ſoûtenir de mettre la pointe de ſon épée à terre.

Dom Alphonſe, le voyant ſi foible, le prit entre ſes bras pour l'empêcher de tomber, tandis que ſon Ecuyer rendoit le même office à Dom Fernand, qui moins

bleſſé faiſoit des efforts pour s'en aller, & que l'Ecuyer retenoit malgré lui par ordre de ſon maître, quoiqu'il vît bien qu'il n'étoit pas bleſſé ſi dangéreuſement que Dom Felix; mais il le croyoit pourtant aſſez pour appréhender, ſi on le laiſſoit aller qu'il ne fût tomber à cent pas delà.

Dom Alphonſe n'ignoroit point que ces combattans ne fuſſent ſes rivaux, & ne douta pas un moment que ce ne fût Dona Mathilde qui eut donné matiére à leur querelle; mais l'état où il les voyoit ne lui permettoit pas d'enviſager ſes intérêts. La généroſité le faiſant paſſer ſur toutes autres conſidérations; la haine qu'il avoit pour eux n'étant point aſſez forte pour l'aveugler ſur ce qu'il devoit à lui-même, & pour réſiſter à ce que l'honneur exigeoit dans une telle occurrence.

Quelque ſoit le ſujet de votre

querelle, leur dit-il, vous avez assez perdu de sang l'un & l'autre pour que la guerre puisse être terminée entre vous.

Dom Felix, à qui la vûe d'un ami trahi, reprochoit sa perfidie, cédant aux remords dont il étoit tourmenté; ah! Dom Alphonse, lui dit-il, vous êtes trop généreux; laissez périr deux ravisseurs de Dona Mathilde, & ne vous opposez point à votre propre vengeance, par celle qu'ils veulent prendre l'un & l'autre. Elle vous est due, & il est juste qu'ils se punissent reciproquement de la lâcheté de leur action.

Au nom de Mathilde, Dom Alphonse les regardant d'un œil enflammé de courroux... Vous avez enlevée Dona Mathilde, leur dit-il, eh où l'avez-vous déposée? Non, non, s'écria Dom Fernand, en l'interrompant, ne craignez rien pour elle, elle n'est point en no-

tre puiſſance, & ce traitre que vous venez de dérober à ma fureur, a empéché l'exécution d'un enlévement que lui-même avoit propoſé. Il a eu la lâcheté de le faire manquer par une double trahiſon; mais, ajoûta-t-il, puiſque vous m'avez empeché de lui ôter le jour, quand vous ne connoiſſiez pas ſon crime, à préſent qu'il vous eſt connu, je vous invite à le punir vous-même, vous devez pour votre propre intérèt faire périr un indigne ami; ſi j'euſſe été le vôtre, je n'aurois jamais été votre rival, & j'aurois plûtôt péri moi-même mille fois que de trahir des ſécrets que votre amitié m'eût confiée.

Il n'eſt perſonne qui ſe puiſſe aſſurer que l'amour ne le fera pas tomber dans la faute que j'ai commiſe, reprit Dom Felix, d'une voix où la fureur ſurmontoit la foibleſſe; mais, perfide, ce n'eſt point

pour m'en punir, que tu m'as attaqué, cette action t'eût paruë juste, si tu en avois pû recueillir le fruit, & c'est plûtôt pour te venger de mon repentir, ton ame scélérate n'étant pas capable de remords ; en disant ces derniers mots, il s'affoiblit si fort qu'il perdit la parole, & que Dom Alphonse ne le pouvant soutenir fut obligé de le laisser glisser à terre, où il le posa le plus doucement qu'il lui fût possible, en s'empressant pour le secourir ; mais, pendant qu'il s'occupoit de ce soin charitable, Dom Fernand ayant fait un effort échappa à l'Ecuyer d'Alphonse (qui le croyant plus en état d'avoir besoin de secours que de s'enfuir, ne le tenoit que pour l'appuyer,) & il courut au bord de la riviere avec une légéreté dont il ne le croyoit pas capable.

Il arriva plus promptement au bord que l'homme qui le suivoit,

& ſautant dans un petit bâteau qui l'attendoit, il rendit ſa pourſuite inutile en s'éloignant promptement.

Aux cris que faiſoit l'Ecuyer de Dom Alphonſe qui le pourſuivoit, pour l'obliger à s'arrêter, Dom Alphonſe tournant la tête, & ne ſçachant où étoit Dona Mathilde, la part qu'elle devoit avoir à cette aventure, le mettoit dans la néceſſité d'en ſavoir les circonſtances n'eſpérant pas les tirer de Dom Felix, qu'il voyoit prêt à expirer.

Il monta à cheval pour eſſayer à joindre Dom Fernand; mais quelque diligence qu'il fît, il arriva trop tard, & le bâteau étoit déja au milieu de la riviere. Il entreprit en vain de la paſſer à guet, elle étoit trop profonde, & il eut la douleur de voir ſon rival arriver à l'autre bord, où il lui vit prendre la précaution de faire rompre les rames par ſon Ecuyer, qui l'atten-

doit ſur la rive oppoſée. Il monta à cheval à ſes yeux & courut ſi légerement qu'il le perdit de vûe dans un moment.

N'ayant plus d'eſpoir de joindre Dom Fernand, il retourna auprès de Dom Felix, qui étoit toûjours ſans connoiſſance. La générosité l'obligeant à ne rien épargner pour le ſecourir, quoiqu'il n'oſât ſe flatter de ſatisfaire ſa curioſité. Il envoya quelques paſſans à la ville prochaine pour chercher un Chirurgien & un brancard, pour le tranſporter. En attendant ce ſecours, il banda ſes plaies a l'aide de ſon Ecuyer, craignant de le voir expirer, pour n'avoir point à propos un ſecours plus efficace; mais quoiqu'il n'eût aucune eſpérance dans ſes ſoins, il ne laiſſoit pas de les lui donner; & ce fut avec toute la joie poſſible qu'il s'apperçut que le bleſſé ouvroit les yeux, parce que le ſang qui s'étoit arrêté

lui avoit rendu quelques forces.

Dom Felix, ayant insensiblement repris toute sa connoissance, & s'appercevant des soins charitables de Dom Alphonse.

Trop généreux ennemi, lui dit-il, en soulevant languissamment la tête, laissez-moi mourir; je ne mérite plus de vivre après l'infâmie dont je me suis couvert; cependant, poursuivit-il, j'ose encore vous supplier au nom de notre ancienne amitié, (que j'ai si lâchement trahie), de me pardonner tous mes crimes, en considération de mon repentir, & de la répugnance que j'ai eu à commettre le dernier que j'avois prémédité, dont le remords qui l'a fait manquer me coûte la vie.

Un ennemi hors de défense & repentant, reprit Dom Alphonse n'excite plus que ma compassion; mais, Dom Felix, pour m'engager d'agir avec plus de ze-

le, j'éxige que vous me difiez fincérement ce qui s'eft paffé entre Dom Fernand & vous, c'eft à cet aveu que je puis juger de votre repentir.

Il me refte fi peu de momens à vivre, répliqua Dom Felix, que je ne pourrois tirer aucun fruit de ma diffimulation : ce n'a été que le motif que je vous ai dit, qui m'a porté a mettre óbftacle à notre lâcheté ; c'eft auffi lui qui m'oblige à vous en inftruire, la mort qui me va mettre hors d'état de profiter des menfonges que je pourrois vous faire, doit vous garantir la vérité de mon difcours. Je loue le Ciel de m'avoir rendu affez de vie pour vous inftruire de cette avanture, qu'il eft important que vous fachiez, pour être en état d'empêcher Dom Fernand de prendre des mefures plus juftes dont le fuccès feroit peut-être plus

heureux pour lui que le premier n'a été.

Sçachez donc, poursuivit-il, avec peine, que nous étions convenus d'enlever Dona Mathilde & de la mener sur les terres de Grénade, c'étoit là où nous devions nous battre pour que le vainqueur restât libre de l'épouser ; mais après avoir formé ce dessein criminel, (que nous ne pouvions exécuter l'un sans l'autre) & être convenus de tout, j'en eu horreur ; je vous avoue pourtant, que ce ne fut pas à la seule vertu que je dûs le remords qui m'en détourna ; ce fut plutôt en projettant un nouveau crime. Je me flattai que si j'instruisois Dona Mathilde du danger où elle étoit, sans qu'elle pût sçavoir la part que j'y avois, ce bon office seroit capable de la toucher, & de l'obliger à me donner la préférence sur tous ceux de qui elle est aimée.

Dans cet eſpoir, je n'ai pas manqué à l'avertir du complot qui ſe tramoit contr'elle, dont elle a crû m'être fort obligée; en ſorte que j'ai oſé me flatter que la reconnoiſſance feroit naître l'amour. Quand Dom Fernand ayant été inſtruit par mon perfide Ecuyer de la démarche que j'avois faite, m'a cherché, & m'a fait des reproches ſi offençans, qu'ils m'ont irrité au point de lui propoſer de me battre, & que nous ſommes venus en ce lieu, où nous allions peut-être périr tous deux quand vous êtes arrivé.

Cependant mon cher Dom Alphonſe, pourſuivit-il, d'une voix mourante, comme vous ne pouvez douter, que ſans moi la belle Mathilde feroit au pouvoir de Dom Fernand, pour me recompenſer de l'obſtacle que j'y ai apporté, je vous conjure d'oublier que j'ai été capable de penſer à la

mettre dans ce péril, & de vous ſouvenir que je l'en ai garantie au péril de ma vie ; c'eſt donc le prix de cette vie que je vous demande, j'en ſerai trop payé pourvû que vous vouliez bien lui cacher que ce n'eſt qu'à un nouveau crime, qu'elle a dû mon repentir. Ne me refuſez pas la conſolation de croire qu'elle donnera quelques regrets à ma perte comme à celle d'un ami à qui elle s'imagine être obligée.

Il prononça ces derniers mots d'un ton ſi foible que Dom Alphonſe en fut attendri ; mais il ne lui put répondre parce qu'il expira dans ſes bras.

Le ſecours qu'il avoit envoyé chercher n'arriva qu'après ſa mort, & Dom Alphonſe laiſſa à ces perſonnes le ſoin des obſéques, n'étant plus néceſſaire en ce lieu ; il fut cotoyer la riviere pendant plus de deux lieues, pour eſſayer à la

paſſer, afin de ſçavoir des nouvelles de Dom Fernand, étant réſolu de ſe battre contre lui; mais ſes ſoins furent inutiles, il ne trouva ni guet, ni pont, ni perſonne qui lui donnât des éclairciſſemens ſur les lieux où il avoit tourné ſes pas.

Le tems que Dom Alphonſe perdit à cette recherche, & le beſoin qu'il appréhenda que Dona Mathilde n'eût de ſon ſecours, l'empêcha d'aller chez l'Amirande, à qui il envoya faire ſes excuſes, en prenant en diligence la route de Burgos.

Il y entra fort tard; ſon premier ſoin fut de courir chez Dona Lucinde, pour lui apprendre ce qui venoit d'arriver, & pour concerter ce qu'il en devoit dire dans le monde. Il fut plus heureux qu'il n'avoit oſé l'ſpérer, car il trouva Dona Mathilde chez ſon amie; elles étoient ſeules. Cette belle

changea de couleur en le voyant, cet effet de sa modestie, relevant ses charmes, elle lui parût encore plus aimable qu'il ne l'avoit vue.

Lucinde connoissant son embarras prit la parole, en avançant au devant de lui : venez Dom Alphonse, lui dit-elle, venez remercier notre amie de l'intérêt qu'elle a pris à votre vie ; mais, en même tems préparez-vous à rendre grace à Dom Felix, c'est lui qui l'a garantie des violences de Dom Fernand, qui avoit entrepris de l'enlever. Une partie de ce que vous m'ordonnez est fait, répondit-il, le malheureux Dom Felix a déja reçu mes remercimens ; mais il n'est plus en état de jouir du bonheur d'avoir sécouru la belle Mathilde, car il a cessé de vivre.

Cette nouvelle inopinée toucha les deux amies, & en déplorant le sort de cet infortuné, elles prie-

rent Dom Alphonſe de le leur apprendre. Il leur conta tout ce qui s'étoit paſſé, à la réſerve de ce que Dom Felix l'avoit ſupplié de taire, Dona Mathilde ignorant ce qui le rendoit coupable, & ne le conſidérant que comme un ami généreux, qui n'étoit mort que pour lui avoir rendu un ſervice auſſi important. Elle le regretta ſi tendrement que la générosité de Dom Alphonſe penſa ſuccomber, & le forcer à dire la verité; mais, quoi qu'il n'eut rien promis à ſon rival mourant, il fit un effort pour ſe taire, & réſolu d'accomplir ſes derniers déſirs.

Dona Mathilde apprit à ſon amant, que Dom Felix lui avoit envoyé dire par ſon Ecuyer, de ſe garder d'aller à la promenade où elle étoit invitée, parce qu'il ſavoit que Dom Fernand avoit pris des meſures pour l'enlever, & que ſur cet avis, ayant fait battre la

campagne, elle avoit sçu que des gens armés étoient cachez dans les chemins par où elle devoit passer, & ne pouvant douter que ces inconnus, ne fussent en ce lieu de la part de ce perfide; elle ajoûta qu'il étoit disparu le même jour avec Dom Felix; qu'elle présumoit qui l'avoit suivi pour l'observer & pour achever de rompre ses mesures.

Dona Lucinde, qui étoit extrêmement prudente, sans donner à Dom Alphonse le tems de désobliger peut être encore Dona Mathilde en lui parlant de son amour, leur dit, qu'elle croyoit nécessaire de déliberer sur les mésures qu'il y avoit à prendre pour faire éclater la mort de Dom Felix, & la fuite de Dom Fernand, sans laisser soupçonner le motif de leur querelle; & continuant son discours, elle dit, qu'elle n'imaginoit pas qu'il pût rien faire de

mieux que d'aller rrouver Dom Juan d'Alburquerque, & lui dire les choses telles qu'il les avoit apprises des deux ennemis, en l'assurant que Dom Felix mourant ne lui avoit rien dit que Dom Fernand n'eut confirmé par ses emportemens. Offrez-lui d'en parler comme il le jugera à propos, lui dit-elle, il a de la faveur, & craindra pour son frere; peut-être aurez vous dans la suite quelque occasion d'être bien aise d'avoir rendu ce bon office au favori du Prince, en empêchant les crimes de sa famille de devenir publics.

Dom Alphonse, peu accoutumés à plier sous le crédit des favoris, ni à leur faire la cour, répondit qu'il ne voyoit pas la nécessité de cette démarche, lui avoüant qu'il faisoit trop peu d'estime de l'un & l'autre frere pour daigner prendre cette peine, que Dom Juan pourroit considérer

comme un acte de ſubordination de ſa part ; mais, Dona Mathilde qui avoit fort goûté cette propoſition, & qui enviſageoit que Dom Juan, ayant un preſſant intérêt d'ôter à Dom Pedre la connoiſſance du ſujet de cette querelle, empêcheroit qu'elle ne fût ſçue, diſant que ce qu'elle redoutoit le plus, étoit de ſervir d'entretien au public, ce qu'elle ne pourroit éviter ſi cette avanture éclatoit, qui donneroit matiére aux coups de langue de la malfaiſante Padille ; au lieu qu'en agiſſant avec prudence, il étoit preſque certain que Dom Juan le priéroit de ne point dire la cauſe de ce combat, qui reſteroit enſéveli par la mort de l'un, & la fuite de l'autre ; qu'enfin, s'il vouloit lui faire un extrême plaiſir, il ſe conformeroit au plan de Dona Lucinde.

Mais, Madame, lui dit-il, daignez donc faire attention que c'eſt

fervir Dom Fernand que de diffimuler fes crimes. Il eft vrai, reprit-elle, mais s'il faut que cette aventure éclate, j'aime mieux que ce foit de toute autre part que de la vôtre.

Dom Alphonfe, qui haiffoit Dom Fernand, comme un rival dangereux, non, par fon mérite mais à caufe des infâmes actions dont il fe montroit capable, avoit beaucoup de peine à fe réfoudre fur ce qu'elle exigeoit de lui. Et il ofa encore lui repréfenter que de tels ménagemens perfuaderoient à fon rival qu'il le redoutoit. Mais, Dona Mathilde abrégea les difficultés, en lui difant qu'elle le déſiroit, & qu'il lui feroit un mortel chagrin s'il perfiftoit dans ces oppofitions. En un mot, lui dit-elle, fi vous voulez que je croie avoir quelque crédit auprès de vous, vous cefferez de me réfifter.

Vos ordres feroient suffisans pour me faire faire des choses cent fois plus opposées à mon goût, lui répliqua-t-il, & il n'y a rien qui me soit impossible quand vous y attacherez cette récompense. Oui, Madame poursuivit-il, vous avez tout pouvoir sur moi, je vous aime plus que personne n'a jamais aimé, & toutes les actions de ma vie vous le confirmeront.

La nuit étoit fort avancée quand Dom Alphonse prit congé des Dames pour aller sans tarder chez Dom Juan, à qui il apprit le combat de Dom Fernand, avec la mort de Dom Felix, en lui racontant comment il les avoit rencontrés, lui expliquant le sujet de leur querelle sans parler de l'intérêt particulier qu'il y prenoit, mais seulement sur ce que l'un & l'autre lui en avoient dit; à quoi il ajoûta, qu'étant son serviteur, il avoit crû à propos qu'il

fut averti le premier de cette ca-taſtrophe, afin qu'il pût décider de la façon dont il conviendroit de faire éclater cette nouvelle.

Dom Juan fut fort mortifié de la violence de ſon frere, & il fit à Dom Alphonſe des remerciemens proportionnés à ce bon office, le priant de dire ſimplement qu'il les avoit trouvés l'épée à la main; mais qu'à peine il étoit arrivé près d'eux, que Dom Felix étoit tombé, & hors d'état de l'inſtruire; que le voyant mort, & ſe trouvant inutile à ſon ſecours, il l'avoit abandonné aux ſoins de ceux qui étoient accourus pour le ſoulager, tandis que Dom Fernand avoit pris la fuite. Dom Juan ne lui cachant pas qu'il étoit de la derniere conſéquence pour lui que l'on ignorât le deſſein que ſon frere avoit eu d'enlever Dona Mathilde.

Dom Alphonſe le laiſſa, en lui

promettant de se conformer à ce qu'il désiroit; & en effet ce combat fit grand bruit dès le lendemain, sans que personne en sçût les circonstances; on sçut seulement que les blessures de Dom Fernand n'avoient pas été dangereuses, & qu'il s'étoit retiré à la Cour de Grenade.

Dona Mathilde fut fort affligée de la mort de Dom Felix, & quelque jalousie qu'excitât dans le cœur de Dom Alphonse, les bontés qu'elle témoignoit pour ce rival, il résista constamment au desir de faire cesser le souvenir précieux d'un homme qui l'avoit si peu mérité, il auroit pû apprendre la vérité à Dona Mathilde sans trahir sa foi, ne lui ayant rien promis, mais il trouvoit quelque chose de si tendre dans la priere de ce malheureux amant, qu'il le jugeoit digne de la grace qu'il lui avoit demandée;

& l'idée de sa mort s'étant insensiblement éloignée de l'esprit de leur maîtresse, il cessa aussi de lui porter envie.

Le sort de Dom Alphonse commençoit à être assez doux, il étoit délivré de ses deux rivaux, & ne sçavoit point précisément ce qui se passoit dans le cœur de l'Infant, Dona Mathilde ne lui en avoit jamais parlé de peur de l'allarmer; il ignoroit les entrétiens qu'elle avoit trop souvent pour son repos avec ce terrible Prince, & en faisant son capital de lui plaire, il n'oublioit rien pour y parvenir, s'observant sans cesse dans la crainte de faire quelque action qui pût l'éloigner de son cœur.

Ses attentions ne furent pas vaines, elle l'aima enfin au point de ne pouvoir plus nier à Dona Lucinde qu'il lui étoit fort cher; mais elle lui cacha la plus grande partie

partie de ses sentimens avec soin, lui permettant de lui dire qu'il l'aimoit, pourvû qu'il ne prétendît jamais à l'épouser ni à d'autres témoignages d'affection de sa part que ceux qu'il pourroit espérer d'une tendre amie, voulant toûjours prendre pour son modelle, ce qui se passoit entre Laure & Pétrarque, que l'on ne pût admirer leur conduite sans que les mêmes louanges fussent les siennes.

La sévérité de cette loi touchoit sensiblement Dom Alphonse, & lui donnoit de fréquens déplaisirs, sur-tout quand il pensoit qu'il n'avoit tenu qu'à lui de la posséder; mais comme l'amour est ingénieux à se flatter, il se consoloit dans l'idée que puisqu'il étoit aimé il trouveroit par la suite quelque moyen de l'obliger à recevoir sa main; comme elle aimoit la gloire, il n'en

imaginoit pas de plus aſſuré que de faire des actions éclatantes, & de rendre de ſi grands ſervices au Roi qu'ils puſſent engager ce Monarque à s'intéreſſer pour lui & à obtenir de cette belle, le conſentement qui ſeul pouvoit le rendre heureux.

Dans cet eſpoir, il fit ſi aſſiduement ſa cour, qu'il partageoit ſon tems & l'employoit uniquement entre ſon maître & ſa maîtreſſe.

Les approches du printems s'étant fait ſentir, Dona Lucinde ſe vit obligée avec une ſorte de plaiſir d'aller paſſer quelque tems à un Château ſuperbe, qu'elle avoit à quinze milles de Burgos; elle propoſa à Dona Mathilde de l'y accompagner, qui l'accepta avec plaiſir; mais craignant que Dom Pedre ne s'appercût de l'affection qu'elle avoit pour Dom Alphonſe, elle le pria de ne les

pas venir voir trop fréquemment.

Ce ne fut qu'à regret qu'il se soumit à cet ordre, & quoique ce fût elle-même qui le lui eût donné, la bizarrerie de l'amour est telle, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne fût offensée de ce qu'il l'exécutoit trop exactement, murmurant intérieurement de ses assiduités à faire sa cour. Comme elle n'osoit lui en faire des reproches sérieux & qu'elle sentoit qu'ils seroient mal fondés, elle ne les lui fit qu'en raillant, mais elle ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour ne point lui mander que son cœur lui disoit qu'il avoit été tout le jour précédent, si occupé du manége de courtisan qu'il n'en avoit pas dérobé un instant pour penser à elle.

Cette espéce de reproche ou ce témoignage de défiance n'étant donné que d'un ton plaisant il n'en fut que médiocrement al-

larmé, mais craignant qu'elle ne s'accoûtumât à prendre des soupçons contre sa fidélité, il lui répondit d'un air aussi enjoué que le sien, & ne laissa pas de se plaindre d'un soupçon qu'il traitoit d'injurieux, en l'assurant que ce cœur qu'elle disoit qui l'avoit averti de la faute de son amant, étoit un délateur fort mal informé, puisque le même jour qu'elle l'accusoit si injustement de l'avoir oublié, étoit précisément un de ceux où elle lui avoit été le plus présente, n'ayant pas eu la force de sortir de chez lui, de peur de se distraire du plaisir de penser à elle ; & il ajoûtoit qu'ayant un si foible avocat près d'elle, ou plutôt un témoin suborné à redouter, il croyoit qu'il étoit absolument nécessaire pour ses intérêts d'aller les soûtenir en personne, & s'opposer aux mauvais offices que son éloi-

gnement autorisoit, qu'ainsi le jour suivant ne se passeroit pas sans qu'il sût savoir par lui-même si ce cœur n'étoit pas plus vrai dans ses promesses que dans ses conjectures, étant presque certain de trouver qu'elle-même en pensant avec tant d'injustice, avoit eue la cruauté de ne se pas ennuyer un moment, depuis qu'elle étoit dans un lieu d'où elle le bannissoit si injustement.

Cette lettre fit un plaisir sensible à Dona Mathilde, qui n'y répondit rien de plus, que *puisque vous devez venir nous voir demain, je n'ai rien à vous mander sur la fausseté de votre accusation, si ce n'est que mon cœur est sincere dans ses promesses, & qu'il est fort aise de s'être trompé dans ses conjectures.*

Quoique l'empressement que Dom Alphonse avoit témoigné pour sa justification d'un crime

dont on ne l'accufoit que pour railler, eût flatté Dona Mathilde, les petits chagrins inféparables d'une grande paffion, renaiffoient fouvent dans fon cœur; & ce même jour (en fe promenant feule dans une allée d'orangers, qui rendoit la promenade d'autant plus agréable que la faifon qui fuccede à l'hyver, étoit encore fi foible, qu'ils étoient les feuls arbres qui euffent de la verdure,) elle fe rappelloit la tranquillité des amours de Laure & de Pétrarque, la comparant au tumulte qui accompagnoit celui qu'elle n'ofoit prefque s'avoüer en fe regardant comme fort malheureufe. Les liaifons qu'elle avoit eues avec ces illuftres amans, l'ayant difpofée à la facilité de la poëfie, elle fit une élégie fur la rareté des vifites de Dom Alphonfe, & fur la douleur que reffent

une amante d'être ſéparée de ſon amant, non, par cette impoſſibilité que cauſe un cruel éloignement, mais par la tirannie des bienſéances : elle la finit pour aſſurer Dom Alphonſe (ſous le nom de Daphnis) d'un amour éternel, s'exprimant par ces mots :

Un cœur bien amoureux eſt toûjours enflammé.
Qui peut ceſſer d'aimer, n'a jamais bien aimé.

Après avoir en quelque ſorte ſatisfait ſon cœur de cette façon, elle écrivit la piéce ſur ſes tablettes dans la réſolution de ne la montrer qu'à Dona Lucinde, & de ne la jamais laiſſer voir, ſurtout à Dom Alphonſe.

Elle la lut en effet à cette amie, qui la preſſa vainement de ne point priver ſon amant du plaiſir qu'il en recevroit ; mais elle lui fit connoître ſi ſérieuſement qu'elle la déſobligeroit de lui en par-

ler, qu'elle l'engagea à lui promettre d'en garder le ſecret.

Dona Mathilde mit ſes tablettes dans ſa poche, ſans vouloir permettre à Lucinde de les copier; elle les avoit à peine ſerrées, que Dom Alphonſe parut; mais ils n'eurent pas le tems qu'ils s'étoient propoſés, lui pour ſe juſtifier, & elle pour feindre d'être peu convaincue de la ſincérité de ſes proteſtations, parce qu'ils virent arriver preſque auſſi-tôt que lui, Dona Théodora, Dona Jacinte, Dona Padille, Dom Pedre, Dom Juan & pluſieurs autres Seigneurs qui avoient ſuivi l'Infant.

Elles furent plus fâchées de l'honneur que leur faiſoit ce Prince, qu'elles n'en furent flattées; cependant il fallut feindre, & aller d'un air content au-devant de lui & de ſa compagnie.

Ce Château avoit tout ce qui

pouvoit le rendre charmant, il étoit ſur-tout admirable par la quantité de ſes eaux, & de leur parfaite diſtribution: Dom Pedre le trouva ſi fort à ſon gré, qu'il dit à Dom Juan & à Dona Jacinte, qu'il vouloit que Dona Lucinde leur prétât ce beau lieu pour la fête de leurs noces.

Quoique le tumulte qui devoit être inſéparable de la cohuë, compagne de ces ſortes d'aſſemblées, déplût extrêmement à Dona Lucinde, elle ne balança point à paroître ravie de cette propoſition, n'oſant la refuſer au favori de l'Infant, ou plutôt à l'Infant lui-même, n'ignorant pas qu'elle y apporteroit une vaine réſiſtance, puiſqu'il n'avoit pas demandé ſi cette diſpoſition lui agréëroit, & qu'il ne lui laiſſoit point la liberté du refus. Mais qu'il s'en étoit expliqué comme par un ordre poſitif, ſur quoi

elle n'avoit point à délibérer; au contraire ſachant qu'elle le ſerviroit à ſon goût cruel ſi elle témoignoit de la répugnance, elle voulut le priver du plaiſir qu'il auroit eu en croyant la contraindre; la manie de ce Prince féroce étant de ſe faire redouter ſans être flatté de la douceur d'être aimé, bornant ſon plaiſir à faire ſa volonté & à ſe metrre peu en peine de ſavoir s'il étoit obéi par crainte ou par affection, ſoûtenant même que des faveurs arrachées par la violence, devoient plus flatter un grand cœur, que celles qui s'obtenoient par tendreſſe, ſon humeur barbare & emportée, ſe manifeſtant en toutes les occaſions.

Après avoir parlé un moment aux Dames, & entr'autres à Dona Mathilde, à qui il tint ſes diſcours ordinaires, il ſe détacha de la compagnie, & fut entretenir

Dom Juan en particulier.

Dom Alphonſe voulut prendre ce tems pour dire quelques mots à ſa maîtreſſe, de ce qu'il avoit prémédité au ſujet de l'idée injuſte qu'elle feignoit d'avoir contre ſa fidélité, mais elle appréhendant, que Dom Pedre, pour qui elle avoit une haine extrême, & qu'elle redoutoit autant qu'elle le haïſſoit, ne s'apperçût de leur intelligence, ou que Dona Maria de Padille n'en tirât de dangereuſes conſéquences, dont elle n'auroit pas manqué de faire part à ſon Prince, elle éloigna l'entretien particulier qu'il cherchoit. Pour que la converſation fût générale & ſans affectation, elle commença à chanter un air nouveau que Dona Jacinte lui avoit envoyé de Burgos quelques jours devant; Jacinte qui avoit comme elle la voix parfaitement belle, le chanta auſſi.

Après avoir chanté tous les couplets qu'elles ſavoient, elles en firent en badinant, & obligerent les Cavaliers à en faire auſſi, en répondant à ceux qu'elles leur avoient adreſſés; mais quand ce fut au tour de Dom Alphonſe, il lui fut impoſſible de rimer deux vers pour d'autres que pour Doña Mathilde, qui ayant chanté,

Aprenez jeune Iris ſi vous voulez charmer,
Que pour être adorée, il ne faut point aimer.

Il répondit à l'inſtant ſur les mêmes rimes.

Plus on a de bonté plus je me ſens charmer;
Et je ne comprens pas comme on ceſſe d'aimer.

On applaudit à cette réponſe; mais Dona Mathilde ſentit un plaiſir ſecret en entendant que Dom Alphonſe avoit exprimé la penſée des deux derniers vers de ſon élégie, ſans l'avoir vue,

tandis que Padille en tiroit une autre conséquence ; elle les avoit trouvés ensemble, & présumant qu'il y avoit long-tems qu'il étoit arrivé, elle présuma aussi que tous les petits couplets qui venoient de se chanter, devoient être avec beaucoup d'autres sur les tablettes de Dona Mathilde, où elle lui avoit souvent vu écrire les vers ou les chansons qu'elle trouvoit de son goût, pensant que si elle les lui pouvoit attrapper, ce seroit pour elle un sujet charmant de lui faire la guerre, ou peut-être de lui causer quelque chagrin ; cette idée la flatta si fort, qu'elle projetta de ne rien épargner pour les lui voler, sans toutefois les croire aussi importantes qu'elles étoient.

Elle n'en chercha pas long-tems l'occasion, & la rencontra plutôt qu'elle n'eût osé l'espérer, car Mathilde qui les tenoit, quand Dom Alphonse arriva, les mit pré-

cipitamment dans sa poche d'où le ruban qui les fermoit, sortit sans qu'elle s'en apperçût, ce qui ayant frappé les yeux de Padille, elle observa le moment favorable, & les tira légerement, faisant ce coup avec tant d'adresse, que personne ne l'apperçut.

Cette malicieuse fille ravie du succès de son industrie, s'éloignant avec son larcin, alloit l'examiner à son aise, résolue de dire qu'elle l'avoit amassé à terre ; mais au lieu d'y trouver les couplets qu'elle cherchoit, elle trouva l'élégie dont elle n'avoit aucune connoissance.

Sa joie en fut parfaite, elle la lisoit avidement quand Dom Pedre qui revenoit avec Dom Juan pour rejoindre la compagnie, l'apperçut en cette occupation, à quoi elle étoit si attentive qu'elle ne le remarqua point non plus que Dom Alphonse qui s'étoit

avancé au-devant de lui par l'ordre de Mathilde en le voyant venir de leur côté.

Comme Dom Alphonſe étoit plus près de Padille que le Prince, il lui fit ſigne de lui enlever ces tablettes dont elle paroiſſoit ſi occupée ; il obéit à l'inſtant. C'eſt de la part de l'Infant, lui dit-il en l'abordant, que je prends la liberté de vous demander vos tablettes ; elles ne m'appartiennent pas reprit-elle en les fermant, & les lui préſentant avec un ſourire malin, je ne les tiens que du hazard, mais elles renferment une piéce digne d'être lue...

Dom Alphonſe qui les reconnut pour appartenir à Dona Mathilde, les prit en frémiſſant ; cependant ces allarmes ſe calmerent en faiſant réflexion qu'elles ne devoient contenir rien de myſtérieux, puiſqu'aparemment Padille les tenoit d'elle ; il connoiſſoit

trop la façon dont Mathilde pensoit à l'égard de cette personne ; pour craindre qu'elle les lui eût confiées si elles avoient contenu quelque chose d'important, en sorte que Dom Pedre les ayant joint il les lui remit toutes fermées avec assez de tranquillité.

Le Prince les ouvrit avec précipitation, & les donna à lire à Dom Juan ; mais Dom Alphonse ayant jetté les yeux sur l'écriture, tandis que Dom Juan lisoit tout haut, il fut fort étonné de remarquer que ces vers étoient de la main de Dona Mathilde, & qu'il n'en avoit jamais entendu parler, ce qui réveilla son inquiétude par raport aux conséquences.

Voilà des vers bien tendres, dit Padille, après que Dom Juan eut cessé de lire, j'imagine ajouta-t-elle, qu'un amant seroit bien heureux d'être aimé par une personne qui s'exprime dans des ter-

mes si passionnés; je le trouve aussi, poursuivit brusquement Dom Pedre, & je desire fort de savoir pour qui ils ont été faits. Je ne puis vous le dire, mon Prince, répartit la dangereuse Padille, je les ai vûs tomber de la poche de Dona Mathilde; comme je connois la délicatesse & l'agrément de son esprit, je n'ai point douté qu'il n'influât sur ces tablettes dans la certitude d'y trouver quelque chose digne d'être lû; la curiosité l'a emporté sur la probité; je venois de les ouvrir quand vous êtes arrivé, & quand Dom Alphonse me les a demandées de votre part.

Quoi Dona Mathilde, s'écria Dom Pedre, avec une sombre fierté, c'est Mathilde elle-même qui fait des vers tendres. Oh! je prétends savoir... mais Seigneur, interrompit Dom Juan, en voyant qu'il s'emportoit, & n'ignorant

pas bien l'intérêt qu'il prenoit à cette belle fille, croyez-vous que ce ſoit elle qui les ait fait, je penſerois plutôt que les trouvant de ſon goût, elle les a écrit pour les conſerver.

Cela pourroit être vrai-ſemblable, répliqua Dom Pedre, ſi nous ne connoiſſions pas toutes les façons d'écrire des gens de la Cour qui ont le talent de la poëſie, & ſi ces vers reſſembloient à quelqu'uns de ceux que nous voyons tous les jours; mais ils ſont d'un caractere fort différent & fort ſupérieur à celui de nos Poëtes. Pour moi, dit Dom Alphonſe, je ſuis de l'avis de Dom Juan, je croirois même que ce ſeroit un ouvrage de Laure pour Pétrarque, & que Dona Mathilde a peut-être traduit en Caſtillan, pour s'amuſer.

Ah! Seigneur Dom Alphonſe, répliqua Padille en ſouriant ma-

ſignement, ces vers ſont originaux, ils ne ſentent point la traduction & ils ont je ne ſçai quoi de naturel qui dénote qu'ils ſont plutôt l'ouvrage du cœur que celui de l'eſprit.

Tandis que Padille parloit de la ſorte, & que par l'ordre du Prince Dom Juan reliſoit cette élégie, Dom Pedre & Dom Alphonſe étoient tous deux extrêmement agités, le premier outré de jalouſie & de colere laiſſoit paroître ſa fureur dans ſes regards, tandis que le cœur de ſon rival étoit partagé entre la joie & la douleur, il ne balançoit point à croire que ces vers avoient été faits pour lui, & il ſe trouvoit plus heureux qu'il n'eût oſé l'eſpérer; mais la rage qui brilloit dans les yeux du Prince, ne lui permettoit pas de douter du preſſant intérêt qu'il prenoit à Dona Mathilde; il étoit au déſeſpoir

de voir ses tablettes entre ses mains, appréhendant quelques suites funestes de la surprise qu'il jugeoit qu'elle alloit faire paroître, & il étoit fort inquiet de ne pouvoir se dérober un moment pour courir l'en instruire, afin qu'elle eût le tems de préparer ce qu'elle voudroit dire pour répondre aux questions qu'elle alloit lui faire ; mais malgré ses inquiétudes, il s'observa si bien lui-même, qu'il n'en laissa échapper aucunes marques, & il agit si adroitement que personne, non pas même Padille, quoiqu'elle l'observât attentivement, ne le soupçonnât d'être le Daphnis de cette piéce.

Fin de la seconde Partie.

ANECDOTES
DE LA COUR
D'ALPHONSE,
ONZIEME DU NOM,
ROI DE CASTILLE,

Par Madame DE V***.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à Paris,
Chez HOCHEREAU, Libraire, Quai
de Conti, au Phénix.

M. DCC. LVI.



ANECDOTES DE LA COUR D'ALPHONSE, ONZIEME DU NOM, ROI DE CASTILLE.

TROSIEME PARTIE.



ONA MARIA DE PADILLE qui penſoit ſérieuſement à s'aſſurer du cœur de l'Infant, fut ravie de cet événement, en ſe flattant qu'il effaceroit de ſon eſprit hautain le deſ-

ſein de plaire à une fille d'aſſez mauvais goût pour lui préférer un ſujet ; mais elle fut trompée dans ſon préjugé. Dom Pedre ne préſumant pas qu'il fût néceſſaire d'être aimé pour être heureux en amour, ne fut point offenſé par délicateſſe en apprenant qu'il avoit un rival préféré, mais il fut agité de deux mouvemens qui n'étoient pas moins violens ; le déſir d'apprendre quel étoit l'objet de la tendreſſe de Dona Mathilde, & la haine qu'il conçut contre cet heureux vainqueur, quoiqu'il lui fût inconnu ; ces ſentimens qui partageoient ſon cœur produiſirent en lui le même effet que la délicateſſe produit chez les autres amans, lui cauſant un redoublement d'amour qui tenoit plus de la fureur que de la tendreſſe.

Padille, qui ne ſe démentoit jamais des complaiſances ſans bornes qu'elle avoit pour lui, & lui ap-

plaudiſſoit ſi généralement qu'encore qu'elle ne fût point parvenuë au but où elle viſoit, elle étoit du moins dans ſa confidence la plus intime. Ce fut à elle à qui il donna la commiſſion d'obſerver Dona Mathilde, quand elle s'appercevroit de la perte de ſes tablettes; ſurtout, il lui ordonna d'être attentive aux mouvemens que lui feroit faire l'inquiétude qu'elle en auroit, parce que ſans doute, il lui échapperoit quelques ſignes propres à faire découvrir ſon ſecret.

Après lui avoir ainſi expliqué ſes volontés, il s'éloigna du lieu où la compagnie étoit raſſemblée, ſe faiſant ſuivre par Dom Juan & par Dom Alphonſe, à qui il demanda ſur qui ils jettoient leurs ſoupçons; car enfin ajoûta-t-il, avec emportement, je veux abſolument le ſçavoir. Je n'ignore pas, pourſuivit-il, en parlant à Dom

Juan, que votre ſrere n'en ait été amoureux.... que peut-être il ne le ſoit encore ; mais, je ſuis convaincu que ce n'eſt pas en ſa faveur que la fiére Mathilde exerce ſon talent poëtique ; elle a trop témoigné de haine pour lui, pour que je le croye l'objet de ma curioſité.

Je ne puis m'imaginer, dit Dom Alphonſe, que ces vers aient un objet préſent, ni que ce ſoit ſes propres ſentimens qu'elle ait voulu peindre ; quelqu'un qui a une paſſion auſſi tendre a bien de la peine à ſe contraindre aſſez pour empêcher ſon ſecret de paroître, & on ne voit perſonne attaché près d'elle d'une façon qui puiſſe autoriſer l'amour qui s'exprime dans cet ouvrage. Je croirois plûtôt que ce n'eſt qu'un jeu de ſon eſprit où ſon cœur n'a point de part ; & même j'oſe conjecturer qu'elle les a écris, pour les conſerver ſeule-

ment, ſans y prendre d'autre intérêt que celui de leur beauté

Non, non s'écria Dom Pedre, emporté par ſa paſſion & par la violence de ſon caractére, ces vers ne ſont point purement un ouvrage d'eſprit. Mathilde, que je croyois inſenſible, aime, & eſt aimée ; mais, quel que ſoit cet heureux amant, elle peut ſe préparer à faire inceſſamment ſon épitaphe ; je ne demande pour lui en fournir l'occaſion que le tems de le connoître.

Loin que cette menace effrayât Dom Alphonſe, elle penſa l'obliger à ſe découvrir ; mais conſidérant qu'un éclat contre ſon Prince, ne conviendroit pas en cette occaſion, & que la tendreſſe dont ces vers étoient remplis, en lui faiſant honnêur, ne manqueroit pas de cauſer un chagrin violent à Dona Mathilde ; ce motif l'obligea à ſe contraindre, & à dire ſeu-

lement de l'air le plus indifférent qu'il put affecter, qu'il étoit fort vraisemblable que cette élégie fût tombée dans ses mains, sans croire pour cela qu'elle fût de sa composition.

Et moi, reprit impatiemment Dom Pedre, je ne doute pas qu'elle n'en soit, parce quelle ne peut être d'une autre, puisqu'elle est de son écriture. Je veux approfondir cette histoire, en un mot je la sçaurai à quelque prix que ce soit : alors rouvrant les tablettes, il leur fit voir qu'il y avoit beaucoup de mots rayez & d'autres substituez à leur place.

Cette circonstance étoit peu nécessaire à Dom Alphonse pour être convaincu de la vérité, elle étoit trop claire, n'étant pas ordinaire que dans un ouvrage copié, il s'y trouvât autant de fautes d'attention que cette quantité de rature laissoit remarquer ; mais ne pouvant

témoigner sa pensée sans danger, il gardoit le silence, quand Dom Pedre partant brusquement sans en parler davantage, retourna vers les Dames qu'il avoit évitées il n'y avoit qu'un moment.

Dona Mathilde ne s'attendoit pas à la desagréable surprise qu'il lui préparoit, ne s'étant point encore apperçue de la perte qu'elle avoit faite; & elle fut fort étonnée de voir ses tablettes entre les mains de l'Infant, tandis qu'elle les croyoit dans sa poche, ce qui la troubla infiniment. Dom Alphonse partageoit sincérement son embarras; & quelque sensible qu'il fût à cette preuve de l'amour qu'elle avoit pour lui, il étoit assez généreux pour être affligé qu'elle la lui eût donnée. Le Prince qui cherchoit à la pénétrer, voulant voir si elle lui demanderoit ces tablettes, ou si elle feindroit de ne les pas connoître, parla à toutes

les Dames de choſes indifférentes, ſans paroître s'appercevoir de ſon embarras ; mais, quoiqu'il fût fort conſidérable, elle eut la préſence d'eſprit de ſentir le piége qu'il lui tendoit ; & jugeant qu'elle le tromperoit plutôt par un air de franchiſe, que par un deſaveu auſſi déplacé, elle prit ſon parti, en s'approchant de lui. Seigneur, lui dit-elle, ſans paroître auſſi embarraſſée qu'elle l'étoit, je ne puis exprimer ma ſurpriſe en vous voyant mes tablettes, il faut qu'elles m'ayent été volées, ou qu'elles ſoient tombées de ma poche, & je vous ſupplie de me les rendre. Si vous aviez intention de vous les faire rendre, reprit-il, il ne falloit pas les orner de vers ſi intéreſſans, qui exciteroient à les garder, l'homme le moins ſenſible aux charmes de la Poëſie. Je vous les rendrai cependant, ſi vous voulez nous dire ſincérement pour qui ils ont été faits.

Dona Mathilde ne jugea pas qu'après avoir avoüées les tablettes elle pût nier l'écriture, qui étoit trop généralement connue de toutes les Dames de l'aſſemblée, particuliérement de Dona Padille; (qui n'eût pas manqué de la démentir) elle répondit d'un air naturel qu'il lui ſeroit impoſſible de les racheter à ce prix. Tout ce que je puis vous en dire, Seigneur, ajoûta-t-elle, c'eſt qu'ils ſont venus en ma poſſeſſion avec beaucoup d'autres papiers ſemblables, dont Laure & Pétrarque m'ont fait préſent dans le ſéjour que j'ai fait à Avignon, & qu'en ayant perdu l'original qui étoit écrit de la main de Laure, la crainte de les oublier m'a engagée à les récrire. Et continua-t-elle finement, il en étoit tems, j'ai eu bien de la peine à me les rappeller, la mémoire m'a manquée en pluſieurs endroits; ce qui eſt aiſé à voir par les ratures que

j'y ai faites. Mais s'il faut donner mes conjectures pour des vérités positives, je les crois d'elle, & qu'ils furent faits pendant un certain tems où Pétrarque venoit la voir plus rarement, étant retenu à Avignon par des occupations indispensables auprès de son Protecteur le Cardinal Jean Colonne qui lui vouloit faire du bien, à la recommandation de Jacques Colonne son neveu qui aimoit tendrementPétrarque.Ce jeune Seigneur, qui est aujourd'hui Evêque de Lombès, ayant fait ses études avec lui, cherchoit toutes les occasions de l'obliger, n'en trouvant point de moyen plus prompt que de lui acquérir l'estime & la confiance de son oncle, qui l'employa à des ouvrages propres à lui faire un honneur immortel, en influant sur sa fortune. Voilà ce que j'en imagine mais que je n'oserois certifier, parce que l'un ni l'autre ne me l'ont point dit.

Cela eſt fort ingénieuſement rapporté, repartit Dom Pedre d'un ton ironique ; & après une explication ſi naturelle, il ſeroit impoſſible de conſerver le moindre doute ſur l'auteur & l'origine de cette piéce ; mais j'eſpere qu'une perſonne, qui ſans y être préparée, fournit à l'impromptu, & par conjecture, des circonſtances ſi vraiſemblables, pourroit dans une occaſion preſſante inventer une fort belle fable. J'en ai un plan dans l'eſprit, pourſuivit-il, où je me flate que vous ne refuſerez pas de m'aider de vos conſeils, c'eſt pourquoi je déſire de vous entretenir quelques momens en particulier : je vais vous expliquer mes idées en nous promenant dans cette allée.

Dona Mathilde n'oſant le refuſer le ſuivit en tremblant, tandis que le reſte de la Compagnie marchoit après eux à dix ou douze pas

de diſtance ; & ayant trouvé au milieu de l'allée un jet d'eau dont le baſſin fort large étoit entouré de ſiéges, il la fit aſſeoir auprès de lui, ceux qui les ſuivoient s'aſſirent vis-à-vis. Le baſſin entre deux, étant trop éloigné pour entendre leurs diſcours, il la regarda d'un air à jetter la crainte dans l'ame la plus intrépide.

Ne penſez pas, lui dit-il, m'avoir perſuadé, en me diſant que ces vers ſi remplis d'amour ſont de la compoſition de Laure, cela a été bon pour abuſer ceux qui vous écoutoient & qui ne prenoient pas en vous un intérêt aſſez particulier, pour en prendre un fort grand à l'origine de cette élégie ; mais ce n'en eſt pas aſſez pour tromper un amant tel que moi.

Je prétens donc, pourſuivit-il, ſçavoir précifément pour qui vous l'avez faite ; ſi vous ne me déguiſez rien, je vous promets de conti-

nuer à vous aimer, & à borner mon reſſentiment contre cet heureux rival par la ſeule ſatisfaction de le faire ſortir du Royaume. Je vous aurois aimée, ajouta-t-il, ſans vous preſſer de répondre à mon amour, tant que je vous aurois crue inſenſible; mais, puiſque vous êtes capable d'affection pour quelqu'un, je vous déclare que je prétens que ce quelqu'un ſoit moi, & que je ne ſouffrirai point que vous ayiez l'audace de me donner un concurrent. Ainſi vous ne pouvez donner à ce bienheureux amant, une preuve plus convaincante de l'attachement que vous avez pour lui, qu'en lui conſeillant de s'éloigner, & de profiter de la permiſſion que je lui en donne; mais qu'il en faſſe uſage avant que j'aie découvert ſon nom; je vous accorde huit jours, & vous promet, de ne point vous faire obſerver pendant tout ce tems-là;

& ce délai expiré, ſans qu'il en ait voulu profiter, je jure qu'il éprouvera les effets de mon reſſentiment, fût-il caché dans les entrailles de la terre.

Quant au lieu de huit jours, vous m'offririez un an, lui dit-elle, ce ſeroit fort inutilement, parce que je n'aurois rien autre choſe à vous dire que ce que je vous ai déja dit, & que je vous répete. Je ne doute point, pourſuivit-elle, que ces vers n'aient été une fable agréable de la compoſition de Laure, ſoit qu'elle les ait faits à l'occaſion que j'ai dite ou à quelqu'autres ſujets; mais vous, Seigneur, afin de m'inquiéter en me rendant fable pour fable, quand je vous aſſure que je n'ai point d'amant, que je n'en veux point avoir, & que je ne déſire que d'être aimée de mes amies, vous me dites que vous êtes amoureux de moi, je me flate que c'eſt un jeu que

vous avez imaginé uniquement pour m'allarmer.

Je vois bien, reprit l'impétueux Dom Pedre, que je ne vous ſuis pas connu ; mais il eſt bon que vous ſachiez que de l'humeur dont je ſuis, je ne daignerois pas m'amuſer à vous dire ce que je ne penſe point, mépriſant entiérement ces folles minuties que l'on traite de belle galanterie & de politeſſe. Je veux bien vous dire qu'il n'y a perſonne au monde qui ſçache mieux que moi aimer ou haïr ; ſurtout pour votre ſûreté je vous invite à faire réflexion que je mets mon ſouverain plaiſir à me venger de ceux qui ſont aſſez téméraires pour oſer m'outrager, & cela ſe fait ſans conſidérer ſi je les aime ou ſi je les haïs ; mais il n'eſt point abſolument queſtion de cela à préſent, & je veux croire que vous êtes trop raiſonnable pour balancer ſur votre devoir, après vous

avoir inſtruite des intentions favorables où je ſuis pour vous ; ſi vous prenez le ſeul parti qui vous convient, croyez que je ſerai capable de tout faire en votre faveur ; en un mot, je bouleverſerai s'il le faut toute la Caſtille pour vous en faire partager le Trône avec moi.

Ah ! Seigneur, répliqua Dona Mathilde, qu'une fille de Dona Conſtance de Haro eſt peu flattée d'une pareille offre, ſurtout étant faite par le fils d'Alphonſe onziéme. De plus, étant dans les ſentimens où je me trouve, n'ambitionnant la douceur de regner que ſur moi-même, je vous proteſte qu'il n'eſt à mes yeux ni Trône ni Couronne qui puiſſent entrer en comparaiſon avec le bonheur tranquille que j'ai goûté juſqu'à ce jour, je borne mes vœux à le conſerver, & je n'en déſire pas d'autres.

J'y conſens, reprit ce Prince ir-

rité, ne m'aimez pas, puiſque votre caprice en décide; mais gardez-vous d'en aimer d'autres, ou je prendrai des meſures pour ma ſatisfaction qui troubleront furieuſement la vôtre; enfin penſez-y, ſi je découvre que le cœur, (qui ſe réfuſe avec tant de fierté à mes empreſſémens) aime quelqu'autre perſonne, craignez.... que.... j'aime, & j'aimerai toûjours la gloire, interrompit-elle, d'un ton ferme, c'eſt la ſeule affection à qui je conſacre ma vie. Ce ſera fort bien fait, répliqua Dom Pedre, mais je vous conſeille, pour votre repos, de ne plus faire des élégies ſi tendres pour cette gloire que vous me préférez, ou du moins ſi vous en voulez faire, prenez des précautions aſſez juſtes pour qu'elles ne parviennent pas juſqu'à moi, ſurtout, obſervez de m'empêcher de découvrir ſous quelle figure elle eſt perſonifiée, & en faveur

de qui ce généreux amour s'allie à quelqu'autres affections : encore une fois, je vous accorde huit jours pour faire vos réflexions & pour songer à me satisfaire. En attendant que vous ayez prise une résolution convenable, je garderai vos tablettes, & nous verrons par votre sincérité si vous meritez qu'elles vous soient renduës.

Dona Mathilde fit de vains efforts pour l'engager à les lui remettre, mais il fut inflexible, & partant de chez Dona Lucinde quelques momens après, il fut suivi par toutes les personnes qui l'avoient accompagné ; quoique Dom Alphonse ne fût pas venu avec lui, il n'osa se dispenser de faire comme les autres, & partit sans avoir pû saisir un instant pour dire un mot en particulier à Dona Mathilde ou à son amie.

Elles resterent seules, étant fort contentes d'être délivrées des im-

portuns ; par bonheur Dona Padille ne manqua pas à ſuivre ſon Prince, ſous le prétexte de ne point quitter Dona Jacinte. Quand ces deux belles ſe virent en liberté, Mathilde ceſſant de ſe contraindre, s'affligea extrêmement ; elle redoutoit les effets de la fureur dont elle avoit été menacée par ſon terrible amant, appréhendant à tous momens qu'il ne découvrît le Daphnis dont il étoit jaloux ; mais, ce n'étoit pas l'unique ſujet de ſes inquiétudes ; & au danger que Dom Alphonſe couroit, elle joignoit la honte & la douleur de penſer que le prétexte qu'elle avoit employé pour répondre à Dom Pedre pouvant être ſuffiſant pour lui & pour le public, ne le ſeroit point aſſez pour cacher la vérité à ſon amant, à qui il lui ſeroit impoſſible de déguiſer longtems la part qu'il avoit à cette aventure, & la ten-

dreſſe qu'elle ſentoit pour lui.

Tandis que je borne mes déſirs à faire qu'il m'eſtime, diſoit-elle, un malheureux haſard lui découvre une foibleſſe capable de lui fournir trop de raiſons pour ceſſer de m'aimer; en ceſſant de me reſpecter, & pour me regarder comme une perſonne de qui le lâche cœur eſt plus facile à vaincre que celui de la moindre des femmes. Dona Lucinde voulant la calmer, entreprit de lui perſuader, que loin de la moins aimer Dom Alphonſe en ſentiroit augmenter ſon amour, à proportion de ſon bonheur.

Ah! ma chere Lucinde, lui dit-elle, quand je ne ſerois pas preſque certaine que j'en perdrai ſon eſtime, toute la Cour qui ſçait à préſent, (puiſque Padille le ſçait) que j'ai fait des vers tendres, m'a déja retirée la ſienne, je l'ai perdue ſans reſſource, quoi que je convien-

ne qu'il en eſt beaucoup dans cette Cour de qui, en particulier je fais peu d'état : le tout raſſemblé compoſe un public reſpectable, dont je ne puis me conſoler d'avoir perdu l'affection.

Faites céder cette crainte chimérique, dit ſon amie, à celle qui doit vous occuper, & à la néceſſité de concerter enſemble ce que vous avez à faire pour détourner les ſoupçons de l'Infant. Vous ne devez pas douter que ſon humeur violente, ne vous faſſe obſerver à toute heure & en tous lieux, ſans vous fier aux aſſurances qu'il vous a données du contraire ; je ſuis d'avis que vous ne changiez point votre façon d'agir avec Dom Alphonſe, une réſerve ſans fondement produiroit le même effet que de nouvelles aſſiduités, & fourniroit les mêmes lumieres à nos ennemis.

Je conviens de ce que vous di-

tes, reprit-elle, & j'en vois la néceſſité; mais, comment oſerai-je ſans mourir de honte, revoir un homme qui a ſur moi un tel avantage; il le faut pourtant, répliqua Dona Lucinde; & de plus, il faut ceſſer de lui cacher tout ce que vous ont appris les entretiens de Dom Pedre, afin de vous mettre tous deux en état de prendre des meſures aſſez juſtes pour empêcher votre ſecret de tranſpirer.

Dona Mathilde ne pouvant diſconvenir de la néceſſité de ſuivre le conſeil de Lucinde, ne ſe défendit que ſur la peine qu'elle auroit à faire cet aveu; mais cela ne l'empêcha pas de lui promettre d'éxécuter une propoſition dont elle connoiſſoit la prudence.

Elle tarda peu à trouver l'occaſion de la mettre en pratique, car Dom Alphonſe ayant raiſonné ſur le même principe, penſa qu'il devoit agir comme de coûtume;

& ayant appris que ces Dames étoient de retour à Burgos, il fut chez Dona Mathilde de fort bonne heure; elle étoit ſeule, & changea de couleur en le voyant, ce qui fit qu'Alphonſe craignant de lui faire de la peine, crut devoir feindre qu'il ignoroit pour qui cette fatale élégie avoit été faite.

Vous voyez belle Mathilde, lui dit-il, un homme au déſeſpoir d'avoir vû des vers ſi charmans de votre écriture, & de ne pouvoir ſe flatter que vous daigniez jamais en faire pour lui de ſemblables: ah! pourſuivit-il, ſi j'étois aſſez heureux pour en être l'objet, je me rirois bien de la fureur de Dom Pedre, de même que de ſes menaces, & je me croirois le plus fortuné des mortels; mais par malheur, ce n'eſt qu'un jeu de votre eſprit où le cœur n'a point de part... Dom Alphonſe, interrompit-elle ſérieuſement, ſi vous m'ai-

mez, & ſi vous voulez que je le croie, ne me parlez jamais de ces malheureux vers.

J'obéirai, reprit-il, mais Madame, ce ſera, s'il vous plaît, à la condition que vous aurai la bonté de me les donner, & que vous me permettrez de les apprendre; j'aime mieux vous les promettre, lui dit-elle, & que vous ceſſiez dès-à-préſent de m'en parler; il eſt des choſes plus importantes pour nous, dont il eſt néceſſaire de nous occuper, & notre ſoin le plus preſſant, eſt de concerter ce que nous avons à faire pour conjurer l'orage qui eſt prêt à éclater ſur nos têtes. Je ſçai, ajoûta-t-elle, que le Roi vous aime, & qu'il a quelques bontés pour moi, mais c'eſt une foible reſſource contre un homme trop emporté pour reſpecter la nature ni la raiſon, n'en connoiſſant point d'autres que celle de ſa volonté dont il fait ſon

unique

unique regle, & n'agit que ſuivant ſon caprice, ſans ſe mettre en peine ſi ſes actions ſont innocentes ou criminelles.

Si c'étoit un autre que le fils de mon Roi, reprit Dom Alphonſe, ſa fierté ne m'épouvanteroit pas, & je le corrigerois de façon à le mettre hors d'état de ſe faire redouter ; mais le reſpect dû à ſa naiſſance, retient mon reſſentiment, & m'oblige à ſouffrir ; je m'attend à en être perſécuté, ſans qu'il me ſoit permis de rien faire pour me garantir : heureuſement, ajoûta-t-il, cette triſte ſituation ne peut durer long-tems. Voici le printems, & l'ouverture de la Campagne vous délivrera de ſa préſence ; il ira à l'armée, j'irai auſſi, peut-être que j'y trouverai les occaſions de ſervir le Roi ſi utilement que je n'aurai plus rien à craindre pour vous, & qu'en Prince équi-

table il vous garantira des violences de ſon injuſte fils.

C'eſt mon unique eſpoir, répliqua-t-elle, & je me flate que cet éloignement me ſera aſſez favorable pour diſſiper le caprice qui lui perſuade que j'en ſuis aimée, & qu'il m'oubliera en ceſſant de me voir; je le ſouhaite, repartit Dom Alphonſe; mais je n'oſe l'eſpérer, il eſt impoſſible de vous oublier après avoir eu le bonheur de vous voir; & vous en convenez en diſant: *qui peut ceſſer d'aimer, n'a jamais bien aimé.*

Quoi? Dom Alphonſe, s'écria-t-elle, en rougiſſant, vous manquez deja aux conventions que nous venons de faire; Madame, reprit-il, je manquerois à l'amour ſi je pouvois oublier ce vers. Je penſois de la ſorte avant d'avoir vû l'élegie, & il n'y a que la mort qui puiſſe détruire cette façon de penſer.

Comme il difoit ces mots, Dona Lucinde arriva, qui leur dit, qu'elle fortoit de chez la Reine où on ne parloit que de guerre, parce qu'il venoit d'arriver un Courier qui apportoit des nouvelles propres à faire commencer la Campagne plutôt que l'on n'avoit compté. Hélas, dit Dona Mathilde en foupirant, quelle eft la fingularité d'un malheur qui nous force à défirer le départ & le péril de nos amis pour être délivrés de la préfence de nos ennemis?

Ces termes furent entendus par Dom Alphonfe avec une fatisfaction inexprimable; mais au moment qu'il lui en témoignoit fa reconnoiffance, & le regret qu'il avoit d'avance de la quitter, on annonça Dom Pedre, qui entra auffitôt que celui qui l'annonçoit. Ils eurent à peine le tems de fe remettre de l'altération que ces nouvelles avoient mifes fur leur vi-

ſage, & d'aller au devant de lui.

Il parut de l'air audacieux qui lui étoit ordinaire, mais ſans en avoir aucun nouveau ſujet. Ayant appris en entrant que Dom Alphonſe étoit ſeul avec les deux amies, il ſoupçonna la verité, ce qui réveilla dans ſon eſprit les mauvais propos de Padille, quand elle lui avoit précédemment fait part de ſes imaginations, qui lui avoient paru ſans conſéquence (de même que ſans fondement) ſoupçonner, & croire fermement fut la même choſe pour lui; & ne doutant plus de l'amour de Dom Alphonſe, il en fut preſque auſſi troublé que ces amans l'avoient été de ſa viſite.

Il les obſerva avec tant d'affectation qu'il redoubla leur inquiétude. Je viens, leur dit-il, vous apprendre deux nouvelles fort différentes; la premiere, & la plus agréable, eſt celle du mariage de

Dom Juan avec Dona Jacinte, que j'ai ordonné qui fût avancé de quelques jours, & où je vous invite, dit-il, à Dom Alphonſe, c'eſt avec une eſpéce de certitude que vous n'y manquerez pas. Je m'en flate, ajoûta-t-il, dédaigneuſement, quand vous êtes peu touché de l'honneur que je vous propoſe, il eſt d'autres raiſons plus intéreſſantes, qui vous empêcheront d'y manquer; la ſeconde nouvelle que j'ai à vous dire, pourſuivit-il, c'eſt que tous les braves de la Cour, vont être bientôt contraints de ſuſpendre leur amour pour me ſuivre à la guerre; nous venons d'apprendre que le Roi de Maroc eſt ſi irrité de la mort de ſon cher Abomelic, qu'il a juré d'en prendre une vengeance mémorable.

Il s'en faut peu, Seigneur, lui dit Dom Alphonſe, que je ne regarde comme un malheur, le bonheur

que j'ai eu de le vaincre, & il ſeroit plus avantageux à la Caſtille que j'euſſe péris dans ce combat, puiſque la mort d'un ſeul homme d'entre les ennemis, va en armer tant d'autres contre vos Etats; mais, Seigneur, votre valeur me raſſure, elle n'appréhende pas les Maures; & tandis que vous les attaquerez en perſonne, vos Soldats ne les redouteront guere, étant trop encouragés par vos généreux exemples.

Ajoûtez, reprit Dom Pedre, d'un air auſſi fier qu'ironique, que nous aurons l'avantage d'être ſecondés par votre bras, qui allie ſi glorieuſement la bravoure à la bonne fortune, & je compte que notre armée ſera invincible; le grand nombre que vous ſerez d'amans fortunés redoublera votre valeur héroïque, rien n'étant d'ordinaire ſi brave & ſi heureux à la guerre que les amans aimés; ſi je pou-

vois être encouragé par une fortune semblable, je me croirois suffisant pour défier moi seule toute l'Afrique assemblée ; mais cette gloire ne m'étant pas destinée, & les vers que fait Dona Mathilde ne m'ayant point pour objet, il faudra me contenter de ma vaillance naturelle sans espoir de faire des prodiges.

J'ai déja pris la liberté de vous dire, Seigneur, reprit Dona Mathilde, que les vers que vous m'attribuez n'avoient point d'objet qui me fût connu, & que je ne pouvois vous en dire davantage que ce que je vous ai déja dit.

Je ne l'ai point oublié, dit le Prince ; mais comme apparemment vous ne m'avez dit que ce qu'il vous a plû que je sçusse, je vous supplie à mon tour de permettre que je n'en croie que ce qu'il me plaira ; & si la fantaisie me prend de penser que vous les

avez faits pour Dom Alphonſe ; je vous demande comme une faveur inſigne de ne vous pas oppoſer au plaiſir que je trouverai à imaginer que j'ai découvert un grand ſecret.

Ah! Seigneur, interrompit Dom Alphonſe, je ne ſuis pas aſſez heureux pour que vos préjugés ſoient véritables ; & ſuppoſé que la belle Mathilde les ait faits, je ſuis perſuadé que ce n'a été que par un jeu de ſon imagination, ſans qu'elle connoiſſe par elle-même les ſentimens qu'ils expriment ; quoi qu'il en ſoit, Seigneur, s'écria Mathilde, je vous ſupplie de me rendre mes tablettes, & de laiſſer tomber ſes vers dans l'oubli, comme ne méritant pas un autre ſort, & ſoit qu'en effet je les aie fait, ou qu'ils partent de quelqu'autre main, que mon eſtime ni ma plus tendre amitié ne ſe peuvent acquérir par la violence ni par les

menaces ; c'eſt un fait dont le tems vous convaincra. Vous êtes dans l'erreur, lui repartit-il avec feu, & le tems vous apprendra à vous-même que l'on peut tout acquérir par la force, quand on ſçait l'employer à propos.

Il ſortit à ces mots, en faiſant ſigne à Dom Alphonſe de le ſuivre, & ſans lui rien dire d'approchant de la converſation qu'il venoit d'avoir, il lui parla long-tems bas, entrant avec lui dans le détail de la guerre & des circonſtances qui la devoient accompagner ; trop violent pour être politique, l'air dont il l'entretenoit ne lui laiſſa pas de doute que ces ſoupçons ne fuſſent fixés ſur lui, ſans que ſon deſſein fût de le lui faire connoître ; mais ſa malice ordinaire lui faiſant imaginer un ſenſible plaiſir à donner de l'inquiétude à Dona Mathilde, n'ignorant pas que les actions des perſonnes de ſon rang

ſont examinées avec ſoin & rapportées de même. Il paſſa dans les jardins en continuant cet entretien ſecret à la vue de tout le monde, ayant attention ſurtout d'animer ſes geſtes d'un air de colere, qui ſembloit accompagné de menaces, il en tira le ſuccès qu'il en eſpéroit ; & cet amuſement duroit encore quand Dona Mathilde en fut informée, ce qui l'allarma ſi prodigieuſement, qu'appréhendant que Dom Alphonſe ne conſervât pas la liberté de venir chez-elle lui en rendre compte, elle pria Dona Lucinde de lui écrire pour ſçavoir ce que ce Prince emporté lui avoit dit avec tant de feu, ajoûtant au bas du billet de ſon amie ce peu de mots.

J'ai de la colere, de la douleur & de l'inquiétude, faites les ceſſer s'il eſt poſſible.

Dom Alphonſe n'oſant aller chez-elle ſi promptement, après

en être ſorti, étant certain qu'il ſeroit obſervé de la part de Dom Pedre & de Padille, lui fit cette réponſe.

Je déſirerois fort de vous épargner la peine de partager mes allarmes, quoique je ſois trop heureux que vous daigniez en prendre à mon ſujet, je vous conjure de ne point avoir de colère contre quelqu'un qui aimeroit mieux mourir que de la mériter; mais comme je ne ſuis pas digne de vos inquiétudes, je vous ſupplie de les modérer, de même que votre curioſité que je ſatisferai le plutôt qu'il me ſera poſſible, ſans vous expoſer à quelque choſe de fâcheux; ne vous repentez point de vos bontés, & me laiſſez le ſoin de déſarmer la fureur de notre ennemi par les ſervices que je m'efforcerai de lui rendre; il ne m'a témoigné aucun ſoupçon, mais je n'en ai pas moins remarqué que mon ſecret n'en eſt plus un pour lui; je ne ferois aucuns mouvemens pour détrui-

re ses idées, si elles n'exposoient que moi à sa fureur; la mort me seroit douce si je perdois la vie dans une aussi glorieuse occasion.

Dom Alphonse avoit raison de croire que l'Infant étoit passé du doute à la conviction, il s'y confirmoit à tous momens jugeant que ce ne pouvoit être que lui qui fût le Daphnis célébré sur les tablettes qu'il retenoit, & qu'il étoit adoré de Mathilde; il le dit à Dom Juan, qui se souvenant de la maniere obligeante avec laquelle Dom Alphonse en avoit agi dans l'affaire de Dom Fernand, fit par reconnoissance tout ce qu'il lui fut possible pour effacer ce préjugé de l'esprit de son Prince, de même que pour lui faire perdre la fantaisie d'aimer Dona Mathilde; mais loin de déférer à ses Conseils, Dom Pedre lui dit résolument que son parti étoit pris, & que quand il la devroit enlever, il n'en auroit

pas le démentir, étant déterminé à la posséder, quelque chose qui en pût arriver.

A cette déclaration tyrannique, Dom Juan osa lui rappeller l'exemple de Dom Rodrigue, dernier Roi des Gots, qui avoit regné en Espagne, en lui faisant remarquer qu'il n'avoit dû sa perte qu'à la violence qu'il avoit faite à la fille du Comte Julien; mais cette remontrance inutile pensa lui être funeste, & le perdre dans l'esprit de son maître, sans le détourner de sa coupable intention; au contraire, il l'assura que si Dona Mathilde n'étoit pas disposée à le satisfaire au retour de la Campagne, il trouveroit le secret de la mettre dans un lieu où il ne dépendroit pas d'elle d'avoir d'autre volonté que la sienne, sans redouter le sort de Dom Rodrigue; les Rois d'Espagne n'étant plus, disoit-il, d'aussi petits Seigneurs qu'ils

l'étoient au tems paſſé ; à quoi Dom Juan ayant oſé répliquer, que la proximité des Maures ne rendoit pas la Caſtille plus puiſſante qu'elle l'étoit du tems des Rois Gots : à ces mots qui continuoient à contredire l'impétuoſité de ce Prince, il s'emporta juſqu'à la fureur, en le menaçant de le faire périr, s'il étoit jamais aſſez hardi pour s'expoſer encore à ſon indignation.

Quant à Dom Alphonſe, il ne lui cacha point qu'il le vouloit perdre, ajoûtant que puiſque le Roi l'aimoit, & qu'il lui étoit néceſſaire, il auroit la bonté de conſentir qu'il trouvât une mort propre à le combler de gloire, pourvû qu'il n'en abuſât pas, & qu'il s'arrangeât de façon à trouver inceſſamment un trépas honorable ; qu'il y contribueroit en lui faiſant accorder les emplois les plus dangéreux ; mais en même tems, il

protesta, que supposé que la fortune ne le servît pas à son gré, & qu'elle n'accablât pas cet heureux rival sous ces lauriers, il le feroit succomber sous les plus funestes Ciprès par une voie plus prompte & plus obscure.

Quoique Dom Juan eût été assez généreux pour avoir horreur d'un tel projet, & pour en avoir dit quelques mots, qui faisoient connoître qu'il ne l'approuvoit pas, l'envie de conserver sa faveur, & la crainte du péril qu'il y avoit à contredire ce monstre couronné, l'empêcha de résister courageusement à ses mauvaises intentions. Il cessa une contradiction qui eût été vaine, & qui sans doute seroit finie par quelques fâcheux événemens pour lui, sa vie n'étant pas plus en sûreté sous l'amitié de ce Prince féroce, que celle de ses plus grands ennemis.

N'osant plus paroître s'intéresser

à cette affaire, il crut pourtant devoir en donner avis à Dom Alphonſe, ayant fait naître l'occaſion de l'entretenir ſans affectation, & pouvant parler ſans être entendu par d'autres, il lui dit naturellement, que s'il aimoit Dona Mathilde, il lui conſeilloit de ſe guérir d'une paſſion qui pourroit lui devenir funeſte, en lui proteſtant que l'avis qu'il lui donnoit ne partoit d'aucun autre motif que de celui de lui rendre ſervice, & pour le faire ſonger à ſa propre ſûreté.

Dom Alphonſe ne pouvant juger ſi Dom Juan lui parloit ſérieuſement, ou ſi ce n'étoit point une ruſe concertée par Dom Pedre, pour découvrir ſon ſecret, lui répondit avec beaucoup de précaution, mais ce fut ſans pouvoir ſe contraindre au point de dire qu'il n'aimoit pas cette belle; il le remercia de ſon avis, en lui diſant que ce ſeroit une choſe preſque

inutile, puiſque ſuppoſé qu'il fût amoureux de Dona Mathilde, au lieu d'y renoncer, ſa perſévérance ſurmonteroit la mauvaiſe fortune ; & au contraire qu'il n'avoit rien à craindre, ſi elle lui étoit indifférente.

Le jour deſtiné au mariage de Dom Juan étant arrivé, Dona Lucinde fut forcée de prêter ſa belle maiſon ; & pour faire plaiſir à Dom Juan, le Roi voulut bien honorer cette fête de ſa préſence ; la Reine qui aimoit Dona Jacinte daigna s'y trouver auſſi. La fête fut célébrée avec toutes ſortes de magnificences ; mais tandis que chacun y étoit occupé par les plaiſirs, Dom Pedre, qui ne perdoit point ſon objet de vue, chargea Padille d'obſerver Dona Mathilde, de même que Lucinde & Alphonſe.

Elle s'en acquitta avec tant d'éxactitude, que rien de ce qu'ils firent n'échappa à ſes regards cu-

rieux ; mais ſes amans s'en défioient, & ils ſe conduiſirent avec tant de prudence qu'ils rendirent ſes obſervations ſi vaines, qu'il ne lui fut pas poſſible de rien rapporter à ſon Prince dont il pût tirer quelques conſéquences ; malgré cela, il perſiſta dans la penſée que Dom Alphonſe étoit ſon rival, & un rival favoriſé.

Quoiqu'il n'eût aucunes preuves de ce qu'il regardoit comme certain, ſa fureur en redoubla, & pour ſe venger, il forma un deſſein auſſi extravagant que cruel, ayant dit ſouvent que la beauté principale de l'univers, de même que ſa magnificence, conſiſtoit dans ſa variété & dans les ſubites révolutions, qui changeant la face de la nature changent auſſi la fortune des particuliers, ne deſirant rien, diſoit-il, avec plus d'ardeur, que de voir un violent tremblement de terre, une terri-

ble inondation, ou un incendie considérable.

Les deux premiers ſpectacles ne relevoient point de ſa puiſſance, mais le dernier étant en ſon pouvoir, il imagina qu'il ne trouveroit point d'occaſion plus commode pour ſe donner ce plaiſir & pour illuſtrer les noces de ſon favori, que de prendre le tems où tout le monde ſeroit endormi chez Dona Lucinde, pour faire mettre le feu à l'appartement que Dom Alphonſe occuperoit, où dans cette occurrence il auroit le plaiſir de ſecourir Dona Mathilde, tandis qu'il verroit peut-être périr ſon rival à la vue de leur maîtreſſe; pouſſant le projet plus loin, il imagina qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de l'enlever, en profitant du tumulte.

Ce déteſtable Prince conçut ce beau projet, au milieu de la joie où chacun ſe livroit, & comme

il étoit toûjours accompagné par des gens déterminés, qui connoissoient son goût, & ne s'étoient attachés à lui que par la conformité d'humeur & de vices, il n'eut point de peine à leur faire comprendre ses intentions, ni à les résoudre de les exécuter.

Dom Juan d'Alburquerque étoit fort riche, & la personne qu'il épousoit ne l'étoit pas moins. Etant extrêmement flattés de l'honneur que lui faisoient le Roi, la Reine & l'Infant, ils n'avoient rien épargnés pour rendre cette fête somptueuse & digne de ses augustes spectateurs; un festin superbe, un grand bal, une musique délicate, firent une partie des divertissemens; le Roi & la Reine retournerent à Burgos fort satisfaits de la façon dont ils avoient été reçûs.

La magnificence des nouveaux époux ne se borna pas seulement

à ce qui s'étoit fait dans le Château, elle accompagna leurs Majestés jusqu'à Burgos; ils trouverent sur la route une illumination qui bordoit le chemin, & qui les éclaira jusqu'à l'entrée de leur Palais Royal; ces lumieres étoient si bien ordonnées qu'elles faisoient lire en caractere de feu la joie & la reconnoissance que ressentoient Dom Juan & son épouse, de l'honneur qu'ils avoient reçû.

Le Prince, dont le dessein étoit prémédité, ne les suivit point & demeurant chez Dona Lucinde, tous les jeunes courtisans y resterent aussi. Dona Mathilde, & Dona Theodora étant amies de la maîtresse de la maison, ne songerent pas à se retirer, au contraire elles furent suppliées de lui aider à faire les honneurs de chez-elle, & Dona Maria de Padille n'eut garde de s'en

aller, le Château étant aſſez vaſte pour loger ſans peine tous ceux qui demeuroient.

Le Corps du bâtiment étoit double avec des ailes qui l'étoient auſſi, & qui étoient entourées d'un grand balcon par où on communiquoit à tous les appartemens.

L'Infant avoit marqué ſon logement dans le grand corps de logis, c'étoit auſſi la place deſtinée aux nouveaux époux; Dona Théodora Lucinde, Mathilde & Padille étoient placées dans l'une des ailes où elles étoient voiſines les unes des autres, & Dom Alphonſe avec ceux qui n'avoient pas ſuivi le Roi, étoient logés dans l'aile oppoſée.

Comme perſonne ne ſe doutoit du projet infernal de Dom Pedre, & que ceux qui étoient chargés de l'exécution commandoient ſes gardes, il lui fut fa-

cile de venir à bout de ſon entrepriſe, elle étoit ſi exactement concertée que Dom Alphonſe auroit ſuccombé dans cette occaſion, ſi ſes inquiétudes lui euſſent permis de ſe livrer aux douceurs du ſommeil, comme tous les autres.

Chacun étant retiré & endormi, Tornimir Capitaine des Gardes de l'Infant, ſuivi de trois ſcélérats, fut mettre le feu à la porte de l'appartement de Dom Alphonſe, & paſſant ſur le balcon, il en fit autant à celles qui donnoient de ce côté de même qu'à toutes les fenêtres qu'ils boucherent avec de la paille & des matieres combuſtible qui furent bientôt enflammées, ce qui, ſuivant leur intention, donna lieu de croire que le feu ayant pris par cet endroit, c'étoient les flammes qui en ſortoient; cette précaution ayant réuſſi aux incen-

diaires, on ne ſongea point du tout à porter du ſecours dans un lieu que l'on crut entiérement conſommé, dédaignant de perdre du tems à ſecourir cette partie du bâtiment qui n'en paroiſſoit plus ſuſceptible, tandis que l'on croyoit pouvoir ſoulager des endroits moins endommagés.

Cette cruelle ſupercherie ayant perſuadé à Dom Pedre, que l'on ne ſongeroit pas à ſauver ſon rival, il ſe prépara à voler près de Dona Mathilde qu'il comptoit enlever après l'avoir tiré de ſon appartement.

Le feu ſi bien allumé chez Dom Alphonſe, prit à l'inſtant avec une violence effroyable, mais comme il ne dormoit point, il ſe leva en diligence & quelque peu de tems qu'il perdit à mettre ſes habits, il ne le put faire aſſez promptement pour ne pas être environné

de

de flammes qui entroient dans ſa chambre de toutes parts, & qui l'éclairoient trop, il eût ſans doute péri dans cette fatale occaſion ſi la crainte du danger où il voyoit ſa maîtreſſe n'eût augmenté ſon courage & ſon induſtrie; il ne lui vint pas à l'eſprit que ce feu eût été allumé exprès pour lui, & le conſiderant comme une ſuite du peu d'ordre qui s'obſerve dans une telle confuſion, il ne ſongea qu'à ſecourir Dona Mathilde, qu'il ne croyoit pas dans un moindre danger.

L'impoſſibilité qu'il voyoit à ſe ſauver au travers des flâmes, qui occupoient portes & fenêtres, lui fit chercher une autre iſſue, & ayant apperçu une porte fermée au fond d'une garderobe qui paroiſſoit condamnée, il l'enfonça, & trouva par bonheur que c'étoit celle d'un lieu inutile dont

les fenêtres donnoient ſur une cour écartée.

Se voyant preſſé par le feu qui gagna cette porte preſque auſſitôt qu'elle fut ouverte, il ne balança point à ſe jetter par la fenêtre, tenant ſon épée entre ſes bras.

Sa bonne fortune le fit tomber ſur un grand carré de gazon dont l'herbe étoit ſi forte & ſi épaiſſe qu'il ne ſe fit aucun mal; mais il vit de-là que tout ce bâtiment étoit également enflammé, les tourbillons en ayant été pouſſés par le vent vers l'aîle oppoſée, de ſorte que ſans pouvoir aider les autres, chacun étoit ſuffiſamment occupé à ſe ſauver, il entendoit de toutes parts les cris & le bruit que ceux qui s'éveilloient par cet accident, faiſoient en cherchant leur ſalut dans la fuite, la terreur étant générale, de même que le danger.

Le ſeul Dom Pedre qui voyoit tout réuſſir au gré de ſes deſirs, jouiſſoit tranquillement & avec une maligne joie de cet heureux ſuccès, il prit ce moment de l'effroi général pour e écuter l'enlevement qu'il avoit prémédité, & il donna ſes derniers ordres, tandis qu'Alphonſe qui entendoit redoubler les clameurs, qui voyoit tomber les toits & écrouler les murs enflammés, étoit en priſon dans cette cour, où il ne trouvoit point d'iſſues. Son déſeſpoir ne ſe peut exprimer, il ſeroit rentré dans l'embraſement s'il lui eût été poſſible; lorſqu'enfin à ſa clarté, il apperçut un grand arbre au bout de la cour, qui étoit oppoſé au feu: cet arbre étoit préciſément contre le mur, qui après qu'il y fut monté, lui facilita le moyen d'en deſcendre.

Etant parvenu ſur cette muraille il ſe laiſſa gliſſer de l'autre côté

mais après être ainsi heureusement descendu, il ne se trouva pas plus avancé en connoissant qu'il étoit dans un parc entouré de murs d'où il lui seroit difficile de sortir n'en sachant point les chemins.

Ce nouveau contre-tems, pensa lui faire perdre la raison, mais présumant qu'enfin il trouveroit une porte, & que quelqu'éloignée qu'elle fût il seroit encore plutôt en état de secourir Dona Mathilde & Lucinde qu'en restant dans ce lieu, il cotoya le mur.

A mesure qu'il s'éloignoit de ce bâtiment embrasé, comme il s'avançoit dans l'obscurité il ne lui fut plus possible de distinguer les objets, & il n'alloit qu'en tâtonnant, quand il entendit marcher quelqu'un à une assez foible distance, il connut qu'il y avoit plusieurs personnes qui s'approchant de lui, lui fit distinguer une voix de femme.

Cette rencontre lui prouvant que ces personnes avoient trouvé une entrée dans le parc, moins dangereuse que celle par où il y étoit venu, l'obligea à faire ses efforts pour les joindre, & marchant plus vîte que des femmes effrayées, telles que celles-là le devoient être, il fut bientôt à portée de distinguer leurs paroles, c'est alors qu'il connut que c'étoit Dona Mathilde elle-même.

Où prétendez-vous me conduire, disoit-elle, je ne veux point m'éloigner d'auprès de Dona Lucinde. A ces mots qui prouvoient que l'on l'emmenoit par force, Dom Alphonse s'avançant à grands pas, mit l'épée à la main.

Qui que vous soyez, s'écria-t-il, ne vous flatez point que vous ferez violence à ces Dames, & si vous aimez la vie, laissez-les en liberté, ou vous préparez à être puni comme vous le mérités. Do-

na Mathilde entendant parler Dom Alphonſe, qu'elle connut à l'inſtant; de grace approchez-vous, lui dit-elle, cat je ne ſçai, où deux hommes que je ne connois point, & qui nous ont ſauvés du feu, veulent nous conduire.

Sans attendre que Dom Alphonſe obéit à l'invitation de Dona Mathilde, un de ſes raviſſeurs s'avança au-devant de lui, tandis que l'autre la retenoit, de même qu'une de ſes femmes qui ne l'avoit point abandonnée, mais ſe trouvant trop foible pour être maître de toutes deux, il prit le parti de leur laiſſer la liberté en s'enfuyant.

Dom Alphonſe, du premier coup avoit fait tomber à ſes pieds celui qui étoit venu l'attaquer, c'étoit ſa chute qui avoit hâté la fuite de ſon compagnon: Dom Alphonſe s'en apperçut, mais dédaignant de le pourſuivre puiſque

Dona Mathilde étoit libre avant de ſavoir qui étoient ceux qui avoient voulu attenter à ſa liberté.

Il n'eut pas le tems de lui demander comment cela s'étoit paſſé & qui elle ſoupçonnoit de cette action, Dom Pedre ayant paru, il n'étoit pas éloigné, & apprenant par celui qui fuyoit, que ſon compagnon étoit mort ou dangereuſement bleſſé de la main de Dom Alphonſe qu'il avoit reconnu à ſa voix, ce barbare ſçachant qu'il étoit auprès de Dona Mathilde, & voulant éloigner le ſoupçon que ce fût lui qui eût entrepris cet enlevement, accourut autant pour avoir le plaiſir de troubler leur entretien que pour faire croire qu'il n'y avoit aucune part, & il arriva ſi diligemment précédé de pluſieurs flambeaux que Dom Alphonſe eut à peine le tems de dire à ſa maîtreſſe, qu'il s'eſtimoit fort heureux de s'être

trouvé ſi à propos dans ce lieu où le hazard l'avoit conduit contre ſon gré, & que ce fut tout ce que Dona Mathilde pût faire que de lui répondre qu'elle craignoit horriblement l'avenir pour l'un & pour l'autre, elle alloit ajoûter qu'il n'y avoit pas de doute que ce ne fût par les ordres de l'Infant que ce complot auroit été exécuté ſans lui, mais celui dont elle parloit étoit trop près d'elle pour qu'elle oſât expliquer cette penſée.

Ah! Madame, lui dit-il, avec une éfronterie ſans ſeconde, c'eſt Dom Alphonſe qui vous a tirée des flâmes, dans le tems que je croyois que lui-même y avoit péri.

Ce n'eſt point à lui à qui je dois la vie, Seigneur, répliqua-t-elle, mais je lui ai une plus grande obligation, il m'a préſervé d'un malheur beaucoup plus con-

ſidérable. Deux inconnus m'ont tirée de ma chambre, où abuſant de ma frayeur, ils m'ont perſuadée qu'il n'y avoit de ſureté qu'en fuyant par les jardins d'où ils m'ont fait paſſer dans le parc, en m'aſſurant que j'y trouverois Dona Lucinde & toutes les Dames; mais ſur ce que je leur ai dit, que je me laſſois de marcher ſans les rencontrer, ils m'ont répondu qu'il le falloit, ſans me dire où ils me vouloient mener, & ſur ce que j'ai répondu réſolument que je ne prétendois point aller plus loin, ils alloient entreprendre de nous entraîner quand ils ont entendu la voix de Dom Alphonſe, l'un des deux a voulu le tuer, mais il a mal réuſſi, & je crois que lui-même eſt mort.

Il eſt vrai-ſemblable que ces gens tous remplis de bonne volonté, ne l'ont attaqué que par-

ce qu'ils l'ont pris pour un raviſſeur, reprit le Prince ſans s'étonner; mais ajoûta-t-il, il faut oublier cette avanture puiſqu'il ne vous en eſt rien arrivé.

Permettez-moi, Seigneur, de penſer différemment, répliqua Dona Mathilde, & que je vous ſupplie d'approfondir ce myſtere, tant qu'il me ſera inconnu, je ſerai dans l'appréhenſion. Il eſt aiſé de vous ſatisfaire puiſque vous le deſirez, dit-il, car j'ai apperçu à quelques pas d'ici, un homme à terre, je l'ai cru endormi de fatigue après avoir travaillé au feu, mais c'eſt apparemment celui qui a combattu contre Dom Alphonſe, & qui eſt ſans doute bleſſé, puiſqu'il a reſté là.

Dom Pedre ne s'expliquoit ainſi, que parce qu'il étoit certain que celui dont il parloit n'y étoit plus, l'ayant lui-même fait enlever: il commanda que l'on

le cherchât;mais ne l'ayant pas trouvé, il eut l'audace de feindre qu'il regardoit cette avanture, de même que ce combat, comme une fable qu'elle inventoit pour ne pas laisser connoître que c'étoit de dessein prémédité qu'elle se trouvoit dans ce lieu écarté seule avec Dom Alphonse.

Personne ne savoit mieux que lui la vérité de l'avanture, puisque le blessé qu'il avoit fait enlever, étoit le même Tornimir qui avoit mis le feu, & qui suivant ses ordres, en feignant de secourir Dona Mathilde, l'emmenoit pour jamais, & si Dom Alphonse ne se fût pas trouvé sur son passage aussi à propos, elle eût sans lui été conduite sur la frontiere à un Château fort proche du lieu où il alloit faire la guerre. Dom Pedre ne lui dit rien de propre à lui faire imaginer la vérité, au contraire il affecta de faire

meilleure mine à Dom Alphonſe, & cachant une partie de ſon humeur cruelle, il dit obligeamment à Dona Lucinde qu'il ne prétendoit pas ſe contenter de plaindre ſon déſaſtre, comme c'étoit lui qui l'avoit cauſé en empruntant ſa maiſon, il étoit obligé de la faire rebâtir beaucoup plus belle qu'elle ne l'étoit avant ſon accident.

Enfin, il ſe déguiſa ſi bien en public, qu'à la réſerve de Dona Mathilde, ſon amant, ſon amie, & Padille, (cette derniere ayant été de la confidence) qui que ce fut ne le put ſoupçonner d'avoir eu part à cet accident; mais ſe ſouciant peu d'effrayer Dona Mathilde, & au contraire en ſuivant ſon ſiſtême, voulant lui inſpirer de la crainte au défaut de l'amour qu'elle lui refuſoit, il lui demanda tout bas ce qu'elle penſoit d'un homme ſi amoureux qu'il feroi

capable d'embraſer l'univers comme le Château de Lucinde, pour avoir l'unique point de vue de la poſſéder.

Je penſe, Seigneur, lui dit-elle, que je préférerois la mort la plus affreuſe à l'horreur de me trouver au pouvoir d'un tel homme : c'eſt reprit-il, d'un air où la fureur & le mépris étoient peints, que vous avez l'ame trop baſſe pour concevoir de grandes choſes, & que vous vous contentez des bagatelles dont ſe repaiſſent les amants vulgaires, puiſque vous comptez pour rien la paſſion d'un homme fort au-deſſus de vous, qui vous fait l'honneur de vous aimer, en mépriſant pour vous obtenir & pour vous plaire, les loix & la raiſon.

On ne parviendra jamais à poſſéder mon cœur par une telle voye, répondit-elle, & rien n'eſt

capable de me plaire, que ce qui eſt raiſonnable, chacun dit-il ſe fait une raiſon à ſa maniere, ſi vous m'aimiez, vous approuveriez mes maximes : je regarde ces deux propoſitions comme des choſes également impoſſibles, reprit-elle, la ſeule idée m'en fait frémir ; à quoi le Prince ne répondit que par un regard menaçant, tandis qu'elle ſe rapprochoit de la foule où tout étoit dans la déſolation, lui ſeul ayant un air triomphant.

Le jour étoit grand quand le feu fut éteint, & le danger étant ceſſé, on reprit le chemin de Burgos, les trois amies reſterent pénétrées de douleur, ne leur étant pas poſſible de douter que cet incendie fût parti d'une autre cauſe que de la méchanceté de Dom Pedre, ce qu'il avoit dit à Dona Mathilde ne le prouvoit que trop,

& en s'accusant d'en être cause, elle en demandoit pardon à Dona Lucinde.

Tandis que chacun raisonnoit sur cet accident, & que l'on cherchoit à deviner ce qui l'avoit causé, Dom Pedre appréhendant qu'à force de conjectures on ne parvînt à la vérité, avança hardiment qu'il n'en falloit point chercher d'autres raisons que celles du feu du Ciel, & quoique personne n'eût entendu le tonnerre, il soûtint affirmativement qu'il étoit tombé.

Le Roi & la Reine envoyerent faire compliment à Dona Lucinde sur ce malheur, & le Roi lui fit dire qu'il ratifioit la promesse de faire rebâtir son Château, que l'Infant lui avoit faite; en conséquence il ordonna les ouvriers qu'il y vouloit employer, reglant les fonds qu'il y destinoit.

Ce fut dans ce tems que la

Reine tomba malade, & mourut huit jours après, fort regrettée de ses sujets, de même que du Roi de Portugal son frere.

Pendant ses obséques on apprit que le Roi de Maroc, ardent à vanger, Abomelic, (de la perte de qui il ne se pouvoit consoler) avoit mis en mer deux cens cinquante vaisseaux & soixante galeres, qu'il avoit passé le détroit & mouillé devant Algérite. Cette nouvelle surprit entiérement le Roi de Castille qui en fut effrayé à l'excès, Dom Pedre saisissant cette occasion de mortifier Dom Alphonse, fit dire au Roi, & le soutint lui-même, que si l'Amirande avoit fait son devoir, quoiqu'il n'eût que trente-trois galeres, il eût empêché le passage de cette flotte.

Loin de prêter l'oreille à une calomnie si dépourvue de bon sens, ce Monarque eût aisément

compris, dans une autre saison ; que Dom Henri n'avoit ps dû hazarder le combat avec des forces si inégales ; mais comme il étoit irrité contre lui-même, d'avoir commis une faute capitale, en ne prévoyant point d'avance cet évenement, & de s'être endormi sur sa derniere victoire, il voulut essayer à la déguiser aux yeux de ses sujets, n'en trouvant pas d'autre moyen que de rejetter sa négligence sur quelqu'autre, en feignant que ces ordres avoient été mal exécutés.

Dom Alphonse touché de l'aigreur avec laquelle le Roi s'expliquoit en public contre son oncle, poussant l'injustice, jusqu'à lui dire à lui-même que s'il s'en rapportoit aux appparences & aux avis de ses plus fidelles Conseillers, il feroit arrêter l'Amirande & lui feroit faire son procès comme à un traître ; quoiqu'il

parlât de la ſorte, il ne laiſſa pas à Dom Alphonſe le moindre ſujet de préſumer qu'il le confondit dans les prétendus ſujets de ſes plaintes, au contraire il le combla de témoignages de bonté; mais Dom Alphonſe outré de l'injuſtice qu'il faiſoit à la réputation d'un ſi brave homme, à qui il étoit attaché par le ſang, la reconnoiſſance, & l'eſtime que méritoit ſa vertu, ne put s'empêcher de le juſtifier & de répondre au Roi, que ſans doute celui dont il ſe plaignoit, avoit voulu ménager ſes galeres ſur le peu d'apparence qu'il y avoit de vaincre, mais qu'il répondoit ſur ſa tête de ſa fidélité & de ſon zéle pour l'Etat; il y a, reprit le Roi, d'un ton bruſque, des occaſions où il eſt plus décent d'être battu, que de refuſer le combat.

Si vous l'ordonnez, Seigneur, reprit Dom Alphonſe, outré de

cette réponſe, j'irai lui demander quelles ſont les raiſons qu'il a eues, je lui commanderai de votre part de combattre à quelque prix que ce ſoit, je combattrai à ſes côtés, & quelqu'inégale que ſoit cette bataille, je périrai avec lui pour conſerver ſa gloire & faire taire ſes envieux.

Le Roi remit à lui répondre au ſortir du Conſeil, & Dom Pedre qui avoit manqué deux fois de le faire périr dans l'embraſement, ayant appoſté des aſſaſſins pour le tuer, s'il eſſayoit à ſe ſauver des flammes, retrouvant cette nouvelle occaſion de ſe ſatisfaire, opina pour l'envoyer vers l'Amirande, afin de les déterminer tous deux à quelques coups de déſeſpoir, il parla encore plus mal de ce Général de la mer, en donnant en même tems mille louanges à la valeur & à la bonne conduite de ſon

neveu, ce qui détermina tous les aſſiſtans qui le redoutoient, & qui connurent ſes intentions, à convenir unanimement qu'il falloit que Dom Alphonſe fut trouver Dom Henri & lui faire des reproches amers de la part du Roi, ſur la trop timide prudence qu'il avoit témoignée en n'expoſant point à une perte certaine les ſeules galeres qui reſtoient pour la reſſource du Royaume.

Dom Alphonſe reçût l'ordre qu'il avoit demandé, & par les ſoins de Dom Pedre, celui de partir dans deux heures, ne lui accordant pas plus de tems; cette ridicule ambaſſade, de même que l'extrême diligence qui lui fut ordonnée auſſi hors de propos, étant abſolument inutile, mais encore fort contraire au ſervice du Roi, à qui elle alloit faire un tort irréparable, ne lui laiſſa pas ſujet de douter d'où le

coup partoit, ni quel en étoit le but; mais n'osant y faire la moindre résistance, bien persuadé que le Prince le feroit épier pour savoir s'il iroit prendre congé de Dona Mathilde, il crut qu'il étoit de la prudence de partir sans se donner cette consolation, étant convaincu s'il y alloit, que Dom Pedre viendroit les interrompre, & il sortit de Burgos avec une diligence encore plus grande que celle qui lui avoit été recommandée; mais comme il étoit déja tard quand ses ordres furent expédiés, il ne pût faire que deux lieues; s'arrêtant à l'entrée de la nuit, il se trouva si peu éloigné, que succombant au desir de revoir sa maîtresse & de lui dire un adieu qu'il croyoit qui seroit éternel, il laissa son Ecuyer avec deux de ses gens, en quoi consistoit tout son équi-

page préſent,& il s'en fut chez Dona Lucinde, ayant eu la précaution de préparer un billet qu'il lui fit porter par un inconnu, il la prioit de faire ouvrir une porte de derriere de ſa maiſon, qui donnoit dans une rue détournée, & d'en faire avertir Dona Mathilde.

Quand Lucinde reçut ce billet, elles étoient enſemble, où Mathilde murmuroit contre lui de ce qu'il avoit eu la force de partir ſans la voir ; mais elle s'appaiſa bientôt en le voyant paroître d'un air ſi triſte, que cette nouvelle douleur lui fit aiſément oublier la premiere.

Eh bien, Dom Alphonſe, lui dit-elle, vous allez donc nous quitter ſans que je puiſſe ſavoir quelle ſera votre deſtinée, & où on vous envoye ? ſi les intentions de l'Infant ſont remplies, répliqua-t-il, je vais à la mort,

mais, Madame, puiſque je ſuis aſſez heureux pour que vous vous intéreſſiez à mon ſort, j'eſpere que ce ſera à la gloire, & que malgré l'intention de ce barbare, j'aurai encore le bonheur de me revoir à vos pieds.

Il embraſe des Palais, pour me réduire en cendre, ajoûta-t-il, il veut faire périr trente galeres, ſeulement pour me confondre dans leurs ruines; il ſacrifie à ce deſir le dernier eſpoir de la Caſtille, & tout cela, belle Mathilde, ne ſe fait que parce qu'il s'imagine que je ſuis l'unique obſtacle qui s'oppoſe à la conquête de votre cœur, ne pouvant comprendre qu'il y trouvera toûjours une difficulté inſurmontable dans ſes vices & dans ſa cruauté; ce n'eſt pas, continua-t-il, qu'en penſant que mon rival regnera, & qu'il peut vous couronner, je ne trouve un ſujet de redouter

ſa concurrence, ſes défauts n'étant pas capables de me raſſurer, & que je ne puis diſconvenir avec moi même que n'ayant point de couronne à vous donner, il ne me feroit pas permis de murmurer de cette préférence.

Vous feriez bien injuſte, ſi vous penſiez ſérieuſement ce que vous dites, interrompit-elle, votre honneur & le mien y feroient trop offenſés, je me flatte que vous ne le croyez pas, & je vous excuſe en conſidération de la cruelle occurrence où nous nous trouvons; n'en parlons plus, ſongeons plutôt à la juſte appréhenſion que nous doit cauſer les piéges que cet abominable homme va vous tendre, il imagine tous les jours de nouvelles noirceurs, & je tremble actuellement pour vous, quoiqu'il vous croye parti, je crains que trop bien informé de vos démarches, vous

vous ne tombiez en ſortant d'ici, dans quelqu'unes des embuches qu'il vous a peut-être dreſſées.

Et moi réprit Dona Lucinde; je ſuis effrayée en ſongeant que Dom Alphonſe s'en va & que vous allez reſter à Burgos, où votre ennemi reſte auſſi; il en doit partir dans deux jours pour aller au rendez-vous des troupes, dit Dom Alphonſe, mais hélas! ſi Dona Mathilde avoit une véritable tendreſſe pour moi, je mépriſerois facilement ſes cruautés & ſes pratiques ſécretes; oui, Madame, lui dit-il, il vous ſeroit facile de prévenir mes périls. Je ceſſerois avec plaiſir d'être ambitieux, & nous irions paſſer nos jours auprès de Laure où bornant mes plus chers deſirs à conſerver votre cœur, content de me voir votre époux, je renoncerois ſans regret à cette liberté que j'ai aimée ſi mal à pro-

pos, & à cette fortune que je cherchois avec tant d'ardeur avant de vous connoître.

Non, mon cher Alphonſe, répartit-elle, ne faiſons rien d'indigne de nous, je vous eſtime & je vous l'oſe dire ſans rougir, je vous chéris uniquement, mais je pourrois encore moins me réſoudre à me marier dans une occurence où je n'en aurois le pouvoir que par le ſecours d'un enlevement, & encore dans quelle circonſtance . . . quand notre patrie eſt attaquée par les Maures qu'il la faut ſecourir, & que ma fuite la priveroit du plus brave de ſes défenſeurs.

Je conviens avec vous, répliqua-t-il, que l'honneur ne me permet pas d'abandonner la Caſtille dans ce tems-ci, Madame, pour m'exciter à faire un devoir dont la cruauté me ſépare de vous, promettez-moi que vous

me plaindrez, & ajoûtez à cette promeſſe que vous ne me défendrez pas d'eſpérer que je ſerai un jour plus heureux que je ne le ſuis.

J'y conſens, Dom Alphonſe, lui répondit-elle, ſans pouvoir réſiſter à l'attendriſſement que lui cauſoit ſes allarmes, mais j'exige à mon tour que vous me promettiez de ne vous laiſſer point emporter à une valeur qui vous ſera peut-être funeſte, & que vous ſongerez à conſerver une vie qui m'eſt chere, ſans oublier que vous êtes mon ſeul protecteur contre la tyrannie de Dom Pedre; vous ne pouvez ignorer que le Roi lui-même le redoute, que Dona Thédora chez qui je loge eſt ſi ambitieuſe qu'elle eſt capable de tout ſacrifier au deſir de faire ſa cour; que Padille, attachée ſans réſerve à ce Prince doit nous être extrêmement ſuſ-

pecte, & que nous devons nous défier d'elle autant que de lui, enfin que je ne connois d'autre ami que Dona Lucinde, auprès de qui je puisse me consoler de mes malheurs, & avec qui j'ai la douceur de parler de vous.

Sans faire en détail le dénombrement de mes infortunes, repartit-il, je n'ai qu'à dire que je vous adore, que je m'éloigne de vous, & que j'ignore quand j'aurai le bonheur de vous revoir, c'en est je crois assez pour oser dire que je suis le plus infortuné des hommes ; je compte pour rien la haine de Dom Pedre, continua-t-il, non plus que la nécessité d'aller à une guerre, où je ne puis esperer d'être heureux qu'en servant le plus redoutable de mes ennemis, & où je serai sans cesse en sa puissance.

Il ajoûta mille tendres discours, à quoi Dona Mathilde répondit

d'une façon à lui faire connoître qu'il lui étoit plus cher qu'elle ne le témoignoit, Dom Alphonse lui ayant encore une fois demandé les vers que Dom Pedre lui avoit surpris, & qu'elle lui promettoit depuis long-tems, elle les lui donna enfin; mais j'exige, lui dit-elle, que vous ne pensiez rien de mon cœur qui puisse me faire perdre le vôtre, sans attendre de réplique, elle se retira pour l'obliger à sortir & pour l'empêcher de remarquer les larmes qui innondoient son visage.

Cette séparation leur coûta infiniment; mais il sortit aussi heureusement qu'il étoit entré & fut rejoindre ses gens à un endroit qu'il leur avoit indiqué, d'où il poursuivit son voyage, tandis que Dom Pedre trop content de le voir éloigner, affecta de paroitre moins fier, quoique lui-même dût partir deux jours après, il dit sim-

plement à Dona Mathilde qu'il renonçoit au deſſein de la forcer à lui faire connoître ſon Daphnis, puiſqu'il croyoit le ſavoir ſans qu'elle prit la peine de le lui nommer, ajoûtant qu'il ſeroit ſatisfait pourvu qu'en ſon abſence elle ne ſe déterminât point & qu'elle ne s'oppoſât pas directement à ſon propre bonheur: je vous proteſte Seigneur, lui répliqua-telle, que je ne le cherche qu'en moi-même, & que je n'en deſire point d'autres; c'eſt ce que nous examinerons au retour de la campagne, reprit-il; on vint l'avertir dans ce moment que le Roi le mandoit, il ſe rendit promptement & partit de Burgos peu de jours après ſans avoir pu trouver l'occaſion de dire adieu à Dona Mathilde, autrement que chez la Reine, il fut où les troupes s'aſſembloient.

Le corps n'en étoit pas nombreux, ce qui obligea le Roi de Castille d'envoyer en diligence demander du secours à Pierre le Benin, Roi d'Arragon. Ce Prince généreux accorda volontiers quatre mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie, ce qui étoit d'autant plus grand à lui qu'il avoit en toutes occasions eu sujet de se plaindre d'Alphonse onziéme ; mais l'intérêt commun & la noblesse de ses sentimens, l'engagea à oublier les fautes de son voisin, pour ne songer à rien autre chose, sinon que tous les Rois d'Espagne avoient un intérêt général à se soûtenir contre les Maures, la ruine de l'un d'entr'eux, étant suffisante pour entraîner la perte de tous.

Dom Juan d'Alburque voulant profiter de cette occasion, fit son possible pour obliger son

frere à venir dans sa patrie ; mais Dom Fernand s'obstina à ne point abandonner le parti des Maures, ces sentimens s'accordant à merveille avec les vœux de Dom Pedre, & même avec ceux du Roi qui ne souhaitoient pas plus son retour l'un que l'autre.

L'Infant apppréhendant que tandis que Dona Mathilde seroit à Burgos, elle ne reçût de fréquentes nouvelles de son amant, vit avec plaisir que le Roi envoyoit Dom Gonzales d'Aguilar à son Gouvernement de Médina Sidonia, & qu'il y seroit accompagné par toute sa famille, Dona Mathilde qui depuis la mort de Dom Rodolphe, étoit indépendante, se crut maîtresse de ne pas les suivre, préférant de rester auprès de Dona Lucinde, où elle comptoit sur la douceur de sa confidence ; mais le Roi

ayant appris cette intention, lui fit entendre qu'il vouloit abſolument qu'elle fût du voyage, on trouva le procédé violent, & toute la Cour s'accorda à dire qu'en la contraignant de la ſorte il falloit que ce Prince eût deſſein de la faire épouſer à quelqu'uns de ſes favoris, parce qu'elle étoit puiſſamment riche; d'autres ſoupçonnoient que cet ordre avoit été mendié par Dona Théodora pour ne pas perdre l'avantage qu'elle tiroit du ſéjour de Dona Mathilde auprès d'elle.

La douleur qu'elle eût de la tyrannie que l'on exerçoit contre elle, renouvella dans ſon cœur les impreſſions de haine que lui avoit donné ſa mere, & elle partit de Burgos avec autant de peine qu'elle en avoit eue à y venir, tandis que pour exécuter les ordres de ſon Roi, Dom Alphonſe fut trouver ſon oncle qui

étoit déja occupé à mettre ſes galeres en état de combattre, parce que Dom Pedre l'avoit fait avertir indirectement des fâcheux diſcours que le Roi avoit tenu ſur ſon compte.

Quoi, c'eſt vous, Dom Alphonſe, lui dit-il, en le voyant arriver, qui êtes chargé de me faire des réprimandes auſſi humiliantes qu'elles ſont injuſtes, je ſuis donc toûjours coupable dans l'eſprit de notre Souverain, & il continue à me faire un crime d'avoir ſauvé ſes galeres d'un péril inévitable? ah! s'il perſiſte dans cette penſée, vous pouvez retourner lui dire qu'il n'aura pas long-tems à me faire de telles reproches, que je ferai mon devoir d'obéiſſance, & en mourant courageuſement je lui ferai connoître d'une façon inconteſtable par mon dernier ſoupir que je l'ai toujours mieux ſervi que les flateurs qu'il écoute à mon préjudice & au ſien.

Seigneur, reprit Dom Alphonse, je vois que vous savez le sujet qui m'ameine, c'est-à-vous à déterminer si vous voulez combattre contre l'intérêt du Royaume, ou si pour l'amour de votre patrie vous pouvez vous résoudre à souffrir un injuste reproche; quant-à-moi, je n'ai point de conseils à vous donner, je ne suis venu vers vous que pour suivre votre destinée & pour mourir en combattant à vos yeux, si vous vous déterminez au combat que je ne suis pas chargé de vous ordonner.

Ce discours & votre résolution, répliqua l'Amirande, sont dignes du nom que vous portez, je ne puis vous cacher que ma tendresse pour vous m'auroit fait desirer de ne point vous avoir pour compagnon dans cette fatale occasion; mais puisque vous vous y trouvez, j'aurois autant de regret

de vous voir retirer, que j'en ai de votre arrivée; il eſt des circonſtances où l'honneur ne permet pas de balancer, & où il faut ſe dévouer à la mort avec tranquillité, je ne vous cache pas qu'elle eſt inévitable ici, mais ce n'eſt point la victoire qui décide de la gloire d'un guerrier, c'eſt la fermeté dont il remplit ſa deſtinée, la nôtre eſt de terminer notre carriere en cette occurrence, il faut obéir au ſort, car il faudroit que je n'euſſe pas les premiers élemens de mon métier, ſi je doutois de l'évenement, n'ayant que trente-trois galeres, qui en vont attaquer ſoixante, & un nombre de Vaiſſeaux prodigieux; en un mot, en allant combattre contre toutes les forces de l'Affrique; n'importe ajoûta-t-il, quand on a vécu comme j'ai fait, on peut mourir avec honneur, ſi ce n'eſt en grand Capitaine

ce sera du moins en brave soldat.

Seigneur, lui dit Dom Alphonse, y avez-vous bien pensé, & songez-vous que le Roi qui paroît irrité de ce que vous n'avez pas combattu, ne peut que vous savoir gré dans la suite, d'avoir ménagé votre gloire, & les intérêts de la patrie, qui sont entiérement opposés à ce que vous laissiez périr ce qui lui reste de forces maritimes, dont la perte entraînera indubitablement celle de son armée de terre qui est déja assez découragée pour ne pas l'affoiblir encore par cette nouvelle épouvante.

Comme Dom Alphonse parloit ainsi, & que l'Amirande ébranlé par ses raisons étoit prêt à céder, on annonça un Courier du Roi, & ils virent avec étonnement que non content de l'ordre indirect que Dom Alphonse avoit apporté, celui du Courier étoit positif,

portant un Commandement de combattre ſans délais, quelqu'inégalité qu'il y eût entre les Maures & lui.

Je rends grace au Ciel, s'écria ce généreux Guerrier, je n'ai plus à perdre que la vie, mon honneur eſt à couvert par cette Patente, & je ne crains plus d'être taxé d'imprudence ou de peu de connoiſſance de mon métier. Allons, Dom Alphonſe, allons pourſuivit-il, vendons cherement nos jours aux ennemis, je ne vous invite point à bien faire, ce ſeroit vous offenſer; mais je vous prie de m'aider à donner des ordres qui ne ſeront ſuivis qu'à regret. Il ſera néceſſaire d'uſer de quelque tromperie pour encourager nos Soldats, & leur laiſſer entrevoir que nous avons des reſſources qui leur ſont inconnuës. Ils ſont vaillans, je leur dois cette juſtice; mais il faut plus que de la valeur

ordinaire pour courir à un danger dont il eſt auſſi certain qu'ils ne ſe tireront pas ; puis ſe tournant vers l'Envoyé du Roi :

Vous dirai à mon Souverain ; lui dit-il, que je vais lui obéir, & lui prouver par ma ſoumiſſion que c'eſt injuſtement que l'on m'accuſe de m'entendre avec ſes ennemis.

Seigneur, répliqua celui à qui il parloit, mes ordres ne portent point que je retourne à la Cour, au contraire, il m'eſt préciſement commandé de combattre auprés de vous ; j'en ſuis ravi reprit fiérement Dom Henri, quand on veut faire ſon devoir, on ne peut avoir trop de témoins, un brave de plus retardera notre perte de quelques minutes, & il éterniſera ſa mémoire aux dépens de ſa vie ; l'illuſion n'eſt bonne que pour le ſoldat, mais je croirois vous offenſer, ſi j'entreprenois de vous

déguiſer le danger qui ſe rencontre dans cette occurrence.

Ce Guerrier, qui en effet étoit brave & homme de bien, à qui ſa valeur & ſa droiture avoient acquis la haine de Dom Pedre, & qui avoit été chargé par préférence de cette périlleuſe commiſſion, aſſura l'Amirande avec une ardeur martiale qu'il ſe trouvoit trop heureux de partager ſon ſort, préférant la gloire de mourir à ſes côtés & de mériter ſon eſtime, aux dignités les plus éminentes de la Cour, s'il les lui falloit acquérir par des voies moins honnorables.

Après avoir vû l'ordre poſitif que cet Officier avoit mis entre les mains de l'Amirande, Dom Alphonſe ne ſongea plus à s'oppoſer à ce combat, quoiqu'il ne pût mettre en doute quelles en ſeroient les ſuites, les regardant comme un malheur inévitable, ſans s'appercevoir non plus que

Dom Henri, & celui qui avoit apporté cet ordre, qu'il étoit supposé.

Dom Pedre, qui ne perdoit point de vûe ses desseins criminels voulant absolument faire périr Dom Alphonse avoit fait contrefaire cet ordre au nom du Roi, pour commander à l'Amirande une action qui ne pouvoit manquer d'entraîner la perte de l'Etat; il lui importoit peu à quel prix il se déferoit d'un rival qu'il haïssoit, & sa haine aveugle voulant se satisfaire au prix de sa propre ruine, il n'avoit pas manqué de faire ordonner au porteur de l'ordre de rester sur la Flote, se croyant bien certain qu'il n'en reviendroit personne, surtout de la Capitane, & que sa mort enséveliroit cette fourberie, comptant aussi que l'ordre supposé périroit avec la Galere que monteroit l'Amirande.

La prudence de Dom Alphon-

se, n'ayant plus rien à opposer à un commandement si absolu, il se dispofa à combattre auprès de son oncle, quoique ce généreux Commandant fut désespéré de l'injuste accusation dont on l'avoit voulu noircir; il se prépara à une mort certaine d'un visage aussi tranquille que s'il eut été assuré de la victoire, & Dom Alphonse à qui rien n'étoit capable de le distraire du souvenir de Dona Mathilde, ne manqua pas de lui écrire avant de partir, envoyant un des siens lui porter cette lettre.

Selon toutes les regles de la guerre, je dois périr au combat que nous allons donner, mais l'amour me fait espérer de vous revoir. Permettez-moi seulement de croire que malgré le parti que la victoire ne peut manquer de prendre contre nous, vous me reverrez avec plaisir, quoique vaincu, & que vous plaindrez mon malheur sans me l'imputer; enfin, que si je

péris en cette occaſion, vous daignerez vous ſouvenir qu'il ne fut jamais de paſſion égale à la mienne, & que vous me rendrez la juſtice de croire, que je n'ai ceſſé de penſer à vous, qu'en ceſſant de vivre.

Après s'être donné cette ſatisfaction, il rejoignit Dom Henri, qui ayant aſſemblé les Officiers, leur parla dans ces termes:

Il ne s'agit point ici braves guerriers, leur dit-il, de délibérer, nos ordres ſont poſitifs, il faut combattre, & nous n'avons que le choix d'obéir de bonne grace, ou de nous déclarer rebelles; je vous eſtime trop, pour croire que vous balancerez, je ſuis convaincu qu'après vous avoir annoncé la volonté du Roi, vous êtes déterminés à mourir généreuſement ſi nous ne pouvons vaincre; je vous tiens ce diſcours ſans vous cacher que je regarde la victoire comme une choſe impoſſible,

je vous promets ſeulement de ne vous expoſer qu'aux dangers où je courerai moi-même, étant déterminé de répandre juſqu'à la derniere goute de mon ſang pour que l'on ne puiſſe rien imputer à ma mémoire. Allons donc, mes Compagnons, que chacun ſe ſouvienne qu'il combat pour la gloire de ſa Nation, & la conſervation de ſon pays, que c'eſt contre les Maures que nous avons ſi ſouvent vaincus; en un mot, que n'étant point immortels il nous eſt impoſſible d'éviter le trépas, & que nous n'en trouverons point un plus glorieux qu'en défendant la Patrie.... Que dis-je, c'eſt le ſeul moyen de parvenir à l'immortalité & à éterniſer notre mémoire; ſans les belles actions qui font revivre les hommes, leur nom meurt avec eux, & nous reſtons enſévelis dans un honteux oubli.

Ces généreux Caſtillans, qui

connoissoient sa valeur, sa prudence & son expérience, n'ayant rien à répondre à l'aspect de l'ordre qu'il leur faisoit voir, lui promirent de l'imiter en se signalant à son exemple. Chacun étant retourné à son poste, ils firent embarquer leurs gens, & le lendemain à la pointe du jour, les trente-trois galeres léverent l'ancre; la Chiourne ramant également, elles quitterent la terre & furent chercher la Flote ennemie, qui n'étoit pas extrêmement éloignée; mais en découvrant cette nombreuse armée qui couvroit la Mer, au-delà de Tariffe, dont le prodigieux assemblage de mats sembloit une forêt dégarnie de ses feuilles, l'Amirande fit remarquer à son neveu que leurs gens ramoient plus lentement, & il l'envoya dans une Caïque de bord en bord pour leur redonner courage.

Comme les Troupes Castillanes

connoiſſoient la prudence de leur Chef, elles ſe perſuaderent qu'il y avoit quelques Eſcadres d'entre les Maures qui devoient ſe joindre à elles, ne pouvant s'imaginer qu'un nombre de Galéres auſſi foible, pût ſans folie en attaquer un auſſi conſidérable, ſans avoir quelques ſûretés, ni que leur Amirande agît par déſeſpoir ou par une obéiſſance aveugle, qui leur auroit paruë fort déplacée s'ils en euſſent été informés.

Sans leur dire la vérité, mais auſſi ſans les déſabuſer, Dom Alphonſe les laiſſa dans cette erreur qui ſervoit à augmenter leur courage, en les flattant de l'eſpoir de vaincre.

Après avoir fait le tour de cette petite Eſcadre, qui ne méritoit pas le nom de Flote, en comparaiſon de celle qu'elle avoit en tête, il revint ſur la Capitane où il trouva que Dom Henri rangeoit

ſes Galeres de la façon qui lui paroiſſoit la plus avantageuſe ; elles étoient en trop petit nombre pour les partager en Eſcadre, il les plaça ſur une ligne qui ſe courboit en croiſſant, pour ôter aux Maures la facilité de les prendre en flanc, & pour qu'elles puſſent quelque tems faire face de trois côtés.

Il mit les plus fortes au milieu & partagea également ſur les ailes, les archers avec ceux qui lançoient des dards, ſongeant ſurtout à éviter d'avoir le ſoleil aux yeux, ayant été fort attentif à gagner le vent, afin que les vaiſſeaux Maures ne puſſent venir à lui.

Les Maures, ſe voyant provoqués au combat par des ennemis auſſi foibles les mépriſerent d'abord, & leur laiſſerent à leur aiſe prendre tous leurs avantages ; mais à la fin cette audace les irritant, ils ſe ſéparerent en trois Eſcadres,

afin d'attaquer les attaquans.

Après avoir ordonné à ſes gens de laiſſer paſſer la premiere furie des traits, l'Amirande ſe plaça tranquillement ſur la poupe de ſa galere, ayant Dom Alphonſe à ſes côtés, & regardant ſans frayeur approcher ſon dernier moment, il donna ſes ordres en attendant la mort d'un viſage auſſi aſſûré que s'il eut été dans ſon Palais, ſans toutefois rien négliger de ce qui pouvoit ſervir à lui donner quelqu'avantage.

La multitude des coups qui furent tirés par les Maures au premier choc, ne fit preſque point d'effet contre les Caſtillans; il n'en fut pas de même de ceux qu'ils leur lancerent, & ils tuerent beaucoup de monde, mais les traits étant épuiſés de part & d'autres, (qui s'entréchoquent dans l'air, avoient fait un ſiflement horrible) les guerriers ſe joignirent avec une nouvelle

velle ardeur, les galéres s'accrocherent, & leurs gens armés de haches, de lances ou d'épées, commencerent le plus effroyable combat dont on ait jamais entendu parler.

L'Amirande fut bleſſé à mort, comme il l'avoit prévû dès le commencement de la Bataille, & Dom Alphonſe, qui le fit porter dans la chambre de poupe, défendit de publier l'état où il étoit. Loin que ce malheur ralentît ſon ardeur, il augmenta ſon intrépidité, & s'attendant à tous momens au même ſort, il chercha d'avance à venger ſa mort. Sautant dans la Capitane ennemie, il força le Roi de Maroc à ſe jetter dans une autre galére pour éviter d'être pris, tua ou jetta dans la Mer tout ce qui lui fit réſiſtance; & jugeant qu'il lui ſeroit impoſſible de garder cette Capitane, il y mit le feu, en s'en

éloignant pour en aller attaquer une autre.

Ce ſecond combat fut encore plus ſanglant que le premier, & ne lui fut pas moins favorable, allant d'une galére à l'autre, & de victoire en victoire, il fit des choſes qui ſurpaſſent l'imagination; il accrocha encore une troiſiéme galére, où étoit un des fils du Roi, il ſauta dedans, combattit ce Prince, le déſarma & le ſaiſit par la tête pour le jetter dans ſa galére; mais ſon armet s'étant détaché, & lui reſtant entre les mains cet incident donna le tems aux gens du Prince Maure de le dégager, & de le ſauver dans une Caïque, mais Dom Alphonſe fit couler bas la galére qu'il avoit monté, & volant au ſecours d'une des ſiennes trop vigoureuſement attaquée, celle qui l'attaquoit ne réſiſta pas long-tems, ce héros ayant paſſé au fil de l'épée ceux

qui la défendoient, & elle eut une deſtinée pareille à celle du Prince Maure; ce qu'il y eut de plus ſurprenant dans ce combat, c'eſt que tous les efforts des ennemis pour l'accrocher furent inutiles, de même que d'entrer dans ſa galere; de quelques côtés qu'ils entrepriſſent de l'aborder, quelque quantité de monde qu'ils euſſent, ils le trouverent par tout ſur leur paſſage, inſpirant ſon courage aux ſiens, en même tems que la terreur aux Maures, qui ne purent avoir l'avantage de prendre une ſeule galére, les Caſtillans les brûlans à meſure qu'ils ceſſoient d'être aſſez forts pour les défendre.

Quand les ennemis s'éloignoient il les accabloient par des machines qui l'ançoient des pierres avec une impétuoſité à quoi rien ne pouvoit réſiſter; s'ils s'approchoient il les tailloit en piéces; il avoit déja brûlé ou coulé à

fond onze galéres ennemies, quand il en apperçut une des siennes en danger d'être prise, quoique ceux qui la défendoient fissent tout ce qui se peut attendre de gens de cœur, mais ils étoient environnés de toutes parts, & il ne leur étoit plus possible de résister, quand Dom Alphonse accourut à leur secours.

En les abordant, il fut frappé d'une action qui causa son admiration. Un Maure ayant été jetté à la Mer par un Castillan, qui le poussa comme il alloit entrer dans la galére, il se prit de la main gauche au bord pour y remonter, le Castillan lui abbatit le bras d'un coup de sabre, ce qui ne ralentit point son dessein d'y joindre une partie des siens qui y étoient déja. Il mit son cimeterre dans sa bouche & se servit de son bras droit pour s'accrocher; cet acte de valeur n'eut pas un sort plus heureux

que la premiere tentative, il eut encore ce bras coupé & périt dans les flots.

Le grand cœur de Dom Alphonse fut touché de cette action héroïque ; ce vaillant Maure s'écria-t-il en regardant ses soldats, fait honte à tous les Castillans. Allons, mes Compagnons, ne souffrons pas que ces infidéles nous surpassent en générosité, combattons pour secourir les nôtres, & ne permettons point que des barbares osent se venter d'avoir fait prisonnier aucun d'entre nous, une mort glorieuse doit être préférée à un indigne esclavage.

A ces mots, où les siens répondirent par un cri d'acclamation, ils joignirent cette galere attaquée au moment qu'elle étoit entre deux de celles des ennemis, qui s'étoient accrochées à ses flancs, il se jetta dans celle qui étoit la plus proche, & en moins d'une

demi-heure, il la nettoya de façon qu'il n'y resta pas un Maure, la détachant de celle de Castille, il en fit rompre les mâts & les rames, ordonnant que l'on la laissât errer au gré des flots.

Etant entré dans celle qui étoit attaquée, il en repoussa les ennemis, mais en les suivant & voulant passer avec eux dans la seconde des attaquantes, elle se décrocha au moment qu'il combattoit contre le Commandant; ce brave Maure étoit le Prince de Thunis; ils tomberent tous deux à la Mer par l'effort que firent les deux galeres en se décrochant inopinément.

Dom Alphonse le voyant à ses côtés, lui donna un revers en nageant qui termina le combat, après quoi il regagna sa galere, où il fut reçu avec les mêmes cris de joie que l'on eût fait pour célébrer une victoire.

Il y fut à peine rentré que jettant les yeux de tous côtés pour ſçavoir s'il y avoit encore quelque choſe à faire, & en quel état étoit le reſte de celles de ſon parti, il connut avec douleur, qu'à la réſerve des quatre qui étoient près de la ſienne, le reſte avoit ſuccombé ſous le nombre; que de trente-trois qu'elles étoient avant le combat il en avoit péris vingt-huit, & qu'il n'en reſtoit plus que cinq en état de faire quelques efforts: pour combler l'inutilité de leur perſévérance, le vent qui venoit de changer alloit les mettre au milieu de tous les Vaiſſeaux de l'Armée, & quoiqu'il eût vaincu partout où il avoit combattu, la bataille étant entiérement perduë, il ne lui reſtoit plus qu'à eſſayer à ſauver ces cinq galeres; il le fit avec un courage & une adreſſe qui ne peut être égalée.

Ayant donné le ſignal de la re-

traite, & n'ayant pas laiſſé ſes vainqueurs en état ni en volonté de s'y oppoſer, ſes galeres ſe débaraſſerent de celles qui les environnoient, & prirent la route du Port de Tariffe, ſans que les efforts des Maures les en puſſent empêcher. Leurs galeres étoient auſſi endommagées que les Caſtilannes & n'étoient plus ſi nombreuſes; il n'en reſtoit que trente-trois, qui faiſoit preciſément le même nombre que celle de Caſtille, au commencement du combat; mais malgré cet échec, elles étoient encore bien ſupérieures, puiſqu'elles étoient trente-trois contre cinq.

Quoique la perte de cette bataille dût faire autant d'honneur à Dom Alphonſe que s'il eût vaincu avec des forces plus ſupérieures, il ne voulut pas négliger d'en acquérir; & ayant rencontré en ſe retirant dix vaiſſeaux Maures, trop éloignés du gros de leur Flote

pour en devoir espérer du secours, le desir de se venger de cette sanglante journée, lui inspira de vaincre en ce combat particulier, où l'inégalité de ses forces contre celles de ses ennnemis, lui promettoit encore assez de gloire pour l'exciter à les combattre.

Quelque rebutées que fussent ses Troupes du triste événement & de la fatigue de ce jour, elles avoient tant de confiance dans son courage & dans sa bonne conduite, qu'elles obéirent sans balancer. Il attaqua ces dix vaisseaux avec tant de succès, qu'il en coula deux à fond, en prit trois & mit en fuite les cinq qui restoient après les avoir fort incommodé; il lui fut aisé de les emmariner parce qu'il avoit beaucoup de monde, les équipages des galeres qu'il avoit perdues se retirant à mesure qu'elles périssoient, sur celles qui combattoient encore ces Troupes join-

tes à celles des eſclaves Caſtillans qui ramoient ſur les galéres ennemies qu'il avoit priſes, dont il avoit briſé les fers, étoient un nombre ſuffiſant pour gouverner la manœuvre.

Tout ce qui concernoit ſon devoir étant fini, Dom Alphonſe demanda en frémiſſant des nouvelles de ſon oncle, & reçut celle à quoi il s'attendoit ; il apprit que ce grand homme étoit expiré un moment après avoir été emporté hors du combat.

Quelque vive que fût ſa douleur, il la renferma, & ſe ſervant de ſon courage, il continua à faire la charge du défunt ; à quoi il étoit autoriſé par l'ordre ſuppoſé qui en avoit cauſé la perte, & à l'Etat celle de tant de braves gens, qui venoient d'être ſacrifiés à la fantaiſie d'un furieux.

Il entra dans le Port de Tariffe tout à la fois vainqueur, & vain-

cu, mais avec le droit de ſe vanter, que jamais vaincu n'avoit acquis tant de gloire, & que jamais vainqueur n'en avoit eu ſi peu, ni ne l'avoit achetée ſi cherement que les Maures.

Son premier ſoin fut d'écrire au Roi & à Dona Mathilde, & de faire rendre les honneurs funébres à Dom Henri, qui fut généralement regretté.

Le bruit de la défaite des Caſtillans parvint au Roi, & à Dom Pedre avant la lettre de Dom Alphonſe malgré ſa diligence; une des galéres à moitié briſée, ayant échoüé au rivage prochain, quelques-uns des ſoldats l'avoient déja annoncée, même avant qu'elle fût ſi complette, la bataille n'étant pas encore prête à finir.

Ce fut alors que le Roi de Caſtille fut fort affligé, & qu'il ſe repentit trop tard d'avoir parlé ſi légerement contre un Héros qui s'é-

toit montré fidéle jusqu'à la mort. Il n'en fut pas de même de l'Infant ; l'espoir qu'il eut que Dom Alphonse auroit péri avec son oncle, le consoloit de la perte de tant de vaillans sujets & de celles des galéres; loin d'être touché d'un événement si préjudiciable à l'Etat, il en fut pénétré de joie, la mort prétendue de ce rival étant suffisante pour le dédommager de tout.

Comme il trouvoit sa plus grande satisfaction à causer de la douleur à quelqu'un, il ne voulut pas perdre l'occasion qui se présentoit pour se contenter, & il envoya promptement un Courier à Dom Gonzalès d'Aguilar pour lui porter cette funeste nouvelle, en y ajoûtant que selon les apparences il n'étoit pas échappée une galére, ne doutant point qu'il n'en instruisît Dona Théodora & Dona Mathilde ; il ne prit pas la peine d'é-

crire à la derniere, se contentant de lui faire faire un compliment, & il ordonna à celui qui en étoit porteur, d'observer sa contenance en le recevant.

Ce Message arriva directement vingt-quatre heures après qu'elle eut reçue la lettre par où Dom Alphonse lui disoit un adieu qu'il croyoit être éternel, ce qui empêcha qu'elle osât douter de son malheur, ni se flatter que ce qui lui étoit annoncé fût une malice du Prince. Persuadée de cette funeste verité elle n'entreprit point de déguiser son inquiétude devant celui qui la lui annonçoit, lui demandant seulement si cette nouvelle étoit bien sûre, en témoignant tout l'intérêt qu'elle y prenoit, & dédaignant de cacher la douleur que lui causoit cette fatale confirmation du malheur public.

Si Dom Pedre avoit goûté un

grand plaisir, en pensant à la peine qu'alloit recevoir Dona Mathilde ; il le paya cherement au retour de son envoyé, par la rage qu'il eut en apprenant la façon dont elle avoit reçu cet événement. Il fut désesperé de ne pouvoir plus douter de sa tendresse pour Dom Alphonse ; mais lorsque les débris de cette armée furent rentrés dans Tariffe, & qu'un Capitaine détaché par son Général, eut fait au Roi le détail du combat, il fut plus affligé de la gloire de son rival que de la perte d'une bataille qui entraînoit presque celle du Royaume.

Ce qu'il y eut de plus mortifiant pour lui, fut encore de n'oser s'opposer aux louanges unanimes que l'on donnoit à sa valeur & à sa prudence ; le peu de guerriers qui avoient évité la mort, écrivoient qu'ils ne tenoient la vie que de lui, & tous s'accor-

doient à le nommer le conserva-teur de l'honneur de la Castille.

Le Roi, instruit de ce qui s'étoit passé lui écrivit de la façon du monde la plus obligeante pour lui témoigner son contentement de la maniere dont il s'étoit comporté, & le regret que lui causoit la mort de Dom Henri, tandis que Dona Mathilde, (de qui la douleur avoit été inconcevable) reprenoit courage par la lettre qu'elle reçut de son amant, au même tems que le Roi recevoit celle qui lui étoit adressée.

Ce billet, qui ne contenoit que peu de mots, la fit passer de l'affliction la plus accablante à la joie la plus vive. Elle fut comblée par le bruit de la gloire de Dom Alphonse, se flattant de la douceur de le voir lui-même dans quelques jours, ne doutant pas qu'il ne vînt faire au Roi le détail de cette bataille & prendre de nou-

veaux ordres, pour essayer à remédier aux maux que cette perte alloit causer; le rendez-vous des Troupes n'étant qu'à une demi-journée de Medina Sidonia, elle ne doutoit pas qu'il ne prît son tems pour venir la voir.

Cette défaite, qui rendoit les Maures maîtres de la mer pensa leur faire prendre le parti d'aller assiéger Seville; mais, en cette occasion le Roi de Maroc consultant sa prudence qui ne lui permettoit pas de s'éblouir sur des avantages qui lui coûtoient si cher, jugea qu'il lui seroit plus important de s'assurer des lieux dont on pourroit lui disputer le passage, & il résolut avant tout, d'assiéger le Port de Tarisse; mais afin que la terreur fît rendre les places qu'il attaqueroit, il fit faire tant de trajet à ses vaisseaux, qu'ils mirent soixante-mille chevaux à terre & plus de trois cens mille hommes d'Infanterie.

Tandis que ces débarquemens se faisoient sans qu'il fût possible aux Chrétiens d'y mettre obstacle, Dom Alphonse vint rendre compte au Roi de ce qui s'étoit passé dans ce combat naval, & sur ce que le Monarque lui nia qu'il eût donné l'ordre formel, qui avoit déterminé l'Amirande à faire périr ses galéres, & à périr lui-même, Dom Alphonse le lui présenta : le Roi qui ne l'avoit jamais vû, en fut aussi surpris qu'irrité ; mais, le tems n'étant pas propre à ses éclaircissemens, il n'en témoigna pas toute son inquiétude, ne pouvant cependant douter que puisqu'il ne venoit pas de sa part il n'eût été donné par son fils, de qui les desseins ne pourroient être innocens, quoique le mystére qui les renfermoit les tînt cachés.

Dom Alphonse vit un moment en passant Dona Mathilde & Dom Gonzalès, & il se flattoit d'avoir

incessamment la liberté de les entretenir plus à son aise ; mais à peine eut il fait au Roi le récit de ce qui s'étoit passé, que Dom Pedre, qui venoit d'entrer, prenant la parole, dit tout haut, que le seul Dom Alphonse étoit capable de défendre Tarifle, de faire durer le siége assez long tems pour occuper les Maures & pour donner le loisir de former un corps d'armée avec les Troupes que le Roi avoit déja, celles de ses Alliés, & les nouvelles levées qui se faisoient.

Cet emploi étoit extrêmement glorieux pour Dom Alphonse, il fut fort obligé au Roi de la promptitude & de la grace dont il approuva la proposition de son fils ; mais il ne s'abusa point sur le motif qui engageoit l'Infant à lui rendre ce bon office, ne pouvant douter que ce ne fût une suite du dessein où il étoit de le faire périr.

Quoiqu'il en fût convaincu, il ſe garda de laiſſer éclater ſa penſée, & il accepta cet emploi avec toutes les démonſtrations de la plus vive reconnoiſſance ; la peur de ne pouvoir pas entrer dans la ville dont on lui confioit la défenſe, s'il tardoit à s'y rendre, l'obligea à partir le même jour ; après avoir reçu les derniers ordres du Roi & pris congé de Dom Pedre, ce Prince diſſimula ſes ſentimens d'autant plus facilement que ſa joie étoit parfaite d'avoir trouvé le moyen de replonger Dom Alphonſe dans un nouveau danger qui n'étoit pas moindre que le précédent. Comme il étoit preſſé de partir, il eut à peine le tems de paſſer chez Dom Gonzalès pour prendre congé de Dona Mathilde, ſans oſer eſpérer de pouvoir lui dire un mot en particulier, car ce n'étoit plus comme à Burgos, où il la voyoit commodément chez Dona Lucinde.

Cette contrainte les affligeoit également, leur converſation fut courte, & il étoit prêt à ſe retirer, quand Dom Gonzalès & ſa femme furent obligés de les laiſſer un moment pour parler à des perſonnes de qui l'entretien ne pouvoit ſe remettre ; ces amans profitant de cet heureux haſard, ſe dirent tout ce que la plus vive tendreſſe peut inſpirer en pareille occaſion.

Mon unique conſolation, lui dit-il, c'eſt que je vais vous défendre, & empêcher les Maures de pénétrer juſqu'où vous ſerez, j'avouë que ſi je n'avois pour but que le ſalut de ma patrie, je ne pourrois me réſoudre à vous abandonner ſi promptement, ou que je le ferois avec une telle repugnance qu'elle me déroberoit le mérite de l'action.

Hélas ! Dom Alphonſe, reprit-elle, quand je fais réflexion que

vous allez vous enfermer dans une Ville qui ſera inceſſamment aſſiégée par quatre cens mille hommes, l'eſpérance m'abandonne, & je ne ſçai ce que je deviens : continuez à déſirer que je vive, Madame, réprit Dom Alphonſe, ne ceſſez point d'avoir de la bonté pour moi, & laiſſez faire le reſte à mon courage.

Dom Gonzalès & ſon épouſe s'étant rapprochés, la converſation finit, & Dom Alphonſe leur dit adieu. Etant parti à la tête de cinq cens chevaux, pour commencer à faire connoître aux Maures que le même guerrier qui avoit commandé les galéres alloit défendre Tariffe ; il leur tailla en piéce deux mille hommes qui oſerent s'oppoſer à ſon paſſage, fit priſonnier celui qui les commandoit, le donnant en garde à quelqu'un des ſiens, pour ne rien avoir qui reardât ſon entrée dans la ville, où

il fut reçû des Habitans comme un homme envoyé du Ciel pour les secourir.

Quoiqu'il eût défait le parti ennemi, & qu'il en prît le Commendant, ce Guerrier lui avoit prouvé que sa valeur étoit peu commune; & qu'il ne se seroit pas rendu maître de sa liberté si son cimeterre ne se fût cassé entre ses mains; tout désarmé qu'il étoit, il ne céda qu'à la force.

Dom Alphonse étoit trop brave pour ne point aimer ceux qui l'étoient, ayant éprouvé sa valeur; il ordonna que l'on en eût soin & qu'il fût servi comme lui-même, mais il eut le regret d'apprendre que ceux qu'il en avoit chargés s'étoient si mal acquitté de cet emploi qu'il s'étoit échappé. Un soldat ayant dit qu'il avoit vû dans les mains d'un de ses compagnons, des pierreries qui lui avoient paru belles, Dom Alphonse jugeant qu'el-

les ne pouvoient venir que de cet inconnu, voulut approfondir la chose, parce qu'il étoit d'une très-grande importance de punir les traîtres pour éviter de nouvelles trahisons. Il fit faire des perquisitions, par où il apprit, que pour le prix de sa liberté le prisonnier avoit donné beaucoup d'or, une bague d'un prix considérable, & une boëte à portrait extrêmement riche, que c'étoit par le secours de cette libéralité qu'il avoit trouvé le moyen de se sauver.

Dom Alphonse s'étant fait présenter ces bijoux, il fut fort surpris de trouver que cette boëte renfermoit le portrait de Dona Mathilde, il en eut une joie inconcevable ; & voulant le garder, il donna à celui qui avoit découvert cette trahison trois fois plus que ne valoient les pierreries dont la boëté étoit ornée, lui laissant encore le reste des présens du pri-

ſonnier. Il connut par ce trait que ce ne pouvoit être un autre que Dom Fernand, qui étoit venu pour recennoître la place, & de qui la viſiére baiſſée avoit empêché que l'on ne ſçût qui il étoit.

Dom Alphonſe ravi du préſent que lui faiſoit la fortune, en tira un augure favorable pour le ſuccès de ſon entrepriſe ; il avoit toûjours eu l'eſprit bleſſé de ſçavoir que Dom Fernand fût en poſſeſſion de cette peinture. Une ſi heureuſe rencontre lui donnant un redoublement d'humanité, il fit en ſorte que ſans enfreindre les loix de la guerre, il trouva le moyen d'accorder la grace de celui qui avoit reçu les préſens ; par bonheur pour lui ce ſoldat s'étoit ſignalé ſur les galeres d'une façon ſinguliere, ſans en avoir reçu de récompenſe. Dom Alphonſe lui donna la vie, en ſuppoſant que ce n'étoit qu'à la conſidération des belles

belles actions qu'il lui avoit vû faire.

Ce fut le prétexte dont il se servit pour couvrir la reconnoissance du bien qu'il lui avoit procuré, quoique sçût été sans en avoir l'intention, ravi de posséder ce trésor. Il envisageoit avec étonnement, que Don Fernand eût pû se résoudre à s'en défaire. Il ne considéroit pas qu'il ne lui avoit pas été possible de faire autrement. Prisonnier de son rival, rebelle à son Roi, pris les armes à la main, connoissant l'humeur implacable de ce Monarque prêt d'entrer dans Tariffe, n'ayant qu'un moment à délibérer, sans aucun autre moyen de conserver sa liberté, il n'avoit trouvé que celui de donner en profusion. Dans cette pressante occasion, n'ayant pas eu le tems de tirer le portrait de la boëte, il l'avoit donnée telle qu'elle étoit par

une précipitation inévitable.

La vue de ce portrait dont l'original lui étoit si cher, inspirant un nouveau courage à cet amant; non, disoit-il, Don Fernand ne mérite pas de posséder un bien si précieux; je le conserverai mieux que lui; la crainte de la prison, ni celle des plus affreux supplices ne seroit pas capable de me causer une semblable distraction; cette chere peinture est en ma puissance, & la mort seule est capable de me la ravir.

Quelqu'occupé qu'il fût de son amour, ses attentions ne prenoient rien sur son devoir; il le remplissoit avec la même exactitude, visitant avec soin les fortifications de sa place; il les augmenta, fit la revue de ses troupes, s'informant du nombre des habitans en état de porter les armes, examina les magazins; en un mot, il n'oublia rien de ce qu'un Général expéri-

menté doit faire dans une occasion ſemblable.

Ces diverſes occupations ne l'empêchoient point de chercher des moyens de donner de ſes nouvelles à Dona Mathilde, pour en recevoir d'elle, malgré la multitude des troupes qui rempliſſoient le paſſage, & qui s'empreſſoient à le venir aſſiéger. Quoique les Rois de Grenade & de Maroc fuſſent en perſonne à la tête de cette formidable armée, & qu'il fût aſſiégé par mer & par terre, ſon grand cœur n'en fut point étonné : la garniſon de Tariffe étoit nombreuſe, & compoſée de troupes agguéries, qui avoient une parfaite confiance dans la prudence de leur Chef, tandis que de ſon côté, il comptoit ſur leur valeur. Tous ſe préparoient à une vigoureuſe réſiſtance, afin de donner le tems au Roi de Caſtille de recevoir les

ſecours des Princes Chrétiens, ſur-tout de ſes plus proches voiſins & de ſes alliés ; il avoit envoyé en demander en Portugal à Don Denis, frere de la feue Reine ſon épouſe, & fils d'Alphonſe quatriéme, leur pere à tous deux.

Il fit auſſi partir un Ambaſſadeur pour Avignon, de même que pour Gênes. Les Génois promirent quinze galéres, le Pape en donna dix-huit, & Don Manuel de Haro, ayeul de Dona Mathilde, voyant que ſa Patrie étoit menacée de tomber ſous la puiſſance des Maures, négocia en diligence le mariage de l'Infant d'Arragon, avec une Princeſſe parente du Roi de Caſtille, à quoi le pere de ce Prince s'étoit toûjours oppoſé ; mais les circonſtances étant différentes, changerent ſes vues, & profitant de l'eſtime que Pierre le Benin avoit

pour lui, il obtint de ce Prince, ce qu'il refusoit depuis long-tems à Alphonse onziéme.

Cet important service dans l'occurrence présente, fit que Don Manuel reçût de son Roi les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, il n'eut pas la peine de demander son rappel; le Roi de Castille le prévint, en l'invitant dans les termes les plus affectueux de le venir trouver à Seville, où il étoit alors. Dom Manuel ne balança point à obéir; il lui étoit nécessaire, par conséquent il n'en appréhendoit point de trahisons semblables à celle qu'il avoit faite à Don Juan de Castro. Ce Monarque cherchant à lui faire plaisir, ordonna aussitôt qu'il fut arrivé, que l'on fût en avertir Dona Theodora & Dona Mathilde, afin que quittant le séjour de Medina Sidonia, cette derniere pût venir voir son

ayeul à qui elle étoit presque inconnue, ne l'ayant point vue depuis sa tendre enfance.

Cette nouvelle eut pour elle quelque chose de fort doux, n'ignorant pas que sa mere avoit toûjours tendrement aimé Don Manuel, & la générosité qu'il avoit fait paroître en accourant au secours de son païs, après y avoir été si maltraité, la trouvant sensible à la gloire de cette action, augmentoit l'estime & le respect qu'elle avoit pour lui.

Le Roi dit à Don Manuel en lui présentant Dona Mathilde qu'il lui rendoit une autre Constance, qui ne lui devoit pas être moins chere que lui avoit été la premiere.

Aussi-tôt qu'il leur fut possible de s'entretenir en particulier, elle lui récita la façon dont sa mere & elle avoient vécu en exil, ne lui cachant pas les derniers ordres

que lui avoit donné en mourant Dona Conſtance, le ſuppliant de lui aider à les remplir.

Au plaiſir de ſe retrouver entre les bras d'un ayeul qu'elle avoit aimé ſans le connoître, Dona Mathilde joignit la ſatisfaction de revoir ſa chere Lucinde, qui arriva à Seville quelques jours après. Cette Ville devint alors le ſéjour véritable de la Cour. Le Peuple charmé de ſe voir honoré de la préſence de ſon Roi, lui offrit de faire ſubſiſter ſon Armée durant cette guerre, & pour le récompenſer de ce zele, le Roi conſentit qu'à l'avenir ſes Prélats aſſiſtaſſent à tous les Conſeils de guerre.

Don Pedre fut peu ſatisfait de l'arrivée de Don Manuel, quelque favorable qu'elle fût; mais trouvant toûjours de la reſſource dans les remedes violents que ſon humeur lui inſpiroit, il ſe détermina à s'en défaire pour peu qu'il traverſât ſes volontés.

Dona Jacinte épouse de Don Juan d'Albuquerque ne tarda pas à paroître à la Cour, & Padille la suivit ; on y voyoit arriver de toutes parts des gens de guerre, ce qui la rendit fort brillante. Le Roi faisoit souvent la revue de ses troupes, & les Dames qui l'y suivoient d'ordinaire étoient ravies de voir la pompe guerriere d'un camp. Dona Mathilde y alloit comme les autres, mais ce n'étoit que par bienséance ; le motif du plaisir, qui y conduisoit tant de belles, ne la touchoit nullement ; la simple curiosité n'eût pas été capable de l'y conduire, si elle n'y eût été excitée par un sentiment de tendresse qui lui persuadoit que chaque fois qu'elle s'y présentoit, elle y trouvoit de nouveaux secours pour son cher Alphonse, y étant toûjours accompagnée de sa fidelle amie Dona Lucinde, qui lui offroit toutes les consolations dont elle étoit capable.

Un jour que le Roi faiſoit une revue générale, & qu'à l'ordinaire les Dames l'y avoient ſuivi dans des chars, ces deux belles s'y trouverent comme les autres. Les troupes qui compoſoient cette Armée, étoient peu nombreuſes en comparaiſon de celle des Maures qui aſſiégeoient Tariffe, & qui déſoloient le païs. Dona Mathilde comparant avec douleur leur petit nombre à cette multitude d'ennemis; hélas! diſoit-elle, quel eſt le ſecours que l'on va donner à l'infortuné Don Alphonſe; je ne puis eſpérer que ſur la protection du Ciel, & ce qui redouble mes appréhenſions, c'eſt de voir à Don Pedre un air auſſi content que s'il étoit aſſûré de la perte des Maures, ou plutôt de celle de ſon Rival.

Comme elle parloit ainſi, ce Prince qui venoit de faire le tour du camp avec le Roi, s'approcha de leur char, & la voyant fort

trifte, vous êtes bien mélancolique, lui dit-il, je crois pourtant que vous devez être fatisfaite du foin que l'on prend pour aller fecourir vos amis. J'avoue, Seigneur, reprit-elle, que ce que Dom Alphonfe a fait pour le fervice du Roi & le vôtre, me paroît fi généreux, & que la façon d'où en fortant d'un péril il s'eft jetté dans un autre (que vous n'ignorez n'être pas moins grand) fait que je m'intéreffe fort au Siége de Tariffe, autant en Caftillane zelée pour fa Patrie, que comme amie de Dom Alphonfe.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, répliqua-t-il d'un air courrouffé, c'eft que s'il y périt, il ne vous fera pas difficile de remplacer un pareil ami par quelqu'un qui vaudra davantage, & qui vous fera plus d'honneur; & puifqu'il eft fûr de vivre éternellement dans votre mémoire, fon fort ne peut être

que digne d'envie. A ces mots, il la laissa sans attendre sa réponse.

On apprit le lendemain que le 23. de Septembre de cette année, 1352. les Maures avoient enfin formé le siége, & qu'ils s'étoient emparés de tous les passages, qu'ils avoient élevé des tours extrêmement hautes, qui étoient remplies de gens de traits, & qu'ils plaçoient déja les machines à lancer des pierres; que les béliers étoient en état de faire les bréches à la place, & que les Matelots étoient prêts pour en faire les approches. On sçut aussi que de son côté Don Alphonse avoit pareillement élevé des tours, afin de les opposer à leurs Archers, & les empêcher de tirer sur les murailles; qu'enfin il n'y avoit point de jours où il ne fît des sorties, qu'il n'enlevât quelques quartiers des ennemis, & qu'il ne fît entrer des convois; on parloit de lui avec tant d'élo-

ges, que Dom Pedre étoit contraint de faire comme tout le monde, & de lui rendre une juſtice qui ne ſervoit qu'à augmenter ſa haine.

Les louanges publiques furent pouſſées au point que le Roi dit un jour à Dona Mathilde qu'il devroit ſa couronne à Dom Alphonſe, s'il pouvoit ſoûtenir le ſiége juſqu'au tems que le ſecours qu'il attendoit de ſes alliés fût arrivé.

Un pareil diſcours l'eût agréablement flatté, s'il lui eût été poſſible d'oublier que ce Roi qui lui parloit ſi obligeamment, étoit ce même Prince qui avoit ſi lâchement manqué de parole à Dona Conſtance ſa mere, & ſi cette expérience accompagnée de tant d'autres faits par différentes perſonnes, ne l'eût convaincu du peu de ſolidité de ſes promeſſes. Elle en auroit été enchantée, ſi

elle eût pû s'y fier, & si elle eût osé le considérer comme un protecteur contre les violences de Dom Pedre ; mais le souvenir du passé ne lui permettoit point de compter sur le présent, ni de regarder cette faveur comme un fort grand avantage.

Dom Alphonse sans cesse occupé du desir d'avoir des nouvelles de sa chere Mathilde & de lui en donner des siennes, inventa un moyen, ce fut de s'adresser à un Maure, qui lui étoit tombé entre les mains dans une sortie, où il en avoit été tué plus de quatre mille, ayant mis le feu aux tentes qui étoient du côté de la mer, & fait un grand nombre de prisonniers, dont ce soldat étoit un, qui lui parut plus intelligent que les autres.

Il lui proposa de le délivrer & de l'enrichir à jamais s'il vou-

loit lui rendre les ſervices qu'il deſiroit; les préſens ſont les plus ſûrs moyens d'ébranler la fidélité des Maures, qui ſont en général extrêmement intéreſſés. Celui à qui Dom Alphonſe fit cette propoſition ne balança point à l'accepter, en convenant qu'à la premiere ſortie il ſe mêleroit dans la troupe & qu'il iroit où ſon patron l'enverroit, & que pour rentrer il profiteroit de la même occaſion qu'il auroit priſe pour ſortir: ce projet ne manqua pas à réuſſir comme Dom Alphonſe l'avoit projetté, & il donna à Dona Mathilde trois fois de ſes nouvelles par cette voie; les billets ſe cachoient dans des fléches creuſes ou dans la garde du cimetere de ce ſoldat; cette même commodité procura au Roi des avis fort importans; ce commerce ſi agréable pour ces amans, & ſi utile à l'Etat, eût duré plus long-tems ſi Dom Pedre trop convaincu des liaiſons que ſon

rival avoit avec elle, ne doutant pas qu'il ne lui donnât de ses nouvelles toutes les fois que le Roi en recevoit; résolu de l'en priver, il prit le funeste dessein de l'interrompre, ce qui lui fut facile, parce que le Roi ne le pouvant pas croire assez ennemi de ses propres intérêts pour les trahir sans aucunes raisons, n'avoit crû de nulle conséquence à lui laisser apprendre par quelle voie il recevoit ces lettres.

Ce Prince inhumain fit épier celui qui les apportoit, & il fut assassiné par ses ordres en s'en retournant pour la troisiéme fois.

Dom Pedre ravi d'avoir surpris la lettre de Dona Mathilde ne joüit pas long-tems du fruit de sa malice, car il ne la put déchifrer, l'écriture en étoit si bien déguisée & le chifre si difficile, qu'il ne lui fut pas possible de la reconnoître, ni d'entendre ce qu'elle signifioit.

Irrité de ce contre-tems & ne pouvant alors s'en venger autrement qu'en donnant à Mathilde le déplaisir de lui apprendre que Dom Alphonse ne recevroit pas sa lettre, il la lui présenta sous prétexte de savoir si elle ne la pourroit point déchifrer sans lui dire qu'il n'ignoroit pas qu'elle vînt de sa part, non plus que la façon dont elle étoit tombée entre ses mains.

Dona Mathilde comprit aisément ce qu'il ne lui disoit point, & connut avec douleur qu'elle ne pouvoit plus espérer de nouvelles de Dom Alphonse, qui de son côté fut fort allarmé de ne pas voir revenir son messager, & ce qui l'affligeoit par rapport à son amour lui donnoit encore un chagrin fort considérable, pour le tort que cette suppression causoit au service du Roi, cet incident le privant de l'avantage qu'il trouvoit

à recevoir ses ordres & les avis de ce qui se passoit, il ne sçut plus rien depuis ce jour de toutes les démarches qui se faisoient à l'armée de Castille, & son Roi, accompagné de celui de Portugal, étant parti de Seville pour le secourir à la tête de quatorze mille chevaux, & de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, leur secours ignoré par Dom Alphonse, eût été inutile à tout autre qu'à lui, mais ce malheur, qui eût découragé quelqu'un de moins ferme ne fut pas capable de le rebuter, & sans aucun espoir, sachant de quelle importance la durée de ce siége étoit pour la Castille, il résolut de se défendre jusqu'à l'extrémité, & il jura, plutôt que de se rendre, de se laisser accabler sous les ruines de Tariffe.

Dona Mathilde fut saisie de plusieurs mouvemens différens en

voyant partir une armée de qui la foibleſſe étoit ſi grande en comparaiſon de celle des Maures, qu'elle n'oſoit en eſpérer le moindre ſuccès ; ce n'étoit point encore où ſe bornoient ſes inquiétudes, elle penſoit que ſi par un prodige, Dom Alphonſe pouvoit être ſecouru, il ne feroit que changer de danger, & en ſortant heureuſement de celui où il étoit il retomberoit dans un autre qui ne feroit pas moindre, ne pouvant éviter à ſon retour, d'être expoſé aux fureurs de Dom Pedre : cette alternative lui ſembloit ſi cruelle, qu'elle ne ſavoit que deſirer ; mais comme le riſque qu'il couroit alors étoit le plus preſſant, elle faiſoit des vœux pour qu'il pût ſe maintenir juſqu'à l'arrivée du ſecours, que les deux Rois lui amenoient & dont il n'étoit point averti.

Le Roi de Caſtille, avoit en

une converſation fort longue & fort ſecrette avec Dom Manuel, le même jour qu'il ſortit de Seville, & Dom Manuel parut extrêmement content; en ſortant d'auprès de lui, il dit adieu à ſa fille, & en l'embraſſant il l'aſſura que leur Souverain étoit parfaitement bien intentionné pour elle, lui ayant communiqué un deſſein fort avantageux, mais quelqu'inſtances qu'elle lui fit pour ſavoir ce ſecret, il lui refuſa de s'expliquer plus clairement; loin que cette demie confidence la flattât, le myſtere qui l'accompagnoit, redoubla ſes inquiétudes, appréhendant que ce deſſein ſi important & ſi avantageux, ne concernât ſon mariage avec Dom Pedre, & que le Roi n'eût promis à ſon ayeul de le lui faire épouſer; elle enviſagea cet hymen avec horreur & ſes vœux ſe partagerent entre ce déſir de ſe tromper, & que le

Ciel conſervât ſon cher Alphonſe.

Dom Juan d'Albuquerque étoit au déſepoir que ſon frere fût dans le parti ennemi ; il ſouhaitoit fortement que Dom Pedre devînt amoureux de Padille, qui avoit laiſſé Dona Lucinde pour venir demeurer auprès de ſa femme, comptant que s'il pouvoit ceſſer d'aimer Dona Mathilde la paix de Dom Fernand ſeroit plus aiſée à faire, mais il avoit ſi fortement réſolu de perdre Dom Alphonſe (dans le même tems où il étoit le plus néceſſaire à la Caſtille) & où il expoſoit ſi généreuſement ſa vie pour ſon ſervice, que la haine qu'il lui portoit, entretenoit ſon amour pour elle.

Il ne feignit point de l'avouer à Dom Juan, qui lui vouloit perſuader qu'il étoit au-deſſous d'un grand Prince, de s'obſtiner à aimer une perſonne, qui ſelon les apparences en aimoit un autre,

tandis qu'il étoit maître de choisir dans toute la Cour, & être persuadé d'avance qu'il seroit écouté avec autant de reconnoissance que de respect.

Non, Dom Juan lui disoit-il, vos représentations sont inutiles, il m'est indifférent que la superbe Mathilde m'aime, elle sera à moi quand il me plaira de l'enlever, mais je ne puis souffrir l'insolence qu'elle a d'aimer Dom Alphonse, & comme je veux absolument le perdre, si je n'avois plus d'amour pour elle, peut-être que je serois assez lâche pour cesser d'haïr son amant & pour me laisser vaincre à ces fumées de générosité que l'on vente avec tant d'amphase en faveur d'un homme qui rend au Roi des services si importans dans le même tems qu'il fait tous ses efforts pour mériter mon indignation.

Avec ces injuſtes ſentimens, Dom Pedre dit adieu à Dona Mathilde à qui il parla d'un air ſi farouche, & tout enſemble ſi ambigu, qu'elle ne comprit rien à ſon diſcours, ſinon qu'il la menaçoit, & au contraire le Roi lui envoya dire qu'il eſpéroit la victoire de la bonne conduite de Dom Alphonſe, des ſages conſeils de Dom Manuel & des vœux qu'elle faiſoit ſans doute pour ſa patrie.

Cependant les Maures firent jouer leurs machines avec tant de violence qu'elles firent une bréche conſidérable ; ils mirent auſſi-tôt leur pavois ſur leurs têtes en ſe ſerrant les uns contre les autres pour ſervir de pont à leurs compagnons ; ils firent un bataillon en forme de tortue, qui s'approcha de la bréche, où ces guerriers marchant ſur les pavois combattirent main à main contre ceux de la Ville, qui ne ſe dé-

fendirent pas avec moins de vigueur qu'ils étoient attaqués, repoussant leurs ennemis si courageusement, que Dom Alphonse ayant fait une sortie, les mena battant jusqu'aux pieds de leurs tours, d'où avant de se retirer il en fit sapper une avec tant de succès, qu'elle abîma tout d'un coup, & qu'elle écrasa tous ceux qui étoient dessus.

L'amour, la gloire, & l'ambition l'animant également, ne lui permirent pas de prendre du repos, non content de se bien défendre, il n'étoit point de jour qu'il n'attaquât les assiégeans, & toûjours avec avantage, en sorte que depuis le premier jour du siége jusqu'au dernier d'Octobre, il fit périr plus de cinquante mille hommes devant cette place, mais à la derniere sortie ayant voulu donner de ses nouvelles au Roi, l'état de la place étant tel, qu'il lui falloit un prompt

ſecours, il en donna la commiſſion à des braves, qui lui promirent de porter les lettres dont il les chargeroit, & de lui en rapporter les réponſes ; ce n'étoit pas de ſimples ſoldats qui entreprirent cette commiſſion, mais des Officiers diſtingués dans les troupes, & propres à faire au Roi de vive voix, le détail de l'état de la place.

Ce zele généreux n'eut pas un ſuccès favorable, ils furent tous deux pris, ſans avoir pu ſe défaire des billets en chiffre dont ils étoient chargés ; les Maures voulurent les obliger à les leur expliquer, mais ſoit qu'ils cruſſent que ces guerriers n'en avoient pas le ſecret ou qu'ils le vouluſſent garder fidellement, ils ne les preſſerent point, ſe contentant de les retenir priſonniers avec beaucoup d'exactitude, eſpérant d'en tirer avantage de quelque façon que

ce fût, c'étoit des perſonnes di-
tinguées qui avoient pris cette
dangereuſe commiſſion par affec-
tion pour Dom Alphonſe à qui
ils étoient ſincerement attachés,
& qui avoit pour eux une conſi-
dération particuliere.

Comme les ennemis étoient
avertis que Dom Denis Roi de
Portugal, étoit venu lui même
joindre le Roi de Caſtille avec
un ſecours conſidérable ils tin-
rent un conſeil où il fut réſolu
d'envoyer ſommer la place, de ſe
rendre avant que les aſſiégés fuſ-
ſent inſtruits du ſecours qui leur
arrivoit, cette occurrence leur étoit
d'autant plus avantageuſe que
Dom Alphonſe ignoroit entiere-
ment la marche de l'armee Chré-
tienne, & qu'il étoit fort en peine
pour ſe maintenir encore long-
tems; ſon principal embarras ve-
noit de ce que les vivres lui
manquoient; quoiqu'il eût em-

ployé tous ſes ſoins à les ménager, il ne lui en reſtoit plus que pour trois jours.

Malgré cette cruelle extrémité, il perſiſta dans la réſolution d'attendre juſqu'à la derniere extrémité, & de ſe laiſſer prendre d'aſſaut plutôt que de ſe rendre, afin de donner le tems de le ſecourir s'il étoit poſſible, ou ſi cela ne ſe pouvoit pas, de gagner quelques jours en occupant les ennemis juſqu'au dernier moment pour les empêcher de faire d'autres progrès ; il anima la garniſon, & même les habitans, de ſon eſprit, les engageant à lui promettre de ſortir les armes à la main quand la faim les y contraindroit, pour s'ouvrir vaillamment un paſſage plutôt que de ſe laiſſer égorger dans leurs murailles ou détruire par la famine ; il leur fit jurer de lui obéir en tout, & de mettre plutôt la Ville en feu, que de la rendre.

Quelque violente que fût cette réſolution, elle ne trouva pas la moindre difficulté, au contraire elle fut unanimement approuvée.

En attendant le moment fatal pour continuer à faire de plus nombreuſes ſorties, les femmes offrirent de garder les murailles, tandis que leurs maris combattroient avec les ſoldats, étant déterminées à périr avec eux, s'ils ne pouvoient vaincre, préférant courageuſement la mort à l'eſclavage qui les attendoit, ſi elles avoient le malheur d'être priſonnieres des barbares.

Les Rois ennemis ayant appris tout-à-la-fois cette généreuſe réſolution, qu'ils traitoient d'opiniatreté criminelle, & l'approche des Rois d'Eſpagne, jugerent que des gens ſi déterminés, quoique ſans eſpoir, feroient encore plus difficiles à vaincre, quelque foible que fût le ſecours

qu'ils recevroient, ſachant qu'il devoit tenter le lendemain d'entrer dans la Ville, ils jugerent que les deux Officiers priſonniers leur ſeroient utiles en cette occaſion pour en prévenir l'évenement, s'ils faiſoient dire par eux, à Dom Alphonſe ce qui ſeroit le plus propte à le déterminer à ſe rendre.

On ſavoit parfaitement chez les Maures, quelle étoit la diſette des vivres dans Tariffe.

Leurs Rois, en envoyant un trompette à Dom Alphonſe, lui firent dire que s'ils le ſommoient pour la derniere fois, ce n'étoit que par eſtime pour lui, & pour ne point perdre un ſi vaillant homme, quils regretteroient quoiqu'il fût leur ennemi, ajoûtant que pour lui prouver qu'ils ne le vouloient point ſurprendre, ils conſentoient qu'il apprît par les ſiens

même le peu d'eſpérance qu'il devoit avoir dans un ſecours impoſſible, & que pour être convaincu de la vérité, il n'avoit qu'à écouter les deux priſonniers ſes confidens, qui l'inſtruiroient de la ſituation des affaires de Caſtille, afin qu'il ceſſât de s'obſtiner à ſe perdre en vain.

Pendant que le trompette alloit vers Tariffe, les Rois Maures ne doutant point que Dom Alphonſe ne voulût écouter les deux Caſtillans, ordonnerent qu'ils fuſſent conduits ſous les murailles de la Ville, & on leur promit des récompenſes exceſſives, s'ils parloient en conſéquence des inſtructions que l'on leur donnoit, les menaçant des plus cruels ſupplices s'ils refuſoient de faire ce qui leur étoit propoſé.

Il y en eut un qui ne balança point ſur ſa réponſe, refuſant fié-

rement de se prêter à une telle lâcheté ; & il fut massacré à l'instant aux yeux de son compagnon, à qui on annonça le même sort sur son premier refus ; cet exemple parut l'intimider ; & après quelque instant de réflexion, il dit en soupirant, qu'il n'y avoit qu'à le conduire où on lui vouloit faire racheter sa vie aux dépens de son honneur.

Il fut mené à l'instant sous les murs de Tariffe, où se voyant assez près des assiégés pour en être facilement entendu, il laissa tout d'un coup la contenance triste & timide qu'il avoit affectée, & prenant un air d'audace : Vaillant Dom Alphonse, lui cria t-il, vous serai aujourd'hui secouru, gardez vous de vous rendre ; votre exemple nous apprend à mépriser la mort, & je n'ai feint de la redouter que pour qu'elle fût utile à ma patrie.

Cette hardiesse, sur quoi les Maures n'avoient pas comptée, les étonna si fort qu'ils ne songerent point à l'interrompre ; mais la fureur de se voir déçus succédant à leur étonnement, les obligéa à se jetter sur lui, & à le mettre en piéces ; sa mort fut vengée à l'heure même. Les assiégés firent pleuvoir sur eux une grêle de fléches, qui répandit assez de sang pour servir d'hécatombe à leurs fidéles compatriotes.

Les Castillans irrités de cette cruauté demanderent à grands cris à leur Général la permission de sortir l'épée à la main, ne trouvant pas que leurs généreux compagnons fussent suffisamment vengés ; mais il leur résista prudemment, jusqu'au moment que les sentinelles l'avertirent que l'on appercevoit du haut des tours les tourbillons de poussiere qui précédent la marche des

armées, & peu de tems après on diſtingua la Cavalerie.

Dom Alphonſe ne doutant plus que ce ne fût le ſecours qui lui avoit été annoncé, réſolu d'aller au-devant avec l'élite de ſes guerriers, en feignant cependant de ſe rendre à leurs inſtances, afin de les encourager à faire encore mieux leur devoir dans une occaſion qu'eux ſeuls ſembloient faire naître.

Tandis que Dom Alphonſe & ſa vaillante troupe s'apprétoient à ſortir, les Rois ennemis tenoient à la hâte un Conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire en cette occurrence; comme ils étoient inſtruits de l'arivée des Rois Eſpagnols, ils appréhenderent d'être battus s'ils ne levoient promptement le ſiége, & ne raſſembloient leurs quartiers. Ils envoyerent auſſi-tôt un des Princes de Maroc avec Dom Fer-

nand, ſuivis de quatre mille hommes d'Infanterie pour garder le paſſage de la riviere de Salado, qui étoit le lieu par où il étoit le plus facile de jetter du ſecours dans la place ; mais dans le tems que les Rois Chrétiens informés de cette diſpoſition avoient déja détaché deux mille chevaux, & quatre mille hommes de pied pour aller les attaquer, Dom Alphonſe s'étant mis en état de marcher au-devant du ſecours, s'avança au lieu où étoient poſtés le Prince de Maroc & Dom Fernand ; ils n'avoient pas voulu rompre un Pont qui étoit ſur cette riviere, afin de conſerver la communication entre les quartiers des Maures, ſe croyant trop ſupérieurs en force pour craindre aucun accident ; mais Dom Alphonſe attaquant ces ennemis comme un homme qui eſpere de vaincre, dit aux ſiens qu'il les in-

vitoit à la gloire, d'ouvrir eux-mêmes le paſſage au ſecours qui alloit arriver.

Il attaqua ſi vaillamment, & fut ſecondé avec tant d'intrépidité, qu'il ſe rendit maître du pont, défit entiérement cette troupe, bleſſa le Prince de Maroc, qui ne dut ſa liberté qu'à la fuite, & prit pour la ſeconde fois Dom Fernand, (qu'il reconnut à la voix) quoiqu'il ſe défendit ſi courageuſement, que s'il n'eût point reçu une bleſſure au bras droit il ne ſe ſeroit pas rendu.

Auſſitôt qu'il fut déſarmé, Dom Alphonſe craignant qu'il ne lui échappât encore, le mit à la garde d'un Officier, qui en répondit ſur ſa vie, & ſans s'amuſer à pourſuivre les Maures qui fuyoient, il ne ſongea qu'à garder le pont, en ſorte que les ſix mille hommes détachés de l'armée de Caſtille, qui

s'approchoient pour combattre, furent agréablement surpris de trouver qu'ils n'avoient qu'à passer tranquillement, & entrer dans la Ville sans obstacle avec le convoi qui les suivoit.

Dom Juan d'Albuquerque commandoit ce détachement, & Dom Alphonse lui laissant la garde du pont avec une partie de ses troupes, rentra dans Tariffe à la tête du convoi, aux acclamations des gens de guerre & du peuple qui le nommoient leur sauveur; mais avant que de se séparer de Dom Juan, il lui présenta Dom Fernand: Voilà, lui dit-il, un prisonnier que je remets entre vos mains, c'est à vous à choisir s'il doit aller au Camp du Roi pour se faire panser, ou si vous aimez mieux qu'il vienne à Tariffe chercher du secours, car vous devez juger qu'il est blessé puisqu'il s'est rendu.

Dom Juan fut fort mortifié de voir encore une fois ſon frere priſonnier de Dom Alphonſe, & admirant la générosité du vainqueur; non, Dom Alphonſe, lui répondit-il, je ne ſçaurois me réſoudre à expoſer un frere rebelle aux yeux de ſon Roi, il ſera mieux auprès de vous qu'entre mes mains, & je vous conjure de vous en charger.

Dom Fernand n'étant pas en état de ſoûtenir plus long-tems le mouvement du cheval, Dom Alphonſe le fit mettre ſur un des chariots du convoi, recommandant au Chef d'en avoir un ſoin particulier.

L'action que la garniſon de Tariffe venoit de faire en enlevant le poſte du pont, donna une ſi grande terreur aux Maures, & releva ſi fort l'eſpoir de la Caſtille, que les ennemis en connoiſſant toute

l'importance, ſe préparerent dès la pointe du jour à le regagner, tandis que les Eſpagnols ne témoignerent pas moins d'ardeur pour le conſerver.

Les deux armées occupoient le bord de la riviere, l'aile gauche de celle de Caſtille, & la droite des Maures y étant appuyée.

L'avant-garde des Troupes Caſtillanes étoit commandée par Dom Manuel & par Dom Juan de Guſman, l'arriere-garde par Dom Gonzalès d'Aguilar; Dom Pedre Nugnès commandoit le corps de réſerve, & le corps de bataille le fut par les deux Rois, celui de Caſtille ſe trouva en tête du Roi de Maroc, tandis que Dom Denis combattoit contre le Roi de Grenade.

Les Maures, de qui la nombreuſe armée étoit ſi ſupérieure à celle des Caſtillans, ne crurent rien riſquer d'en laiſſer une partie

à la garde de leur camp, où ils avoient des richeſſes immenſes. Le Roi de Maroc s'étant fait accompagner par une partie de ſon ſerrail, à un voyage qu'il regardoit comme un triomphe certain, & comme une promenade de plaiſir pour les Dames, il en avoit mené pluſieurs de celles qu'il aimoit le mieux, entr'autres la Princeſſe Fatine, fille du Roi de Thunis, qui tenoit le premier rang dans ſes Etats, dans ſon cœur & parmi ſes femmes, ce qui obligea ce Monarque à employer l'élite de ſes Troupes, tant pour la ſûreté de cette Princeſſe & de ſes Compagnes, que pour celle de leurs tréſors, étant parées d'une quantité prodigieuſe des plus belles pierreries de leur Souverain.

Dom Alphonſe voyant ces deux armées en bataille, & l'extrême diſproportion qui étoit entr'elles, malgré le gros détachement qu'en

avoit tiré le Roi de Maroc, il dit à ses gens qu'il leur seroit honteux de ne point contribuer à la victoire, en les exhortant à se signaler dans cette occasion. Aidons à nos compatriotes à chasser les Maures de notre pays, leur dit-il, le nombre de nos ennemis ne doit point nous épouvanter; au contraire, ajoûta-t-il, leur multitude n'étant propre qu'à mettre le désordre entr'eux & à les embarrasser, plus ils seront & plus nous aurons de facilité à les vaincre; enfin, mes chers Compagnons, voici le moment décisif, il faut qu'en ce jour nous soyons vainqueurs des Maures, ou leurs esclaves, c'est à vous à choisir.

Il n'en put dire davantage, les Chefs, les soldats, & même les bourgeois, criérent d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à le suivre, & plus occupé à les calmer qu'il ne l'avoit été à les encoura-

ger, il leur repréſenta qu'il étoit néceſſaire que les Habitans reſtaſſent pour la ſûreté de la place. Il laiſſa encore avec eux une partie de ſes guerriers, & ſortit ſuivi des autres, tous animés par le déſir d'acquérir de la gloire, & lui en particulier encouragé encore par l'eſpérance de revoir ſa chere maîtreſſe; le tout dépendant du ſuccès de cette journée, il réſolut de mourir ou de la rendre à jamais célébre, inſpirant la même ardeur à tous ceux qui devoient combattre ſous ſes ordres.

Il avoit appris dans la converſation qu'il avoit eu avec Dom Juan d'Albuquerque, quel feroit l'ordre de la bataille; & ſachant que c'étoit Dom Manuel de Haro, & Dom Juan de Guſman qui devoient commencer le combat, il ſentit un preſſant déſir de ſeconder l'ayeul de Dona Mathilde, ſe flattant que peut-être il trouveroit l'occaſion de le ſervir.

Ce dessein fut extrêmement heureux pour Dom Manuel, car les Maures se confiant à leur nombre, tinrent ferme au premier choc, & se battirent avec tant d'avantage, que ce Général trouvant qu'il étoit d'une extrême conséquence, que le commencement de cette affaire ne décourageât pas ceux de son parti, voulant les animer, se mêla parmi les Maures, dont il fut tellement environné que si Dom Alphonse ne fût venu à son secours, il en eût été accablé. Ce fut alors qu'ayant passé le Pont, il attaqua les ennemis en flanc, les mit en déroute & tua un Maure qui alloit percer Dom Manuel par derriere.

Cette expédition faite, Dom Alphonse suivi de son Camp volant & inattendu, prit le chemin des bords de la mer, pour se rendre où il savoit que le Roi de Castille combattoit avec beaucoup

de courage & de ſuccès ; mais ce Prince s'étant trop avancé, ſe trouva enveloppé dans un Eſcadron Maure qui fuyoit, & qui en fuyant l'emmenoit ſans le connoître. Par bonheur pour lui, & pour la gloire de Dom Alphonſe, il ſurvint en cette occurrence, où voyant ſon Prince en péril, il chargea les ennemis avec tant de fureur, qu'il en fit un horrible carnage, ramena le Roi parmi les ſiens, qui ſans le ſecours de ce brave ſujet eût tout enſemble été vainqueur & priſonnier.

Dom Alphonſe voyant les Maures preſſés de toutes parts, fit réflexion au détachement conſidérable qui gardoit le camp du Roi de Maroc, & qui n'avoit pas combattu ; il craignit que ces Troupes fraiches ne vinſſent attaquer celles de Caſtille, ce qui n'eût pas manqué de rendre le courage à leur parti, d'abbatre & de troubler peut-

être celui des Caſtillans ; il imagina que s'il les prevenoit, la ſurpriſe de cette attaque, à quoi ils n'avoient pas ſujet de s'attendre, les épouventeroit certainement, & feroit un effet avantageux pour les Chrétiens.

La Troupe qu'il commandoit, & qui n'avoit point de place aſſignée dans la bataille ayant été ſuppoſée reſtée à la garde de Tariffe, étant la moins fatiguée, il fit part à ceux qui la compoſoient de ſon deſſein, qui fut à l'ordinaire applaudi & exécuté ; il les conduiſit par un détour qui l'empêcha d'être apperçu du gros de l'armée ennemie, attaqua & défit dans leur camp ceux qui le gardoient ; au moment qu'ils ſe croyoient le plus en ſûreté, prit la Princeſſe Fatine & ſes compagnes, tua un des fils du Roi ſon époux, à qui cette garde avoit été confiée, quoique ce jeune Prince ſe fût defendu comme

un lion, & cet invincible guerrier fit un butin si considérable qu'il ne s'en est jamais fait un si riche.

Cet évenement inespéré fut à l'instant porté où la bataille subsistoit encore, & un pareil incident acheva d'épouvanter les Maures, qui lâcherent généralement le pied à cette nouvelle; il se mit entr'eux un si grand désordre que le nombre des fuyards le rendit encore plus complet, comme Dom Alphonse l'avoit prévû. Le Roi de Portugal eut le même avantage du côté où il combattoit contre les Troupes de Grenade; mais on peut dire que Dom Alphonse vainquit par-tout.

L'Infant qui conduisoit une nouvelle Troupe qu'avoient fourni les habitans de Seville, n'arriva qu'à la fin de la bataille; il en fut désespéré, & il eut l'injustice de s'en prendre à Dom Al-

phonſe, voulant tirer de-là une occaſion d'augmenter ſa haine pour lui; mais ſon courroux fut à l'excès quand il apprit qu'il s'étoit couvert de gloire, en ſauvant la vie & la liberté du Roi, outre ce qu'il avoit fait pour Dom Manuel, après avoir ſoûtenu le ſiége de Tariffe trente-huit jours, ſans ſçavoir s'il ſeroit ſecouru, ne ſongeant qu'à prolonger cette attaque au péril de ſa vie, n'ignorant pas que ſa patrie n'étoit point en état de ſoûtenir les efforts de cette armée formidable, ſi elle ceſſoit d'être occupée devant les murs de cette Ville; les Troupes Caſtillanes diſant hautement qu'il avoit plus contribué que perſonne à l'heureux changement de leur fortune, que c'étoit par lui que tout alloit prendre une face nouvelle, après avoir mis en déroute toutes les forces de l'Afrique, car il périt plus de deux cens mille

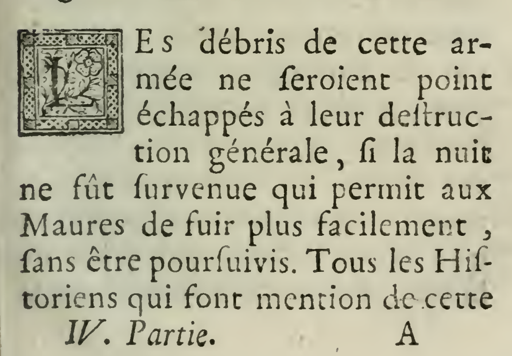
hommes du côté des ennemis, & il y eut ſi peu de perte de la part des Caſtillans que c'eſt une choſe incroyable.

Fin de la troiſiéme Partie.



ANECDOTES DE LA COUR D'ALPHONSE, ONZIEME DU NOM, ROI DE CASTILLE.

QUATRIEME PARTIE.



Les débris de cette armée ne ſeroient point échappés à leur deſtruction générale, ſi la nuit ne fût ſurvenue qui permit aux Maures de fuir plus facilement, ſans être pourſuivis. Tous les Hiſtoriens qui font mention de cette

guerre, s'accordent à parler de Dom Alphonſe de Benavidès comme d'un Héros, qui fit à la bataille de Tariffe, & au ſiége de cette place, des actions plus qu'humaines.

Après avoir fait donner avis à ſon Roi de la priſe des tentes de celui de Maroc, de ſes femmes & de ſes tréſors, qu'il eut pourvû à leur ſureté par une garde nombreuſe, chacun ſe rangeant ſous ſon enſeigne ; comme il n'avoit point eu de poſte marqué hors de la place, il s'y retira pour y attendre les ordres de ſon Prince, qui lui fit dire de venir le lendemain le trouver, voulant lui donner des témoignages publics de la plus grande reconnoiſſance qu'un Monarque peut faire paroitre pour des ſervices de cette importance ; avouant hautement que ce n'étoit qu'à lui qu'il étoit redevable de la vie, de la couronne & de la

liberté, n'étant pas douteux qu'il ni eût perdu l'un & l'autre ſans ſon ſecours.

Dom Manuel ne manqua pas à lui envoyer auſſi faire ſes remercimens, des obligations particulieres qu'il lui avoit, mais ils ne furent pas les ſeuls de qui il en reçut, & en entrant dans Tariffe, il y trouva Dom Juan d'alburquerque, qui après l'avoir félicité de la part glorieuſe qu'il avoit aux heureux événemens arrivés à la Caſtile, le conjura, après de ſi grands ſervices rendus à l'Etat, d'avoir la généroſité d'intercéder aupres du Roi pour obtenir la grace & le retour de Dom Fernan, &, ajouta-t-il, afin que vous vous y portiez plus volontiers, en connoiſſant que je ne ſuis point ingrat. Je vous promets ni achevez pas dom Juan, interrompit il, c'eſt m'offenſer, que de m'offrir d'aure récompenſe que celle d'obli-

ger. Je vous promets moi-même, & cela ſans aucun intérêt, de faire tout ce que je pourrai pour vous contenter & pour ſervir Dom Fernand. Je ſerai plus que ſatisfait en trouvant l'occaſion de faire voir que je n'appréhende mes rivaux que dans le cœur de ma Maîtreſſe.

Vous êtes trop généreux, reprit Dom Juan, permettez-moi de l'être auſſi, & de vous témoigner en toutes occaſions que vos bienfaits ne ſont pas mal placés, & que mes ſentimens ſont dignes de vous.

Tandis que cette multitude de Maures épouvantée fuyoit au travers des monceaux de cadavres qu'ils trouverent pendant plus de 3 lieues, que la nuit couvroit également la honte des vaincus & la gloire des vainqueurs, le Roi de Caſtille trouvant qu'il étoit d'une fort grande importance de raſſurer ſes Peuples, jugea qu'il étoit abſolu-

ment néceſſaire que l'on ſçut dans Séville & dans Burgos juſqu'où avoit été pouſſé l'avantage qu'il venoit de remporter.

Il envoya les priſonniers à Séville, bien eſcortés, jugeant à propos que ce fût Dom Pedre lui-même qui fût chargé d'aller dans cette eſpece de triomphe, pour y faire remercier le Ciel d'un ſi grand bonheur. Il envoya auſſi un exprès annoncer à Dona Mathilde l'extrême danger qu'avoit couru Dom Manuel, dont il n'en avoit été garanti que par la valeur de Dom Alphonſe.

Dom Alphonſe ne manqua pas de ſon côté de lui écrire, mais ſans s'expliquer ſur la part glorieuſe qu'il avoit à la victoire, il la lui apprit en peu de mots. Voici le contenu de ſa Lettre :

Les Maures ſont vaincus, Madame, & les armes du Roi ont remporté

la plus fameuse victoire dont il puisse être parlé. Je n'ai songé qu'à vous pendant le siége & la bataille. Je veux croire pour mon repos que vous avez quelquefois pensez à l'homme le plus fidele qui fût jamais. Vous connoissez son cœur, & je me flatte qu'il n'est pas nécessaire que je vous en dise le nom.

Dom Alphonse ne reposa pas mieux cette nuit que les précédentes, quoiqu'il pût enfin se flatter de devenir heureux. Il avoit sauvé la vie à Dom Manuel & au Roi de Castille, qu'il avoit aussi préservé d'un funeste esclavage. Pour un service de cette importance, & pour tous ceux qui l'avoient suivi ou précédé, il ne demandoit aucune récompense ni aucune part au butin qu'il avoit fait à la prise des femmes du Roi de Maroc. Il voyoit encore avec plaisir que Dom Juan, Favori de Dom Pedre, loin d'avoir

envie de lui nuire, lui étoit entiérement dévoué; & enfin il ne doutoit pas que Dom Manuel n'employât le crédit qu'il avoit auprès de Dona Mathilde, pour la déterminer à vaincre l'éloignement qui lui pouvoit rester contre un engagement.

Avec toutes les raisons d'espérer qui s'offroient à son esprit, il sentoit encore des mouvemens de crainte: mais malgré ces agitations intérieures, ayant été trouver le Roi dans son quartier, il prit sur lui de déguiser ses inquiétudes, & de ne paroître occupé que de ce qui se passoit d'avantageux dans l'Etat.

Dès que ce Prince l'apperçut, il courut au-devant de lui, l'embrassa, en lui donnant milles louanges, & répétant cent fois que c'étoit à lui à qui il devoit la vie & la liberté, ajoutant qu'il n'étoit rien qu'il ne voulut faire pour reconnoître des services de cette impor-

tance. Le Roi ne se contentant pas de ces louanges infructueuses, le fit passer dans son Cabinet, où, après lui avoir renouvellé les caresses & les assurances d'un amitié, qu'il lui avoit déja données, il lui commanda dans les termes les plus pressans & les plus obligeans de lui demander quelque récompense digne des services qu'il en avoit reçus.

Seigneur, lui dit modestement Dom Alphonse, je n'ai fait que ce que je devois, & je voudrois qu'il me fût possible de signaler mon zele pour Votre Majesté par des actions plus considérables, sans pour cela que j'osasse croire que mon Maître m'en dût aucune reconnoissance; mais puisqu'il me permet de lui demander des graces, je le supplie, pour sa propre gloire, de faire un acte de clémence, en pardonnant à Dom Fernand d'Alburquerque. Il est prisonier & blessé dans Tariffe. On ne peut désa-

vouer qu'il ne ſoit fort criminel ; mais, Seigneur, c'eſt le frere d'un homme qui a fait ſon devoir d'une façon aſſez diſtinguée, pour mériter qu'en ſa faveur vous daigniez mettre des bornes à votre juſte courroux.

Ce que vous me demandez, repliqua le Roi, n'eſt pas une choſe auſſi peu importante qu'il le ſemble, & je ne devrois point vous l'accorder par rapport au mauvais exemple que cette grace peut autoriſer ; mais l'interceſſion d'un Sujet tel que vous doit être exceptée de la regle générale. Je ne pourrois vous rien refuſer ſans ingratitude ; ainſi à votre conſidération je pardonne à Dom Fernand, ce ſera toutefois à condition qu'il ſera un an ſans revenir à ma Cour.

Dom Alphonſe qui ne pouvoit oublier la perfidie que Dom Fernand avoit voulu faire à Dona Mathilde, ne fut point fâché de cette

circonſtance, & remercioit très-humblement le Roi, quand ce Monarque reprenant la parole; ce que vous venez d'obtenir, lui dit-il, n'eſt pas ce que je déſirois, & je voulois que vous me demandaſſiez pour vous-même des choſes plus importantes que celle que la généroſité vous a fait demander pour un autre. La grace que je lui accorde ne doit point être comptée parmi celles dont j'ai deſſein de vous combler; & ſi vous voulez me faire un vrai plaiſir, demandez moi quelque choſe qui vous regarde perſonnellement, afin qu'indépendamment de ma bonne volonté, qui ſe manifeſtera en toutes occaſions, je puiſſe être perſuadé que ce que je vous accorderai ſera de votre choix.

Dom Alphonſe, de qui l'amour étoit l'unique objet, ſe voyant prévenu ſi obligeamment par ſon Roi, cru devoir profiter d'une ſi

heureuse occurence. Il se jetta à ses pieds, d'où ce Prince le releva avec bonté, sans lui permettre de parler en cette posture ; Seigneur, lui dit-il, puisque votre magnanimité vous porte à me récompenser d'avoir fait ce que tout homme d'honneur auroit fait à ma place, je demande à Votre Majesté sa protection auprès de Dom Manuel, pour le déterminer à m'accorder la main de Dona Mathilde, que j'adore depuis que je suis de retour de mes voyages : elle m'a été promise long-tems devant par son pere & le mien, qui étoient d'accord de cette alliance ... Ah Dom Alphonse ! s'écria le Roi, que me demandez-vous ? Hélas ! ajouta-t-il, il n'y avoit que cet unique moyen de me rendre ingrat. Pourquoi faut il que vous desiriez la seule chose que je ne puis vous accorder ? Oui, mon cher Alphonse, continua-t-il, sans

lui donner le tems de revenir de l'étonnement où ce discours l'avoit jetté; demandez des biens, des honneurs, des Charges, ou des Gouvernemens; je jure de faire tout ce que vous desirerez. Si j'avois une fille je vous l'offrirois avec plaisir; mais pour Dona Mathilde je vous défends d'y penser : si vous l'aimez véritablement vous devez desirer son avantage, & y renoncer avec joie en apprenant que je la destine au Trône de Castille.

Quoi! Seigneur, reprit Dom Alphonse, pénétré de la plus vive douleur, Votre Majesté la veut sacrifier au Prince Dom Pedre..? Non, Alphonse, repliqua-t-il, & pour vous ouvrir entierement mon cœur comme à un ami à qui je dois toute ma confiance, je vais sans dissimuler vous mettre au fait de mes intentions & de ma situation présente. En vous apprenant qu'autrefois, par une malheureuse

politique, je changeai de dessein à l'égard de Dona Constance de Haro, que je devois épouser pour dégager la parole que j'en avois donnée solemnellement à Dom Manuel, j'en ai eû un repentir & des remords qui ont été presque continuels, étant persuadé que tous les malheurs qui me sont arrivés ont pris leur source dans ce manquement de foi. Il est vrai qu'un Roi ne peut donner une parole plus authentique; mais des raisons d'Etat par qui je me laissai éblouir me firent épouser la Princesse de Portugal, & je me mis de la sorte en situation de ne pouvoir réparer ma faute.

Après avoir reçu cet affront, Dona Constance épousa Dom Rodolphe d'Aguilar, & mourut dans un exil volontaire, où presque tous les Grands de mon Royaume se condamnerent pour éviter une conduite violente que je croyois

juſte alors, & que j'ai bien déteſté depuis. Il ne m'eſt pas permis de douter que je n'aye cauſé la mort de la triſte Conſtance, & qu'elle ne m'ait eu en horreur juſqu'au dernier moment de ſa vie, ne pouvant m'empêcher de convenir intérieurement qu'il n'y a jamais eu de haine mieux fondée.

Dona Mathilde eſt revenue en Caſtille, continua le Roi, & m'a frappé par ſa reſſemblance avec feue ſa mere. Sans lui en rien témoigner, j'ai ſenti renaître en la voyant, l'amour mal éteint que j'avois eu pour Dona Conſtance. Je l'ai aimée malgré moi auſſi tôt que je l'ai vûe; mais la Reine vivoit, & condamnoit mon amour au ſilence. C'en eût été trop ſi après les premieres offenſes, j'avois encore ſongé à lui en faire une nouvelle, en laiſſant éclater des feux qui n'auroient pû prendre une autre forme à ſes yeux que celle

d'un outrage. Il n'en eſt pas de même depuis que je ſuis dégagé d'un hymen politique, puiſque me trouvant en état de diſpoſer de ma main, je ne balancerai point à réparer ma faute paſſée. Et je me perſuade que cette action me rendra le Ciel propice, que j'avois offenſé par un horrible parjure.

Tout m'y porte enfin, pourſuivit-il, l'amour & le devoir m'en font une loi ; & cette penſée s'eſt ſi fortement emparée de mon cœur, qu'il me ſeroit impoſſible de changer de réſolution ſans mourir. Dom Manuel ſçait mon deſſein, & l'approuve ; c'eſt pourquoi je vous ſupplie, généreux Dom Alphonſe, de vous vaincre vous-même. Cette victoire eſt digne de vous. Après avoir vaincu mes ennemis, & m'avoir ſauvé la vie, laiſſez-moi jouir agréablement de ce bien que je tiens de vous. Mais croyez qu'en reconnoiſſance, ſi

vous me demandez la moitié de mon Royaume, je vous l'accorderai : ne mettez point de bornes à vos désirs, & soyez persuadé que je les remplirai avec joie.

Oui, je vous le proteste, vous serez toujours le premier de mes sujets ; & connoissant comme je fais, votre vertu à tous deux, je ne prendrai jamais de soupçons désavantageux à l'un ni à l'autre : quoique m'ayant avoué votre amour, il ne me soit pas possible de douter qu'elle ne vous rende justice, malgré cela, je vous promets de ne vous point bannir de ma Cour, & en vous privant de l'espoir de la posséder, je ne vous envierai pas celui de la voir.

Hélas! quelles graces peuvent m'indemniser de celle que vous me refusez! s'écria douloureusement Dom Alphonse. Ah! que ne suis-je mort sur le champ de bataille, puisque j'étois destiné au

malheur d'avoir mon maître pour rival ; & pour comble de douleur d'être forcé d'avouer que n'ayant que des vûes innocentes ſur le cœur de Dona Mathilde ! Il fera un acte de juſtice & de généroſité en me donnant la mort, qui devient inévitable pour moi.

Elle eſt digne du trône ; je le ſçait, dit-il, en ſoupirant ; mais, Seigneur, quelles qu'en ſoient les raiſons qui m'en doivent écarter, elles ne ſeront pas ſuffiſantes pour m'empêcher de l'adorer tant que je vivrai. Tout le reſpect que j'ai pour Votre Majeſté ne pourra rien ſur mon amour. Il me fera mourir de déſeſpoir, & je verrai la fin de mes jours ſans regret, puiſqu'elle me délivrera d'une vie ſi inf rtunée.

Le Roi étoit dans une peine extrême d'entendre ce diſcours. La modeſtie de ſes plaintes, les obligations récentes qu'il lui avoit, la

douleur où il le voyoit plongé, tout lui causoit une confusion inexprimable. Mais le dépit de la concurrence d'un Sujet aussi redoutable, augmentoit par le désir de sçavoir s'il étoit avoué de Mathilde dans la demande qu'il lui en avoit faite. Il n'osoit le lui demander, quoi qu'il brûlât de l'apprendre en craignant de le sçavoir, lui en ayant assez dit pour l'obliger à s'expliquer. Mais loin de rien dire dont il pût tirer quelqu'élaircissement, Dom Alphonse se contenta de gémir de son triste sort, sans que par ses discours il découvrît les sentimens que cette belle avoit pour lui.

Pendant que ce désir curieux tenoit le Roi en peine, celle de Dom Alphonse étoit excessive. Il s'imaginoit que puisque Dom Manuel approuvoit le dessein du Roi, il n'avoit pas manqué d'en faire part à sa fille, qui, peut-être y con-

ſentoit ; & pour augmenter ſon tourment, le Roi lui parloit d'une façon ſi tendre, qu'encore que ces refus vinſſent de ſa concurrence, il ne lui étoit pas permis de s'en plaindre.

Une converſation ſi triſte, & auſſi intéreſſante qu'elle étoit cruelle pour tous deux, fut interrompue par un avis preſſant. On vint dire au Roi que les Maures ſe rallioient en marchant vers Algezire, & qu'ils ne laiſſoient pas d'être encore à redouter, puiſqu'après leur défaite ils avoient encore quatre fois plus de Troupes en état de combattre, qu'il n'y en avoit du côté des Caſtillans, quoi qu'ils fuſſent joints aux Portugais & aux Arragonnois.

Seigneur, lui dit Dom Alphonſe, d'un air auſſi zelé que s'il n'eût pas été pénétré de la plus vive douleur, je ſupplie Votre Majeſté de me permettre d'aller forcer ſes en-

nemis à se rembarquer. Je désire la mort, & ne puis la trouver dans une plus glorieuse occasion. Je cesserai alors d'aimer Dona Mathilde, en mourant pour votre service avec la consolation d'être jusqu'au dernier soupir fidele à mon Maître & à ma Maîtresse.

Il prononça ces derniers mots assez bas, pour n'être entendu que du Roi qui en rougit. Allez, brave Dom Alphonse, lui dit-il, en parlant bas comme lui, achevez de me noircir d'ingratitude; mais ne vous précipitez pas dans les dangers. Je vous le défends, & vous proteste que vous n'êtes pas le seul à plaindre en cette occasion, où je suis aussi malheureux que vous.

Le Cabinet du Roi s'étant insensiblement rempli de plusieurs Guerriers, (qui accouroient auprès de leur Souverain sur le bruit que faisoit cette nouvelle), il leur donna ses ordres touchant les

Troupes qu'il envoyoit ſous ceux de Dom Alphonſe, qu'il déclara Général de ſon Armée, & qui partit auſſi-tôt tandis que le Roi entra dans Tariffe pour remercier Dieu de la victoire qu'il avoit remportée, & pour faire travailler aux fortifications de la Ville, qui avoient un extrême beſoin d'être réparées, l'état de la Place faiſant l'éloge de ceux par qui elle avoit été défendue.

Dom Alphonſe étant auſſi preſſé de partir, ne put aller voir Dona Mathilde; mais il ne manqua pas à lui écrire, envoyant un des ſiens lui porter cette Lettre :

Je pars, Madame, & je vais chercher la mort, pour ne vous pas empêcher d'être Reine ; je ne ſerai peut-être pas aſſez heureux pour la trouver. Pardonnez-moi ſi je ne puis me réjouir des honneurs qui vous attendent : mais en attribuant cette injuſ-

tice à l'amour le plus violent, j'eſpere que vous ne verrez votre propre bonheur qu'à regret, & que vous ne monterez point au Trône, ſans répandre quelques larmes ſur mon tombeau.

A peine eût il écrit ces mots, qu'il fut où ſon déſeſpoir l'appelloit, & où ſon courage l'excitoit à ſe rendre. Après avoir donné ſes ordres pour la marche de l'Armée, s'abandonnant à ſes triſtes réflexions, il ſe crut le plus infortuné des amans.

Dom Felix n'eſt plus, diſoit-il, Dom Fernand eſt haï & Dom Pedre eſt déteſté. Tous ces Rivaux enſemble n'étoient pas capables de me nuire. Il n'en eſt qu'un dont je ne me doutois pas, mais il eſt ſeul plus à craindre. C'eſt mon Roi. Il veut épouſer celle que j'adore ! Dois-je conſentir à la perdre, ou pour me venger trahirai-je mon Maître... Non, ajouta-t-il, il ne

m'eſt pas plus permis de rien entreprendre contre mon amour que contre mon honneur, en allant où la deſtinée m'entraîne je ſatisferai à l'un & à l'autre. Je vaincrai, ſans doute; qui ne craint point la mort eſt rarement vaincu, & je mourrai vainqueur de cette façon; j'emporterai les regrets de mon Roi & de ma Maîtreſſe.

Dans cette réſolution il fut chercher les Maures, qui, ſuivant les avis ſur leſquels il étoit parti, s'étoient en effet ralliés vers Algezire; & Dom Fernand ayant appris que ſon Rival avoit ſi généreuſement obtenu ſa grace du Roi, en eut plus dépit que de joie. Cette nouvelle obligation étant pour lui un ſupplice inſupportable, qui s'étoit encore augmenté en apprenant dans Tariffe que le Portrait de Dona Mathilde, qui lui avoit appartenu, étoit entre les mains de ce même Rival; il en étoit dans

une fureur inconcevable. Ce qui y mettoit le comble, c'étoit que celle qu'il repréſentoit ne manqueroit pas d'en être inſtruite, & d'apprendre par quel événement il avoit changé de main.

Cetté penſée ne lui permettant pas de ſouffrir que Dom Alphonſe gardât ce tréſor, ſans faire réflexion qu'il lui devoit la vie & la liberté, il réſolut de le lui arracher à quelque prix que ce fût.

Il étoit dans ces agitations pendant que celui qui les cauſoit continuoit ſa marche, enſeveli dans ſes triſtes réflexions, ignorant le projet de ce Rival, trop occupé de ſon malheur & de la conduite des Troupes qui lui avoient été confiées, pour ſonger à rien autre choſe.

Dona Mathilde fut fort allarmée en apprenant le nouveau danger où étoit ſon amant, ſur-tout en voyant approcher le jour où on diſoit

ſoit que l'armée de Caſtille devoit attaquer celle des Maures : ſon inquiétude en fut effroyable, n'ayant d'autres occupations que de faire des vœux pour lui, & de s'entretenir avec ſa tendre amie Dona Lucinde, la ſeule perſonne à qui elle parlât en liberté du ſujet de ſes allarmes.

Mais la victoire qui ſuivit cette bataille changea la ſituation de ſon eſprit, & la lettre qu'il lui écrivit pour l'en inſtruire la fit paſſer de la plus vive douleur au plaiſir le plus touchant, qui ne put être modéré que par la viſite qu'elle reçut de l'Infant, où il lui parla de Dom Alphonſe dans des termes ſi déſobligeans, qu'elle reſſentit une grande inquiétude des ſuites qu'alloit avoir le reſſentiment de ce Prince ingrat envers le Dieu tutelaire de la Caſtille.

A la connoiſſance de l'injuſtice dun barbare , elle joignit le cha-

grin que lui causa la seconde lettre de Dom Alphonse, ignorant totalement les desseins que le Roi avoit sur elle. Dom Manuel lui avoit dit en partant que ce Monarque étoit bien disposé en sa faveur, & qu'elle lui devoit beaucoup de reconnoissance; mais il ne s'étoit pas expliqué plus ouvertement, de sorte que la lettre par où Dom Alphonse lui annonçoit son nouveau danger souffrant plusieurs explications, Dona Lucinde & elle jugerent que cette prétendue bonté du Roi ne pouvoit regarder que l'Infant, à qui il avoit dessein de la donner.

Le bruit qui s'étoit répandu que la grace accordée à Dom Fernand, ne l'avoit été qu'à la sollicitation de Dom Alphonse, les confirmoit dans cette idée. Il y avoit des momens où elle appréhendoit que l'ambition ne l'obligeât à sacrifier son amour à celui de son Prince,

& qu'il n'eût consenti qu'elle l'épousât : mais les termes de sa derniere lettre ne témoignoient point un rallentissement de tendresse, & la rassuroient en quelque sorte. Dona Lucinde ne contribuoit pas peu à lui remettre l'esprit ; étant plus tranquille, elle étoit aussi plus équitable.

Non, Mathilde, lui disoit cette parfaite amie, ce que vous pensez est hors d'apparence. Si Dom Alphonse étoit capable d'un pareil sacrifice, il n'exprimeroit pas une crainte & une tristesse semblables à celles qui paroissent dans cette lettre ; loin qu'elles prouvent qu'il consent à votre perte, vous voyez qu'il est desespéré de la prétention qu'il en a.

Hélas ! reprenoit elle, je le vois, je le sens : mais ne pouvant comprendre quel est le nouvau sujet de douleur qui l'oblige à m'écrire de la sorte, je n'y connois rien, si-

non que ce malheureux eſt dans un nouveau péril par quelqu'étrange aventure que j'ignore, & c'eſt vainement que je donne la torture à mon imagination pour la deviner.

Elles ne furent pas long-tems dans cette incertitude, & le Roi obligea peu après Dom Manuel à le devancer, pour qu'il eût le tems d'inſtruire ſa fille de ſes intentions avant le retour de Dom Alphonſe: mais en lui donnant cet ordre, ce Monarque ſegarda bien de lui apprendre ce qu'il ſçavoit des ſentimens de ce même Dom Alphonſe. Comme il ſçavoit que Dom Manuel lui devoit la vie, & qu'il étoit fort généreux, il eut peur qu'il ne refuſât de le ſervir au préjudice de ſon Bienfaiteur, ne pouvant ſe flatter qu'il ne fût pas auſſi aimé d'elle qu'elle l'étoit de lui.

Dom Manuel arrivant à Séville ne manqua pas d'aller la voir auſſitôt. Elle le chériſſoit tendrement,

& lui montra toute la joie qu'elle avoit de ſon retour après le danger qu'il avoit évité. Enfin, Seigneur, lui dit elle en ſe jettant dans ſes bras, le juſte Ciel vous a préſervé des périls de la guerre. Oui, ma chere enfant, lui répondit-il, & ſi j'ai encore la douceur de vous revoir, je ne la dois qu'à la valeur d'un de vos amis. C'eſt au brave Dom Alphonſe que je ſuis redevable du peu de vie qui me reſte; lorſque vous le verrez, je vous invite à lui témoigner votre reconnoiſſance & la mienne.

Il eſt ſi généreux, reprit elle, que je ſuis peuſuadée qu'il ſe trouve trop récompenſé de eette action par l'action même Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, je ſuis un peu étonnée de ce que votre retour précéde celui du Roi. J'imagine qu'il couvre quelque myſtere, & s'il n'y a point en moi d'indiſcrétion à vous en demunder la raiſon, je prens la

liberté de vous prier de m'en instruire.

C'est moins à vous qu'à personne que je le veux dissimuler, reprit-il, puisque vous y êtes la plus intéressée. Je n'ai avancé mon voyage que pour avoir plutôt le plaisir de vous annoncer que vous serez incessamment Reine de Castille.

Moi ! Seigneur, s'écria Dona Mathilde fort allarmée. Ah ! de grace, ne me commandez rien où je ne puisse vous obéir. Daignez croire, je vous supplie, que je ne veux regner que sur moi-même, & que je préfererois la mort la plus cruelle à l'horreur de me voir épouse de Dom Pedre.

Me préserve le Ciel de vous en faire la proposition, reprit Dom Manuel. Je suis trop certain que la vie de l'infortunée qui sera femme de ce Prince ne sera pas en sûreté, pour avoir l'intention de vous offrir une place si funeste. C'est le

Roi qui veut vous épouser, & réparer de cette sorte le tort qu'il a eu en manquant de parole à votre mere; c'est pour cela qu'il va vous élever au rang qu'il lui avoit promis.

Je vous ai instruit, Seigneur, lui dit-elle, des sentimens que l'infortunée Dona Constance a eus jusqu'à la mort, & des sermens qu'elle a exigés de moi. C'en est assez je crois pour vous faire connoître que je ne puis jamais consentir à épouser le Roi de Castille. J'ajoute encore à cette difficulté insurmontable que l'Infant ne verroit point cet himen sans s'emporter à quelque violence dans une occasion où il auroit un prétexte assez spécieux pour faire éclater sa férocité. Il seroit donc fort imprudent d'exposer vous, moi, & toute votre race... Que dis-je! le Roi lui-même aux fureurs de ce Prince emporté, ne devant pas nous flatter qu'il épargneroit la vie d'une personne qui se seroit don-

née à ſon pere, dont, pour autoriſer & combler ſa rage, il eſt amoureux. Il n'eſt plus tems de le diſſimuler. Cette occaſion m'oblige à vous déclarer que ce dangereux mortel veut que je croye qu'il m'aime. Après un tel aveu, trouveriez-vous prudent que je m'expoſaſſe à armer un tel fils contre ſon pere ? Non, Seigneur, cela ne ſe peut. Je n'ai d'autre ambition que de vivre en liberté, à quoi je vous ſupplie de ne vous point oppoſer.

La répugnance que vous témoignez à recevoir la main du Roi me paroît fort déplacée, repartit Dom Manuel. Je trouve que c'eſt aſſez être libre que d'être Reine. Vous n'avez pas oublié les perſécutions que nous avons éprouvées dans votre enfance, & ce mariage vous préſerveroit du riſque de les voir recommencer.

Vous êtes dans l'erreur, Seigneur, lui dit-elle. Ce que vous

croyez qui vous en préſerveroit ſeroit préciſément ce qui avanceroit notre ruine. Je ſuis accoutumée à l'exil, je l'ai abandonné à regret, & j'y retournerois avec autant de joie que d'empreſſement. J'ai une retraite aſſurée à Avignon que je préfere à toute les grandeurs. Enfin je vous ſupplie inſtamment de diſpoſer le Roi à changer de volonté, ou à ne pas être ſurpris de mes refus. Dom Manuel la preſſa encore, mais ce fut envain, & il n'en put rien obtenir de plus.

Les Maures ne ſe croyant pas aſſez ſûrement près d'Algezire, prirent une autre route, ce qui obligea Dom Alphonſe, qui les ſuivoit toujours, à en changer auſſi. Sçachant mieux le pays qu'eux, il les fut attendre à un aſſez long défilé, où, n'ayant point été avertis de ſa marche, & le croyant fort loin, ils alloient ſans ordre & ſans défiance. Cette imprudence rendit

leur défaite plus facile & plus complette. Ce fut dans cette occaſion qu'un autre fils du Roi de Maroc, nommé Aborhamat, reſta priſonnier, malgré les efforts qu'il fit pour défendre ſa liberté.

Après cet échec, les deux Rois Maures ne pouvant plus tenir la campagne avec une armée épouvantée, & eux-mêmes l'étant autant que leurs ſujets, ils ne ſongerent qu'à ſe mettre en ſûreté. Le Roi de Grenade fut trop heureux de ſe ſauver dans Marbelle, tandis que celui de Maroc courut s'embarquer avec tant de précipitation, qu'il abandonna honteuſement ſon cheval de bataille au bord de la mer, & retourna en diligence dans ſon pays porter lui-même la nouvelle de ſa défaite, appréhendant que le Prince Abderame ſon fils aîné, en étant inſtruit d'avance, ne s'emparât de ſa Couronne, & ne lui refuſât l'entrée de ſes propres Etats.

Il ne s'eſt jamais vû un embarquement ſi précipité. On n'y obſerva aucune regle de ſubordination. Se ſauva qui put. Il y en eut beaucoup qui, pour éviter la mort à terre, ſe jetterent tous à la fois dans les chaloupes, qui, trop chargées coulerent bas, & firent périr à la mer ceux qui y venoient chercher un aſyle. Les plus heureux gagnerent leurs vaiſſeaux, dont ils furent forcés d'abandonner une partie, faute d'avoir aſſez de monde pour les conduire.

Après avoir ainſi chaſſé les ennemis de preſque toute l'Eſpagne, Dom Alphonſe n'ayant pû trouver le trépas qu'il cherchoit, envoya avertir le Roi du ſuccès de ſes armes, en lui mandant qu'il croyoit qu'il ſeroit à propos que Sa Majeſté ſe préſentât devant quelques Places dont les ennemis étoient encore en poſſeſſion. Ce Prince approuva ſon avis; mais au lieu d'y

aller en perſonne ſuivant le conſeil qu'il lui donnoit, il lui envoya ordre d'y aller lui-même.

Dom Alphonſe reçut avec une ſurcroît de douleur cette continuation d'honneur & de confiance, ne doutant point que cela ne prouvât qu'en arrivant à Séville il trouveroit Dona Mathilde Reine de Caſtille. Mais, reſtant peu dans cette penſée, il ſe repentit d'avoir été capable de la ſoupçonner d'une ambition qu'il ne lui avoit jamais connue, & un moment après rentrant dans ſes allarmes, il ſe diſoit qu'il n'étoit pas impoſſible qu'encore qu'elle eût réſiſté à un amant dont le rang n'étoit qu'égal au ſien, elle ſe fût laiſſé perſuader aux proteſtations d'un autre qui offroit une Couronne

Dans ces idées oppoſées les unes aux autres, il prenoit le parti de courir au ſecours de la fermeté de ſa Maîtreſſe, mais changeant de

ſentimens à l'inſtant, ſi elle conſent à regner, diſoit-il, il ne me reſte qu'à mourir. Je ne puis choiſir une mort plus glorieuſe qu'en achevant de vaincre pour elle, & en périſſant pour ſon ſervice.

Ce fut à cette derniere réſolution qu'il s'arrêta, & ſe mit en devoir de remplir les ordres du Roi, tandis que ce Prince & le Roi de Portugal furent enſemble juſqu'au lieu nommé Caçalla de la Sierra, où ils ſe ſéparerent avec toutes ſortes de témoignages de l'affection la plus fraternelle.

Dom Denis, agiſſant avec la générosité d'un grand Prince, ne voulut pour ſa part du butin que douze cimeterres des principaux Officiers Maures, qui furent aiſés à connoître par leur magnificence. Ce ne fut point ce qui fit que ce généreux Prince leur donna la préférence; mais le déſir de faire connoître à la poſtérité par cette preu-

ve glorieuſe & authentique, qu'il s'étoit trouvé en perſonne à la premiere bataille qui s'étoit donnée après la levée du ſiége de Tariffe.

Le Roi de Caſtille ne voulant pas lui céder en généroſité, le laiſſa aller, & prit le chemin de Séville, ſans témoigner l'intention de lui faire d'autres préſens que ceux que lui-même avoit choiſi: mais il donna des ordres ſecrets, qui furent exactement exécutés, & on conduiſit en Portugal par une autre route que celle que tenoit ſon Roi, la part la plus conſidérable du butin que ce Prince avoit ſi noblement refuſée.

L'Ambaſſadeur chargé de ces préſens, marchant à grandes journées & ayant paſſé par les plus courts chemins, arriva à Liſbonne avant Dom Denis, & il lui préſenta à ſon entrée toutes ces richeſſes au nom de ſon Maître, en le ſuppliant de les recevoir comme le ga-

ge de la reconnoissance & de l'amitié d'un frere.

La galanterie avec laquelle on lui faisoit ce présent, ne permit pas au Monarque Portugais de persister dans le refus qu'il en avoit fait en Castille. Il les reçut avec joie, & fit connoître le plaisir qu'ils lui faisoient, par les caresses & les libéralités dont il combla ceux qui les lui apportoient.

Quoique le Roi d'Arragon ne fût pas venu en personne au secours de son Allié, son grand âge en ayant été une raison trop valable, il avoit agi si généreusement malgré les sujets de plainte qu'Alphonse onziéme lui donnoit depuis le commencement de son régne, & ce Prince lui avoit fourni des Troupes si lestes & si braves, qu'il y auroit eu de l'ingratitude à ne lui pas faire part des trésors qu'elles avoient aidé à acquérir. Il les combla de biens, & envoya à leur Souverain

ce qu'il imagina de plus propre à lui plaire.

Les réjouiſſances que fit Séville à l'entrée triomphante de ſon Roi furent ſans bornes. La joie fut univerſelle dans tous les cœurs, à la réſerve de celui de Dona Mathilde, de qui la douleur augmentoit à proportion des marques de victoire qui s'offroit à ſes yeux ſans y préſenter le véritable Vainqueur, & celui à qui ſeul le triomphe étoit dû, ne pouvant ignorer que ſans la valeur de Dom Alphonſe de Benavidès, les Caſtillans n'auroient oſé eſpérer de vaincre, ni même d'éviter l'eſclavage.

Elle forma cent différentes réſolutions en voyant cette entrée ſuperbe ; mais elle les ſuſpendit, ne pouvant rien déterminer avant le retour de ce Héros. Cependant elle fut forcée à s'expliquer plutôt qu'elle ne l'auroit déſiré, ayant reçu une viſite du Roi dès le lendemain de ſon entrée.

Quoique Dom Manuel eût prévenu ce Monarque en quelque ſorte ſur la répugnance que ſa fille avoit à lui donner la main, il n'oſa s'en expliquer entierement, ni lui dire nettement ce qu'il en penſoit appréhendant de l'aigrir; en ſorte malgré le peu qu'il lui en dit, le Roi ne mit pas en doute que ſa préſence ne fixât les irréſolutions où il lui faiſoit entendre que Dona Mathilde étoit.

Elle le reçut avec beaucoup de reſpect, mais avec une mélancolie qui ne lui parut point de bonne augure. Après que Dona Theodora & Lucinde (qui étoient près d'elle ſe furent retirées par reſpect vers un balcon pour lui laiſſer la commodité de l'entretenir), il me ſemble, lui dit-il que dans le tems où toute la Caſtille eſt en joie, vous êtes d'une triſteſſe qui n'eſt pas de ſaiſon, & qui pourroit laiſſer ſoupçonner que vous êtes peu ſenſible au bonheur de votre Patrie.

Seigneur, reprit elle modeſtement, c'eſt un effet de mon malheur qui me donne des chagrins particuliers, & qui trouble la ſatisfaction que j'ai de la gloire de ma Nation; mais ils ne m'empêche pas d'y prendre toute la part d'une bonne Eſpagnolle.

Prenez-en auſſi à votre bonne fortune, belle Mathilde, répondit-il, & ſouffrez que je contribue à votre félicité. Si j'étois moins éloigné de mon printems, je vous entretiendrois de l'amour que j'ai pour vous dans les termes les plus preſſans que cette paſſion inſpire; mais à mon âge je crois que la plus noble déclaration que puiſſe faire un Roi, c'eſt d'offrir ſa Couronne, & de mettre aux pieds de celle qu'il aime tous les lauriers dont la victoire orne ſa tête.

C'eſt ainſi, Madame, pourſuivit l'amoureux Monarque, que j'en veux agir avec vous. Je ne ſuis venu

ici que pour vous coujurer de regner ſur la Caſtille, & pour vous prier d'oublier la faute pour laquelle j'avoue que Dona Conſtance m'a haï avec juſte raiſon.

Je ne crois pas, Seigneur, repartit Dona Mathilde, qu'il ſoit permis d'épouſer la plus juſte haine de nos parens quand elle a le Souverain pour objet, & j'ai laiſſé celle de ma mere dans le tombeau qui renferme ſes cendres, ne ſongeant qu'à rendre grace à Votre Majeſté de l'honneur qu'elle veut me faire. Pour lui en donner des témoignages de reconnoiſſance les plus autentiques, je lui parlerai avec une parfaite ſincérité, en prenant la liberté de lui déclarer que je ne ſerai jamais Reine de Caſtille.

Ah! Je ne vois que trop d'où naiſſent vos refus, & ce qui ferme votre cœur à l'ambition, dit-il. Vous aimez Dom Alphonſe, de

Benavidès. J'ai le malheur d'avoir pour Rival un homme à qui je dois tout, & ſans qui je n'exiſterois plus, ou je languirois dans un triſte eſclavage. Avouez, ajouta-t-il, que je pénétre votre ſecret, & que l'amour que vous avez pour lui eſt l'unique motif du dégoût que vous témoignez pour le Trône, & pour le Roi qui vous le préſente.

J'avouerai hardiment, reprit-elle, que Dom Alphonſe eſt celui de tous les hommes à qui je donnerois la préférence, ſi je ſongeois à m'engager. Il a ſauvé la vie de mon ayeul; de votre propre aveu, Seigneur, je lui dois la conſervation de la vôtre & de toute la Caſtille, qu'il a préſervée de la fureur des Maures. Tous vos Sujets ſont engagés envers lui à la reconnoiſſance d'un tel bienfait. Je lui ai outre cela une obligation particuliere, ſans le ſecours qu'il m'a

donné je ſerois à préſent ſous la puiſſance du plus injuſte des mortels... ouplutôt je ſerois morte de douleur de m'être vûe dans ſes chaînes.

Cependant, pourſuivit-elle, quels que ſoient les ſentimens que me doivent inſpirer de ſi grands ſervices, & ſi réitérés .. enfin, ſi je l'oſe dire, quelqu'amitié que j'aye pour lui, je n'ai encore pû me réſondre à renoncer en ſa faveur à un bien auſſi précieux pour moi qu'eſt la liberté, & ſi quelque choſe pouvoit me déterminer à me donner à lui, ce ſeroit le déſir que Votre Majeſté ſemble avoir de me forcer à regner avec elle; ſuppoſé que j'euſſe l'intention de me ſoumettre aux loix de quelqu'un, je ſerois la perſonne la plus injuſte de ne pas préférer celles de Dom Alphonſe à toute autre. Voilà mes ſentimens. C'eſt pourquoi, Seigneur je vous ſupplie de ne point faire éclater

un dessein qui n'aura jamais d'effet, & qu'il seroit peu glorieux pour vous de voir échouer : ne doutez pas, si j'avois l'indiscrétion d'y donner mon consentement, qu'il ne mît le Prince votre fils dans le cas de commettre par jalousie des actions aussi indignes de sa naissance, qu'elles le seroient d'un homme d'honneur en quelque condition qu'il put être.

Quoi ! reprit le Roi avec émotion, Dom Pedre vous aime, il est possible que vous ayez pû inspirer de la tendresse à un cœur si farouche !

Je pourrois envisager les preuves d'amour qu'il me donne, dit-elle, comme les plus violens témoignages de haîne ; mais il veut que je croye qu'il me trouve des appas. Il ne déteste Dom Alphonse que par cette raison, ayant fait tous les efforts imaginables pour le perdre, non content de l'avoir

exposé par ses intrigues à périr sur vos Galéres, il a causé l'incendie du Château de Dona Lucinde, de même que la perte de Dom Henry de Benavidès, & de votre Flote.

Que Votre Majesté daigne croire, ajouta-t-elle, qu'il n'y a nulle supposition dans ce que j'ai l'honneur de lui dire, & que ce n'est point de légers indices. Je ne lui en parle point par forme de plainte contre l'Infant; au contraire, je la supplie d'agir comme si elle ignoroit ce mystere, parce que je suis persuadée que la moindre démarche qu'elle feroit à ce sujet, feroit capable de faire éclater les pernicieux desseins d'un Prince en qui la nature & le devoir ne seroient pas suffisans pour mettre des bornes à ses emportemens contre son pere & son Roi.

Je ne vous en ai tant appris, poursuivit elle, que pour que votre

propre intérêt vous engagea à me laiſſer jouir d'un repos que je regarde comme le ſouverain bien, & je vous ſupplie de conſidérer qu'en vous obſtinant à vouloir être mon époux, vous allez mettre la diviſion dans votre Maiſon Royale pour contenter une paſſion à laquelle je ne repondrai jamais. Enfin que vous mettrez au déſeſpoir le malheureux Dom Alphonſe, en récompenſe du bonheur qu'il a eu de ſervir ſi glorieuſement ſon Roi. Je ne vous demande point la liberté de l'épouſer, trop ſatisfaite de conſerver celle de reſter ſans engagement.

Le Roi l'écoutoit avec admiration; mais quoiqu'il ne pût intérieurement la condamner, & qu'il ne lui fût pas poſſible de déſavouer que le danger qu'elle lui faiſoit enviſager étoit inévitable s'il perſévéroit dans ſon projet, l'humeur de Dom Pedre lui étant trop connue

connue pour en douter ; malgré cela il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre l'eſpoir de la poſſéder.

L'aveu qu'elle venoit de faire au Roi de l'amour de l'Infant, lui fit connoître clairement le motif qui avoit excité ce Prince, auſſi imprudent que cruel, à riſquer de voir périr le Royaume pour envelopper ſon Rival dans le déſaſtre des Galéres : mais quoique cet éclairciſſement ne lui permît plus de douter de ce que ſon fils étoit capable, il ne fut point aſſez puiſſant pour le détourner de ſa réſolution.

Je redoute peu les violences de l'Infant, lui dit-il, & je n'ignore pas pas de quoi il eſt capable ; mais étant ſon pere & ſon Roi, dans l'une & l'autre de ces qualités je ſçaurai le faire rentrer dans ſon devoir, s'il eſt aſſez mal aviſé pour s'en écarter, & pour faire la moindre entrepriſe contre le reſpect qu'il me doit.

Il n'en eſt pas de même de Dom Alphonſe, pourſuivit-il. J'avoue que les loix de l'équité ne parlent point en ma faveur, puiſqu'en vous aimant, & voulant vous enlever à ſon amour, je n'ai pas d'autres raiſons à donner pour juſtifier mon ingratitude que celles de la violence du mien. La reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour moi ſeroit aſſez forte pour lui donner la préférence ſur celle de mon fils ; mais le pouvoir qu'il faudroit que j'euſſe ſur moi-même ne ſera jamais aſſez puiſſant pour lui ſacrifier la mienne. Je vous invite, belle Mathilde, à faire de ſolides réflexions ſur ce que j'exige de vous, & afin que vous ne ſoyiez plus importunée par les audacieuſes aſſiduités de Dom Pedre, je vais ſans tarder lui défendre de vous voir.

Ah ! Seigneur, s'écria Dona Mathilde, conſidérez de grace que ce Prince emporté, ignorant le motif

qui vous anime, fera dans ſa fureur périr Dom Alphonſe, en ſe perſuadant que c'eſt pour les intérêts de ſon Rival que vous lui faites cette défenſe.

O! trop heureux Dom Alphonſe, dit le Roi, je voudrois être auſſi aimé que toi & avoir perdu la bataille; il me ſeroit plus doux de vaincre les cruautés de Mathilde que d'avoir triomphé des Maures.

A ces mots il ſe retira, ſans en avoir pû rien obtenir de plus favorable. Mais ſa jalouſie ne lui permettant pas de laiſſer à ſon fils la liberté de voir cette belle, il l'envoya chercher comme il l'avoit projetté. Il étoit chez Dona Jacinte, entretenant en grand ſecret Dona Maria de Padille, au retour d'une viſite qu'elle venoit de faire à la Princeſſe de Thunis & aux autres Priſonnieres; c'étoit à Dona Jacinte à qui ce Prince (à la conſidération de

ſon Favori) avoit fait donner la commiſſion de les entretenir, & de leur fournir les moyens de ne ſe pas ennuyer pendant leur priſon, & Padille, qui s'empreſſoit dans toutes les occaſions d'éclat, leur faiſoit de fréquentes viſites.

Dom Pedre la laiſſa pour ſe rendre aux ordres du Roi ſon pere, qui lui dit que pour des raiſons ſecrettes qui lui importoit de ne pas révéler, mais qui ſeroient ſçues dans peu, il lui défendoit d'aller chez Dona Mathilde.

Seigneur, lui dit-il avec fureur, je vois quelle eſt votre intention. Vous voulez obliger Dom Alphonſe de Benavidès en la lui faiſant épouſer pour le récompenſer des ſervices qu'il vous a rendus, & que tout autre vous eût rendu de même; mais ſi vous exécutez ce projet, il faut que je meure déſeſpéré, car je ne puis ſouffrir qu'il ſoit heureux à mon préjudice.

Non, Prince, lui répondit le Roi, n'appréhendez point que cela arrive, ce n'eſt pas mon intention, & vous pouvez m'en croire ſur ma parole ; obéiſſez, ſans vouloir pénétrer ce que je juge à propos de vous taire, & ne m'en demandez pas davantage.

Dom Pedre ſe retira en murmurant, & fut rejoindre Padille, qui, pendant ſon abſence, étoit retournée chez la Princeſſe de Thunis, d'où elle arrivoit pour la ſeconde fois.

Pendant ces mouvemens à la Cour de Caſtille, Dom Alphonſe ayant heureuſement terminé ce qui lui avoit été ordonné, reprit pluſieurs Places, qui s'étoient rendues à ſon approche & à la terreur que ſon nom cauſoit aux ennemis : il prit le chemin de Séville ; mais avant d'y arriver, il envoya un Officier pour apprendre au Roi qu'il avoit emporté d'aſſaut *Alcala*

& *Benſaide*, qu'il s'étoit auſſi rendu maître de *Priegos* & de la Tour de *Matrera*. Il lui envoya auſſi le Prince Aborhamat, qu'il avoit pris au dernier combat, de même qu'un nombre prodigieux de Chariots ſuperbes remplis de drapeaux & de cimeterres, dont la plus grande partie étoit garnie de pierreries; il y avoit encore plus de quarante mille chevaux d'un prix & d'une beauté admirable, entr'autres celui que le Roi de Maroc avoit laiſſé en fuyant, ſon mors étoit couvert de diamans d'une valeur ineſtimable.

La vûe de toutes ces richeſſes militaires & le rapport que celui qui les préſentoit fit au Roi de la façon dont les choſes s'étoient paſſées, lui cauſerent de l'indignation contre lui même, & de l'admiration pour Dom Alphonſe; mais ce mouvement vertueux ne fut pas aſſez fort pour ébranler le

deſſein de lui enlever ſa Maîtreſſe.

Il demanda à cet envoyé de ſon Rival où étoit le Vainqueur, & par quelle raiſon il ne ſuivoit pas ces témoignages de ſa gloire ; à quoi il répondit que Dom Alphonſe ſeroit le lendemain à Séville ; & pour faire la cour de ſon Général, il fit entendre adroitement au Roi que ce n'étoit que par modeſtie qu'il avoit ſuſpendu ſon arrivée, afin de ne point paroître comme en triomphe à la ſuite de ce magnifique convoi. Ce Prince ſoupira à cette nouvelle preuve de la généroſité de ſon Rival, & donna des ordres pour que le Prince de Maroc fût mis dans une Tour ſéparée des autres Priſonniers, qui étoient gardés moins exactement.

L'Envoyé de Dom Alphonſe ne manqua pas d'aller chez Dona Mathilde, à qui il fit les complimens dont il étoit chargé, ſans lui rien dire de plus, ſinon qu'il auroit

l'honneur de la voir le jour ſuivant.

Elle fut ſurpriſe de ce que cette viſite n'étoit accompagnée d'aucune lettre; l'Officier n'en avoit point à lui donner, mais il en fut rendre une en ſecret à Dona Lucinde, qui ne contenoit que ces mots.

Je ne ſerai que demain à Séville pour tout le monde, mais j'y ſerai ce ſoir pour vous. Faites, s'il eſt poſſible, que je puiſſe voir votre amie en particulier, afin de m'aſſurer de mon ſort. Trompez-la s'il le faut, & ſi vous ne pouvez me rendre ce bon office autrement, car il y va de mon repos & peut-être de ma vie que je ſçache ſes ſentimens.

Dona Lucinde ne lui répondit point ayant dit ſimplement à cet envoyé qu'elle feroit ce qu'il déſiroit.

La nuit étant prochaine, cet

âmant malheureux laiſſa ſes gens, & prit ſeul le chemin de Séville avec une profonde triſteſſe, balançant entre la crainte & l'eſpérance, la premiere étant la plus forte dans ſon cœur. Comme il étoit enſeveli dans ſes ſombres penſées, & qu'il marchoit en rêvant, il entendit un cheval qui le ſuivoit au grand galop, & enfin celui qui le montoit l'ayant joint, il connut Dom Fernand qui étoit ſeul comme lui.

On lui avoit rendu la liberté avant que le Roi entrât dans Tariffe; mais Dom Juan lui ayant appris que c'étoit à Dom Alphonſe qu'il en étoit redevable, & qu'il lui devoit encore la grace de n'être point banni pour toujours de ſa Patrie, il s'écria en l'abordant ah! Dom Alphonſe, que votre générosité eſt cruelle, & qu'il eſt douloureux d'ètre obligé à un Rival qui ſera bientôt le plus heureux des hommes!

Mon destin, reprit Dom Alphonse, est moins digne d'envie que vous ne le pensez, & vous n'êtes peut-être pas si infortuné que moi. Hélas ! que dites-vous, repliqua Dom Fernand, qui peut être aussi misérable ! Mais, trop généreux Dom Alphonse, ajouta-t-il, permetrez que je vous aye encore une nouvelle obligation, qui me touchera plus que tous les bons offices que vous m'avez déja rendus, remettez-moi de grace le Portrait de Dona Mathilde, je l'ai perdu pendant le siége de Tariffe, & je sçai qu'il est dans vos mains. Songez pour ne me pas refuser cette courtoisie que vous allez posséder l'Original, tandis que le malheureux Dom Fernand ose à peine désirer de le revoir, étant certain d'exciter son courroux en paroissant à ses yeux. Ne refusez pas cette faveur à un malheureux qui n'en peut espérer d'autres.

Ce que vous voulez exiger de moi, repartit Dom Alphonſe, n'eſt pas juſte, votre procédé ayant ſuffiſamment prouvé que vous n'êtes que foiblement amoureux. Faites donc réflexion qu'il n'eſt pas raiſonnable que je renonce à un bien que je tiens de la fortune, & que je proteſte de ne point abandonner ſi facilement que vous. Ce qui vous doit faire connoître par là différence de nos procédés, qu'un cœur véritablement épris eſt incapable de ſe déſaiſir d'un bien ſi précieux.

Dom Alphonſe, repliqua Dom Fernand, je vous ſupplie de ne me point refuſer, & de ne me pas mettre dans la néceſſité de manquer de reconnoiſſance à un homme à qui je dois tant. C'eſt malgré moi que je ſens que la fureur étouffe le ſouvenir de vos bienfaits, & que le déſeſpoir me peut rendre capable de tout.

Vous ferez ce qu'il vous plaira, répondit froidement Dom Alphonſe; mais ce Portrait ne ſortira pas de mes mains tant que je vivrai. Vous ne l'avez point reçu de Dona Mathilde, & ce n'eſt qu'une ſupercherie qui vous en a rendu le maître. Ainſi je n'offenſe point l'équité en le retenant, d'autant que vous-même vous en êtes défait volontairement, & que vous avez renoncé aux droits illégitimes que vous y aviez. Je l'ai acheté de celui à qui vous l'aviez donné, & je le conſerverai au péril de ma vie

Quoi! vous êtes abſolument réſolu à me refuſer cette grace, repartit Dom Fernand d'un air déſeſpéré, & vous voulez me pouſſer à la derniere extrêmité? Vous allez être heureux. Je conviens que vous le méritez; le Roi & tout l'Etat ne peuvent trop reconnoître vos ſervices, en mon particulier je

vous dois la vie & la liberté dont je jouis. Soyez heureux, puiſque votre bonne fortune en décide : je ne puis m'y oppoſer, & je vous promets de ne point tenter de troubler votre bonheur ; pourvu que vous me rendiez ce Portrait en quoi conſiſtera tout le mien.

Pour vous prouver, dit Dom Alphonſe, que je fais en votre faveur tout ce qui dépend de moi, & plus que je ne dois, je vous promets de vous faire préſent de ce Portrait, qui nous eſt ſi cher à tous deux, ſi je parviens au bonheur de poſſéder l'Original, que vous me voulez faire enviſager comme aſſuré, & que je ſuis bien éloigné de croire auſſi proche que vous le dites.

La condition que vous mettez à cette reſtitution, repartit Dom Fernand, eſt cent fois plus cruelle que le refus. J'y renoncerois pour toujours avec joie, ſi je pouvois me

flatter que ce ſacrifice vous empêcheroit d'être l'époux de Dona Mathilde. J'aime mieux que vous m'arrachiez la vie, auſſi bien elle m'eſt à charge, & il eſt trop douloureux de la devoir à un Rival.

Il prononça ces derniers mots d'un ton qui épuiſa la patience de Dom Alphonſe, déja aigri par la concurrence du Roi & de ſon fils, & il lui répondit fierement qu'il étoit rebuté d'obliger, non pas des ingrats, puiſque dans l'occaſion de le ſervir il n'avoit agi que pour ſe ſatisfaire lui-même, & non pour en prétendre la moindre reconnoiſſance d'un raviſſeur de Dona Mathilde, & qu'il aimoit mieux la venger.

A ces mots ils mirent tous deux l'épée à la main; mais Dom Fernand au lieu de s'avancer ſur ſon Rival avec la fureur dont il ſembloit poſſédé, le laiſſa quelques momens en doute s'il avoit

deſſein de le combattre ou de ſe percer lui-même ; Dom Alphonſe appréhendant cet effet de ſon déſeſpoir, ne lui donna pas le tems de ſe déterminer, & gagnant la croupe de ſon cheval, il lui arracha ſon épée de la main, qu'il lui rendit à l'inſtant en le priant de ne point attenter à ſes jours, ajoutant qu'il lui offroit le combat ; mais que ſi ce deſſein de lui ôter la vie ne venoit que de la perſuaſion où il étoit de ſon prétendu bonheur, il lui ſeroit facile de ſe calmer, en apprenant que loin d'être heureux comme il l'en ſoupçonnoit, il n'étoit pas moins à plaindre que lui, puiſque le Roi lui avoit aſſuré qu'il vouloit épouſer leur Maîtreſſe ; & que ſi ce nouveau malheur n'étoit pas capable d'adoucir les premiers, il pouvoit aller ſe délivrer d'une vie trop à charge, en la conſacrant au ſervice de ſa Patrie, la gloire étant propre à diſtraire ſes funeſtes penſées.

Dom Fernand honteux de ſa fureur, & confus de la généroſité de ſon Rival, lui demanda pardon de cet emportement. On ne peut qu'attendre tout d'un homme tel que vous, lui dit-il ; & après avoir éprouvé votre vertu de tant de façons, j'oſe encore vous demander une grace, c'eſt de faire connoître à Dona Mathilde, qu'il n'y a eu que la violente paſſion que j'ai priſe pour elle dès le premier moment, qui ait été capable de me forcer à l'injuſtice de vous haïr, & à m'abandonner aux excès où je me ſuis laiſſé emporter. Alors ſans attendre de réponſe, il partit rapidement d'auprès de Dom Alphonſe, & s'enfonça dans le Bois prochain.

Dom Alphonſe délivré de cet entretien, s'approcha de Séville à une médiocre diſtance, où il attendit qu'il fit entiérement nuit, pour entrer avec plus de ſûreté & de ſecret.

Il resta peu dans cette attente ; les jours étant extrêmement courts, la nuit vint promptement, & il traversa la ville sans craindre d'être reconnu, se rendant chez Dona Lucinde par les rues détournées. Il avoit eu soin d'envoyer d'avance son Ecuyer pour l'avertir de faire ouvrir la porte du jardin, d'où il parvint à son cabinet sans avoir été apperçu d'aucun de ses gens. Il l'y trouva avec Dona Mathilde, qui s'y étoit rendue quoiqu'elle ignorât qu'il arrivoit. Elle fut agréablement surprise en le voyant ; il revenoit couvert de gloire après être échappé à mille dangers ; mais ce premier mouvement de joie dura peu, & il fit place aux tristes réflexions que lui causoit leur situation, qui lui arracherent des larmes, & regardant Dom Alphonse de la maniere du monde la plus propre à lui causer une vive douleur, elle lui fit ren-

fermer ſa joie & partager ſa peine.

Que me diſent vos yeux, Madame, lui dit-il; me traitent-ils déja en ſujet, & ne veulent-ils plus voir un amant reſpectueux & fidele, qui vient recevoir à vos pieds l'arrêt de ſa mort?

L'état affreux où je ſuis, reprit Dona Mathilde, eſt ſi déplorable que je ne puis en exprimer toute l'horreur, Quoi? dit Dom Alphonſe d'un air conſterné, vous ne daignez pas me dire que vous voulez être Reine, que l'ambition m'a banni de votre cœur; qu'enfin vous allez épouſer le Roi, & que je ne dois ſonger qu'à mourir.

Comment vous tiendrois-je un pareil diſcours! lui dit-elle, avez-vous oublié que je ne veux point engager ma liberté? Je ſçai, repartit cet amant, que vous avez refuſé de me donner la main; mais comme la différence eſt grande

entre Alphonse de Benavidès (quoiqu'il soit issu des Rois de Portugal) & Dom Alphonse onziéme Roi de Castille, je puis appréhender que l'ambition ne vous ait fait changer de sentimens suivant la différence des fortunes qui vous sont offertes. Puisque je suis assez malheureux pour que ce soit ici la derniere conversation qu'il me sera permis d'avoir avec vous, je ne puis résister au désir de vous ouvrir mon cœur, & de vous dire que je crains de connoître, que l'aversion que vous avez témoigné pour un engagement, étoit plutôt un effet de votre ambition, que de l'appréhension que vous aviez de perdre votre liberté; qu'enfin, à moins d'une Couronne, vous n'avez pû vous résoudre à recevoir un époux.

Si vous pensiez véritablement de la sorte, lui dit-elle, vous seriez bien ingrat; & si la vie que

vous venez de conſerver à Dom Manuel, ne retenoit mon courroux, je me plaindrois amérement de l'injuſtice de votre ſoupçon.

Ah! Madame, reprit-il, ſi vous pouviez connoître la façon dont je penſe, vous me plaindriez plutôt que de vous plaindre de moi. Je ne ſuis pas aſſez préoccupé, pour ne pas ſçavoir qu'en ſuivant les mouvemens de l'amour généreux & déſintéreſſé, mon devoir veut que je me ſacrifie, & que je m'exile volontairement, pour ne point mettre d'obſtacle à votre fortune. Je conviens que mon audace & mon injuſtice ſont extrêmes de prétendre que vous me donniez la préférence ſur mon Roi. Mais je vais mourir à vos yeux, ſi vous balancez à vous expliquer en ma faveur.

Vous vivrez, mon cher Alphonſe, repliqua tendrement Dona Mathilde, ſi pour prolonger

vos jourss, il ne faut que vous aſſurer que je préfere votre cœur au Trône de Caſtille, & que je le préférerois même à tous les Empires de la terre. Je conviens que ſans cette occaſion (où je trouve trop de douceur à refuſer la Couronne, pour vous cacher mes ſentimens) vous auriez peut-être ignoré toute votre vie juſqu'où va l'excès de ma tendreſſe. Mais la crainte que vous ne me croyiez capable d'être éblouie par la grandeur, m'oblige à ne vous plus faire un ſecret de ce que je penſe. Vous m'avez donné l'exemple de magnanimité, en m'offrant de renoncer à tous les avantages que peut vous procurer une juſte ambition; & je vous ferai connoître par ma fermeté à refuſer tout ce qui pourroit nous ſéparer, que je ſuis digne du ſacrifice que vous m'offrez.

Dom Alphonſe enchanté d'un pareil diſcours, ne ſçavoit quels

termes employer pour lui rendre graces, quand Mathilde reprenant la parole, c'eſt à vous, dit-elle, à conſulter tandis qu'il en eſt encore tems, ſi vous pourrez ſouffrir ſans regret les contretems & les deſagrémens qui ſans doute vont vous accabler.

L'exil, la priſon, la mort même, s'écria-t'il, ne ſeront jamais capables de m'émouvoir. Le ſujet qui m'attirera cette infortune, m'eſt trop précieux pour n'en pas faire mes délices.

Comme il achevoit ces dernieres paroles, ils entendirent un grand bruit, & virent entrer précipitamment un Officier des Gardes du Roi, ſuivi d'une nombreuſe eſcorte, & précédé de quelques Domeſtiques de Dona Lucinde, qui étoient fort effrayés.

Cet Officier s'adreſſant à Dom Alphonſe, lui dit qu'il étoit chargé de l'arrêter de la part du Roi, &

de le conduire en ſa préſence. Il ajouta en s'adreſſant à Dona Mathilde, qu'il lui étoit auſſi ordonné de laiſſer une partie de ſa ſuite pour ſa garde, & pour la conduire chez Dona Theodora, quand il lui plairoit de ſe retirer.

Ce double ordre les ſurprit tous trois; ils ne pouvoient douter qu'ils ne fuſſent trahis, puiſque l'arrivée de Dom Alphonſe chez Lucinde avoit été ſecrete. Mais cette ſurpriſe déſagréable n'ébranla point la conſtance de ces Amans.

Adieu, Madame, dit-il à Dona Mathilde de l'air le plus touchant, je vais obéir au Roi; & moi, reprit-elle, je vais lui réſiſter. Souvenez-vous de vos promeſſes, ajouta-t-il, & vous, repartit-elle, ſongez à ne vous pas repentir de me voir ſoutenir ma parole avec trop de fermeté. Dom Alphonſe lui réi-

tera ſes ſermens, & leurs adieux n'euſſent point fini ſitôt, ſi l'Officier ne l'éût obligé à le ſuivre; mais comme ils prenoient le chemin du Palais, ſon conducteur reçut un nouvel ordre pour le mener à la Tour, où étoit déja le Prince de Maroc; enſorte que le vaincu & le vainqueur ſe trouverent également traités, & partagerent la même Priſon.

Cette violence parut fort extraordinaire à Dom Alphonſe; & quand celui qui l'avoit conduit le laiſſa, ayez la bonté de dire au Roi, lui dit-il, que pour toutes les récompenſes qu'il m'a offertes, je ne lui demande que de ne pas contraindre la liberté de Dona Mathilde.

Il ſe vit enfermé dans cette Tour, ignorant quelle ſeroit la deſtinée de Dona Mathilde, tandis qu'elle fut conduite chez Dona Théodora, & qu'elle y rentra, non comme

comme une Priſonniere, mais dans la pompe d'une Reine, où elle fut gardée avec les mêmes honneurs & la même cérémonie que ſi elle l'eût déja été.

Le motif de la priſon de Dom Alphonſe, fut qu'ayant fait dire au Roi le même jour qu'il n'arriveroit à Séville que le lendemain, ce Prince venoit d'apprendre qu'il y étoit dès le ſoir, & que l'on l'avoit vû entrer furtivement chez Dona Lucinde, où étoit Dona Mathilde. Ce fut par les ſoins de l'artificieuſe Padille que ce myſtere ſe découvrit. Elle avoit gagné une des femmes de Dona Lucinde, pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit chez elle. Cette femme ayant vû entrer Dom Alphonſe ſecretement, le lui fit ſçavoir au plutôt. Elle le ſçut à peine, qu'elle ſe fit un malin plaiſir d'en inſtruire le Roi, lui ayant entendu dire (& l'Envoyé d'Alphonſe l'ayant pu-

blié) qu'il ne devoit venir que le lendemain. Quoiqu'elle ignorât encore l'intérêt que le Prince y prenoit, elle profita avec empressement de l'occasion de faire du chagrin à ce Héros, en faisant éclater une chose que vraisemblablement il avoit des raisons pour tenir secrette.

Elle réussit au-delà de toutes ses espérances. Le Roi ne doutant point que cette entrevûe mystérieuse ne fût contraire aux intérêts de son amour, conjecturant même qu'elle étoit faite par ces amans pour concerter les moyens de sortir secretement du Royaume, & pour se soustraire à sa puissance, il en fut si troublé, qu'il oublia tout ce qu'il devoit à ce brave Sujet, ne l'envisageant alors que comme un Rival, & comme le ravisseur d'une personne qu'il aimoit; ce qui ne lui permit pas de balancer à s'assurer de l'un & de l'autre.

Il avoit ordonné dans ſon premier mouvement qu'on le lui ammenât, pour lui faire les reproche que lui inſpiroit ſon injuſte courroux; mais, par une réflexion involontaire, il changea de deſſein, pour ne pouvoir trouver dans ſon eſprit les termes propres à employer à ſes reproches, & il ordonna qu'il fût conduit à la Tour.

La honte de cette action, qu'il ne pouvoit colorer d'aucuns prétextes plauſibles, le détermina à ne le point faire paroître devant lui, ſentant qu'il lui ſeroit impoſſible de ſoutenir ſes regards ſan rougir.

Cet événement fit un éclat terrible; chacun plaignit le ſort de ce brave homme; mais, n'étant permis à perſonne de le voir, on ignoroit de quoi il étoit accuſé, & lui ne pouvoit ſçavoir ce qui ſe paſſoit, tandis que le Roi profitant de ſa détention, voyoit tous

les jours Dona Mathilde, qui, ſans manquer au reſpect qu'elle devoit à ſon Souverain, lui déclaroit avec fermeté qu'il ne ſeroit jamais ſon époux. Cependant il ne ſe rebutoit point, ne ſe contentant pas de la ſolliciter en amant, il la faiſoit encore preſſer par Dona Théodora. Cette Dame qui faiſoit ſon capital de la faveur, & qui auroit fort déſiré, malgré les vices de l'Infant, qu'il eût épouſé ſa parente, apprenant les deſſeins du Roi, s'empreſſa avec joie à les ſeconder, & voyant que les empreſſemens de ce Prince ne réuſſiſſoient pas, elle entreprit de la ſéduire par la crainte, lui faiſant appréhender des punitions & des malheurs pour elle & pour les ſiens ſi elle perſiſtoit dans ſa réſiſtance. Elle fit dire à Dona Lucinde de ne plus venir chez elle, n'ignorant pas les liaiſons qui étoient entre cette amie de Dona Ma-

thilde & Dom Alphonſe ; étant convaincue qu'elle encourageoit Mathilde à perſévérer dans une conſtance qu'elle traitoit de caprice opiniâtre.

Le Roi voulut ordonner à Dom Manuel d'employer ſon autorité pour contraindre ſa fille à l'épouſer ; mais il ne l'y put obliger. Et ce généreux Seigneur le fut aſſez pour lui dire avec fermeté, que quand il avoit deſiré qu'elle acceptât l'honneur que Sa Majeſté lui vouloit faire, il ne ſçavoit pas qu'elle fût aimée de Dom Alphonſe, ni qu'elle eût aucune affection pour lui. Mais qu'ayant appris leur ſentiment, il ne pouvoit avec bienſéance employer un injuſte pouvoir pour la faire renoncer à un homme à qui il devoit la vie de ſon Roi, la ſienne & le ſalut de l'Etat.

Le Roi écouta ce diſcours comme un reproche indirect, puiſque

les obligations que Dom Manuel lui faiſoit ſentir qu'il avoit à Dom Alphonſe, étoient plus les ſiennes que celles de Dom Manuel, il s'emporta contre tous deux, & même contre Dona Mathilde, ſans toutefois pouvoir nier qu'il ne fût redevable à ce rival qu'il perſécutoit avec tant d'ingratitude. Il lui offroit de le rendre le plus grand de l'Etat, ſi on en pouvoit obtenir qu'il renonçât à ſon amour, & ſi Dona Mathilde vouloit conſentir à être Reine. Mais à même tems il n'y a point d'injuſtice dont il ne fît connoître qu'il ſeroit capable, ſi ces amans perſiſtoient à demeurer fideles.

Le malheureux Dom Alphonſe abandonné à ſes triſtes réflexions, étoit dans une ſituation terrible, ſe figurant à chaque inſtant qu'il alloit apprendre que Dona Mathilde s'étoit vue contrainte à épouſer le Roi. Tandis que ces pen-

ſées le tourmentoient, elle vivoit dans une continuelle appréhenſion pour ſa vie, n'ayant pas oublié qu'au commencement du regne de ce Prince, il avoit fait aſſaſſiner Dom Juan de Caſtro, ſur le plus leger prétexte, n'oſant ſe flater qu'il fût devenu plus ſcrupuleux à l'égard d'un homme qu'il ſe croyoit en droit de haïr, puiſqu'il étoit ſon rival. Craignant que ſa fidelité ne coûtât la vie à ſon amant, & ne redoutant pas moins que Dom Pedre convaincu de l'amour de Dom Alphonſe par les événemens préſens, ne fît auſſi ſes efforts pour le perdre, tandis qu'il étoit ſans défenſe, connoiſſant ce méchant Prince aſſez capable d'envoyer l'aſſaſſiner dans ſa priſon.

Les violens procédés du Roi n'avoient trouvé aucun obſtacle; mais ſi perſonne n'oſoit s'y oppoſer, il n'en étoit pas moins géné-

ralement blâmé, cette nouvelle faiſant également l'entretien de la Ville & de la Cour.

De la pitié que cauſoit le ſort d'un innocent perſécuté, ſur-tout d'un homme de cette importance, & de la réflexion qui s'enſuivoit ſur l'ingratitude du Monarque envers un tel ſujet, à qui il devoit tout, nâquit le murmure général, chacun le conſidérant comme un exemple de ce qui pourroit leur arriver à tous, & qui ſembloit préparer au renouvellement des cruautés du commencement de ſon regne; mais ſuivant l'uſage de la Cour, on murmura tout bas, à l'exception des gens de guerre, qui, moins politiques que les courtiſans, ne ſe contraignirent pas. Le bruit que cet événement faiſoit ne parvint point au Roi, tant qu'il n'y eut que de vains murmures; mais il n'en fut pas de même lorſque les troupes l'apprirent. Loin de reſter dans le ſilence, l'armée

députa vers lui pour lui représenter le tort qu'il faisoit à un si grand homme & à lui-même, poussant la remontrance jusqu'à dire que si les Maures étoient instruits de ce qui se passoit & assez bien conseillés pour en profiter, la Castille retomberoit bien vîte dans l'état déplorable d'où l'avoit tirée Dom Alphonse. Les habitans de Tariffe joignirent leur voix à celle de l'armée, mais ce fut inutilement, cette démarche n'ayant servi au contraire qu'à aigrir le courroux de ce Prince, & personne ne pouvoit dire à quoi tout cela se termineroit, n'en devant attendre qu'une funeste conclusion.

On voyoit continuellement Dom Pedre en conférence particuliere avec Padille, qui ne le laissoit que pour aller chez la Princesse de Thunis, ou chez les autres prisonnieres, mais ces démarches occupoient moins qu'el-

les n'auroient faites dans un autre tems, & on en parloit ſans y faire une plus grande attention que de dire qu'elle ſe faiſoit de fête partout.

Ce commerce avoit déja duré plus de quinze jours de même que la détention de Dom Alphonſe, les fureurs du Roi, & l'eſpece de captivité de Dona Mathilde, (qui malgré elle étoit ſervie en Reine.) Ne lui manquant que le pouvoir de ſe ſouſtraire à des honneurs tyranniques qu'elle déteſtoit, quand une nuit, où Dom Alphonſe étoit trop occupé de ſon amour & de ſes malheurs pour ſe livrer au ſommeil, & qu'il repaſſoit dans ſon eſprit toutes ſes infortunes, il entendit quelque voix qui partoient de l'appartement au-deſſous du ſien. Ces voix parvinrent à lui par le tuyau de la cheminée qui étoit commune avec celui de cette chambre; c'étoit

précisément celle du Prince de Maroc. Il ne l'ignoroit pas : mais peu accoutumé à entendre du bruit chez Aborhamat à l'heure qu'il étoit, il ne douta point qu'il n'y eût du mystere à la visite qui lui étoit faite, étant peu d'usage d'en faire d'indifférentes pendant la nuit dans un lieu pareil, surtout à des prisonniers de cette importance.

Dans la position où Dom Alphonse se trouvoit, tout pouvoit être de conséquence & relatif à ses intérêts, ce qui lui donnant une extrême curiosité, il prêta l'oreille pour essayer si par quelques mots entendus, il ne se mettroit point au fait de ce mystere. Mais sa curiosité n'auroit pû être satisfaite, si par bonheur il ne se fût apperçu que ces mêmes personnes sortoient de la chambre du prisonnier en montant dans son escalier, & s'arrêtoit contre

la premiere porte où lui-même étoit enfermé ; sa chambre étant précédée par une longue gallerie dont la porte fermée laissoit un trop long espace jusqu'à l'escalier pour que l'on pût entendre ce qui se disoit dehors. Celui qui y avoit conduit les autres sçavoit cette situation, & ce fut ce qui lui inspira la pensée de les y mener pour parler en sureté, mais il ignoroit que Dom Alphonse avoit engagé l'Officier gardien des prisonniers de son étage, à laisser la porte de sa chambre ouverte pour lui laisser un peu plus d'espace à se promener, sous la parole d'honneur qu'il avoit donné de n'en point abuser.

Ce changement de place lui donna la facilité d'entendre ce qui s'alloit dire, il comprit que c'étoit Aborhamat qui étoit avec deux personnes dont il ne connut point la voix, mais de qui il distingua aisément les paroles.

Une de ces voix inconnue dit au Prince Maure, qu'ils étoient plus commodément en ce lieu pour parler en ſureté que dans ſa chambre, où ils ne courroient point riſque d'être ſurpris par le ſoldat qui couchoit dans ſa garde-robe, & que l'Officier qui étoit de leur ſecret avoit trouvé plus convenable de le faire venir ſur l'eſcalier. Les priſonniers ſont tous enfermés, & ſans doute endormis, ajouta, celui qui parloit, & nous ſerons plus ſûrement ici, où il n'eſt pas poſſible que perſonne puiſſe nous entendre.

Sur ce préambule qui prouva clairement à Dom Alphonſe qu'il ſe tramoit quelque choſe de grande importance, qui ne pouvoit être qu'au préjudice de l'état, il redoubla ſon attention, & il entendit diſtinctement ces paroles.

Prince, ne me demandez pas

qui ſont ceux qui ont entrepris de vous délivrer avec les Dames priſonnieres. Promettez-moi ſeulement qu'en reconnoiſſance de ce bon office, vous accorderez un aſyle à ceux qui vous auront rendu la liberté.

Le Prince s'y engagea par les ſermens les plus autentiques, & promit de garder inviolablement la promeſſe de proteger de toute ſa puiſſance ceux à qui il auroit cette obligation, ajoutant que le Roi ſon pere, reconnoiſſant de ce bon office, & ravi de revoir Fatime ſa femme favorite, feroit tout pour ceux qui auroient fait tout pour lui. Après cette aſſurance, il demanda de quelle façon on s'y prendroit, & ce que lui-même devoit faire pour contribuer au ſuccès.

On lui répondit que la troiſiéme nuit on mettroit le feu en pluſieurs endroits de la Ville, que

dans cette confuſion on viendroit le tirer de la Tour, & qu'après avoir mis la Princeſſe Fatime en liberté, on embraſeroit auſſi le lieu d'où on l'auroit tiré de même que la Tour, afin de faire croire ſuivant la vraiſemblance qu'elle, ſes compagnes & lui auroient péri dans l'incendie. On lui réitéra qu'il pouvoit reſter tranquille & compter ſur ſa liberté, ſans qu'il fût néceſſaire de lui dire le nom des perſonnes qui gouvernoient cette entrepriſe dont le ſuccès étoit aſſuré.

Le Prince de Maroc promit de nouveau tout ce que l'on lui avoit demandé, & ceſſa de témoigner de la curioſité. Après quelques diſcours qui ne furent que des répétitions ſur les meſures qui avoient été priſes, de même que des aſſurances de reconnoiſſance & de fidélité de la part du Prince, on le reconduiſit chez lui dont les

portes furent fermées avec les mêmes précautions qu'elles avoient été ouvertes, ſans que le peu de bruit qui s'étoit fait eût été entendu par d'autres que par Dom Alphonſe.

Cette aventure le ſurprit extrêmement, ne ſçachant ſur qui aſſeoir ſes ſoupçons. Il ſe demanda pluſieurs fois à lui-même s'il étoit bien éveillé, & s'il avoit réellement entendu ce qu'il avoit cru entendre ; mais ne pouvant douter que le tout ne fût effectif, il fut fort embarraſſé pour en faire inſtruire le Roi, ne ſçachant les nom ni du chef de l'entrepriſe, ni d'aucuns des conjurés ; mais il ne pouvoit l'attribuer qu'au ſeul Dom Pedre, n'y ayant que lui capable d'un tel projet. Le deſſein de faire périr tout pour ſe ſatisfaire étant digne de ſon ame barbare, l'aventure du Château de Dona Lucinde prouvoit qu'il n'étoit pas

ſcrupulenx ſur les moyens qu'il employoit pour ſe contenter.

Ce nouveau projet de la part de l'Infant renouvella les allarmes de Dom Alphonſe. Il ne mit point en doute que ſa fureur ne fût excitée par le mariage du Roi, préſumant que ce n'étoit que pour ſe venger qu'il avoit formé cet horrible attentat. Mais demeurant peu dans cette idée, il ſe flatta au contraire que c'étoit une preuve de la réſiſtance de ſa Maîtreſſe; & uniquement pour la garantir de ſuccomber à la force ou de ſe rendre aux inſtances, il préſumoit que Dom Pedre ſe vouloit preſſer de l'enlever, tout enſemble pour l'empêcher d'être à ſon pere, & pour s'en rendre le maître afin de la poſſéder commodément, ne doutant pas qu'il ne ſe fût déterminé à embraſer la Tour par aucun autre motif que celui de le perdre, car ce dernier incendie n'étoit

d'aucune néceſſité pour l'exécution de ſon deſſein.

Ces ſoupçons n'étoient pas ſi préciſément fixés ſur Dom Pedre, qu'ils ne tombaſſent auſſi ſur Dom Fernand. L'enlevement qu'il avoit manqué, & qui avoit cauſé la mort de Dom Felix, donnoit à Dom Alphonſe un grand penchant à le croire capable de toutes les actions qui ſeroint propres à lui faciliter la poſſeſſion de Dona Mathilde.

Ces différens objets ſur leſquels il ne ſçavoit où ſe fixer augmentoient ſa perplexité; mais il revenoit toujours à la certitude que s'il ſe trompoit ſur ſes préjugés, à l'égard des auteurs, il ne ſe trompoit pas ſur le fait, rien n'étant plus réel que quelqu'un vouloit embraſer Séville. De quelque main que partît cet accident, il ne pouvoit manquer de mettre le Roi & Dona Mathilde dans un fort

grand danger ; il en étoit si occupé, qu'il ne songeoit point que le sien seroit plus certain, quoiqu'il n'eût pas oublié que le feu devoit être mis aussi dans le lieu où il étoit, d'où étant enfermé, il lui seroit plus difficile de se sauver qu'à personne, sur-tout la chose étant préméditée, & ne devant pas imaginer que l'on vînt à son secours.

Le seul objet qui fixoit son attention, étoit de sçavoir par quel moyen il pourroit faire avertir le Roi de ce qu'il venoit d'apprendre, sans courrir le risque d'être trahi ; & pour faire qu'il ajoutât foi à ses avis, ne pouvant donner aucune preuve de ce qu'il avanceroit, ne sçachant pas même si ceux dont il devoit se servir n'étoient point du nombre des complices ; nombre qui devoit être considérable.

Ne voyant point d'expédient pour éviter cet accident, il résolut

de donner au hazard, & il fit ſupplier le Roi de lui envoyer quelqu'un en qui il eût de la confiance, pour lui réveler un ſecret de la derniere importance.

Heureuſement l'Officier chargé de ſa perſonne, ne ſçavoit rien de l'entrepriſe, & lui ayant gardé le ſecret, il fit exactement ſa commiſſion. Mais le Roi qui crut que l'entretien que Dom Alphonſe demandoit, n'avoit pour but que de mettre de nouveaux obſtacles à ſes intentions amoureuſes, employa un jour entier à délibérer avec lui-même s'il donneroit cette ſatisfaction au Priſonnier.

Pendant ces incertitudes le moment fatal avançoit, & devenoit plus preſſant par le tems qui ſe perdoit, & les impatiences de Dom Alphonſe augmentoient à proportion.

Le Roi ayant parlé à ſon fils au ſujet de Dona Mathilde de la fa-

çon qu'il avoit fait, & l'Infant voyant enſuite Dom Alphonſe priſonnier, tandis que cette belle étoit ſervie en Reine de Caſtille, & ſi bien gardée qu'il ne lui étoit plus poſſible de la voir, ceſſa de douter du deſſein de ſon pere, ce qui le mit dans une rage ſi violente, qu'il n'y en a jamais eu de ſemblable.

Enviſageant cet himen comme certain, ſa fureur ne cherchoit qu'à s'exhaler par de funeſtes effets; & il ne prétendoit pas y mettre de bornes, parce qu'il ſuppoſoit qu'en cas que le Roi vînt à changer de deſſein, ce ne ſeroit qu'à la conſidération de Dom Alphonſe; & qu'en ſe repentant de cette violence, pour la réparer il lui donneroit ſans doute Dona Mathilde. L'une ou l'autre de ces extrêmités lui étant également inſupportables, il ſe détermina à y mettre un obſtacle invincible.

Voulant faire ſurement ſon coup ; ſans être importuné de remontrances, il ſe cacha de Dom Juan, quoiqu'il fût encore ſon favori ; il lui étoit devenu ſuſpect pour avoir trop paru dans les intérêts de Dom Alphonſe, ne conſultant plus que Padille & Tornimir deux confidens dignes de lui.

L'imagination de ce déteſtable Prince fut encore flattée du plaiſir de renouveller l'embraſement d'une façon plus vaſte, & par conſéquent plus brillante que n'avoit pû être celle du Château de Lucinde. L'idée de voir Séville en feu lui parut quelque choſe d'admirable. Indépendamment de l'avantage qu'il prétendoit en tirer pour ſatisfaire à la fois ſon amour & ſa vengeance, la grandeur de l'incendie offroit un jeu charmant à ſon eſprit, le comparant à l'incendie de Rome par Neron, de qui il prenoit la conduite pour

modele dans toutes les occaſions qui dépendoient de ſon pouvoir. Ce monſtre ne cherchoit la diverſité que dans les crimes, ne ſe souciant pas d'en mettre aux moyens qu'il employoit pour les exécuter; & dans cette occaſion, c'étoit au feu qu'il vouloit encore avoir recours pour contenter ſa fureur.

La méchante Padille fut ravie d'entrer dans cette confidence, n'ayant pas été de la premiere, & n'en ayant ſçu la vérité qu'après: mais comme la fureur de ce Prince étoit fort augmentée depuis, elle la ſçut auſſi-tôt que Tornimir; & ne doutant point qu'en continuant d'applaudir à tous ſes abominables deſſeins, elle ne parvînt enfin à s'emparer de ſon eſprit & de ſon cœur.

Dans les tranſports qui l'agitoient, Dom Pedre ne ſongeant qu'à les ſatisfaire, il ne penſa plus à Dona Mathilde comme un

amant qui veut être heuteux, mais comme un forcené qui n'avoit d'autre but que de la ravir également au Roi & à Dom Alphonſe, pouſſant la férocité juſqu'à former le projet de l'égorger, s'il pouvoit s'en rendre maître.

En délibérant avec Padille ſur les moyens d'avoir un aſyle sûr pour la dépoſer auſſitôt ſon enlévement, elle lui propoſa de rendre la liberté aux Priſonnieres de Maroc, à condition de l'emmener avec elles, n'ayant pour les délivrer qu'à ſuppoſer qu'elles avoient ſéduit leur gardes & ceux d'Aborhamat. Mais Dom Pedre en approuvant le lieu & le moyen d'y avoir un aſyle, trouva plus convenable de mettre le feu aux lieux d'où ils ſeroient ſortis, en diſant que cela ſeroit plus ſuperbe & plus conforme à la magnificence d'un grand Prince, qui ne veut rien épargner pour la beauté du ſpectacle.

Dona Padille en continuant à l'applaudir admira l'excellence de ce projet qu'elle traitoit de ſublime, & lui promit que cette même femme de Dona Lucinde, par qui elle avoit été inſtruite de la viſite de Dom Alphonſe qui étoit cauſe de ſa détention, feroit encore ce qu'elle lui ordonneroit pour livrer Dona Mathilde à ſes émiſſaires.

Quant à lui il ſe prépara par le moyen de ſon fidele Tornimir à ſuborner quelques-uns des Gardes de cette belle, pour lui aider à l'enlever pendant le tumulte. Ils déciderent que ce feroit ces mêmes Gardes qui la meneroient à Maroc (en eſcortant la Princeſſe de Thunis & ſes compagnes) d'où ils la retireroient quand ils jugeroient à propos, ne doutant point qu'Aborhamat n'acceptât ſa liberté & celle des femmes de ſon pere à ces conditions.

Dona Padille voulant l'exciter

encore plus à cette violence dont l'événement lui sembloit fort important pour ses intérêts, feignit de s'y opposer par des conseils plus modérés ; mais ayant poussé la feinte assez loin, elle se laissa convaincre qu'ils étoient hors de propos, & on fixa le tems de l'exécution. Ce moment fut celui de leur union. Depuis ce jour, Dom Pedre épris de la haine la plus violente contre Dona Mathilde, aima la fiere Padille avec une passion à qui tout cédoit.

On doit peu s'étonner si un amour né dans le crime & dans la fureur eût des suites aussi funestes, toute la terre sçachant que ce fût cette dangereuse personne qui porta Dom Pedre plusieurs années après, à mettre en prison l'innocente Blanche de Bourbon sa femme, & qui la lui fit ensuite empoisonner pour monter à son rang.

Tornimir ayant par ordre de

ſon maître ſéduit deux des Gardes de Dona Mathilde, & l'Officier à qui la garde du Prince de Maroc étoit confiée, ils ne trouverent aucun obſtacle au ſuccès de leur entrepriſe. Padille s'étant chargée de ſéduire celui qui commandoit dans la priſon de la Princeſſe de Thunis, il lui fut facile de réuſſir. Cet Officier étoit amoureux d'elle depuis long-tems; & auſſi peu ſcrupuleuſe que ſon Prince, ſur les moyens de ſe contenter, elle eut bien-tôt levé les difficultés que fait naître le devoir, qui tiennent rarement contre les faveurs de l'amour. Moyennant cet arrangement tout ſe trouva en état d'être exécuté à l'heure preſcrite.

Cette intrigue fut conduite juſqu'au point où elle devoit être terminée. La nuit ſuivante, tandis que Dom Alphonſe, qui comptoit tous les inſtans, reſſentoit de mortelles inquiétudes de ne point

recevoir de viſite de la part du Roi, il renouvella ſes inſtances à celui à qui il s'étoit déja confié, & l'obligea de nouveau à retourner chez lui, & à lui dire qu'il s'agiſſoit de ſa propre conſervation; qu'enfin douze heures plus tard il ne ſeroit plus tems.

Le Roi vaincu par cette perſévérence, lui envoya Dom Gonzales d'Aquilar, en qui il avoit une parfaite confiance. Dom Alphonſe qui l'eſtimoit, fut ravi qu'il eût été choiſi pour cette négociation. Il étoit trop convaincu de ſa probité pour balancer à lui confier le détail de ce qu'il avoit entendu, & il lui en rapporta juſqu'à la moindre circonſtance, le conjurant de dire à Sa Majeſté qu'il s'eſtimoit heureux dans ſon infortune de pouvoir lui rendre encore ce ſervice avant de mourir.

Il demanda enſuite en tremblant des nouvelles de Dona Ma-

thilde ; mais Dom Gonzales lui dit que le Roi lui avoit absolument défendu de lui en dire. Ah, Prince injuste, s'écria-t-il, c'est pousser la cruauté trop loin ! Cependant rien ne sera capable de m'empêcher d'être jusqu'au dernier soupir amant constant & sujet fidele.

Allez, Seigneur Dom Gonzales, poursuivit-il, les momens sont précieux, & si on les négligent la nuit prochaine sera fatale au Roi & à l'Etat. Si je devois périr seul, je vous proteste que la vie m'est trop à charge pour témoigner tant d'empressemens à la conserver : mais il s'agit de choses plus importantes & plus sacrées pour moi.

Ce n'est pas encore assez de ce que vous avez fait, Seigneur Dom Alphonse, dit Dom Gonzales, il faudroit encore que vous m'apprissiez ce que pourra faire Sa Ma-

jesté en si peu de tems & contre des ennemis inconnus, pour prévenir ce malheur, en ignorant quels sont les coupables, comment se garder de leurs coups.

Il sera facile en faisant changer la Garde du Prince Maure, repliqua Dom Alphonse, il faudroit même le changer de prison & le faire sortir de Séville, il faudroit aussi relever les Gardes de la Princesse de Thunis, & observer la contenance de ceux qui seront déplacés, les conspirateurs se croyans découverts ne manqueront pas de s'étonner & se feront connoître par leur surprise, par leur crainte, peut-être par leur fuite.

Dom Gonzales en le quittant fut rapporter fidellement au Roi tout ce qu'il en avoit appris; des sentimens si remplis de générosité toucherent sensiblement ce Monarque, & trouvant l'expédient

infaillible, il fit mettre en bataille toutes les troupes qu'il avoit dans Séville, fit changer de logemens aux prisonniers, envoya le Prince de Maroc à Burgos, & les Dames à Medina Sidonia.

Cet ordre inattendu, & ces changemens précipités produisirent l'effet que Dom Alphonse avoit prévu ; étonnant si fort ceux qui avoient été gagnés qu'ils s'enfuirent tous, & un des principaux Officiers de la Tour fut trouvé mort le lendemain dans une rue détournée, ce qui ne permit pas de douter, que s'il n'étoit pas celui qui avoit représenté le chef de l'entreprise, il falloit qu'il le connût & que la peur qu'il n'en revellât le secret avoit été la cause de sa mort.

Dom Pedre fut fort allarmé de ces nouveautés, brûlant d'en sçavoir le sujet, sans croire qu'il pût être soupçonné, il demanda au

Roi d'un air assuré la raison de ce qui se passoit; mais ce Prince ne croyant pas le moment propice pour une telle explication, ne lui répondit rien qui pût lui donner à connoître qu'il le soupçonnoit d'en sçavoir plus que lui, il lui dit seulement qu'il avoit jugé à propos d'éloigner les prisonniers de sa Cour pour les empêcher de former des intrigues contraires à ses intérêts.

Quoique le Roi n'en dît pas davantage, il n'ignoroit rien de ce qui avoit rapport à cette affaire. Un des conspirateurs, qui ne l'avoit été qu'extérieurement, & qui étoit un homme vertueux, véritablement attaché à son devoir, n'avoit feint d'entrer dans cette conjuration que pour en sçavoir les circonstances : tandis que Dom Gonzales étoit allé trouver Dom Alphonse, il avoit eu l'habileté de parvenir jusqu'au Roi,

à qui il découvrit toute la trame, la ſçachant bien mieux que Dom Alphonſe, & il s'étoit retiré ſans être ſoupçonné par le Prince ni par aucun de ſes confidens. Son maître le renvoya avec des promeſſes de le récompenſer d'un ſi grand ſervice.

Le détail de cette affaire lui fit connoître clairement de quelle conſéquence avoit été l'avis de Dom Alphonſe, ne pouvant ſe diſſimuler qu'il lui devoit encore une fois le thrône & le jour tant par ſon premier avis, que par le conſeil qui avoit ſi bien réuſſi, qu'il avoit diſperſé les conjurés, ſans que l'on eût eu la peine de faire le moindre éclat, qui dans cette conjoncture eût pu être dangereux.

Il congédia cet homme avec autant de ſecret qu'il avoit été introduit, lui ordonnant de continuer à feindre un grand zele pour

le ſuccès de l'entrepriſe, lui recommandant ſur-tout de garder un profond ſilence ſur les noms des chefs de cette coupable partie, (quoiqu'excepté l'Infant) il n'y en eût aucun qui méritât le moindre ménagement par leur naiſſance, leurs mœurs ou leur dignité.

Le Roi étant reſté ſeul repaſſa dans ſon eſprit cette terrible ave n ture, en ſe la repréſentant telle qu'elle eût été ſans les avertiſſemens qu'il avoit reçus, ne pouvant ſe cacher que le danger n'étoit pas entiérement diſſipé, puiſque dans l'occurrance où il ſe trouvoit, il n'eût pas été prudent de faire arrêter ſon fils, ſans s'expoſer à quelque nouvelle cataſtrophe, ne pouvant pas douter que les Maures profitant des troubles inteſtins de la Caſtille, ne priſſent ce tems pour ſe relever, jugeant qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de diſſiper le parti de l'In-

fant (qui n'étoit composé que de brigans) qu'en les puniſſans ; mais il obſervoit qu'il ne le pourroit faire ſans qu'ils nommaſſent l'auteur du complot, eſpérant racheter leur vie par ſon autorité, & le Roi qui connoiſſoit ſon mauvais caractere ayant tout ſujet de redouter l'avenir par la connoiſſance du paſſé, ne mettoit point en doute que ce Prince indigne de porter le nom d'homme, n'entreprît (s'il pouvoit s'échapper) de perdre ſon pere & ſon Roi, en ſe joignant aux ennemis.

Ces réflexions que lui inſpiroit la terreur d'une ſi dangereuſe ſituation, lui firent connoître que le ſeul Dom Alphonſe étoit capable de le tirer de tous ces cruels embarras. Ne lui étant pas poſſible de penſer aux beſoins à venir ſans ſe ſouvenir dès ſecours paſſés & ſans reſſentir une honte ex-

trême de l'ingratitude dont il payoit des ſervices ſi importans.

La comparaiſon de ſes procédés envers un ſujet à qui il devoit tout, avec ceux de ce même ſujet qui, à proportion des injuſtices qu'il en recevoit, lui donnoit de nouveaux témoignages de ſa fidélité & de ſon affection, lui cauſoient de violens remors ; & quoique ces réfléxions ne fuſſent pas ſuffiſantes pour éteindre l'amour que lui inſpiroit Dona Mathilde, il ne put ſonger ſans frémir aux ſuites affreuſes à quoi il devoit s'attendre, ſi ſon hymen s'accompliſſoit, ſurtout en y employant la violence envers celle qu'il vouloit épouſer, & qu'il étoit ſûr qui ne ſe donneroit pas volontairement.

Commençant même à croire que le Ciel qui l'avoit puni d'avoir manqué de foi à Dona Conſtance, le puniroit encore plus ſévérement, s'il s'obſtinoit à vouloir

forcer Dona Mathilde à lui donner la main.

Le danger effroyable qu'il venoit d'éviter, lui inſpirant un répentir ſincere & le deſſein de ceſſer de perſécuter auſſi injuſtement ces amans, il prit le parti que l'honneur & l'équité lui dictoient: mais comme l'amour combattoit toujours dans ſon cœur, il changea de ſentimens vingt fois dans une heure, cependant à la fin de ce combat la vertu triompha de ces injuſtes deſirs.

Il commença par ordonner que l'on fût dire à l'Infant de venir inceſſamment lui parler, s'étant déterminé à lui faire connoître qu'il ſçavoit ſes intrigues, & à le menacer de l'en faire repentir s'il perſiſtoit dans ces procédés criminels, ou s'il entreprenoit de traverſer le deſſein qu'il avoit d'unir Dona Mathilde & Dom Alphonſe.

La preuve que ce généreux Caſtillan lui donnoit du zele le plus pur dans le même tems qu'il l'accabloit d'injuſtices, lui étoit un ſûr garant qu'il pouvoit compter ſur lui quand il les auroit réparées, & cette aſſurance diſſipant les craintes qu'il pouvoit avoir du pouvoir ou des mauvaiſes intentions de Dom Pedre, l'enhardit à lui faire connoître qu'il étoit inſtruit de tout: ſe croyant alors aſſez puiſſant pour ceſſer de feindre, il lui fit ordonner de ſe rendre auprès de lui; mais il n'étoit point en ce moment en état d'obéir. Ce Prince au déſeſpoir de voir tous ſes projets renverſés, & quoique le Roi ne ſe fût point expliqué, ne pouvant douter par la conduite qu'il tenoit, qu'il ne fût inſtruit de ſes ſecrets, partit pour aller à la chaſſe, ou plûtôt pour ſonger à ſon aiſe au moyen de renouer une autre conſpiration, &

pour prendre avec ſes amis les meſures convenables : mais en courant avec la même agitation dont il étoit poſſedé, ſongeant peu à la route qu'il tenoit, ni à gouverner ſon cheval, cet animal auſſi fougueux que les paſſions de celui qui le montoit, ſe ſentant gourmander par une main que la raiſon ne guidoit pas, ſe cabra & le renverſa ſous lui, où il penſa être écraſé; mais pour le malheur de la Caſtille, il en fut quitte pour une profonde bleſſure à la jambe.

Elle fut ſi conſidérable que l'on eut beaucoup de peine à le porter dans un Château voiſin du lieu où il chaſſoit, ſans oſer le tranſporter juſqu'à Séville. Le Roi ayant appris cet accident ſe contenta de lui envoyer ſes Chirurgiens, & ſe tranquilliſa, en apprenant qu'il étoit hors d'état de rien entreprendre de long-tems.

Ce Prince habile feignit par po-

litique d'ignorer ce qui s'étoit passé ; mais profitant de l'événement present, sans craindre qu'il le troublât, il manda Dom Manuel & Dom Alphonse sans expliquer plus au long ses intentions à ceux qu'il chargea de ses ordres.

Dom Alphonse recevant celui d'aller chez le Roi fut obligé de suivre ceux qui se présentoient pour l'y conduire, & ne sçachant que penser de ce commandement, il se persuada que Dona Mathilde étant enfin devenue Reine de Castille, son époux avoit la barbarie de le vouloir forcer à lui rendre son premier hommage.

S'ils me contraignent à cette cruelle bienséance, & que l'on me présente à ses yeux, disoit-il en lui-même, l'ingrate aura la satisfaction de me voir expirer à ses pieds ; & je me flate que malgré son iusensibilité, ce funeste spectacle la punira, troublera son

triomphe, & me vengera de ſon inconſtance.

En formant ces douloureuſes conjectures, il ſe trouva à la porte du cabinet où on le fit entrer, il n'y vit que Dom Manuel qui arrivoit ſeul par une autre porte: leur ſurpriſe de ſe trouver en ce lieu fut réciproque; mais ils n'eurent pas le tems de ſe demander d'éclairciſſemens, parce que le Roi parut auſſi-tôt.

Il ne fut pas moins ému en les voyant, que Dom Alphonſe l'avoit été depuis le commencement qu'il avoit reçu l'ordre de ſe rendre auprès de lui. Mais, ſe faiſant violence pour lui parler : enfin Dom Alphonſe, lui dit-il, je cede à votre vertu, & c'eſt avec honte que je ſuis contraint d'avouer que vous en avez plus que moi, de vous devoir tant de fois la vie, & d'avoir pû concevoir le deſſein de vous rendre malheureux. Je m'en

repens ſincérement, ajouta-t-il, & vous annonce que vous êtes libre. Mais cette juſtice n'étant pas ſuffiſante pour un homme comme vous, & ſi cruellement outragé, pour meſurer la réparation a l'offenſe, je vous déclare auſſi que je laiſſe à Dom Manuel la liberté de vous donner ſa fille. Il ne put achever ces mots ſans pouſſer un profond ſoupir, & ſans que l'effort qu'il fit le fit changer de couleurs.

Seigneur, lui dit Dom Alphonſe, en ſe jettant à ſes genoux, puis-je croire ce que j'entends? Oui, Alphonſe, répondit le Roi, en l'embraſſant, je regrette ſincérement les procédés que j'ai eus à votre égard. Mais, ajouta-t-il, je m'en répens de tout mon cœur, & les voulant réparer, je ne le puis faire qu'en ne retardant pas à Dona Mathilde la ſatisfaction d'être inſtruite de la fin de mes per-

ſécutions. C'eſt à Dom Manuel à lui en porter la nouvelle. Il ne ſeroit pas prudent qu'elle l'apprît de ma bouche. J'ai des raiſons trop eſſentielles pour me priver de la douceur de la revoir. Ce plaiſir pourroit devenir également dangereux pour nous tous. Je ne vous cache pas que je craindrois de ne pas être maître d'une paſſion qui eſt encore dans toute ſa force. Sa préſence ſeroit peut-être capable de m'obliger à me repentir de m'être repenti.

Seigneur, reprit Dom Alphonſe, je ne ſçai quels termes employer pour témoigner toute ma reconnoiſſance à Votre Majeſté ; & ſans pouvoir exprimer que foiblement mes ſentimens, je vous proteſte que je ne croirai jamais faire aſſez, quand je m'expoſerois à mille morts pour le ſervice d'un ſi grand Roi.

Et moi, dit Dom Manuel, je

me trouve trop heureux d'être soumis toute ma vie aux loix d'un Souverain, qui surmontant ses propres désirs, les soumet lui-même à la raison & à la justice.

Ah! reprit tristement ce Prince, cessez de me donner des louanges que j'ai trop tardé à mériter pour qu'elles me soient dûes. Faites seulement que Dona Mathilde cesse de me haïr, & que Dom Alphonse vueille bien oublier mes injustices.... Je ne me souviendrai jamais que de vos bontés, dit Dom Alphonse en lui baisant la main. Allez donc, ajouta le Roi en parlant à Dom Manuel, conduisez promptement votre fille à Lerma, & gardez-vous sur-tout de l'exposer à paroître devant moi. Si je la revoyois, ma vertu ne seroit pas assez puissante pour résister à ses charmes, & retombé dans ma foiblesse, je retomberois dans mes injustices. Partez au plutôt avec

elle, & que Dom Alphonſe l'épouſe ſi elle y conſent.

Jamais il ne fut de joïe égale à celle de cet amant, & jamais commandement ne fut exécuté avec plus de diligence. Dom Manuel le conduiſit chez Dona Mathilde, qui fût auſſi ſurpriſe de les voir enſemble, que de ſçavoir Dom Alphonſe libre. Son étonnement fut tel qu'elle n'eut pas la force de l'exprimer autrement que par ſon ſilence.

Enfin, ma fille, lui dit ſon ayeul, vous êtes libre. Le Roi vous permet d'épouſer Dom Alphonſe, & je vous l'ordonne autant que je puis croire que cet himen ſera votre bonheur. La raiſon le veut; je joint avec plaiſir l'autorité paternelle à l'inclination que je ſuis convaincu qui vous y porte. Ce mariage eſt d'autant plus indiſpenſable, que c'eſt un moyen aſſuré d'ôter au Roi & à l'Infant, de

même qu'à tout autre, le prétexte de vous perſécuter pour obtenir votre main.

Seigneur, interrompit Dom Alphonſe en voyant rougir Dona Mathilde, qui ne répondoit point & qui paroiſſoit interdite, je vous conjure de ne pas employer votre autorité ni le nom du Roi pour me rendre heureux. Je ne veux obtenir Mathilde que d'elle-même.

J'avoue, dit-elle, avec une modeſtie pleine de douceur, que ſi j'avois pû ſuivre mon inclination, j'aurois reſté maîtreſſe de ma deſtinée, ſans avoir deſſein de cacher que j'eſtime Dom Alphonſe plus que je ne le puis dire; mais, ajouta-t-elle en le regardant tendrement, puiſque Dom Manuel me l'ordonne, & que le Roi en approuvant notre hymen, ſemble ſe mettre dans la néceſſité de le protéger, je dirai hautement que je

ne regrette pas la Couronne que j'ai refusé, & que je n'ai refusé que par rapport à lui. Si vous m'eussiez été moins cher, lui dit-elle, j'aurois tourné toutes les raisons (que je faisois valoir pour ne la pas accepter) du côté de l'honneur que j'en aurois reçu, & de la nécessité d'obéir dans une si glorieuse occasion.

Après vous avoir donné ce témoignage de mon affection, continua-t-elle, je ne crois pas devoir balancer à unir nos fortunes, & je suis prête d'obéir à mon ayeul avec autant de joie que de respect. Cependant j'y attache une condition pour notre bonheur commun, ce sera que suivant vos offres, nous nous mettions en état d'en jouir sans qu'il puisse être traversé par l'ambition ni par l'envie. Pour en éviter les accidens, il faut que nous renoncions à la Cour & à ses faveurs, que je ne

puis jamais croire ſtables ſous la domination de deux Princes, de qui nous avons aſſez expérimenté l'injuſtice d'une façon ſi ſenſible, qu'il y auroit de la folie à s'y expoſer de nouveau.

J'accepte cette condition, belle Mathilde, reprit le tendre Alphonſe, je ſuis prêt à vous ſuivre au fond des déſerts les plus reculés, le bonheur d'être auprès de vous me tiendra lieu de patrie, de fortune & de gloire, l'avantage d'être votre époux eſt préférable pour moi aux honneurs les plus pompeux.

Dom Manuel fut de leur avis, & convint avec eux, qu'il ſe joignoit à la douceur de la vie privée une néceſſité de s'éloigner de la Cour, qui étoit preſque indiſpenſable, & qu'ils n'en pouvoient trouver un prétexte plus honnête. Ils partirent dès le lendemain pour Lerma, ſuivant dans

ce

ce voyage encore plus leur inclination que les ordres du Roi.

Aussi-tôt qu'ils y furent arrivés le mariage se célébra sans pompe, la joie & l'amour en firent tout l'ornement, & ils n'en trouverent pas leur bonheur moins parfait. Dom Manuel croyant devoir la déférence au Roi d'éviter un éclat qui auroit semblé braver son amour, quoique cet hymen fût fait de son consentement, mais comme il ne leur avoit point caché la peine qu'il avoit eue à s'y résoudre, ce sage Courtisan craignit avec raison de blesser son maître par des réjouissances publiques.

Quoiqu'il en eût discretement agi de la sorte, sans essayer à s'en faire un mérite auprès du Souverain, ce Prince n'en connut pas moins le motif, qui occasionnoit la suppression des fêtes qui accompagnent d'ordinaire les al-

liances des perſonnes de leur condition, & il leur en ſçut bon gré.

Dom Manuel ayant appris qu'il étoit dans le deſſein d'envoyer une Ambaſſade extraordinaire à Clement pour lui rendre grace des ſecours qu'il en avoit reçus, & lui faire part des tréſors conquis ſur les Maures, il le ſupplia d'honorer Dom Alphonſe de cette commiſſion, & de permettre que ſa femme l'accompagnât à ſon Ambaſſade. Le Roi le lui accorda avec tout l'agrément poſſible. La préférence que Sa Majeſté leur dônnoit, fut ſçûe incontinent, & approuvée généralement.

Ce Monarque qui avoit conſenti fort gracieuſement au déſir de Dom Manuel, & à celui que Dona Mathilde témoignoit de revoir le pays où elle avoit été élevée, & où elle avoit paſſé ſi

agréablement sa premiere jeunesse, avoit encore un autre motif pour en être satisfait ; au désir de les obliger il se joignoit une raison de politique. Cet éloignement ôtant à Dom Pedre & à lui-même l'occasion de revoir trop tôt une personne qui avoit troublé leur repos, il fut ravi que cette proposition vînt de la part de Dom Manuel dans le tems qu'il délibéroit, s'il ne la leur feroit pas, n'en étant retenu que par la crainte que cette famille ne regardât comme un exil, & comme une suite de la premiere disgrace, & une continuation de ses injustes rigueurs. Mais ce mouvement étant venu de leur part le satisfit extrêmement. Il assaisonna ce consentement de tout ce qu'il crut propre à le rendre agréable : en se refusant le plaisir de revoir encore cette dangereuse beauté, il ne put se refu-

ser celui de la combler des biens, à l'acquisition de qui son époux avoit une si glorieuse part.

Il l'accabla de présens sous le prétexte de son Ambassade, lui donna une pompeuse escorte, dont tous les jeunes Seigneurs de la Cour se firent un plaisir d'être sous la conduite de Dom Louis de Leyva, chacun faisant ses efforts à l'envie pour paroître à ce voyage avec la plus grande magnificence.

Ces époux sortirent de leur Patrie avec une apparence aussi spécieuse qu'elle étoit honorable, mais sans s'expliquer sur leurs intentions, ils la quitterent bien résolus de n'y jamais rentrer.

Dom Alphonse fort content de la face que prenoit sa fortune, fut prendre congé du Roi, & lui rendre grace de sa confiance de même que de ses libéralités. Cet adieu se fit fort con-

venablement de la part du Monarque, avec tous les témoignages de la plus vive reconnoissance, & du plus profond respect de celle de Dom Alphonse, qui n'oublia rien de ce que doit faire un sujet pour paroître sensible aux graces que lui fait son maître.

Il reçut publiquement son audience de congé, & en se retirant, son Roi lui fit l'honneur de l'embrasser, en lui disant tout bas qu'il n'étoit pas encore assez raisonnable pour ne point envier son sort, mais qu'il persistoit dans l'amitié qu'il avoit pour lui, & le regret d'avoir traversé son bonheur.

Malgré l'excès de faveur dont il étoit comblé, Dom Alphonse y fut moins sensible qu'au plaisir de songer qu'il alloit être délivré pour toujours des embarras d'une Cour aussi dangereuse, qui

ne pouvoit manquer de le devenir encore plus. Le regret que Dona Lucinde & Dona Mathilde ressentirent à cette séparation, le toucha plus que la perte de tous les avantages auxquels son départ le faisoit renoncer.

Quoique Lucinde sçut que cet éloignement devoit être éternel, & que son amie ne lui eût point caché leur dessein, sacrifiant ses plaisirs à la sureté qu'elle alloit chercher ailleurs, elle fut ravie de les voir partir, connoissant trop à quels dangers les exposoit leur séjour en Castille, jugeant qu'ils n'avoient que le secours de la fuite pour se soustraire aux fureurs de Dom Pedre, dès qu'il auroit été en état de les leur témoigner, ou peut-être à un retour de foiblesse de la part du Roi.

Elle les avoit accompagnés à Lerma, de même que Dona

Théodora. Cette derniere ne pouvoit dissimuler le regret que lui causoit la préférence que Dona Mathilde avoit accordée à l'amour de Dom Alphonse sur la Couronne de Castille, dont l'honneur qu'elle auroit eu en l'acceptant, eût rejaillie sur cette Dame, qui fût devenue la parente du Roi.

Le jour qu'ils arriverent dans le Gouvernement de Dom Manuel, Dona Mathilde reçut une Lettre de Petrarque, qui lui fut renvoyée de Seville, où elle étoit arrivée deux heures apres son départ; il lui apprenoit son retour à Avignon, & la fin des glorieux voyages qu'il avoit fait à Rome, à Paris & à Lyon, où on l'avoit reçu avec tant d'honneurs, qu'il lui eût été impossible d'en désirer de plus grands. Il avoit aussi fait quelque séjour à Parme sa Patrie, & il l'assuroit qu'il étoit

déformais déterminé à ne plus fortir d'Avignon.

Elle reçut auffi dans le même paquet une Lettre de fa chere Laure, & une autre d'Anfelme. Ce dernier lui difoit qu'ayant appris les traverfes par qui elle avoit été perfécutée dans fon pays, il avoit confulté les Aftres pour fçavoir quand elles cefferoient, qu'il y avoit lû que pourvu qu'elle fortît de Caftille, tous ces malheurs cefferoient, & il ajoutoit qu'il ne pouvoit croire qu'elle perfiftât dans l'incrédulité où elle avoit été fur fa fcience, le paffé juftifiant fuffifamment l'avenir.

Cette Lettre la confirma dans le deffein qu'elle avoit déja formé. En effet elle ne pouvoit plus douter de l'infaillibilité de fon art, après ce qu'elle en avoit éprouvé; & il avoit raifon de croire qu'elle cefferoit de mépri-

ser ses prédictions. Dom Alphonse qui ne pouvoit avoir d'autres volontés que celles de sa chere Mathilde, l'épousa dans la ferme résolution d'abandonner leur Patrie puisqu'elle s'y déplaisoit, comptant pour rien la perte d'une élévation où ses services & sa naissance lui permettoient de ne point mettre de bornes ; mais ne sçachant pas encore quel seroit le prétexte dont ils se serviroient pour quitter la Castille sans en sortir comme des fugitifs ; l'occasion de l'Ambassade d'Avignon s'étant offerte à propos, ils communiquerent leur idée à Dom Manuel qui l'approuva, & qui y trouva plus de facilité qu'il n'avoit osé s'en promettre.

Les circonstances les favorisoient, & le tems de leur départ ne pouvoit être plus propice. Dom Pedre qui n'eût point manqué à les traverser, n'étoit point alors en

état de s'y opposer, son incommodité présente ne lui pouvant permettre de former d'entreprise digne de lui, pour empêcher ce départ, ni pour se venger d'un mariage qui excitoit sa fureur.

Il en fut outré; mais comme ce n'étoit plus que la malignité de son ame qui le lui faisoit envisager avec colere, Dona Padille qu'il commençoit à aimer fortement, & avec qui il avoit déja formé ses liaisons criminelles, sçut l'en consoler par l'espérance d'une vengeance qui ne fut jamais en son pouvoir.

A cette nouvelle inclination, Dom Juan d'Alburquerque joignit ses soins. Il n'avoit point oublié les bons offices de Dom Alphonse, & ne trouvant point d'autre occasion de les reconnoître, il employa en celle-là tout son crédit pour calmer l'esprit de son Maître, & en empêcher les pro-

jets de violences qu'il faisoit d'avance, pour le tems où il seroit en état de les exécuter. Ce ne fut cependant pas tant à ses soins qu'il en dût le succès, qu'à l'oubli de son amour. Il s'affoiblit, non pas sa haine, qui étant en lui un mouvement plus naturel que celui de la tendresse, se conserva dans son cœur avec toute sa force; mais il haïssoit tant de monde, que ne cherchant qu'à nuire à ceux qu'il haïssoit, & qui étoient à sa proximité, il ne trouva pas le moment vacquant de rien entreprendre contre des absens, remettant à leur faire sentir qu'il les haïssoit toujours, au tems où il espéroit qu'il reviendroient.

Dom Manuel ne les put laisser partir sans répandre des larmes, son grand âge ne lui permettant pas l'espoir de les revoir. Leur voyage fut heureux, & Dona Mathilde reparut à Avignon dans une

eſpece de triomphe, qui lui fut plutôt décerné par l'affection de tous ceux qui l'en avoient vû partir, que par la pompe qui accompagnoit la dignité dont ſon époux étoit revêtu.

Pierre Roger, connu ſous le nom de Clement ſixiéme, occupoit la Chaire de Saint Pierre. Il avoit été ci-devant Chancelier de France, & il étoit alors à Avignon, qu'il avoit acheté de Jeanne Reine de Naples, fille de Robert, dit le Sage, mort en 1343, & Clement fit cette acquiſition (que l'on prétend qui n'a jamais été payée) pour la ſomme de quatre-vingt mille florins, en l'année mil trois cent quarante-huit.

Comme l'arrivée de l'ambaſſade avoit été annoncée, tout étoit préparé pour la réception de l'Ambaſſadeur. Les Seigneurs de cette Cour ſçachant que Dona Mathilde venoit, furent tous au-devant

d'elle, tandis que les Cardinaux recevoient Dom Alphonſe en cérémonie.

Les Comtes d'Anguillara, d'Ancezune, de Glandeveze & de Tende, ſuivis d'Anſelme & de Petrarque, étant partis les premiers, eurent auſſi les premiers le plaiſir d'embraſſer l'Ambaſſadeur, que Dona Mathilde leur préſenta, & ils témoignerent à cette belle quelle étoit leur ſatisfaction d'un retour qu'ils avoient fort déſiré, mais dont ils ne ſe flattoient pas.

Les richeſſes qui faiſoient le ſujet de l'ambaſſade, excitant la curioſité publique, il y eut un grand concours de peuple pour voir cette entrée; mais la réputation de Dom Alphonſe, connu pour le Vainqueur des Maures, avoit autant de part à cet empreſſement, par l'envie de le conſidérer, que les riches préſens qu'il venoit apporter à Sa Sainteté; chacun s'em-

preſſoit pour le voir paſſer & le combler de bénédictions.

Cette ſuperbe entrée etoit de toute façon digne d'attirer les régards ; ſa ſingularité égaloit ſa magnificence. Le Roi de Caſtille envoyoit au Souverain Pontife cent des plus beaux chevaux pris ſur les ennemis, il n'avoit pas oublié entr'autres celui du Roi de Maroc, que la précipitation qu'il avoit eu à ſe ſauver, avoit forcé d'abandonner pour s'embarquer. Ce cheval étoit aſſorti par contraſte avec celui que montoit le Roi de Caſtille le jour de la bataille qui ſuivit la levée du ſiége de Tariffe ; ce Prince offrant tout enſemble à Clement le cheval du Vainqueur & celui du vaincu.

Ces chevaux marchoient deux à deux, ayant pour les conduire chacun deux eſclaves Maures, vêtus de toile d'or, portant des colliers d'or maſſif garnis de pierre-

ries ; ces esclaves les tenoient par les rênes qui étoient des tissus d'or & de soie, les brides étoient enrichies des plus belles pierreries, surtout celles que portoient les chevaux des deux Rois, qui étoient toutes couvertes de diamans. On voyoit ensuite cent drapeaux qui précédoient l'étendart royal de Maroc, cent boucliers richement travaillés, & cent cimeterres de ceux des principaux Officiers où les pierres précieuses n'étoient point épargnées; plusieurs chariots marchoient après, chargés de cotes d'armes communes entassées dans une agréable confusion, avec des arcs, des fleches & des carquois.

Dom Alphonse en entrant dans la ville, fut harangué comme le soutien de la Patrie & le fléau des Infideles. Il offrit ensuite ses présens au Pape, qui les reçut avec tous les honneurs & les témoigna-

ges d'amitié qu'il pût imaginer ; pendant que les Dames conduisoient Dona Mathilde au Palais de Bellianne de Glandeveze, belle-sœur de Berangere d'Ancezune, & sœur de ce fameux Comte de Glandeveze, si connu par sa valeur & sa haute naissance.

Elles avoient donné la préférence à cette Dame pour faire les honneurs d'un grand festin dont la ville vouloit régaler Dona Mathilde, qui étoit si enchantée de tous les témoignages qu'elle recevoit de l'affection de ce pays (qu'elle regardoit comme le sien) qu'elle ne pouvoit se lasser de leur en rendre grace.

Chacune de ces Dames s'empressoient à qui feroit paroître le plus de joie de la posséder; mais les caresses où elle fut plus sensible, furent à celles de sa chere Laure, & à la douceur de se revoir en liberté avec elle & l'aimable Pe-

trarque, qui étoient charmés de penſer qu'elle ne les quitteroit plus, ne leur ayant point fait de myſtere de la réſolution qu'elle & Dom Alphonſe avoient formé de ne plus rentrer en Eſpagne, & de s'établir pour toujours à Avignon.

Petrarque lui préſenta Boccace; elle ne le connoiſſoit pas. Ce dernier avoit pour l'autre une ſi tendre amitié, qu'il avoit tout laiſſé à Florence pour venir paſſer quelque tems avec ſon ami dans les rochers de Vaucluſe, quoi-qu'il eût ailleurs des occupations importantes.

Dona Mathilde le reçut fort agréablement, & Boccace avec cet air galant & enjoué qui prévenoit en ſa faveur, lui dit que Laure & Petrarque lui avoient tant fait d'éloge d'elle, qu'il alloit ajouter ſon Portrait à celui de ſes Dames illuſtres.

Non, Seigneur Boccace, reprit

elle modeſtement, j'ai une plus haute ambition. Je déſire plutôt que vous m'aggrégiez au nombre de vos amies, ſur quoi Boccace ayant voulu répondre qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'elle lui offroit, Petrarque l'interrompit.

Je ſuis trop ennemi du menſonge, dit-il, pour ne pas m'y oppoſer. C'eſt pourquoi je vous avertis l'un & l'autre de vous garder de parler trop modeſtement de vous-même en ma préſence, & je vous déclare que je ne le ſouffrirai pas.

Dona Mathilde ſourit de cette ſaillie, & lui demanda s'il avoit toujours la bague où ſon Portrait étoit avec celui de ſon ami? Oui, Madame, répondit Petrarque, & il en a une ſemblable. Ah! pour ſemblable, repartit Boccace, je n'en demeure pas d'accord, vous n'y conſentiriez pas; & vous Petrarque qui vous déclariez tout à l'heure ſi haute-

ment Chevalier de la Vérité, il me ſemble que vous l'offenſez ici de gayete de cœur. Loin que nos bagues ſoient ſemblables, je ſuis certain que vous trouveriez fort mauvais ſi je voulois vous forcer à en faire l'échange.

Petrarque ſourit à ſon tour ſans s'expliquer davantage, & Dona Mathilde apprit enſuite que le portrait de Laure étoit en troiſiéme dans la bague de Petrarque.

Boccace étoit de pluſieurs années plus jeune que Petrarque, & d'une humeur fort gaye. Laure lui fit la guerre ſur pluſieurs galanteries qu'elle lui attribuoit, dont il ſe défendit avec beaucoup d'eſprit, qui réjouit infiniment la compagnie. Dona Mathilde lui trouvant des agrémens joints à un vrai mérite, ne tarda pas à prendre beaucoup de goût pour lui; & dans la ſuite il de-

vint un de ſes plus chers amis.

Dom Alphonſe débarraſſé de la foule & du cérémonial de ſon emploi, vint joindre une compagnie (moins grave que celle du Pape, & ſans doute plus divertiſſante,) elles étoient dans un cabinet particulier où Dona Mathilde & Laure avoient paſſé pour s'entretenir en liberté. Petrarque & Boccace les y ayant laiſſées par diſcretion, il les ramena où étoit toute l'aſſemblée.

Dona Mathilde préſenta ſon époux à Laure & la pria de lui pardonner ſi elle avoit manqué à ſuivre entierement ces inſtructions, en lui diſant qu'elle eſpéroit de ne pas reſter long tems ſans être juſtifiée par elle-même, puiſqu'elle ſeroit à portée de lui faire connoître le mérite de celui qui l'avoit fait renoncer à la réſolution de l'imiter.

Petrarque qui étoit aſſez près d'elle pour avoir entendu le diſcours, prenant la parole, lui dit qu'il ſeroit trop heureux ſi n'ayant pas ſuivi les conſeils de Laure, cette même Laure vouloit bien conſentir à ſuivre ſon exemple; mais un regard ſevere qu'elle jetta ſur lui, lui fit changer de propos, ou plutôt l'appréhenſion de déplaire à ſa Maîtreſſe, étant le but continuel des attentions de Petrarque, il ſe tût promptement.

Pour le tirer de l'embarras où elle connut que l'avoit jetté ſon diſcours, & pour en diſſiper entierement l'idée, Dona Mathilde rappella Boccace, à qui elle alloit demander une piéce nouvelle de ſa façon dont elle avoit entendu faire beaucoup de louanges; mais voyant approcher Anſelme avec lui, elle engagea Dom Alphonſe, & eut à ſe promettre une amitié réciproque.

Il y a long-tems, dit-elle à ſon époux en riant, que vous êtes de la connoiſſance du Seigneur Anſelme, il vous a vû autre part qu'à Avignon : ſur quoi Dom Alphonſe lui répondit qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eu cet avantage. J'en ſuis étonné, dit-il, car j'ai d'ordinaire la mémoire aſſez heureuſe, & une connoiſſance telle qu'eſt celle du Seigneur Anſelme, n'eſt pas aſſurément de celle qui peuvent facilement s'oublier.

La mémoire n'eſt preſque pas coupable, quand c'eſt la diſtance & la longueur des lieux qui lui cauſent des abſences. Dit-elle (en interrompant Anſelme, qui répondoit à cet obligeant diſcours) c'eſt dans les étoiles que cette connoiſſance s'eſt faite ; mais comme, ſelon les apparences, ce n'a été que par réverbération, il n'eſt pas ſur-

prenant qu'il vous ſoit inconnu, quoiqu'il vous connoiſſe à merveille, parce qu'il épioit le moment de vous voir paroître, & que vous qui ne vous en doutiez point, n'y avez pas fait d'attention, ſurtout n'ayant point de Teleſcope ; car vous devez ſçavoir qu'au moyen de cet inſtrument il eſt l'eſpion de l'univers, qu'il prévient même la penſée, & qu'il ſçait les choſes long-tems avant qu'elles arrivent, enfin, qu'il voit tout dans ce miroir céleſte.

Cette plaiſanterie donna matiere à un entretien où Anſelme eut le plaiſir de la faire convenir que ſes prédictions avoient été juſtes ſur les mouvemens de ſon cœur, qu'il y avoit long-tems qu'elle les reſſentoit lorſqu'elle les avoua à Dom Alphonſe, & avant de les connoître elle-même.

Il se passa quelques jours de la sorte, qui furent partagés entre les plaisirs & l'emploi dont il étoit chargé; mais sa commission étant faite dans peu de tems & sans détail, puisqu'elle ne consistoit que dans des remercimens, des assurances de reconnoissance éternelle, & que dans l'offre des présens qu'il avoit conduits. Tout étant fini, il invita ceux qui l'avoient accompagné à retourner en Castille, chargeant Dom Louis de Leyva de ses instructions particulieres; & outre la Lettre publique qu'il écrivit au Roi pour lui rendre compte de la réception que Clement lui avoit faite, il lui en écrivit une particuliere qu'il joignit à celle que Dona Mathilde lui écrivoit aussi.

Ils le supplioient de leur pardonner s'ils préféroient pour un tems le séjour d'Avignon au tumulte de la Cour, désirant jouir quelques

quelques années d'une vie plus tranquille, & lui faisant entendre qu'ils prenoient ce parti pour éviter de servir de prétexte aux emportemens de l'Infant. Ils ajoutoient que ne cessant jamais de se compter au rang de ses sujets, quoiqu'ils ne fussent plus dans ses Etats, ils seroient toujours prêts à voler auprès de lui s'il se présentoit quelques nouvelles occasions de le servir.

Ils supplierent aussi Dom Manuel d'avoir la bonté de se charger de leurs biens. Ce Vieillard vénérable leur rendit avec plaisir ce bon office, & leur fit exactement toucher leurs revenus, moyennant quoi ils se trouvoient tout à la fois riches & contens. Pour comble de satisfaction Dona Mathilde, qui regrettoit sa chere amie Dona Lucinde auprès de Laure, comme elle avoit regrettée Laure auprès de Lu-

cinde, eut le plaisir de les rassembler, & ce fut le Comte de Tende à qui elle en eut l'obligation. Ce Seigneur ayant été obligé pour quelques affaires de passer à Seville, n'y fut point sans être chargé de Lettres & de complimens pour cette aimable veuve. La recommandation de Dona Mathilde lui fit recevoir celui qui lui en apportoit des nouvelles avec tout l'agrément imaginable; elle étoit charmante; il étoit aimable. Une douce habitude à se voir, leur inspira, sans qu'ils s'en apperçussent, un véritable amour, qui ne se laissa connoître que quand il fut question de se séparer. Il étoit rêveur, elle étoit triste; mais ayant le premier connu d'où procédoit ce changement d'humeur, il se hasarda à parler, & à offrir son cœur & sa main. Elle avoit un discernement trop juste pour n'en

pas connoître la valeur ; elle accepta l'un & l'autre ; & après environ ſix mois d'abſence, le Comte de Tende revint à Avignon avec ſa nouvelle épouſe. Comme Dona Lucinde étoit convaincue de la tendre affection de Dom Alphonſe & de ſa femme, elle ſe fit un plaiſir de les ſurprendre agréablement ; & ſans les informer de ſon hymen ni de ſon arrivée, elle entra chez eux à l'improviſte. Pour faire durer le plaiſir elle étoit couverte de ſa cappe, qui l'empêcha d'abord d'être connue, & elle avoit inventée une hiſtoire où elle feignoit d'être une perſonne infortunée qui avoit beſoin de leur ſecours. Mais n'ayant pû déguiſer ſa voie elle fut reconnue de l'un & de l'autre aux premiers mots qu'elle prononça.

Dona Mathilde ſans craindre de ſe tromper, ſe jetta ſur ce voile

ténébreux qui la couvroit, & l'en ayant débarraſſée, elle lui fit cent careſſes. Ce premier mouvement étant paſſé, ſa joie augmenta encore en apprenant qu'elle ne la voyoit que par le moyen d'un heureux établiſſement, & qu'elle venoit pour paſſer ſes jours en Provence, avec un époux charmant qu'elle diſoit ne devoir qu'à elle, puiſque s'il ne ſe fût pas introduit chez elle ſous le nom de ſon ami & celui de Dom Alphonſe, quelque mérite qu'il eût eu, comme elle vivoit fort ſéparée du grand monde, ils ne ſe ſeroient peut-être pas connus, ou, ne ſe voyant qu'avec indifférence, ils n'auroient point eu d'occaſion de ſe connoître plus particulierement & de s'aimer.

La part qu'ils donnoient à Dona Mathilde dans leur union, la leur rendoit plus chere & à elle auſſi. Elle fit bâtir une maiſon à Vaucluſe entre celle de Laure & de Pe-

trarque, où son époux & elle passerent une vie exempte de tous chagrins. Le Comte de Tende ne pouvant par sa situation se borner à vivre dans une semblable retraite, y venoit avec sa chere Comtesse fort fréquemment, & les séjours qu'ils étoient obligés de faire à Marseille n'étant que des promenades, ils avoient le plaisir de se voir presque toujours, les petites absences du Comte & de la Comtesse étant souffertes paisiblement par l'espoir prochain de se revoir; ce qui étoit bien différent de l'adieu que ces deux amies s'étoient fait à Lerma, en le croyant éternel.

La Comtesse de Tende ayant employé peu de tems à connoître tout le mérite de ceux qui composoient la société de son amie, s'y attacha sincerement & en fut aimée de même. Elle se lia avec Laure d'une façon aussi intime

qu'elles l'étoient avec l'épouſe de Dom Alphonſe, & ſe trouva fort heureuſe d'avoir abandonné Séville, pour venir jouir de la paix & de l'innocence, qui depuis longtems ne ſe trouvoit plus en Caſtille.

Petrarque avoit été trop fameux pour n'avoir pas acquis l'amitié de tous les Princes de l'Europe; mais leur affection s'étoit bornée aux honneurs qu'ils lui avoient fait rendre, & aux éloges qu'eux-mêmes lui avoient donné, ſans qu'aucun eût penſé à le gratifier d'une façon dont il pût tirer avantage pour l'aiſance de la vie, quoique perſonne n'ignorât que ſon ſeul revenu conſiſtoit dans un Canonicat à Lombez, qu'il tenoit du Cardinal Colonne, ce qui étoit ſans doute la principale raiſon qui avoit détourné Laure de l'épouſer. De quelque philoſophie dont elle ſe piquât, on prétendoit qu'elle

n'avoit pû se résoudre à se donner à lui, dans la crainte d'avoir des enfans à qui il ne lui seroit pas possible de donner une éducation convenable, ni d'espérer de leur faire des établissemens honnêtes.

Cette injustice du sort à l'égard d'un tel Sujet, étoit souvent la matiere de leurs conversations, & leur faisoit convenir que l'ambition est de toutes les passions celle qui donne le plus de peine, & dont les récompenses sont les plus incertaines; qu'elle est même souvent ennemie de la vertu solide, particulierement de celle qui permet à l'ame de rester dans une assiette tranquille.

Dom Alphonse & sa chere Mathilde, qui y avoient renoncé, quoiqu'elle leur eût montrée une riante face, s'en félicitoient chaque jour, trouvant en cette solitude tout ce qui les pouvoit rendre heureux. Ils ne désiroient rien;

ils aimoient leurs amis & en étoient aimés. Habitans du plus beau lieu de la natute, où tout le monde les chérissoit, nuls plaisirs innocens ne manquoient à leur félicité. Les heures de leur vie se passoient délicieusement avec Laure, Petrarque, le Comte & la Comtesse de Tende, ne se lassant jamais de se voir, leurs plus fréquens entretiens roulant sur les allarmes où les avoient plongés les aventures passées, qu'ils comparoient avec joie au bonheur présent dont ils jouissoient.

C'est ainsi que s'écoulerent leurs beaux jours; tranquilles, sans envie, sans jalousie, sans ambition, sans médisance, le Public n'étant jamais le but critique de leurs discours, ils ne cherchoient point à en relever les défauts; & ces six amans, dont les uns vivoient dans les chaînes de l'hymen, & les autres dans le célibat, ont fourni à

leur maniere chacun dans son état le modele du plus parfait amour.

Tandis qu'ils paſſoient des jours auſſi heureux que tranquilles, le Ciel prenoit ſoin de les venger. Dom Fernand mourut en exil de déſeſpoir, en apprenant le bonheur de Dom Alphonſe, ſans oſer retourner en Caſtille, ni ſe fier au Roi ou à l'Infant, de la foi de qui il avoit une égale crainte.

Le Roi de Caſtille mourut de la peſte dans ſon camp en Portugal, où malgré les obligations qu'il avoit à ſon beau-frere, il étoit allé de nouveau lui porter la guerre, ſous le prétexte de prétendus droits qu'il diſoit avoir appartenus à la feue Reine ſa femme.

Quelques chagrins qu'il eût donné à ces époux, ſes dernieres actions avoient trop effacé les premieres, pour que des cœurs auſſi généreux ne les regrettaſſent pas

ſincerement. Dona Maria de Padille fit commettre à Dom Pedre les crimes les plus odieux ; elle en reçut enfin le ſalaire, & fut empoiſonnée trop tard, étant parvenue à le poſſéder entierement, & à le rendre l'horreur de ſon ſiécle.

Ce Prince après avoir comblé la meſure des cruautés, fut enfin tué par ſon frere naturel, Dom Henri de Tranſtamare, fils naturel d'Alphonſe onziéme, & d'Eléonore de Guſman, à qui il vouloit ôter la vie, & qui ſuccéda à ſon Trône après avoir purgé la terre de ce monſtre par le ſecours de Bertrand du Gueclin. La mort de Blanche de Bourbon, fille d'Archambault, que cet indigne Prince avoit épouſé & traité comme toute la terre l'a ſçu, qui eſt fameuſe dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, fut enfin vengée, tandis que Dom Alphonſe & la vertueuſe Dona Mathilde vivans innocens & paiſi-

bles parmis les rochers de Vaucluſe, ſans y avoir contribué; virent faire naufrage à leurs perſécuteurs, & à tous ceux qui avoient entrepris de traverſer leur affection, d'attenter à leur vie, ou de ruiner leur fortune. Quoique le grand âge de Dom Manuel ne lui permît point d'entrer dans tous ces événemens, il eut le bonheur de ſurvivre aux ennemis de ſes chers enfans, & de finir tranquillement ſes jours dans une vieilleſſe extrêmément avancée, & de voir ſes Compatriotes reſpirer ſous un regne plus doux que les deux précédens.

Fin de la quatriéme & derniere Partie.

[illegible]

[illegible] Conservatoire [illegible]

[illegible]

Paris.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Librar
University of O
Date due





